D 383
.M9
Copy 1

THE LIBRARY * 1789

Class D383

Book .M9

CANCELLED

1—1123

4-D
1857

ÉTUDE SUR LES ORIGINES

DE LA

SAINTE-ALLIANCE.

3 APR 13
Copy-----1954

13729

E. MUHLENBECK.

ÉTUDE

SUR LES ORIGINES

DE LA

SAINTE-ALLIANCE.

PARIS
F. Vieweg, Libraire-Editeur
E. Bouillon & E. Vieweg, Succ.
67, Rue de Richelieu.

STRASBOURG
J. H. Ed. Heitz, Libraire-Editeur
Heitz & Mündel, Successeurs.
5, Rue de l'Outre.

CANCELLED
3 APR 13
Copy-----1954

LIBRARY
JUN 1 1888
DEP'T OF STATE.

AVANT-PROPOS.

J'avais souvent entendu parler d'un assez long séjour fait par Madame de Krudener au presbytère réformé allemand de Sainte-Marie-aux-Mines. Curieux de savoir comment la baronne livonienne s'était trouvée en rapport avec un ministre que les registres de son Eglise accusent d'avoir été un faux-pasteur, j'interrogeai les rares survivants de 1808 et de 1809, je lus ce que je pus me procurer de livres et de brochures publiés pour ou contre Juliane de Krudener, je m'informai à Carlsruhe, à Gerstheim, à Ober-Seebach, à Leinsweiler, à Bönnigheim, à Stuttgart, à Sulzfeld, à Genève, à Weinsberg, à Ruchheim, à Ebertsheim, à Diesenhofen, à Riga... Le résumé de mon enquête, le voici!.. S'il m'a été possible de la mener à peu près à bonne fin, je le dois à de nombreux correspondants, dont l'aimable obligeance ne s'est jamais lassée. Qu'ils me permettent de les remercier ici!..

Je n'ai pas la prétention d'avoir écrit l'histoire définitive de mes héros. Celui-là seul pourra l'achever, qui recevra communication des Lettres de la reine Louise de Prusse et du Journal intime de Madame de Krudener, acquis depuis quelques années par le ministère russe des affaires étrangères, — et qui, en outre, réussira à tirer de sa réserve le fils octogénaire de l'ancien ministre de Sainte-Marie-aux-Mines, M. le professeur en retraite Lafontaines.

INTRODUCTION.

Le monde dans lequel je me propose d'introduire le lecteur est si peu connu du grand public, que je me vois forcé à quelques explications.

Les héros de cette histoire furent tous *Piétistes* et *Chiliastes*.

Qu'est-ce qu'un *Piétiste?*[1] qu'est-ce qu'un *Chiliaste?*

Je vais essayer de répondre le plus sommairement possible à ces deux questions.

Le culte réformé officiel a quelque chose de froid, qui répugne aux âmes ou délicates ou blessées.

Au début de la Réforme calviniste, lorsqu'une même passion dominait le ministre et son auditoire, ce défaut ne s'était pas fait sentir. A cette époque, les réunions, même dans le temple étaient de véritables réunions piétistes, auxquelles présidait sans doute un ministre, mais un ministre qui n'avait d'influence que s'il plaisait aux principaux

[1] Le public donne la qualification de piétistes aux pharisiens de la Réforme, à ceux qui vivent à l'écart des autres chrétiens et qui sont occupés sans relâche de lectures dévotes, d'exercices pieux et de médisances contre tout ce qui n'est pas de leur coterie.

*

meneurs du parti de lui en laisser. Dès que des prêtres attitrés se furent substitués aux desservants catholiques, le déclin commença. Les personnes véritablement pieuses s'habituèrent peu à peu à se suffire à elles-mêmes, et la Bible aidant, passèrent pardessus les professions de foi imposées. Chaque croyant, sans se soucier beaucoup de théologie, se crut apte, aussi bien que le prédicant venu de Genève, à sentir, à comprendre et à expliquer ce qu'on lui avait appris être la parole de Dieu. On eut les radicaux de l'Evangile, aussi révoltés contre leurs papes au petit pied que les premiers huguenots l'avaient été contre celui de Rome.

Insensiblement il s'établit à côté du culte public un culte privé, à côté de l'Eglise reconnue une invisible Eglise, de plus de sentiment que de doctrine.

Les Presbytériens anglais ou écossais avaient donné le signal de cette évolution du mouvement réformateur. L'idée du perfectionnement individuel par la prière et de la communion en Christ par la foi et par l'amour, l'idée piétiste, comme on l'appela plus tard, se maintint malgré les Edits royaux, et sous Charles II, un chaudronnier prédicateur, Bunyan, ayant fait imprimer le « *Pilgrims progress* », cet ouvrage devint bientôt le guide spirituel du parti, tant en Angleterre que dans les autres contrées réformées.

Sur le continent, on se préoccupa d'abord assez peu de ces nouvelles doctrines.

Jean Taffin, ancien ministre de l'Eglise de Metz, et qui, en 1562, avait failli être appelé à diriger celle de Sainte-Marie-aux-Mines, réfugié depuis quelque temps à Amsterdam, avait cependant, dit-on, été le premier à les concevoir et à répandre la notion du christianisme intérieur.

Les Luthériens subirent à leur tour l'influence des idées du temps. Philippe-Jacques Spener, né à Ribeauvillé en Alsace, fut le chef et l'apôtre principal du piétisme dans

la Confession d'Augsbourg. Spener ne donna pas dans le mysticisme et fit même des efforts pour empêcher quelques-unes de ses disciples de le prêcher. Après sa mort, la plupart de ses ouailles se laissèrent égarer. Les « *collegia pietatis* » ou conventicules dévièrent de plus en plus de l'orthodoxie.

C'est ce qu'avaient fait déjà les chefs du piétisme néerlandais. Ils avaient quitté le domaine de la religion pure pour celui de la spéculation. Jean Teelink avait donné l'exemple, suivi par Brakel, puis par Jean de Labadie, par Pierre Poiret et par quantité d'autres.

Quelques individus parurent au commencement du 18e siècle, qui donnèrent au sentiment religieux une direction plus étrange encore. Ainsi le comte de Zinzendorf qui, en 1722, fonda les célèbres colonies de Herrenhut. Les idées de Zinzendorf se rattachaient encore aux traditions connues; d'autres personnages vinrent, qui prêchèrent des religions quasi nouvelles.

De ce nombre fut Emmanuel Swedenborg qui, né en Suède, le 29 janvier 1688, mort en 1772, inventa, comme l'avait fait autrefois Jacob Bœhme (1575-1624), un système de la nature et de Dieu, une théosophie.

Bien que moins obscur que le cordonnier d'Altseidenburg, le visionnaire suédois eut plus de succès. Des apparitions d'esprits et des relations avec le monde invisible, plus propres à intéresser le commun des hommes que n'était le galimatias du savetier, servirent de passeport aux élucubrations du nouveau prophète. Les rêveries de Swedenborg eurent, du reste, la bonne fortune de rencontrer à propos dans les expériences de Mesmer une apparence de confirmation scientifique.

La plupart des sectes de la fin du 18e siècle firent des emprunts à Swedenborg. Il est cependant une affirmation de l'inspiré qu'aucune d'elles ne voulut admettre. Personne

ne crut que le jugement de Dieu sur les vivants et sur les morts eût été prononcé dès l'an 1757, ni que le règne céleste eût été inauguré le 18 juin 1770.

Bien éloignés d'accepter de pareils articles de foi, les mystiques du temps et même les simples piétistes, tous imbus de chiliasme, c'est-à-dire croyant à une parousie plus ou moins prochaine du Christ, se mirent à calculer la date de l'avénement du Messie-Roi. Bengel donna l'exemple (1740), ou du moins fut l'un des premiers qui réussit à intéresser la foule à ces computations. Après lui, les prophètes du millénarisme surgirent en foule. Quelques-uns, Oetinger, Lavater, Hess de Zurich, Oberlin, Pfeffel, etc., tout en estimant que le jour du Seigneur était proche, ne voulurent point admettre que le faible esprit des hommes pût calculer son apparition ; mais la plupart des prédicants en renom, théologiens ou laïques, étudièrent avec humilité l'algèbre cabalistique de Bengel et de ses successeurs.

Depuis des siècles, les chiliastes avaient songé à organiser une armée du Salut, la Sainte-Alliance avec Dieu des Israélites demeurés fidèles. Desmarets de Saint-Sorlin, le visionnaire, avait engagé autrefois Louis XIV à se faire le précurseur de Jésus-Roi. Vers le même temps, à Riga, une certaine Marguerite Eve Frœhlich, veuve d'un colonel suédois, avait poussé le roi Charles XI à se mettre à la tête d'une nouvelle croisade.

Tant que les problèmes qu'il soulevait n'avaient été discutés que dans les régions à peu près hiératiques, le piétisme était resté digne d'éloges. Considérer les chrétiens de toutes les confessions comme les membres d'une même Eglise universelle et invisible, c'est-à-dire sans culte extérieur, rien assurément dans cette conception qui méritât le blâme. Le protestantisme officiel était devenu formaliste : le piétisme lui rendit un peu de vie.

Malheureusement les plus ignorants et les plus sots

étaient bientôt devenus les apôtres les mieux écoutés des nouveaux religionnaires. Rien de plus répugnant que la forme démotique ou anarchiste du piétisme. Les incapables furent proclamés des saints, pourvu qu'ils récitassent avec fureur des versets bibliques, choisis, sans nul souci de morale, parmi les plus terrifiants. Les femmes s'en mêlèrent, Jane Leade, la Petersen, etc., etc. Tout le monde a entendu parler de Johanna Southcote, la prophétesse du Devonshire, qui prétendit en 1792 être la femme-soleil de l'Apocalypse et annonça, en octobre 1813, que d'elle allait naître le Messie-Roi.

Partout, sur la fin du 18e siècle, les paroisses étaient divisées : d'un côté le pasteur officiel, de l'autre des énergumènes plus ou moins excentriques. Il naquit une nauséabonde littérature, plus niaise qu'aucune Légende dorée. Répandues à profusion parmi les sectaires, je ne sais quelles histoires de prodiges leur enseignèrent à se croire au-dessus des lois qui régissent la création et à prendre dans la vertu de leurs prières une confiance sans bornes. La folie générale grandit encore, quand le cataclysme révolutionnaire, qui semblait annoncer l'approche de la fin des temps, eut achevé de faire chavirer les intelligences délestées.

Avant 1793, la masse des protestants, en Alsace du moins, indifférent sans être incrédule, avait persisté, malgré les incitations des sectaires, dans les plates croyances du passé. Ceux d'entre les fidèles qui se sentaient entraînés vers quelque chose de moins aride et de plus idéal que la théologie officielle, avec ses rites de convention, se tournaient vers Herrenhut ou vivaient silencieux dans une sorte de retraite; d'autres plus nombreux s'exaltaient les uns les autres dans des conventicules quasi secrets.

Après novembre 1793, les églises se trouvèrent fermées. On n'eut plus de Temple, mais un nombre infini de cha-

pelles et de hauts-lieux. A la place des pasteurs d'autrefois, des assignats de pasteurs.

Et, comme peu après la Révolution française prit pour chef l'ange de l'abîme, nommé en grec Apollyon (*Apocal.* IX, 11),[1] on fut convaincu que l'heure suprême approchait. Les Saints des derniers jours, les purs Israélites de la Sainte-Alliance (*Daniel* XI), se ceignirent les reins et nouèrent leurs sandales. Jésus allait paraître, Jésus-Roi !...

[1] *Palmers (Die Sekten Wurttemb.)* remarque que la prononciation des Bas-Allemands faisait du mot Napoléon un Apollyon à peu près correct. L'Empereur des Français passa généralement pour l'Antéchrist, dont *Esaïe* (XIV, 16) avait écrit : « *Il fera trembler la terre et ébranlera les royaumes.* » En enlevant successivement une lettre du mot Napoléon, les adeptes construisirent une phrase grecque, « *Napoleon*, *apoleon*, *poleon*, *oleon*, *leon*, *eon*, *on*... », dont le sens se rapprochait de celui du verset prophétique. Voyez, du reste, pour les qualités que doit posséder un bon antéchrist, « *Israël aux derniers jours*... » par *E. Guers* (1856), pages 408 et suiv.

J'ai dit que le piétisme avait presque dès son origine dégénéré en mysticisme.

Presque tous ses adhérents peu à peu étaient devenus plus ou moins quiétistes.

Dans le cours du 18e siècle, ils se firent illuminés ou inspirés.

Les Allemands du sud, tout en adoptant quelques-unes des idées de Swedenborg, et notamment sa théorie du triple sens de la Bible, terrestre ici-bas, angélique plus haut, et enfin divin, mêlèrent aux fantaisies du Suédois les leurs propres. Le comte de Zinzendorf fut mis par eux à contribution, et Tauler et Labadie et Antoinette Bourignon et Mad. de Guyon et Jacob Bœhme, qui gagna un renouveau de célébrité. L'exégéte francfortois de Meyer conçut la théorie du Hadès, aussitôt acceptée avec faveur par les initiés, qui se hâtèrent d'entrer en rapport avec l'entrepôt des âmes des décédés. Au merveilleux un peu démodé de l'ancien christianisme quelques-uns tentèrent d'en substituer un nouveau, sorti tout battant neuf des baquets de Mesmer.

Depuis longtemps on se piquait de visions. En 1787, Frédéric-Guillaume II de Prusse eut des entretiens avec Jésus-Christ. Les Illuminés et les Rose-croix firent des élèves. Cagliostro trouva sur les bords du Rhin et sur ceux de la Seine des dupes également complaisantes. A l'imitation d'Oberlin, tout le Ban de la Roche ne tarda pas à entrer en conversation réglée avec les défunts. La Bible

devint une sorte de lampe d'Aladin, où chacun frotta tant qu'il put.

Dans le grand naufrage de la foi, quelques hommes tentèrent de gagner le radeau de l'Eglise catholique. Le jeune Novalis s'attaqua à l'œuvre de Luther. Frédéric de Schlegel et le comte de Stolberg se firent résolument catholiques. Le dramaturge Zacharie Werner alla même jusqu'à devenir prêtre du culte romain. On vit des choses étranges : un certain Jean Auguste Stark, prédicateur de la cour de Darmstadt, monta jusqu'à son dernier jour dans la chaire luthérienne, et dans ses appartements secrets entendait la messe, peut-être même la disait-il.

Quelque résistance que l'Eglise catholique opposât aux théories en vogue parmi les protestants, elle ne put échapper complétement à la contagion. Le mysticisme quiétiste, depuis longtemps endémique dans ses cloîtres, et le chiliasme l'envahirent.

En France, les convulsionnaires, chassés de dessus le tombeau du diacre Pâris, essayèrent ça et là de réveiller leurs partisans. Ils se divisèrent. On eut la secte des Eliesiens, qui annonçait le retour prochain d'Elie, prédécesseur du Christ.

Je ne parlerai que pour mémoire de l'évêque Fauchet et des discours qu'il tint à ses codétenus, Vergniaud, Guadet, Beugnot et autres, sur l'Apocalypse, dans laquelle il découvrait au fur et à mesure qu'elle se déroulait toute l'histoire de la révolution française.

Dans le même temps, le moine Dom Gerle, directeur spirituel de Catherine Théot, la mère de Dieu, commentait Esaïe.

L'Eglise protestante avait eu ses théosophes; la catholique eut les siens.

Sur la fin du 18e siècle, un ancien officier, devenu le commensal de la princesse de Bourbon, Louis Claude de

Saint Martin, le philosophe inconnu, tenta de convertir le monde des salons aux doctrines de Jacob Bœhme, combinées avec la théurgie de Martin Pasqualis.

Ce Pasqualis, vers 1760, avait fait du bruit dans les loges maçonniques du midi de la France. Issu d'une famille juive, il se vantait de connaître le sens hiératique de la Bible. Ses ancêtres, les Cohen, lui avaient, disait-il, transmis la pure tradition de la Synagogue. Les martinistes, ses disciples, vécurent quelques beaux jours et réussirent à gagner à leur cause des membres distingués de l'aristocratie russe.

Pendant que la haute société de Saint Petersbourg s'éprenait ainsi d'un mysticisme impur, les paysans de l'empire des tzars écoutaient la prédication de fous qui, sous la conduite d'un certain Iwanow, renouvelaient et dépassaient les exploits des prêtres d'Isis, la grande déesse syrienne : la secte des Skopcis, gnostique et chiliaste, commençait de naître.

Partout des fantaisies mystiques ! partout des prodiges et des visions !.. En quelques lieux même, le sang fut répandu. Ainsi à Ampfelwang, près de Linz, où le curé Pœschl avait prêché l'approche du règne millénaire.[1]

[1] Thomas Pœschl avait ouvert des conventicules établis sur le modèle des conventicules piétistes et remplis de glossolaliens et d'extatiques.

Après 1814, l'Autriche ayant repris possession de la contrée, le curé fut mis à l'hôpital. Ses partisans émigrèrent, sous la conduite d'un paysan qui prêchait la communauté des biens et sous celle d'une fille publique qui prétendait porter sous le sein gauche un nouveau Sauveur.

Après l'arrestation du curé, un paysan nommé Joseph Haas était devenu le chef de la communauté. Ce Haas eut une révélation : les péchés du monde devaient être rachetés par un sacrifice ; il fallait absolument que quelque saint fût crucifié. On fixa la cérémonie au Vendredi-Saint de l'année 1817 et l'on tira au sort le nom de la glorieuse hostie. Le sort mal dirigé tomba sur Haas lui-même, qui ne se souciait point du tout d'être mis en croix. L'apôtre avait une pupille de dix-neuf ans, à laquelle il persuada de le remplacer. On fit mourir la jeune fille fort dévotement, ainsi que la mère de Haas et un vieillard de la bande.

La plupart des piétistes étaient chiliastes.

On nomme *chiliastes, millénariens* ou *partisans du cinquième règne*, les chrétiens qui pensent que Jésus, à la fin des temps, paraîtra sur la terre pour y régner mille années.

Leur croyance se fonde sur divers passages de l'Ecriture, entre beaucoup d'autres sur les suivants :

Apocalypse I, 10. «*Voici, il vient avec les nuées et tout ciel le verra....*»

Zacharie XIV, 2. «*Ses pieds se tiendront debout sur la montagne des oliviers...*»

Luc XVII, 24. «*Comme l'éclair resplendit étincelant de l'un des côtés sous le ciel, de l'autre côté sous le ciel, ainsi sera le fils de l'homme en son jour....*»

Colossiens III, 4. «*Quand Christ, votre vie, paraîtra, vous paraîtrez aussi avec lui dans toute sa gloire...*»

1. *Thessalonic.* III, 13. «*Il viendra avec tous ses saints...*»

Apocalypse XX, 4-6. «*Ceux qui n'auront pas adoré la bête et son image..... revivront et règneront avec le Christ jusqu'à ce que les mille ans soient accomplis....*»[1]

Comp. Matthieu, chap. XXIV, etc. etc.

[1] Il fut admis, conformément au texte, qu'il y aurait deux résurrections successives, à un peu plus de mille ans de distance l'une de l'autre. La première faisait revivre les martyrs et ceux qui n'avaient pas accepté

Les chiliastes, nombreux à la fin du dernier siècle, avaient décidé que la venue ou «*parousie*» du Seigneur était proche.[1]

Une prédiction de l'Apocalypse juive (*Daniel* VII, 25 et XII, 7): «*Tout cela sera accompli en un temps et deux temps et un demi temps*,» avait servi de base aux supputations des sectaires, qui l'expliquaient à l'aide de l'Apocalypse chrétienne (XIII, 5).

Ils commencèrent par fixer la valeur d'un temps prophétique à 666 ans $^6/_9$. Un temps, deux temps et un demi-temps donnèrent 2333 ans $^3/_9$.

Comme Daniel avait eu sa vision la troisième année du règne de Cyrus, c'est-à-dire en 533 avant Jésus-Christ, un calcul des plus simples (2333 — 533) indiqua qu'en 1800 après Jésus-Christ les temps finiraient.

Les données fournies par l'Apocalypse dite de Jean se prêtèrent à une opération arithmétique concordante :

le signe de la bête. Ils devaient *gouverner* avec le divin roi «*als Priester, als vertraute Beamte Gottes und Christi*» (*Schulthess* de Zurich, 1801). Lavater (*Sendschreiben geprüfter Christen an . . . Jung*) entre à ce sujet dans d'assez grands détails. La seconde résurrection concernait le commun des morts. La fin de quelques-uns des acteurs de cette histoire m'oblige à insister sur ce point, l'ambition n'ayant pas été étrangère à leur chiliasme. La Bible de Berlenburg (VII, pag. 397) avait déjà appuyé sur la double résurrection. M. E. Reuss (*Apoc.*, pag. 138) fait au sujet de l'expression «*ils . . . . règneront avec lui* (J.-Ch.) *pendant mille ans*» quelques réflexions fort judicieuses, mais qui n'avaient point préoccupé les chefs chiliastes du 18e et du 19e siècle, désireux non de participer au bonheur d'être régi par le meilleur des princes, mais impatients d'occuper des emplois «*in hundert Abstufungen . . .*» dans le royaume terrestre de Dieu.

[1] Une lettre de Lavater (12 mars 1800) expose fort nettement les croyances des millenariens de son école :

. . . «*Ob ich gleich mich in keine einzige der apokalyptischen Zeitbestimmungen finden kann, so bin ich doch in der Hoffnung froh, dass das Reich des Herrn, und die Offenbarung desselben auf Erden näher sey, als kein Ungläubiger und kein Gläubiger denken mag; und unter diesem Reiche des Herrn versteh' ich nicht etwa blos sichtbare Vervollkommnung, Aufklärung und Versittlichung des Menschengeschlechts...; ich verstehe auch unter diesem Reiche des Herrn nicht bloss — wie viele tausend fromme Christen — eine unbestimmte, allgemeine, himm-*

En ajoutant au nombre 533, date de la vision du prétendu Daniel, celui de 1333, qui représente deux temps (ou deux fois environ le chiffre de la bête), on trouve 800 après Jésus-Christ. A cette date correspond la fin de la cinquième plaie, celle des sarrasins. L'Apocalypse (X, 6) nous apprend que de la fin de cette plaie à celle des temps, il ne s'écoulera plus un *chronos* entier. Or un chronos, selon les adeptes, équivaut à dix demi-temps *apocalyptiques*, et neuf de ces demi-temps font mille années : la fin devait donc commencer avec celle de l'an 1800.

Mais quelle durée assigner à cette fin des temps?... Celle, à peu près, d'une génération! En conséquence, on estimait que la fin de la fin se verrait en 1836, ou — car de tels événements ont leurs *alea*, qu'elle se produirait au plus tard en l'an *quarante*.

Quelques prophètes impatients trouvèrent moyen d'abréger la durée de la fin.

lische Glückseligkeit, sondern einen eigentlichen, organisirten Staat, dessen sichtbarer König der Gottmensch, Jesus Christus, ist. Er — glaub' ich — wird in allereigenster, sichtbarer, fühlbarer Menschengestalt und in einer völligen Leibhaftigkeit .... als König Israels und aller geistlichen Israeliten regieren, und seine Auserwählten aus allen Gegenden der Welt um sich her versammeln, einen jeden mit Autorität und Würde bekleiden, ihnen bestimmte Aufträge an nahe und ferne Nationen ertheilen, und so auf einmal das allervollkommenste Ideal einer allbeglückenden republikanischen Monarchie aufstellen, und so alle Weissagungen der Propheten und Apostel, und seine eigene, theils auf die buchstäblichste, theils auf die erhabenste, unerwartetste Weise, erfüllen. Mit Einem Wort : ich glaube ein eigentlich tausendjähriges Reich Christi auf Erden, an welchem nur die gerechten und liebevollen Seelen, die ihn als den göttlichsten Universalmonarchen anerkennen, Theil nehmen werden. Alle werden Unterthanen des einzigen Königs, und alle zugleich in tausend Abstufungen Seine Mitregenten seyn...» (SENDSCHREIBEN GEPRÜFTER CHRISTEN *an weiland den geh. Hofrath Jung-Stilling*, pag. 10).

L'avènement du Christ-Roi, — une révolution comme une autre après tout, — allait rendre vacante les emplois les plus brillants. Plus d'un piétiste, mû par un sentiment, qui ressemble à s'y méprendre à l'ambition mondaine, passa dans les rangs chiliastes et tenta, à force de zèle, d'attirer l'attention du successeur présomptif des rois de la terre.

L'expédition française d'Egypte leur vint en aide. Un de ses premiers résultats, et le seul important, devait être la rentrée des Juifs en Palestine. On raconta qu'un journal parisien, «l'*Ami des Lois*» (22 juin 1798), avait annoncé le prochain départ des Israélites pour la Terre sainte. Jung-Stilling (*L'homme gris,* III, p. 14) s'empressa, paraît-il, de confirmer cette bonne nouvelle.

Arrivés à Jérusalem, les Juifs avaient à s'occuper d'abord de la reconstruction du temple. Celui-ci bâti, viendraient les deux témoins (*Apocal.* XI) chargés de gouverner leur peuple pendant quarante-deux mois, autrement dit pendant 1260 jours ou 3 ans $^1/_2$.

D'après ce système, la parousie était fort proche et l'on pouvait compter y assister dès 1810.

Quantité de livres et de brochures répandirent l'annonce de la fin imminente des temps. On fit courir un discours, prononcé, disait-on, au Parlement irlandais, le 7 juin 1800, par le député Dobbs, à l'occasion du bill d'Union. L'orateur s'était autorisé des commentaires de Newton sur les chapitres VI et VII de Daniel, pour prophétiser l'apparition très-prochaine de Jésus-Roi.

...«En 408 après Jésus-Christ, avait-il fait remarquer, l'Empire romain se partagea en dix royaumes, qui sont les dix orteils de la statue de Daniel, les dix cornes de la quatrième bête. Entre ces dix cornes s'en est depuis élevée une autre, plus petite, qui représente incontestablement la Papauté. Or, les calculs de Newton fixent la durée totale de la puissance des papes à 1260 ans, certainement écoulés, puisque le dernier pontife romain, prisonnier des Français, vient de mourir loin de sa capitale...»

Pie VI, arraché de Rome en 1797, était mort en effet dans une sorte d'exil. Malheureusement une circonstance vint déjouer les calculs du député Dobbs et ceux faits dans le même but par Jung-Stilling. Il arriva que Pie VII, élu

au conclave de San Giorgio, rentra dans la ville Eternelle. On découvrit alors que l'autorité du saint Siége n'avait été réellement établie qu'en 1143, après que le peuple eut été entièrement écarté de l'élection pontificale, et ajoutant au nombre 1143 le fameux chiffre de la bête de l'Apocalypse — 666, — on trouva 1809, date de l'arrestation de Pie VII.

Des calculs aussi capricieux peuvent se multiplier à l'infini. Quelques tireurs d'horoscope déclarèrent qu'avec le commencement de la fin des temps devait coïncider la chute de l'Empire romain. Le 6 août 1806, les derniers vestiges de cet Empire disparurent.

Bref, les cabalistes du parti, de quelque façon qu'ils s'y prissent, arrivaient à des résultats identiques. Le doute ne pouvait donc être permis et le pasteur Friedrich, de Winzerhausen, n'hésita pas à déclarer que «conformément aux prédictions de l'Apocalypse, la période commençant avec l'an 1800 et allant jusqu'à 1810-1815 ou 1820, à la rigueur jusqu'à 1836, serait la plus importante de l'histoire...» (*Glaubens- und Hoffnungsblick des Volks Gottes*, 2e édit. 1802, p. 2.)

Les années 1810 et 1815 se passèrent sans avoir amené la fin des temps.

Fallait-il ne compter que sur 1836, c'est-à-dire sur l'époque annoncée dès 1740 par le prélat wurttembergeois Bengel?... Jung-Stilling, qui déjà en 1799 avait essayé d'établir la date de la parousie, se remit à l'œuvre. Son «*Taschenbuch für Freunde des Christenthums,* année 1816», donna une nouvelle supputation des temps.

D'après une tradition, conservée dans la famille d'Elie, dit-il, l'état actuel du monde doit durer six jours, autant que la création proprement dite. Le *Psaume* XC, 4 et la 2e *Epître de Pierre* (III, 8) nous apprenant que «*devant le Seigneur un jour est comme mille ans et mille ans sont*

comme un jour », la durée totale du monde doit être de 6000 ans.

Quand ces six mille ans ont-ils commencé? Sur ce point important, les auteurs — Jung le constatait avec regret — n'étaient pas d'accord.

Usher, évêque de Dublin, avait placé la naissance de Jésus en l'an 4000; Bengel l'avait reportée à l'an 3940.

Comment concilier leurs calculs?

Il se trouva qu'un certain Jean Georges Franck, en son vivant surintendant ecclésiastique à Hohensted, dans le Hanovre, avait publié en 1770 une chronologie biblique en langue latine. Ce Franck avait contrôlé les données historiques de la Bible à l'aide de calculs astronomiques. Jésus, selon lui, était né en l'an 4181.

Au moment où écrivait Jung (octobre 1815), on était donc à la fin de la 5996e année du monde. Le « grand sabbat » devait commencer vers 1819.

Jung était vieux. Son désir d'assister tout grouillant, sans résurrection antécédente, à la parousie du Christ, l'emporta. Il imagina que l'année 1816 était la véritable année 1819 — les faiseurs d'almanachs ayant rajeuni de trois ans Jésus-Christ — et annonça *urbi et orbi* que la fin des temps allait commencer.[1]

On consulta la fameuse Bible, piétiste et chiliaste, de Berlenburg,[2] on y trouva les mêmes indications.

[1] La fin du monde fut annoncée à Paris même pour la fin de juillet 1816. (*Correspondance de M. de Rémusat*, II, 163.)

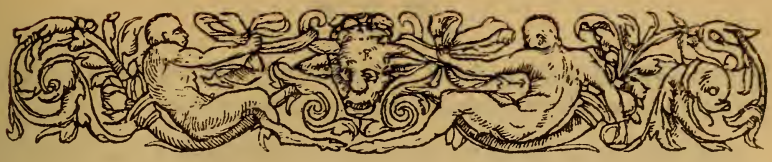
[2] La traduction des Ecritures, connue sous le nom de « Berlenburger Bibel », *nebst einiger Erklärung des buchstäbl. Sinnes*, *wie auch der fürnehmsten Fürbildern und Weissagungen von Christo und seinem Reich*..., Berlenburg, 1726-42, 8 vol. in-fol., servait, dit-on, d'arsenal aux sectaires piétistes du dernier siècle et du commencement de celui-ci. Je ne sais dans quel endroit de ce livre Jung a trouvé ce qu'il avance. Le tome II (Introduction) donne positivement l'an 4000 de la création comme celui de la naissance de Jésus. Les auteurs repoussent toute idée d'établir des calculs au sujet de la parousie (*Tom. VII*, *Apocal.*); en général, il me semble que l'on a fort exagéré dans le monde luthérien orthodoxe la

Mil huit cent seize se passa comme s'était passé mil huit cent quinze, comme s'était passé mil huit cent dix. Les adeptes prétextèrent alors d'une erreur de calcul (3 ans donnés en trop à Jésus-Christ) et mirent leur espoir dans le 1819 des calendriers vulgaires.

L'arche d'alliance avait paru dans le temple en 1815; la femme-soleil éclairait la Suisse. Elle devait précéder de 1260 jours le commencement de la fin. Mil huit cent dix-neuf allait donc certainement exaucer les vœux des enfants d'Israël. [1]

portée de ce livre qui n'a jamais dû être fort populaire, 1° parce qu'il est des plus volumineux, 2° parce que ses gloses (*Daniel*, par exemple, et *Apocalypse*) sont relativement modérées. Les auteurs avouent avoir emprunté beaucoup à Jane Leade, à Antoinette Bourignon, à Mad. de Guyon, à Eléonore de Merlau, femme Petersen.

[1] Il va sans dire qu'après 1819 on espéra en 1822, puis en 1836, puis . . . .; mais les calculs récents n'ont rien de commun avec le sujet de ce livre.



Vers le printemps de l'année 1805 les deux paroisses réformées de Sainte-Marie-aux-Mines, en Alsace, se trouvèrent simultanément sans pasteur.

Depuis cinq ans M. Descombes desservait l'Eglise française, mais le gouvernement n'avait pas encore approuvé sa nomination. On ignorait même si l'Etat lui accorderait un traitement. L'Eglise, de ses deniers, payait son ministre. Bon an, mal an, elle lui remettait une somme fixe de quatre cents francs. [1]

M. Descombes venait de trouver une place dans le canton de Vaud, son pays natal ; il offrait sa démission au consistoire de Sainte-Marie.

La paroisse allemande, plus zwinglienne, avait eu pour pasteur le Bâlois Jean Daniel Meyer, installé au mois de février 1796.

[1] François Testus avait été le dernier ministre français avant Descombes. Par Jacobinisme il avait donné sa démission en 1793 et renoncé à toute fonction ecclésiastique. Cette promesse de ne plus jamais accepter de place de pasteur, Testus ne l'avait pas tenue. Rentré en Suisse, son pays natal, il était redevenu ministre à Coppet, près Genève. Après son départ, la cure de Sainte-Marie était restée assez longtemps vacante.

Il faut dire que le recrutement du clergé était alors extrêmement difficile.

. . . « *Kein protestantischer Prediger im Elsass hat mehr als sechs hundert Gulden Einkünfte. Die Bauern besitzen nicht bloss das Recht ihre Pfarrer zu wählen, sondern sie auch zu entlassen, wenn es ihnen beliebt. Sobald als ein verdorbener Student angelaufen kommt und sich erbietet den Pfarrdienst für eine geringere Summe zu übernehmen, als man bisher zahlte, so gibt man dem bisherigen Pfarrer den Abschied, wie man einen Bedienten ablohnt. Bei so schlechten und noch dazu unsicheren Aussichten, als Protestantische Pfarrer jetzt haben, ist es natürlich, dass seit der Revolution, nur vier junge Männer in den Stand*

Meyer, rappelé à Bâle, où il devait remplir les fonctions de diacre à l'église Saint-Pierre, parlait d'un prochain départ.

Comment pourvoir au remplacement immédiat des deux ministres?

On s'ingénia. La communauté française réussit à retenir son chef, qui était fort aimé. Elle refusa d'accepter la démission de M. Descombes et chargea le consistoire supérieur de Mulhouse de provoquer l'installation officielle de son pasteur.

L'embarras des réformés allemands fut plus grand. Pas de proposant alsacien! pas même un proposant suisse qui se montrât disposé à accepter la charge devenue vacante! Et jamais, cependant, depuis la fin du 17e siècle, le nombre des paroissiens n'avait été aussi considérable!

Il y avait alors à Sainte-Marie une foule de citoyens de la République Helvétique, membres, pour la plupart, de l'Eglise réformée. Ils étaient venus en Alsace, chassés de leur pays par la misère.

Presque tous ces étrangers portaient à la France une haine implacable. Les brigandages exercés dans leur pays par les troupes de Brune et de Massena en étaient cause. Des liens mystérieux unissaient les immigrés à leurs frères du dehors et les mettaient en communication avec les mécontents de toute la vallée du Rhin.

A leur tête était un médecin suisse, nommé Staub qui, né vers

der Candidaten eingetreten sind. . . .» (Meiners Beschreib. einer Reise nach Stuttgart u. Strassburg, 1801, p. 173.)

Avant la révolution les ministres alsaciens étaient payés par le prince collateur, par la communauté et par l'Eglise, quand celle-ci avait des propriétés. Le pasteur strasbourgeois, Matth. Engel, proposa en 1790 de laisser au gouvernement le soin de rémunérer les ecclésiastiques protestants, qui eussent été complétement assimilés aux catholiques. Ses collègues refusèrent de lui prêter leur concours.

Plus tard, quand, sur le rapport du réformé Boissy d'Anglas, la Convention eut proclamé la liberté de tous les cultes «à la condition de n'en salarier aucun», les pasteurs se trouvèrent dans la gène.

En 1806 le nombre des places de ministres était réduit en France à 171, sur lesquelles une cinquantaine n'avait pas de titulaire.

Le fait signalé par Meiners, de l'autorité, que les fidèles s'étaient arrogé sur leurs pasteurs est exact. Les habitants de Gries avaient donné l'exemple, vers le mois de septembre 1791, en chassant de son presbytère le sieur Merz qu'ils voulaient remplacer par Brion, de Rothau.

1759 à Thalwyl, dans le canton de Zurich, avait commencé par exercer son art dans sa ville natale, puis avait couru le pays et pratiqué un peu en nomade à Bauma, a Pfeffikon, à Horgen, à Stäfa. Staub s'était mêlé de politique; une révolution l'avait porté au Grand Conseil de Zurich, d'où une contre-révolution le chassa. Forcé de fuir, il s'était rendu en Alsace avec son fils.[1]

Après quelque séjour à Jebsheim et à Guémar, il était venu au mois d'avril 1797, se fixer à Sainte-Marie, où résidait un de ses cousins, Staub le vétérinaire.

La mort de Lavater survint et servit le nouveau venu.[2] L'officier de santé avait connu l'apôtre que tous pleuraient. Il avait été l'un des disciples du maître, l'un de ces chrétiens d'élite, dont Jung-Stilling, après le décès de son ami, prit la direction spirituelle. Les piétistes de Sainte-Marie se firent un temple de la demeure du médecin suisse. On y vit, non seulement des réformés, mais encore de prétendus luthériens, entre lesquels un nommé Schmidhuber, originaire du Wurtemberg, se distinguait par sa faconde. Cet homme, vigneron de son métier, était venu depuis peu s'établir en Alsace, avec sa femme et un enfant. Il travaillait à la journée, pour l'un, pour l'autre, tour à tour cultivateur, jardinier, manouvrier ou tanneur, au gré de qui l'employait. Staub, par lui, s'était fait planter des vignes, une centaine de ceps, auprès du hameau des Halles. Schmidhuber devint le sacristain du cénacle piétiste et ce cénacle se mit en quête d'un homme de Dieu, disposé à venir remplacer le sieur Jean Daniel Meyer.

Après bien des recherches la nouvelle se répandit un jour qu'un pasteur de Neuhofen, dans l'ancien Palatinat, offrait de se rendre à Sainte-Marie.

Le candidat était probablement appuyé par des répondants sérieux, car le consistoire local s'assembla à la hâte et depêcha à Mulhouse l'un de ses membres, l'ancien Felmé, muni d'une lettre par laquelle les électeurs de l'Eglise réformée allemande

[1] Staub est l'inventeur d'un traitement de la fièvre typhoïde par le vin et le quinquina à haute dose. Il a publié aussi un volume d'observations tocologiques.

[2] Lavater, blessé par un furieux. lors de l'entrée des Français à Zurich (26 septembre 1799) était mort plus d'un an après, le 2 janvier 1801.

manifestaient le désir de voir à leur tête „Monsieur Fontaines, présentement ministre à Neuhofen". (9 Messidor an XIII.)

Le 29 Messidor, le consistoire de Mulhouse se rendit à ces vœux. Le 22 Brumaire Napoléon confirma la nomination proposée. Portalis le fils informa le consistoire de cette décision, par lettre du 20 Frimaire an XIV, et invita en même temps le nouveau pasteur à prêter entre les mains du préfet du Haut-Rhin le serment prescrit par la loi du 18 Germinal an X.

Sur les entrefaites Jean Frédéric Fontaines était arrivé à Sainte-Marie, où il s'était fait installer, le 4 août 1805, aussitôt sa candidature agréée.

Qui était-il ?.. Personne ne le savait. On ignorait si le nom sous lequel il se présentait était véritablement le sien; on ne savait ni d'où il était, ni quelle était sa famille. Le Neuhofen même, où il prétendait avoir été ministre, n'avait jamais eu de cure régulière, mais seulement un prédicant, soldé par les fidèles tant qu'il leur avait plu de le garder.

Fontaines s'était donné comme d'Eglise: on ne lui en avait pas demandé davantage. Je présume qu'une de ses sœurs, Mad. Happel, qui résidait à Spire, avait appris de la belle-sœur de Schmidhuber[1] le besoin où l'Eglise réformée allemande se trouvait d'un pasteur et qu'elle avait déterminé son frère à postuler l'emploi vacant. L'imprimeur strasbourgeois Saltzmann[2] avait peut-être recommandé quelque peu le candidat..?

Quoiqu'il en soit, le nouveau ministre amenait avec lui une femme et cinq enfants. Tout ce monde se logea dans le presby-

[1] Cette belle-sœur de Schmidhuber, Marie Kummer, dont j'aurai à parler plus longuement, avait habité Spire.

[2] François Rodolphe Saltzmann était né à Strasbourg le 9 mars 1749, mais il avait passé une grande partie de son enfance à Sainte-Marie-aux-Mines, où son père fut assez longtemps pasteur. Après avoir terminé ses études au Gymnase de sa ville natale, Saltzmann entra comme précepteur chez le baron von Stein et prit ensuite de l'emploi auprès du duc de Saxe-Meiningen, qui lui conféra la noblesse. De retour à Strasbourg, il tenta vainement de devenir professeur. Pendant la révolution il ouvrit des conférences populaires et publia divers journaux, notamment la «*Strassburger Zeitung*» et le «*Weltbote*». Il s'était fait imprimeur depuis quelque temps déjà. Connut-il Fontaines à cette époque? Divers indices permettent de le soupçonner. Poursuivi comme feuillant, Saltzmann, en

tère allemand et M. Fontaines entra en fonctions. Il débuta, comme de raison, par une tournée à travers la paroisse.

Grand, bien fait — quoiqu'il traînât un peu la jambe — le regard vif, la bouche vermeille et lippue, la parole alerte, déjà le jeune ministre se félicitait du bon accueil qu'il recevait, quand une femme de l'annexe d'Eschery, à sa vue jeta un cri. Qu'y avait-il?.. On accourut; on pressa la bonne femme de questions. Elle, enfin, un peu remise: „quoi!.. quoi!.. c'est là notre pasteur!.. Oh, je le reconnais bien! je l'ai vu, il y a douze ans, à Strasbourg, à côté de Schneider!.. Oh comme vous poussiez votre cheval au galop à travers la cathédrale!..“

M. Fontaines, dit-on, parut un peu troublé. Malgré ses dénégations, il resta acquis pour quelques malveillants qu'il avait été, en 1793, compagnon sans-culottes sous Schneider, le rude guillotineur de la légende. Et, comme Schneider, moine défroqué lui-même, s'était entouré de prêtres qui avaient jeté la soutane aux orties, quelques-uns ne craignirent pas d'affirmer que le nouveau ministre jadis avait été un peu moine.

Plusieurs circonstances donnèrent à ces propos un air de vraisemblance. On remarqua que M. Fontaines paraissait se soucier médiocrement des dogmes particuliers à son Eglise. Catholique, luthérien, réformé, c'était tout un pour lui qui ne prêchait guère que l'amour pour Jésus-Christ, le pouvoir merveilleux de la prière et l'approche de la fin des temps.

Napoléon I régnait et son gouvernement ne rencontrait dans la population indigène que de fervents admirateurs. Fontaines, paraissait ne point partager l'engouement général. On observa M.

1793, trouva un refuge dans le midi de la France. Il avait été en relations, en 1788, avec Saint-Martin, le philosophe inconnu; quand il fut rentré à Strasbourg, en 1794, il se lia avec les inspirés d'outre-Rhin et particulièrement avec Jung-Stilling et avec von Meyer, de Francfort. Il entreprit, en 1805, la publication d'une feuille périodique religieuse «*Christliches Erbauungsblatt*», et donna au public, en 1808, une brochure chiliaste «*Ueber die letzte Zeit*». D'autres ouvrages du même genre suivirent. Ainsi, en 1810, «*Blicke in das Geheimniss des Rathschlusses Gottes über die Menschheit, von der Schöpfung an bis ans Ende dieser Weltzeit.*» En 1816 enfin parut «*Geist und Wahrheit oder Religion der Geweihten*». Il était en correspondance avec Fontaines et fut lié avec Mad. de Krudener jusqu'en 1816. Il mourut le 7 octobre 1821.

le pasteur. Quelques uns trouvèrent singulier que sa santé, florissante pendant tout le demeurant de l'année, faiblît subitement à l'approche du 15 août. Au jour marqué pour la fête de sa Majesté l'Empereur, le ministre allemand se voyait constamment obligé de garder la chambre. Incapable de paraître en public, il laissait à son collègue luthérien le soin de prôner les vertus de Napoléon le grand. [1]

[1] «*Das Namensfest unseres theuren Kaisers, Napoleon I, wurde hier den 15. August 1806 feierlich begangen. Mädchen und Jünglinge zogen mit Sträussen geziert nach der lutherischen Kirche, welchen der Magistrat mit schöner Musik folgte; Herr Pfarrer Schmidt hielt nachher auch in der Reformirten Kirche eine vortreffliche Rede (NB. Hr. Pfr. Fontaine war ein wenig krank). Abends, war im Gasthofe zum Rindsfuss ein grosses Abendessen; der Beschluss machte Erleuchtung und ein Ball auf dem Rathhaus der ehemaligen Elsässer Seite. . .*» (Journal intime de M. François Reber.)

Le pasteur luthérien Schmidt avait composé une cantate pour la circonstance :

..... «*Neig Ihn nebst allen den Grossen zum Frieden auf Erden;*
Lass Sie durch Bande der Liebe vereinigt bald werden!
Gerechtigkeit
Friede und Einigkeit
Begründ' die Wohlfart der Völker.....»

MM. Reber, grands manufacturiers à Sainte-Marie-aux-Mines, employaient depuis l'an 1785 ou à peu près, un nommé Jean Balthasar Wepfer, de Diesenhofen, près Schaffhouse. [1]

Wepfer voyageait pour la maison, principalement en Suisse et en Allemagne, quelquefois en Lorraine et en Bourgogne. Sa fortune personnelle, acquise à force d'économie, lui permettait de vivre dans une aisance relative. Il était chrétien, mais comme l'était tout le monde, ni plus ni moins, et sans y chercher malice. Avant 1806, jamais il n'avait songé à s'enrôler parmi les piétistes. S'il était religieux, au moins n'avait-il pas la dévotion morose. Il égayait volontiers les jours que le Seigneur lui donnait à passer ici-bas. Versificateur et joyeux compagnon, il disputait la double palme de la poésie [2] et du tarot, le jeu alors à la mode, à Schreiber, l'ancien directeur des mines, théophilanthrope sans avoir ouï parler de Chemin ni d'Hauy et auteur du plus illisible des ouvrages: „*la Religion de l'Etre raisonnable*".

C'était une singulière société que celle de Sainte-Marie à cette époque! A côté des chefs et des promoteurs de l'industrie naissante, quelques familles d'anciens officiers des mines et de loin

[1] Wepfer était né à Diesenhofen en Suisse, le 13 octobre 1759, de Jean Henri, schultheiss de la ville, et d'Elisabeth Wehrli, originaire de Zurich. Sa mère était morte le 29 mai 1770, son père le 5 février 1785.

[2] Voici, à titre d'échantillon, le début et la fin d'une lettre de Wepfer à François Reber, alors en Italie:

«*Ihr Brief von Rom datiert*
War wie es scheint nicht arretiert
Denn ich erhielt ihn zu rechter Zeit.
Ich danke für ihre Müh und Gütigkeit
Mir zu beschreiben ihrer Gegend herrlicher Reiz
Die wie sie sagen übertrifft die nordische Schweiz.
Anstatt zu spazieren im Borghesischen Garten
Verweilen wir uns mit den Tarroc Karten

en loin chez le médecin Cellarius le fameux Schulmeister, son beau-frère, Schulmeister qui venait d'amener le général Mack à capituler dans Ulm et qui, dans la guerre de 1806, allait prendre une forteresse prussienne à lui tout seul.

Dans les appartements de Jean Georges Reber le père, des musiciens, dirigés par le vieux maître de chapelle Franck, de Bliescastel, juif converti, pensionné autrefois par je ne sais quel petit prince allemand, puis devenu, quelques jours avant la révolution, organiste à l'église catholique de la Madelaine.

Chez François Reber le fils, des peintres, de Strasbourg, de Colmar, de Mulhouse, de Fribourg en Brisgau, et même un sculpteur, Xaveri Friederich, de Ribeauvillé.

M. Fontaines trouva dans la maison Reber un acceuil des plus bienveillants. Non seulement la famille du manufacturier était pieuse, mais Jean Georges, venu de Mulhouse, se rattachait par son origine à l'Eglise allemande. Des rapports, sinon quotidiens, du moins assez fréquents, s'établirent entre les habitants du presbytère et leurs voisins les industriels.

Wepfer était de Diesenhofen ; M. Fontaines connaissait Zurich. On se lia et le hasard voulut qu'à peu de temps de là on eut occasion de se fréquenter davantage.

Le temple, dans lequel Descombes et Fontaines prêchaient, était une sorte de grange, bâtie aux frais de la communauté française dans le temps où l'Edit de restitution avait menacé d'enlever aux calvinistes leur église de Surlhâtes (1634). Les Réformés de 1806 voulurent parer de quelques ornements l'édifice trop simple de leurs pères. Une commission fut nommée, dans laquelle entra François Reber, et les travaux commencèrent.

Und da wir vermissen den Lorbeerwald
Sizen wir beym Ofen weil es macht kalt;
Zum Ersatz des Orchester der Nachtigallen
Lassen wir uns die Musik von Frank gefallen
Unbesorgt stellen wir der Critik ein Ziel
Und rauchen unsere Pfeife beym Billardspiel . . .
. . . . . .
. . . . . .
Unterschrieben an meinem Namensfest
Als ich verliess die Stuben voll Gäst
Und ich mich nenne seit vierzig Jahr her
Johann Balthasar Wepfer. *10 nivose XI.*»

Un clocher de soixante et dix pieds de haut surmonta le vieux bâtiment, que l'on soutint à l'intérieur au moyen de deux colonnes, dites toscanes, au-dessus desquelles furent placés quelques piliers de bois de chêne, présent des frères de la commune d'Illhäuseren; après quoi l'on se pourvut de cloches.

Durant les absences assez fréquentes de François Reber, passionné pour les voyages, Wepfer le remplaça dans la surveillance des travaux, et, comme Reber qui avait visité l'Italie, critiquait plus d'un détail, à son gré de mauvais goût, il arriva que des relations suivies se nouèrent entre le commis devenu le truchement de ces plaintes et les principaux intéressés, c'est-à-dire les ministres. Une certaine intimité ne tarda pas à s'établir entre Wepfer et le pasteur allemand; elle grandit de jour en jour et l'on remarqua que Jean Balthasar, alors fort proche de la cinquantaine, et qui, trois ans auparavant, avait tourné un couplet contre un célibataire devenu subitement épris de mariage, semblait se plaire infiniment auprès de Mlle Auguste Catherine Salomé La Fontaines, veuve Happel et sœur du ministre. Dans le public on parla d'épousailles. Mais décemment pouvait-on se marier juste à la veille de la fin des temps?...

Car, hélas, il devenait impossible d'en douter! le vieux monde allait disparaître!... les signes d'une catastrophe prochaine se multipliaient; ils devenaient chaque jour plus pressants. Une comète avait paru au mois d'octobre 1807 [1] et Schmidhuber qui, depuis que l'on avait des cloches, avait, quoique luthérien, été promu au poste de sonneur des Réformés, Schmidhuber s'en venait chaque jour au presbytère avec les nouvelles les plus alarmantes. Il ne parlait que de peste, de famine et de guerre. Tous les fléaux de l'Apocalypse allaient se déchaîner!... la propre belle-sœur du sonneur de cloches, Marie Kummer, la prophétesse, ne cessait de l'annoncer!...

[1] Les contemporains, paraît-il, se montrèrent assez surpris de l'effet que l'apparition de cette comète produisit sur la foule. M. François Reber, par exemple, note dans son journal intime : « *Im Monate Oktober (1807) war ein Komet zu sehen, welcher dem Volke zu allerhand abergläubischen Muthmassungen Anlass gab....*»

Marie Gottliebin Kummer était née à Neu-Cleebronn, dans le Wurtemberg, le 5 août 1756. Elle était la plus jeune des filles de Jacques Frédéric Kummer, vigneron, et de Reine Hoffmann, son épouse. [1]

Le village de Cleebronn, bâti au pied du Stromberg, dans un vallon humide, comptait, il y a quelques années, 1315 habitants, dont trois seulement n'étaient pas protestants. Un recensement de 1784 donne pour Neu-Cleebronn, partie autrefois mayençaise du village, 58 bourgeois et 9 veuves.

Le père Kummer, remarquant qu'il peinait fort et gagnait peu en travaillant les vignes de ses concitoyens, se mit un jour à biner celles du Seigneur. Il entreprit de tenir dans son logis des assemblées de dévotion, où l'on se contenta d'abord de commenter les sermons de M. le pasteur du lieu. Petit à petit Kummer aventura quelques gloses, que lui dictait l'Esprit. Les gens de la paroisse et même ceux du dehors en vinrent à le considérer comme un savant: on accourut de loin — et non pas les mains vides — pour être admis dans son conventicule. Bientôt Kummer vécut dans l'aisance, aux dépens de son troupeau: il trancha du monsieur et se fit honneur, le dimanche, de belles pantoufles jaunes.

[1] Pour tout ce qui concerne Marie Kummer, la Kummrin d'Eynard, voyez «*Evangelisches Kirchen- und Schulblatt*» XIV. Jahrg. nº 32 (7 août 1853), «*Volksbote*» de 1865, où se trouve une nouvelle du pasteur Staudenmeyer, de Güglingen, auteur, je le crois, de l'article du «*Schulblatt*». Voyez surtout, *Actenmässige Geschichte einer neuen würtembergischen Prophetin und ihres ersten Zeugen nebst Nachrichten und Bemerkungen über mehrere chiliastische Schriften und Träumereyen Würtembergischer Pietisten und Separatisten*, *herausgegeben von Dr. Heinrich Philipp Konrad Henke. — Hamburg 1808, bey Benjamin Gottlieb Hoffmann.* Préface datée de «*Helmstädt am 2. mai 1808.*»

Je demande pardon au lecteur de ce que j'entre dans les détails de l'histoire de Marie Kummer, mais les éloges prodigués par Eynard à «la sévère prophétesse» m'y obligent. Sans la Kummrin, du reste, eût-on songé à la Sainte-Alliance ? . . . il est permis d'en douter.

Le vigneron-prédicant soumit ses partisans à une discipline de fer. Il devint leur directeur spirituel et jusqu'à un certain point leur confesseur. Quelqu'ouaille était-elle soupçonnée d'avoir dévié du droit chemin, on l'enfermait dans une sorte de cachot, ménagé dans la maison du Père, et elle y restait jusqu'à ce que ses lamentations eussent acquis le degré d'acuité réputé symptomatique de la parfaite contrition. Le reclus alors était tiré de son *in pace* ; ou le menait devant un sanhédrin de frères, qui écoutaient l'aveu de ses péchés et pesaient ensuite son repentir. Arrivait-il, au contraire, que le prévenu niât les faits dont il était accusé, une chambre d'enquête s'assemblait dans un cabinet spécial. Jusqu'où cette enquête pouvait aller, on n'en sait rien, mais il se trouva un jour un mari qui accusa Kummer d'avoir mené sa femme un peu bien loin dans le cours d'une pareille instruction secrète. L'affaire fit du bruit et en eût fait davantage, si le pasteur de Cleebronn n'était intervenu. Politique avisé, il sentait qu'il avait besoin de l'appui du vigneron et s'arrangea pour que le plaignant reconnut avoir parlé dans l'ivresse.

Pourvu de biens temporels au-delà de ce qu'il en pouvait souhaiter, Kummer laissa ses enfants s'accoutumer à l'oisiveté. Quelqu'un lui faisait-il des remontrances à leur sujet, il répondait par le dicton favori des piétistes, que Dieu pourvoirait à la subsistance des siens. Et puis sa Marie montrait de telles dispositions qu'il augurait merveilles d'une fille bénie entre toutes.

Il faut convenir cependant que si l'enfant se distingua à cette époque, ce ne fut pas à l'école. Quand Marie sortit de classe, elle savait tout au plus lire tant bien que mal la lettre moulée.

Dès qu'elle eût été confirmée, le père Kummer se mêla de son instruction. Il l'admit dans le cénacle, où même il lui confia un emploi, celui de lectrice. La Bible devint ainsi familière à la jeune fille, et surtout l'Apocalypse, dont les sombres prophéties „l'attiraient tout en l'emplissant d'horreur“.

Rêveuse, nerveuse, portée vers l'extraordinaire et le surnaturel, la jeune fille parut peu propre au travail des champs. On l'occupa au logis, à coudre et à tricoter. Cette vie sédentaire et solitaire acheva de la livrer aux fantaisies de son imagination. Son impressionnabilité devint extrême : quelques troubles apparurent, prodromes d'une névrose.

Adonnée outre mesure aux exercices de dévotion, aux macérations et aux jeûnes, Marie finit par rôder ça et là. Elle fréquenta chez les capucins du voisinage et visita assiduement leur couvent du Michelsberg, où elle se plut à s'abîmer dans la prière. M. Staudenmeyer rapporte qu'elle eut aussi des entretiens avec deux ermites, le père Siméon et le père Baumann, gens dont les idées religieuses ne paraissent pas avoir été des plus claires.

A un quart de lieue au sud-ouest du village de Cleebronn se trouve le domaine du Catharinenplaisir. Un certain comte de Martinengo l'avait acheté en 1776. Ce Martinengo avait longtemps résidé à Surinam; il y avait épousé une façon de moricaude, idolâtre à demi, à demi mahométane, qui lui avait donné un fils. Marie se mit en tête de faire baptiser cette payenne et son enfant. Tandis qu'elle y rêvait, le comte mourut. Sa femme, qui avait alors vingt deux ans, habita encore un temps le Catharinenplaisir, en compagnie des deux sœurs du défunt. Le 12 juin 1780, elle se fit baptiser à Erligheim et y fit baptiser son fils. Peu après, elle quitta sa propriété, vendue depuis 1779 et se rendit à Vienne avec ses belles sœurs.

La mère de Marie venait de mourir et Kummer avait pris une autre femme. La jeune fille quitta la maison paternelle. Elle se rendit d'abord à Augsbourg, chez un cousin, facteur d'orgues. D'Augsbourg, elle alla à Spire, chez une sœur de son père. Enfin, elle passa à Vienne.

Ce qu'elle y fit, on ne l'a jamais su exactement. Les uns veulent qu'elle aît demeuré avec un jeune médecin, qui la faisait paraître en public, comme somnambule. Ce médecin étant mort, elle fut, dit-on, chassée d'Autriche à coups de verge et revint à Cleebronn, vers le mois d'août 1790.

Elle-même raconta plus tard qu'elle était entrée à Vienne au service de l'intendant d'un certain comte. La femme de cet intendant l'avait persuadée de se faire catholique. Convertie, elle avait été admise dans la maison du comte, d'où un ange était venu lui commander de sortir: „Dieu voulait qu'elle retournât en Wurtemberg, où il avait dessein de l'employer à de grandes choses...“

Une autre fois elle déclara que le comte avait voulu la séduire, mais elle s'était défendue et l'avait mordu au doigt. Il lui avait offert alors quatre cents gulden et lui avait proposé de la marier

à un artisan. Elle avait refusé. A la suite de cette aventure, elle avait quitté Vienne, en compagnie d'un ami de son maître, comte aussi, mais du nom duquel elle ne se souvenait point. Ils étaient allés ensemble jusqu'à Linz, où elle était tombée malade, ce que voyant son compagnon, il lui avait remis trois carolins et l'avait quittée.

Rendue à la santé, elle avait pris la poste et était revenue à Cleebronn.

Elle avait abandonné à Vienne tous ses effets et même son linge. Le père Kummer manifesta l'intention de réclamer les hardes de sa fille: Marie le pria de n'en rien faire, prétextant d'un ordre de l'ange Gabriel, qui était venu lui défendre, de la part de Dieu, de s'occuper de pareilles misères temporelles.

Rentrée catholique au village, qu'elle avait quitté encore à peu près protestante, Marie reprit les exercices de son enfance.

La névrose subsistait. Au mois de novembre 1790 une première crise provoqua une extase. Le bruit se répandit que la fille Kummer prophétisait.

Jacques Frédéric Kummer mourut au printemps de 1792. Le pasteur de Cleebronn craignit que la fille ne s'emparât dans la paroisse de l'autorité qu'y avait eue le père; il se hâta de décrier les visions de la malade et ne se donna point de repos qu'il n'eût forcé Marie Gottliebin à quitter le village. Elle partit et trouva un asile chez une de ses sœurs, la femme Schmidhuber, qui demeurait à Meimsheim.

Avertie par les tracasseries mêmes qu'on lui avait suscitées à Cleebronn du parti qu'elle pouvait tirer de son mal, réel ou simulé, Marie s'empressa d'exploiter des accidents qu'un prêtre moins égoïste eût cherché à guérir.

Dans sa nouvelle résidence de Meimsheim tout l'encouragea à la fraude. Sa sœur fut la première à voir, dans les manifestations d'une névrose plus ou moins feinte, l'influence de je ne sais quoi de surnaturel. Les voisins accoururent et recueillirent comme autant d'oracles les paroles de l'hypnotisée. Bientôt le renom de la Kummer s'étendit au loin: on vint de dix lieues à la ronde consulter la voyante en communication avec l'Esprit du Seigneur.

Meimsheim est à quelques kilomètres de Cleebronn et du vieux château de Bönnigheim. Le prince Louis Eugène, frère de Charles duc régnant de Wurtemberg, s'était retiré dans ce château, après

avoir quitté le service militaire. Agé de soixante deux ans, d'humeur affable et débonnaire, Louis Eugène était d'une dévotion aussi fervente qu'étroite. Il avait des moines dans son entourage, se livrait à toutes sortes de pratiques extérieures, accomplissait des pélerinages et entretenait des gens, dont l'unique occupation devait être de prier pour lui et pour les siens. Illuminé avec cela, comme beaucoup de princes allemands de l'époque !

J'ai dit que Marie visitait quelquefois la chapelle des capucins du Michelsberg. Elle s'y rencontra avec des personnes de la cour de Bönnigheim. Le récit que ces gens firent au prince Louis Eugène des merveilles opérées par la prophétesse le rendirent curieux de la voir. Il lui donna, dit-on, une audience secrète, où, dans un moment d'extase, elle prédit la mort prochaine du duc Charles. Cette mort arriva en effet dès l'année suivante (24 octobre, 1793), et le prince Louis Eugène devint le souverain du Wurtemberg. Cette anecdote, vraie ou fausse, fut habilement répandue par la Kummer, dont le renom grandit étrangement. La voyante sut profiter de l'engouement général et de la connivence bienveillante de l'administration. La police ecclésiastique lui ayant suscité quelques difficultés à Meimsheim, difficultés sur lesquelles j'aurai à revenir, elle se mit à courir le pays. On la vit à Besigheim, à Kornwestheim, à Iustingen, à Blaubeuren. Rien ne troubla le cours de ce voyage triomphal. Un jour, cependant, des plaisants ayant appris qu'elle prétendait ne pouvoir user d'aucun aliment, tant qu'elle était dans sa période d'extases, lui jouèrent un méchant tour. Ils firent une perquisition au logis du doyen de Kornwestheim, où elle demeurait, et découvrirent sous les combles une jolie provision de victuailles à son usage.

Le 20 mai 1795 le duc Louis Eugène mourut subitement et ut remplacé par son frère Frédéric Eugène. Celui-ci, marié à une nièce de Frédéric le grand, de la maison de Brandenburg-Schwedt, avait fait élever ses enfants dans la religion protestante. Il ne règna que peu de temps et fut remplacé dès le 22 décembre 1797, par son fils aîné Frédéric. La police, sous ce nouveau souverain, ne se montra plus aussi accommodante que du passé. Les sectes wurtembergeoises remuaient : Frédéric tenta de les réduire. On surveilla la Kummer, qu'un prodige malencontreux acheva de perdre.

Au sortir de Cleebronn, Marie avait été reçue des mieux par son beau-frère Daniel Schmidhuber. Elle s'était fixée auprès de lui et gagnait sa vie, en apparence avec son aiguille, en réalité en exerçant ses petits talents de sibylle champêtre.

Le pasteur de Meimsheim [1] était un nommé Hiller, marié et père de sept enfants. La paroisse était riche. Le presbytère, bâti en 1743, était des mieux construits, élevé de deux étages, vaste et commode. Sur le faîte nichaient des cigognes. Il paraissait impossible que dans une telle demeure on ne menât pas une heureuse vie.

Hiller avait été averti des crises singulières qui s'emparaient à tout moment de sa nouvelle paroissienne. Il voulut constater la réalité de ce qu'on lui racontait. Un jour que la voyante était en extase il courut chez la femme Schmidhuber. Etonné de ce qu'il y vit et de ce qu'il entendit, il engagea Marie à loger chez lui, afin, dit-il plus tard à ses supérieurs, de pouvoir suivre cette affaire de plus près.

Marie s'enfuit, les ecclésiastiques n'étaient-ils pas ses pires ennemis?... Elle se souvenait trop des persécutions qu'elle avait endurées à Cleebronn pour s'aller mettre aux mains d'un nouvel adversaire. Elle gagna Spire, où vivait une sœur de son père. Dix ans auparavant elle avait déjà rendu visite à cette tante; le bruit

[1] Meimsheim est un joli village de 956 habitants, dont 38 catholiques. Il est bâti à l'entrecroisement de plusieurs voies romaines, à trois quarts de lieue de Cleebronn. Les légions de Caracalla remportèrent à Meimsheim une victoire signalée sur les Germains. Quelques légendes ont rendu le village fameux: il y revient une Dame blanche et jadis chevauchait de nuit, à travers les marais des environs, un chevalier sans tête, qui a disparu, on ne sait pourquoi. — Deux sœurs de Marie Kummer étaient mariées à Meimsheim.

courait même qu'elle avait rencontré là un bonnetier au métier, qui l'avait vainement priée d'amour et de mariage.

A peine fut-elle arrivée à Spire que des anges lui apparurent et lui enjoignirent par deux fois de retourner incontinent à Meimsheim. „Le pasteur Hiller, lui dirent-ils, bien loin de te vouloir du mal, a été choisi par l'Eternel pour être le témoin et le greffier des révélations que tu vas recevoir."

La Kummer commit la faute de ne pas obéir immédiatement aux ordres célestes. Elle attendit six mois avant de reprendre le chemin de Meimsheim. En punition des retards qu'elle mettait à son retour, le Seigneur l'affligea d'un mal, qui la retint quinze jours de plus. Guérie enfin et repentante, Marie se soumit et alla trouver Hiller (1793).

C'était bien à regret qu'elle se risquait chez un homme d'Eglise, mais les intérêts de la chrétienté exigeaient qu'elle leur fit le sacrifice de ses goûts. Saint Jean l'apôtre n'avait livré aux fidèles qu'une Apocalypse imparfaite; les faibles yeux des hommes de son temps n'eussent pas supporté plus de lumière et il savait qu'un jour Mademoiselle Kummer serait suscitée par le Seigneur pour compléter son œuvre.

Le pasteur de Meimsheim désirait soumettre l'extatique à une observation réglée; il l'accueillit donc à bras ouverts. Elle, modeste et rougissante, commença par lui dire que les ordres d'en haut voulaient que lui, Hiller, devînt le témoin des inspirations qu'elle allait avoir et en même temps le greffier destiné à les transcrire.

Un premier ravissement ne tarda guère et Marie put dicter à Hiller un premier procès-verbal.

Un ange fort honnête était venu prendre Mlle Kummer et l'avait menée d'abord à l'apôtre Jean, qui, à sa vue, se confondit en politesses: „Tous les bienheureux, dit à sa visiteuse l'auteur de l'Apocalypse, tous les saints sont dans la joie depuis qu'ils savent à quel rôle vous êtes destinée. Moi-même je ne me tiens pas d'aise!... Mon vieux livre, que j'avais droit de croire un peu oublié, il s'en va donc reparaître, revu, corrigé et grâce à vous considérablement augmenté!... Oh, dites bien à l'homme de Dieu Hiller que je me ferai un devoir et un plaisir de l'assister dans la rédaction de son travail!... Le saint pasteur!... qu'il a

de vertus!... mais aussi, mon enfant, je vous en fais la confidence — le Seigneur lui destine une récompense sans pareille!... apprenez qu'il aura un siège... qui sera un trône d'or... parmi les docteurs de la loi!... dans le sanctuaire suprême de la grâce!"...

Après que Saint Jean eût débité ces civilités, il prévint sa bonne amie, la Kummer, qu'elle allait connaître bien des affaires cachées aux simples mortels. „Toutefois, ajouta-t-il, il est deux points qui doivent encore demeurer secrets. L'un d'eux vous sera confié, mais sous la promesse que vous n'en soufflerez mot. Quant à l'autre, le Seigneur — je ne sais par quel caprice! — tient à le tenir encore caché."

Tout en devisant de la sorte, apôtre et prophétesse se promenaient en paradis. Ce que la Kummer en aperçut lui parut si beau qu'elle eut toutes les peines imaginables à se résigner au retour. Dieu, qui ne souffre point que ses serviteurs aient des hésitations, la châtia de cette intempérance d'admiration en lui envoyant une douleur sous les fausses côtes gauches. Le mal dura plusieurs jours.

Les supérieurs du pasteur de Meimsheim avaient eu avis de ce qui se passait. Le doyen Mögling, chef immédiat de Hiller, demanda communication des procès-verbaux apocalyptiques rédigés par son subordonné. L'excellent greffier les lui transmit, mais avec quel trouble!... Les choses du ciel allaient être dévoilées!... Mögling n'allait pas manquer de s'enthousiasmer!... une ère nouvelle s'ouvrait pour l'humanité!...

Le doyen, bien chaussé de lunettes et la Bible au poing, étudia l'apocalypse Kummerienne. Après un examen des plus minutieux, il décida que ce grimoire contenait des propositions aventurées et même en contradiction avec la parole de Dieu. Il commanda donc à Hiller de renvoyer au plutôt la voyante.

La Kummer quitta le presbytère. On était alors au commencement de l'année 1794. Pour occuper ses loisirs elle entreprit une tournée apostolique, celle dont j'ai parlé, par Kornwestheim, Blaubeuren etc. Le spécial ou doyen de Kornwestheim lui prêta une oreille complaisante, aussi fut-il en récompense promu peu après au poste de second greffier.

Après une absence de six mois la prophétesse revint à Meimsheim, où la ramenaient les ordres du Ciel.

Il est probable qu'avant de rentrer au presbytère elle avait fait ses conditions, car le pasteur Hiller s'empressa de déclarer officiellement qu'il renonçait à entendre à toute objection prétendue raisonnable, vraie suggestion du péché. „J'ai éprouvé, écrivit-il au doyen de Brackenheim, celle qu'on ose soupçonner; je l'ai mise à l'épreuve souvent et même en présence de témoins, savoir ma femme et mes filles. Je l'ai questionnée au sujet d'Arnd, de Bengel, d'Oetinger, de Steinhofer, de Brastberger et d'autres hommes pieux; je lui ai montré de leurs ouvrages: elle ne les connaissait point. Bien plus, j'ai pu me convaincre qu'elle ne sait rien de l'Apocalypse de Jean. Sa piété est sincère, mais ignorante. Dans le temps même où j'eus avec la Kummer les entretiens que je viens de dire, elle était malade. J'allai la visiter quelques heures après notre première conversation sur le sujet des grands hommes que j'ai nommés; elle m'apprit que son ange était venu et lui avait promis de lui montrer prochainement tous les personnages desquels j'avais parlé. Sur l'observation qu'elle avait faite à l'ange qu'elle ne se souvenait plus du nom d'aucun d'eux, il avait répliqué qu'il y penserait pour elle et les lui présenterait tous. A peu de temps de là l'ange tint véritablement sa promesse...“

Convaincu par cette épreuve et par d'autres du même genre, Hiller reprit ses fonctions de greffier; mais tout à coup et sans que rien le présageât, la voyante lui déclara que la troisième révélation, celle qui devait être la dernière et la plus importante, était remise à une époque encore indéterminée.

Le bonhomme, cruellement déçu dans ses espérances, courut à Kornwestheim, chez son ami le doyen H...t...n. Assisté de ce collègue, il se mit à consulter avec ardeur les Prophètes et l'Apocalypse, comparant mot pour mot les visions de la Kummer avec celles qui sont relatées au Livre saint. Après cet examen qui fortifia leur foi, voilà les deux amis désolés et déplorant la fin prématurée des oracles.

Le lendemain Hiller revint à Meimsheim. Marie Kummer était malade. — „Qu'avez-vous fait? demanda-t-elle. Par quelles prières avez-vous fléchi le Seigneur?... Dieu, sur vos instances et sur celles de votre ami, consent à me découvrir encore bien des mystères, mais que votre curiosité me fait de mal!... Je souffre cruellement.

Jamais, non, jamais, je ne pourrai résister aux douleurs que j'endure, à cause de vous..."

Les tortures de l'inspirée paraissaient en effet intolérables et ne cédaient à aucun remède. Le pasteur dut le constater, après force essais infructueux, où il avait épuisé ses médicaments et ses prières.

Dans le dessein d'échapper aux souffrances qu'elle endurait, la Kummer se donna de tels mouvements qu'une plaie lui vint au côté. Cet excès de misère toucha le bon Jésus. Il prescrivit à l'infortunée un topique qui la devait guérir, de la poudre de chardon bénit, cuite dans le vin. Après trente six heures d'application du remède, la peau redevint saine et nette. En même temps Hiller constata un second prodige: la quantité de poudre, dont il avait fait emplette, lui parut triplée. Sur la remarque qu'il en fit, Marie lui déclara, de la part du Sauveur, qu'il en était réellement comme il avait cru voir: c'était là un de ces menus miracles, qui en paradis s'opèrent si couramment que les bienheureux n'y font plus attention.

La foi profonde avec laquelle le pasteur de Meimsheim acceptait tout causa à Dieu le plus vif plaisir. Il commanda en conséquence à la prophétesse de témoigner à Hiller son entière satisfaction. Elle devait lui dire, en même temps, que de même qu'autrefois Jésus avait confié sa mère à l'apôtre Jean, de même présentement il remettait aux soins du bon prêtre wurtembergeois ce qu'il avait de plus cher en ce monde, savoir Marie Gottliebin Kummer, sa servante bien-aimée. Déjà ministre de l'Eglise, Hiller fut investi d'un sacerdoce nouveau et extraordinaire. Il devait servir à la prophétesse de témoin, de greffier et de prêtre.

L'honnête desservant se le tint pour dit. Même, par un petit mouvement de vanité, qu'il n'eut pas la force de réprimer, il se mit à relire avec attention les œuvres des Prophètes: il n'était pas invraisemblable qu'Esaïe ou que Daniel, dans les paroles desquelles on trouve tant de choses, eussent fait quelque part une allusion plus ou moins symbolique à la gloire du maître Hiller.

Il ne rencontra rien, mais continua de transcrire avec une sainte émotion les révélations de jour en jour plus surprenantes que lui dictait Marie. Il ne se lassait point, entre temps, d'admirer le Seigneur, créateur et conservateur du ciel et de la terre, qui prenait le loisir de dépêcher des anges à propos d'une pièce

d'habillement nécessaire à la Kummer ou à propos d'un ruban, dont il souhaitait de la voir parée.

A son tour, Hiller essaya d'imiter l'Eternel, autant que le permet la faiblesse humaine : il se plut à rendre à la prophétesse les soins les plus serviles et les plus bas.

Marie, à ce moment, reçut de Jésus un règlement de vie, qu'elle dut jurer d'observer strictement. Quelques témoins chargés d'assister Hiller et de le suppléer lui furent désignés.

La bien-aimée du Sauveur devait obéir à Hiller et à Mad. Hiller, qui étaient constitués ses gardiens et sans l'autorisation expresse desquels elle ne devait rien entreprendre. Elle devait se priver de toute promenade au dehors, de toute visite à ses sœurs, à moins qu'un ange ne lui en donnât permission expresse. Elle devait se tenir constamment auprès du pasteur ou de sa femme ; elle ne devait parler jamais que de choses saintes. Si quelqu'un survenait, elle avait à se retirer dans sa chambre. Il ne lui était permis de prendre aucun aliment, aucun breuvage, avant d'avoir fait une prière. L'usage de la viande et même celui du bouillon lui étaient interdits. Les anges, au demeurant, étaient chargés de lui apprendre, à l'occasion, de quel met elle pouvait manger, et de quel vêtement elle pouvait s'habiller. Elle avait à fournir elle-même son pain et à le payer.

Hiller accepta les fonctions de tuteur avec la facilité qu'il avait mise à accepter celles de greffier. La Kummer lui apprit alors qu'elle était la fiancée de Jésus. Le pasteur de Meimsheim reçut mission de la marier au Christ. Elle lui enseigna le rituel à suivre. La cérémonie se fit, avec beaucoup de dévotion, en présence de Mad. Hiller, de Mlle Hiller et d'une jeune étrangère. Le pasteur avait revêtu l'habit sacerdotal ; Marie était habillée de blanc et de rouge.[1]

Le doyen Mögling (de Brackenheim) informa derechef. La prophétesse avait reçu du ciel avis des persécutions qui l'attendaient. „Le diable avait mis en campagne ses plus furieuses troupes, secondées de toute la sequelle des employés du gouver-

[1] *Henke* (p. 115) décrit tout au long la toilette prescrite en cette occasion par Jésus à sa fiancée. Avant de recevoir la bénédiction nuptiale, Mlle Kummer dut prendre un bain.

nement, mais elle n'avait rien à craindre. Autant Satan lui susciterait d'ennemis, autant le Seigneur enverrait de cohortes d'anges ailés ou aptères pour la défendre. . . "

Au mois d'octobre 1794 les autorités supérieures hasardèrent quelques observations, auxquelles Hiller répondit par l'envoi de ses procès-verbaux. Après huit mois de réflexions les directeurs transmirent à la Kummer l'ordre de changer de vie ou de résidence.

Elle n'obéit qu'à demi. On avait désiré qu'elle retournât à Cleebronn; elle se contenta de quitter le presbytère, mais non le village de Meimsheim, où, logée chez la femme Schmidhuber, elle continua à recevoir de la cuisine du pasteur ses repas canoniques.

Le doyen de Brackenheim n'obtint rien de plus. L'autorité se résigna à intervenir. Le 16 février 1796 l'Oberamt reçut ordre de commencer une enquête. „Pourquoi Marie avait-elle quitté Spire et quitté Vienne? . . une visite médicale paraissait nécessaire, des desordres physiques pouvant être la cause déterminante de ses crises. Il fallait éloigner la voyante de Meimsheim, la placer chez d'honnêtes gens, et l'enquête une fois terminée, la ramener à Cleebronn..."

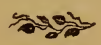
L'Oberamt ne fit rien. Le 15 avril, le directoire s'étonna de ne point recevoir de nouvelles de l'affaire de la Kummer „à laquelle il devient urgent de donner une solution. Il court sur cette fille des bruits singuliers. . ."

L'instruction s'ouvrit en mai. A la fin de juillet elle n'avait pas abouti. Les enquêteurs avaient constaté seulement que, Marie était une drôlesse familiarisée dès longtemps avec toutes les roueries imaginables... „Tantôt elle avait feint une pamoison, tantôt une attaque de nerfs; une fois même elle avait allégué qu'un ange lui défendait de parler. Bref, elle avait réussi à éluder toutes les questions."

Les magistrats lui ordonnèrent de retourner à Cleebronn, en attendant qu'on la fît entrer dans quelqu'hospice.

Sans balancer, elle rentra à Meimsheim et se réinstalla au presbytère. Hiller, sommé de la renvoyer, refusa net.

On arriva ainsi, sans qu'aucune décision eût été prise, au printemps de l'année 1797. La nouvelle se répandit alors que la prophétesse allait être mère.



Le désarroi fut grand à l'Oberamt de Brackenheim, qui s'en prit d'abord aux autorités de Meimsheim. Pourquoi n'avaient-elles pas appelé la fille à se présenter devant le „*Kirchencomvent*“ conformément à la règle établie?

Hiller, mis en cause, allégua résolument la Bible. L'Ecriture reconnaissait la possibilité de grossesses d'origine miraculeuse, même chez des vierges — exemple: la vierge Marie. Lui, pasteur, n'avait donc eu qu'à s'incliner devant un fait, exceptionnel sans doute, mais qui avait des précédents. Il s'était cru d'autant mieux fondé à ne pas intervenir qu'il connaissait d'ancienne date le rôle merveilleux auquel la Kummer avait été destinée par le Seigneur! [1]

Le 29 mai 1797, ordre fut donné à l'Oberamt de Brackenheim d'éloigner Marie, de gré ou de force, mais sans esclandre. On devait la placer chez d'honnêtes gens et procéder immédiatement à une enquête. Au cas où la prévenue refuserait de répondre, comme elle avait fait la première fois, on devait employer, pour la contraindre à parler, même les moyens de rigueur usités en pareil cas. Le pasteur également devait être interrogé.

Marie, invitée à comparaître à Brackenheim le 8 juin, fit répondre par le schultheiss de Meimsheim qu'elle ne se rendrait pas devant les magistrats, amenât-on pour l'y forcer, autant de diables qu'il y a de tuiles sur les toits...

L'Oberamt lui expédia une charette, qu'elle renvoya; mais, se ravisant, elle se rendit à pied à Brackenheim. Elle était alors dans le huitième mois de sa grossesse.

[1] *Henke* (*Actenmässige Geschichte* ... p. 145) donne le texte de lettres écrites par Hiller à cette occasion. On y lit: .. «*dass ihre Schwangerschaft nicht von Sünde und Unreinigkeit oder von irgend einem männlichem Zutritt herrühre, sondern ein Wunder des Worts und der allmächtigen Kraft Gottes, wie bey der Jungfrau Maria und bey jenem Exempel. Jeremias 14, 15, 16: « Siehe, eine Jungfrau wird schwanger. . . .*»

La distance qui sépare Meimsheim du chef-lieu n'est que d'environ vingt cinq minutes, mais les émotions des dernières semaines, jointes à l'état maladif de la fille, déterminèrent un avortement. Dans la nuit même qui suivit son arrivée la voyante fut prise de douleurs.

Une sage femme, envoyée pour la secourir, lui ayant demandé, selon la coutume, le nom du père de l'enfant, la prophétesse répondit avec assurance qu'elle ne lui connaissait point d'autre père que Dieu, par la volonté de qui elle s'était trouvée grosse. La matrone objecta que si réellement le Seigneur avait procréé cet enfant, il n'eût point permis que la mère souffrît en le mettant au monde. Marie, sans se déconcerter, répondit qu'elle le savait bien et que véritablement elle n'eût eu aucune peine, si en se rendant à Brackenheim elle n'avait désobéi aux ordres du Ciel.[1]

Force fut aux juges de procéder à un interrogatoire en règle.

Le pasteur Hiller parla de révélations et de mission divine. On ne tira de lui autre chose. Quant à la Kummer, amenée le 1er août devant les juges, elle prétendit n'avoir connu son état que par une annonciation angélique. Un messager céleste lui avait appris qu'elle était enceinte et que d'elle allait naître l'un des deux témoins prédits par l'Apocalypse.

Les enquêteurs réclamèrent des pouvoirs plus étendus et sollicitèrent l'autorisation expresse d'employer contre la prévenue des moyens de rigueur.[2]

Commandement vint de transférer la Kummer à Ludwigsbourg, où il y a une maison de correction. On fustiga devant elle une détenue et on la menaça du même traitement si elle ne se décidait enfin à des aveux.

Dès les premiers coups qu'elle vit donner son pauvre cœur faiblit. Elle déclara qu'un soldat lui avait fait violence. Les juges haussèrent les épaules. Alors elle inventa une histoire de marchand tyrolien qui ne réussit pas mieux que la première. Enfin, poussée à tout, vaincue par la maladie et par les menaces, elle dit tout ce qu'on voulait qu'elle dît.

[1] Jacques Daniel Elisée, le fils de la Kummer, né le 8 juin 1797, ne vécut point.

[2] La torture ne fut abolie dans le Wurtemberg qu'en 1806. Le bâton et le fouet restèrent encore longtemps après en usage dans les prisons.

Du 7 septembre 1797 au 16 septembre, en moins de dix jours, elle subit cinq interrogatoires au cours desquels elle avoua qu'elle avait trompé le public en simulant des extases et des visions; elle confessa également que Hiller était le père de son enfant.

Un caprice, dit-elle (mais plus probablement la crainte d'être renvoyée du presbytère) l'avait portée à annoncer au pasteur que de lui devaient naître les deux témoins de l'Apocalypse. Mme Hiller devait être la mère de l'un, Marie Kummer la mère de l'autre. Le pasteur avait hésité quelque peu, mais le roi David était intervenu. Il lui avait fait dire par la Kummer que si Dieu, jadis, lui avait fait la grâce d'un ordre pareil, il n'eût point balancé dans l'exécution. Là-dessus, le bonhomme s'était rendu. Prière dite, il s'était renfermé avec la prophétesse dans le cabinet de travail où il avait coutume de préparer ses sermons, une première fois au jour de la Chandeleur 1796, une seconde à la Saint Martin suivante.

Quand Hiller, quelque temps après, eut acquis la certitude que les promesses divines relatives au second témoin étaient en voie de réalisation, il se troubla. Comment s'y prendre pour éviter d'être compromis aux yeux bornés de ses supérieurs?... le pasteur et la voyante finirent par décider que l'on mettrait la grossesse sur le compte d'un miracle.[1]

Marie ne pouvait se rappeler qui d'elle ou de son complice avait eu le premier cette idée, mais elle se souvenait fort bien

[1] Les visions de Marie Kummer, par leur importance ou par leur intérêt, ont-elles pu excuser le malheureux pasteur?... Que le lecteur juge!...

Une sorte de somnolence gagne la prophétesse, qui bâille, regarde en dedans et semble inquiète. Incapable de résister plus longtemps à la voix qui l'appelle, Marie prend la position couchée. Des chants entrecoupés, des cris, des sanglots, quelques spasmes! puis, le calme s'établit et la voici qui commence à parler. Mais, contrairement à ses habitudes, elle s'énonce en haut allemand, c'est-à-dire en langue d'église, en langue de Bible, la seule dans laquelle elle ait entendu énoncer des pensées d'ordre au-dessus du vulgaire.

Un ange est venu prendre Marie et l'a menée au paradis.

Le paradis est semblable à une voie immense qui s'étend à perte de vue; de chaque côté des files d'anges resplendissants de lumière forment la haie sur le passage de la prophétesse. Tout au bout de la voie, une

que Hiller avait fait là-dessus la remarque qu'en parlant ainsi on ne commettrait point de mensonge, puisque l'ordre même donné par Dieu pouvait à bon droit passer pour un prodige.

autre troupe d'anges, qui barre la route, ouvre ses rangs à l'approche de Marie et de son conducteur.

La Kummer marche toujours; elle pénètre au milieu d'un vaste édifice, où se pressent les cohortes de la milice céleste. Elle rencontre d'abord la petite Louise (une fille de Hiller, morte en bas âge?), puis entre dans une salle garnie de haut en bas d'habits magnifiques, accrochés au mur, elle ne sait comment. Chacun se vêt d'une de ces robes célestes et l'on se met en marche, à la suite d'un corps de musique. Les bienheureux sont tout couverts de fleurs. On arrive jusqu'auprès du trône de l'agneau. Ce trône est merveilleusement grand, prodigieusement haut, miraculeusement large; il jette quantité d'éclairs. Tout au sommet, sur quatre pattes, se tient l'agneau, plus gros de beaucoup que ne sont sur terre les plus vieux moutons. Il est tout blanc et tout joli. Porte-t-il des cornes?... c'est de quoi Marie n'a pu décider, divertie qu'elle était par une foule d'objets, tous nouveaux pour elle. Mais, ce qu'elle a bien vu, c'est que de l'un de ses pieds de devant l'agneau soutient un étendard grand, grand, tout blanc et dont la hampe est d'or.

Après qu'anges et bienheureux eurent congrûment prié et chanté devant le trône de l'agneau, ils se rendirent dans un vaste palais, où Jésus en personne vint se joindre à la compagnie. Il était vêtu d'une robe blanche, brochée d'écarlate; d'une main il tenait un bassin d'or, de l'autre un calice d'or. Il servit lui-même ses hôtes: du bassin il tirait un pain blanc veiné de rouge, qu'il distribuait en disant: « Prenez et mangez mon véritable corps!... », après quoi il versait à boire du calice: « Prenez et buvez! » répétait-il à la ronde, « ceci est mon véritable sang que j'ai versé pour le salut et pour le bonheur du monde!... »

Alors parurent des anges ailés qui portaient de grands plats d'or chargés de manne céleste; d'autres vinrent qui tendirent à Jésus une cruche de vin; et alors Jésus fit le tour des tables et il versa à boire à quiconque avait soif. Une belle musique se faisait entendre cependant. Et puis de temps à autre Jésus émoustillait ses convives: « Buvez, leur disait-il, buvez, mangez, réjouissez-vous! c'est moi-même qui m'offre à vous sous les espèces de ce breuvage et de cette nourriture! » Et alors les anges se mirent à jouer de la harpe et ce fut magnifique à voir comme à entendre, et puis l'on se sépara...

Une autre fois Marie entra dans un beau jardin tout plein de fleurs, dont les saints se faisaient des bouquets et se tressaient des chapelets, qu'ils se mirent sur la tête et au côté. Jésus arriva et l'on se rendit en chœur à la Fontaine de vie, où l'on but. Après quoi tous dirent « Amen! » et remercièrent bien le bon Jésus de ce qu'il les avait si bien régalés.

On fit voir à la prophétesse les moutons, les vaches et les chevaux du paradis, ses lions, ses cerfs, ses chamois et ses ours. Ce sont de belles

La Kummer protesta, du reste, que jusqu'à ce malheureux jour de la Chandeleur 1796, elle avait été un ange d'innocence et de vertu.

bêtes, d'une blancheur éclatante. Tous les animaux ne pénètrent point au céleste séjour. L'engeance des araignées, par exemple, n'entre point là, non plus que la menue vermine. Ces bestioles campent dans un lieu à part, entre l'Enfer et le Lac de Feu, où elles s'engouffrent par myriades.

Les étables du paradis sont les plus belles qu'on puisse voir ; de jolis enclos, aux travers desquels coule un ruisselet d'eau vive. De grands arbres leur prêtent leur ombre et servent de perchoir à une multitude d'oiseaux. Les bâtiments, proprement dits, écuries, étables, laiteries, etc., sont tous couverts d'or et de pierreries. Tout le paradis est comme cela, d'une richesse dont on ne peut se faire idée : tables d'or, escabeaux d'or, selles d'or, brocs d'or, sceptres d'or, gobelets d'or, armoires d'or ! Saint Jean écrit avec une plume d'or ; saint Pierre verse des larmes d'or !...

Si merveilleuse que soit cette magnificence, elle n'est rien auprès de celle de la Jérusalem céleste. Marie ne put soutenir l'éclat des murailles de cette ville incomparable. Il faut dire que parmi les bienheureux eux-mêmes, il en est beaucoup qui n'osent se risquer dans la cité sainte, tant elle est reluisante. L'ange cicerone, par bonheur, remarqua que Mlle Kummer hésitait à l'y suivre ; il prit pitié de ses yeux et lui fit faire seulement le tour de l'enceinte extérieure. Marie contempla les douze portes bâties de perles fines, dont la muraille est percée. De loin elle entendait les cris des bienheureux : Hosannah ! Amen ! Alleluiah ! O seigneur Jésus !... Et puis de la musique ! et puis des chants !... Elle a eu la bonté de nous en transmettre quelques-uns :

« O du goldnes Haus,
Welche Zierden drein,
Bey dem Japisstein.
O du goldnes Haus,
O wie glänzen die !
Strahlenblitzet aus
In des Vaters Haus,
Strahlt und blitzet aus,
Gott ist ja der Grund !
O du Japisstein !... etc., etc. »

Dans ses pérégrinations à travers paradis, la voyageuse rencontra assez souvent Jésus, monté sur un beau cheval blanc. C'est dans cet appareil qu'il viendra procéder au jugement sur l'antéchrist. Elle vit un jour Jésus traversant au galop le val de la Modestie. Il était suivi d'un long cortège de cavaliers. Son visage était un pur rayonnement ; ses yeux brillaient comme flammes. Il était vêtu d'une robe transparente au travers de laquelle on apercevait ses plaies blanches et rouges. De ses pieds jaillissait du feu ; sa main droite tenait un sceptre rouge ; de la main gauche il

On interrogea Hiller, qui d'abord déclara ne rien savoir. Questionné sur la nature de ses relations avec Marie, il s'indigna de ce qu'on osât le soupçonner d'impureté. Mais, dès qu'on lui eût

serrait les rênes d'or de son cheval et ce cheval lui-même était coiffé d'une belle couronne d'or.

On se rappelle que le pasteur avait parlé à Marie de quelques personnages célèbres, dont elle avait prétendu ne rien savoir. L'ange tint la promesse qu'il avait faite de les présenter à Mlle Kummer. Elle aperçut saint Paul dans son palais, bâti un peu à l'écart de celui des autres apôtres. La demeure de Paul n'a point de porte, et de l'intérieur ruisselle une lumière éblouissante qui éclaire tous les environs.

Jacob Bœhme porte une couronne magnifique. L'ange apprit à la voyante que ce Bœhme avait été sur terre un pauvre cordonnier. Le théosophe se montra touché de la politesse que lui faisait Marie en se dérangeant en sa faveur. En récompense il la chargea d'une foule de civilités pour le pasteur Hiller et déclara qu'il ne manquerait pas de rendre au pieux ministre une petite visite d'amitié.

Zinzendorf, — qui durant sa vie n'avait pas aimé les piétistes — n'est pas fort bien traité là haut. Il manque des perles à son sceptre comme à sa couronne. Socrate porte couronne et sceptre, mais de valeur médiocre; ses bijoux sont de camelotte et ne peuvent se comparer aux bijoux chrétiens.

Newton, que l'ange présenta à Marie comme «*ein berühmter Sternkuker und doch auch ein Erklärer der Offenbarung Johanni....*» Isaac Newton paraissait rêveur. Leibnitz se montra réservé. Ciceron, au contraire, avait l'air d'un bon vivant. La prophétesse eut la joie de rencontrer le roi David, qui à son aspect voulut se cacher. Il avait honte du mauvais état de sa toilette. Il faut savoir que David n'est qu'un saint de second ordre, à qui Dieu a défendu de porter autant d'or et de perles que n'en étalent les autres bienheureux. Il n'est, du reste, arrivé au paradis qu'après la résurrection du Christ. Le seigneur a voulu punir ainsi les meurtres et les adultères de son chantre. L'ange pria David d'honorer Marie Kummer d'un petit air de musique. L'auteur des Psaumes se rendit avec empressement à cette invitation et pinça aussitôt d'une belle harpe d'or, au haut de laquelle était figuré un ange sonnant de la trompette. Les montants de cette harpe étaient des têtes vivantes de chérubins. Sous les doigts de David les cordes rendirent des étincelles.

Nabuchodonosor et Darius *(Daniel?)*, les trois jeunes gens de la fournaise, Noë et le père Abraham, Jonas échappé de sa baleine, furent successivement présentés à la Kummer, qu'ils comblèrent de civilités. Elle vit Moïse, mais d'un peu loin. Quand elle fit mine de l'approcher, il disparut dans une nuée.

Tous ces messieurs les bienheureux de marque se montrèrent ravis d'avoir fait la connaissance de Mademoiselle Kummer et tous la prièrent de vouloir bien présenter leurs respects au pasteur Hiller, qu'ils ne

fait lire les aveux de la fille, il changea de langage et confirma point par point tout ce qu'elle avait dit. „Deux fois, oui!... mais avec quelle répugnance!... Quant à l'idée de conception miraculeuse, elle appartenait à la Kummer indubitablement!...“

pouvaient assez louer. Il sembla même à Marie que quelques-uns enviaient le cher homme!...

De même qu'elle avait été promenée en paradis, Marie le fut en enfer. Elle y reconnut plusieurs de ses voisines de Cleebronn, entre autres une femme qui avait détourné à son profit quelque peu du chanvre qu'on lui avait donné à filer. Le propre grand-père de la Kummer se trouva parmi les damnés; il supplia sa petite fille de bien recommander aux siens de vivre dans la vertu. Quelques maudits implorèrent la visiteuse pour qu'elle sollicitât leur grâce ou au moins un allégement à leurs tourments. Voltaire rôdait par là; il a face de bête, quelque chose de l'ours ou plutôt du babouin.

Quand ils s'aperçurent de la présence de la prophétesse, les damnés hurlèrent, et naturellement le grand diable cria plus fort que tous les autres ensemble.

L'enfer est fort obscur; on n'y verrait goutte, si quelques anges placés ça et là comme des sentinelles, n'y faisaient office de reverbères.

Il semble que Marie Kummer ait reconnu dans ses voyages:

1° Un Enfer proprement dit, où les maudits sont plongés pour l'éternité.

2° Un Pro-Enfer, qui est une façon de purgatoire.

3° Une vallée des morts, où au milieu d'autres personnages se trouve le roi Salomon — pour avoir eu trop de femmes.

4° Un séjour de la Petite félicité.

5° Un séjour de la Parfaite félicité, dont les habitants chantent sans relâche: «Loué soit Dieu le Très-Haut! le Majestueux! qui réside sur un trône magnifique! qu'il soit loué maintenant et à jamais!... Amen! alleluiah! amen!...

Qu'on ne rie point! ceux qui se moqueraient des révélations de la Kummerin seraient infailliblement transmués en perroquets!...

Tout ce qui précède Henke l'a rapporté avec force détails dans son livre: «*Actenmässige Geschichte einer würtembergischen neuen Prophetin und ihrer ersten Zeugen nebst Nachrichten und Bemerkungen über mehrere chiliastische Schriften und Träumereyen würtembergischer Pietisten und Separatisten herausgegeben von Dr. Heinrich Philipp Konrad Henke.*» (*Hamburg 1808, bey Benjamin Gottlieb Hoffmann.*) La préface est datée de «*Helmstädt am 2ten Mai 1808.*»

L'auteur nous apprend que Marie — *éveillée* — savait distinguer les bons esprits des mauvais. Hiller, accusé d'avoir profané le cimetière de Meimsheim en se livrant sur quelques tombes à une pantomime déplacée, se disculpa en racontant une promenade qu'il avait faite au cimetière avec sa famille et avec Marie Kummer. Celle-ci leur avait indiqué le lieu de sépulture des bons et des mauvais. D'un coup d'œil elle recon-

Marie Gottliebin fut condamnée à une demie heure d'exposition au pilori de Brackenheim, avec écriteau portant le mot "*Betrügerin*"; après quoi elle devait être détenue pendant trois ans dans la prison de Ludwigsbourg.

Le pasteur fut absous, mais déclaré indigne de remplir désormais des fonctions ecclésiastiques dans le Wurtemberg.

Aussitôt le jugement prononcé, les piétistes se mirent en mouvement. Un haut fonctionnaire, von Seckendorf, ami de Jung-Stilling, les appuya de son influence. Il proposa d'appeler à Meimsheim le pasteur Bachinger de Bischofsheim, dans le comté de Helmstädt et d'envoyer à Bischofsheim le pasteur Hiller.

Cette permutation ne put avoir lieu. Les gens de Meimsheim acceptèrent Bachinger, mais ceux de Helmstädt refusèrent Hiller

naissait les tombes des bienheureux, — gardées par un ange —, et celles des damnés, — gardées par un démon (p. 124).

Au réveil, la voyante accusait quelques douleurs plus ou moins vives. Lui demandait-on d'où ces douleurs provenaient, elle répondait que sans doute Dieu la punissait d'avoir, en dictant, altéré — par quelque scrupule de modestie, ce qu'elle avait été chargée de révéler à l'univers.

Elle annonçait durant le sommeil même le jour et l'heure d'une crise nouvelle et plus ou moins prochaine; mais revenue à elle, elle ne se souvenait plus de rien de ce qu'elle avait aperçu dans ses visions.

Il peut être curieux de constater que si la plupart du temps les visions de la Kummer étaient enfantines, souvent elles eussent dû choquer l'orthodoxie luthérienne du pasteur Hiller. La prophétesse entendit un jour Jésus qui discutait contre un catholique la théorie des Indulgences, et cependant elle raconte que certains individus relégués dans la vallée des morts obtinrent un adoucissement à leur sort, grâce à l'intercession de quelques saints. La sainte vierge est fort honorée dans l'autre monde. Les jours de fête céleste, elle est servie la première et par son fils lui-même. Je note en passant que l'ange, qui avait autrefois servi de domestique à la vierge Marie, fut chargé du même emploi auprès de la Kummer. Cet ange — voyez l'humilité de la prophétesse ! — avoua un jour (p. 84) que sa maîtresse d'autrefois était plus facile à contenter que la nouvelle !... Remarquons incidemment que certains points de chronologie ont été fixés par la Kummer. Dans une vision qu'elle eut le jour de l'Epiphanie 1794, elle apprit que Jésus naquit le 1er décembre, que les mages arrivèrent à Bethléem trois jours après. Le massacre des innocents commencé dès la venue de ces mages ne cessa que le 25 décembre.

Jésus naturellement exhala de terribles menaces contre ceux et celles qui nieraient l'authenticité des apocalypses de la Kummer (p. 100).

qui, absolument privé de ressources, alla vivre, comme il put, à Besigheim. On dit qu'il s'y fit écrivain public et copiste.

Malgré la triste situation où il était réduit, il conservait l'espoir d'une meilleure fortune. Il avait reconnu devant les juges que la prophétesse l'avait joué, mais il n'en était pas absolument convaincu. A plusieurs reprises il laissa échapper des paroles telles que celles-ci: „Prenons patience! un jour viendra où les choses iront autrement et mieux qu'on ne croit!...“

Marie Kummer avait fait à ses juges des aveux à peu près complets. Elle leur avait confessé que, malade autrefois, elle avait souffert de crises nerveuses. Puis l'idée lui était venue de simuler des accès plus ou moins semblables aux véritables du passé.

Sur l'observation qui lui fut faite qu'elle parlait dans ses extases de choses, dont Hiller était persuadé qu'elle ne pouvait avoir aucune connaissance, de secrets de famille, de parents du pasteur, de personnes qu'elle n'avait jamais vues, dont elle imitait cependant jusqu'à la façon de dire, elle répondit qu'il n'y avait rien là de merveilleux.

„Personne dans la maison Hiller ne se défiait de moi; j'avais toute liberté d'aller et de venir du haut en bas du presbytère, toute facilité pour épier les conversations intimes du pasteur avec sa famille. J'en profitais pour recueillir des renseignements, puis, un beau jour, je feignais qu'une inspiration d'en haut venait de m'apprendre ce que l'on croyait m'avoir caché...“

On lui objecta qu'elle avait prédit la maladie dont était mort le doyen de Kornwestheim et cela dans un temps où ce doyen semblait en bonne santé.

— „Oh, interrompit-elle, la belle affaire!... Le cher homme n'était guère valide. Que risquais-je? un peu plus tôt, un peu plus tard, il ne pouvait manquer de prendre le lit!...“

— „Mais la santé de Hiller était des meilleures. Et cependant vous lui avez annoncé une maladie, dont, à quelque temps de là, il fut atteint en effet...“

— „Hé! ne voyez-vous pas que, quelque fût l'évènement, je devais tirer parti de cette prophétie? Si Hiller tombait malade, il était constant que j'avais rencontré juste... Si, au contraire, sa santé restait bonne, eh bien, dans une extase subséquente je lui eusse annoncé que Dieu, vaincu par mes prières, s'était décidé à lui épargner une épreuve...“

La voyante était certaine d'avoir conservé sur le pasteur Hiller son empire d'autrefois. Dès qu'elle fut sortie de prison, dans l'automne de l'année 1800, elle se rendit à Besigheim. Malheureusement Mme Hiller se montra moins accommodante que n'eût été son mari. Justement irritée, ce fut elle qui mit à la porte l'Agar de son piteux Abraham.

L'ex-pasteur gémit de l'incartade de sa femme et, ne pouvant recevoir chez lui celle en qui il s'obstinait à voir une prophétesse et une martyre, il se donna du moins la consolation de la consulter ailleurs. Le bruit courut qu'il avait avec elle dans les champs des entretiens secrets.

Un sieur Friedrich, pasteur à Winzerhausen, se distinguait alors par son piétisme remuant. Ce Friedrich venait d'écrire un volume, dont Hiller, moyennant quelque somme, avait recopié le manuscrit. Le pasteur de Meimsheim parla à la Kummer de ce livre singulier. Les supputations chiliastes de l'auteur concordaient avec les prédictions de la prophétesse sur la fin prochaine des temps: elles firent sur Marie une impression remarquable.

L'ouvrage de Friedrich[1] (*204 pages, appendice compris*) porte comme épigraphe quelques phrases du livre publié sur l'Apocalypse en 1740 par le prélat Bengel!... „En 1800 les temps seront proches. Nos enfants et nos petits enfants verront de grandes choses..."

[1] «*Glaubens- und Hoffnungsblick des Volks Gottes in der antichristischen Zeit aus den göttlichen Weissagungen gezogen. Im Jahr Christi 1800, gewidmet dem der auf das Reich Gottes wartet.*» La première édition, parue quelques mois auparavant, avait, selon Henke, un titre quelque peu différent: «*Glaubens- und Hoffnungs-Blick des Volks Gottes, in der antichristischen Zeit aus den göttlichen Weissagungen gezogen von Irenäus V... M. im Jahr Christi 1800, gewidmet allen denen, die auf das Reich Gottes warten. Gedruckt im Monat Oktober 1800.*» Je n'ai pu consulter que la seconde édition, imprimée en mars 1801, sans nom de lieu ni d'auteur.

Puis l'auteur établit qu'on doit s'attendre à la fin prochaine du vieux monde. Bengel la prédit pour 1836, mais c'est là une date extrême. Il est permis d'admettre qu'elle s'annoncera dès l'an 1800 et fort probable qu'elle s'accomplira en 1810, ou en 1815, peut-être en 1820.

Que les enfants de Dieu, avertis à temps, fuient donc les persécutions que s'en va leur susciter Babylone! le refuge le plus sûr qu'ils puissent trouver est sans contredit la vieille terre d'Israël! Avant peu s'y rendront les deux témoins prédits par l'Apocalypse et nulle part les fidèles ne pourront être mieux que dans le voisinage immédiat de ces saints. Si cependant l'on se trouvait empêché de faire le voyage de la Palestine, qu'on se cherche un asile plus précaire, soit dans les plaines du Nord, soit dans la Russie asiatique, soit dans les savanes américaines, mais surtout que l'on évite tout séjour dans les grandes villes!...

Sans doute les témoins apocalyptiques seront mis à mort par l'Antechrist, mais comme ils ressusciteront au bout de peu de temps, le troupeau des saints ne souffrira en Palestine que tout au plus deux ou trois ans, pendant lesquels les grottes d'Elmaama, (*consultez Pocok à la page 63 de sa 2e partie*) et une infinité de cavernes bien connues autrefois des prophètes pourront leur servir d'abri. Il ne se peut pas qu'on souffre du froid dans ces cavernes! La température est généralement fort douce en Palestine, où la mauvaise saison dure tout au plus cinq à six semaines, durant lesquelles il pleut, mais ne gèle point. Lorsque tout chez nous est couvert de neige, on fait en Judée des bouquets de jacinthes sauvages. On se trouvera donc admirablement dans la grotte d'Elmaama, où peuvent tenir à l'aise plus de dix mille personnes!

Que les fidèles ne s'effraient pas des dangers du voyage!... qu'auraient-ils à craindre?... Les musulmans?... Mais, tout péril venant d'eux va se trouver écarté (*voyez* « l'Homme gris » *de* Jung-Stilling, *qui l'assure positivement*)! Avant peu les Turcs s'en vont permettre aux Juifs de rentrer dans Canaan. Les puissances européennes garantiront l'indépendance politique et religieuse du nouvel Etat ainsi constitué; après quoi une proclamation paraîtra, permettant aux Israélites de cœur de se joindre aux Hébreux de l'ancienne loi. Dès que cette proclamation aura été lancée, partez en foule, pressez-vous sur les chemins qui mênent vers Sion!

Dans chaque port Dieu apprêtera des navires pour vous transporter! et si vous préférez la route de terre à l'autre, allez, emmenez vieillards, femmes, enfants...! les montagnes s'abaisseront sous vos pas et les fleuves se combleront pour vous faire un passage!...

Dans la première édition de son livre Friedrich se montrait pressant. Il voulait un exode immédiat. La seconde édition (1801) fut moins vive. „Je vous adjure que vous attendiez sans impatience l'heure où cette proclamation bienheureuse vous appellera aux rives du Jourdain! Si cependant chez vous Babylone commençait à républicaniser, si elle s'attaquait à vos croyances et tentait de vous soumettre à ses décrets révolutionnaires, dans ce cas, fuyez, dès que vous le pourrez, dès que vous verrez entrebaillée une porte donnant sur Israël!..."

L'auteur après avoir établi au chapitre V de son livre que la Palestine et surtout la montagne de Sion sont et seront à jamais des lieux bénits, nous apprend qu'aussitôt le millenium inauguré, ce seront à Jérusalem des fêtes splendides, auxquelles assisteront toutes les nations assemblées. La fête des Tabernacles en particulier sera la plus belle qu'on puisse imaginer.

Et quelle aimable vie on mênera alors en Canaan!... on y mangera et l'on y boira à satiété! Tout sera remis en l'état où se trouvait le monde avant le déluge! La clarté de la lune égalera celle de notre soleil et la lumière du soleil sera sept fois plus vive qu'elle n'est actuellement! L'hiver ne durera que du 24 décembre au 24 janvier! Point de malades! point de morts ou si peu!... Pour trépasser centenaire seulement il faudra s'être attiré particulièrement le courroux du Seigneur! Chaque père de famille, avant sa fin, aura vu autour de soi des milliers d'enfants, de petits enfants, d'arrière arrière... petits enfants! Les nouveau nés joueront avec les tigres, comme les marmots d'aujourd'hui avec les chiens; les vipères seront inoffensives et le basilic lui-même aura perdu son venin!...

Marie Kummer s'empressa d'exploiter la terreur répandue dans les campagnes par le livre de Friedrich.

Elle se mit à prêcher l'exode des enfants de Dieu, le retour dans leur pays des Israélites de la Sainte-Alliance. Etait-elle sincère, quand elle épouvantait ainsi de ses sombres présages les braves paysans de Cleebronn et de Besigheim?.. Je le crois. Je suis persuadé que lorsqu'elle les exhortait à tout quitter, afin de n'être point eux-mêmes quittés de Dieu, sa conviction était entière. Mais en même temps son esprit de ruse et de tromperie la poussant, elle supputait les bénéfices à tirer de cette aventure. La prophétesse rêvait de quitter le pays aux frais de ses compagnons de route. Une trentaine de campagnards, tant hommes que femmes, se préparèrent à la suivre en Palestine. Ils vendirent bétail, champs et maisons et se mirent en route.

Hélas, Jerusalem était loin!.. L'émigraille, comme dit Henke, arriva à Vienne. Déjà la Kummer était lasse de voyager. Elle s'avisa d'un expédient qui la débarrassât des pélerins. Elle les envoya demander un passe-port pour la Terre-Sainte. La police se fâcha et traita les pauvres gens en vagabonds sans papiers. Ils furent expulsés de Vienne: la plupart essayèrent de retourner au pays. Quant à Marie, elle tira d'un autre côté, avec sa sœur et son beau-frère Schmidhuber, emportant, a-t-on dit, la meilleure part de la bourse commune.

Les lois du Wurtemberg ne permettaient pas l'émigration. Quiconque abandonnait le sol ducal perdait le droit d'y rentrer. Les dupes de la Kummer se trouvèrent absolument ruinées. Quelques uns des émigrants, les plus heureux, obtinrent un asile dans le comté de Neipperg, voisin de leur ancien village. La prophétesse elle-même gagna Spire, son refuge accoutumé.

Elle essaya d'y renouveler les scènes de Meimsheim. Déjà elle avait réussi à s'insinuer auprès d'un ecclésiastique, quand un hon-

nête piétiste wurtembergeois sauva ce second Hiller en lui ouvrant les yeux.

La justice, assure-t-on, se mêla de l'affaire et Marie passa derechef quelque temps en prison. [1]

Après quoi, elle disparut du Palatinat, „*quaerens quem devoret !..*“ [2]

Elle se rendit à Sainte-Marie-aux-Mines, où les époux Schmidhuber avaient réussi à se caser et s'y rencontra avec le ministre Fontaines.

[1] Henke ne dit rien de cet emprisonnement.

[2] Marie Kummer avait-elle connu Fontaines dans le Palatinat ?... Cela est douteux. Je pense qu'elle avait été en relations à Spire avec la sœur du ministre et que ce fut par l'intermédiaire de cette sœur, plus tard Mad. Wepfer, que Fontaines fut averti de la vacance du poste de Sainte-Marie-aux-Mines.

M. Staudenmeyer (*Volksbote 1865*) veut que la Kummer, au sortir de sa seconde prison, se soit enfuie en France avec un ecclésiastique plus jeune qu'elle. Le pasteur de Güglingen n'a prétendu faire qu'un roman historique et il est à remarquer que, dans tout le cours de son récit, il présente Fontaines comme un célibataire, vivant avec la prophétesse, ce qui n'est pas exact.

Le 5 juin 1808 les voisins du ministre allemand de Sainte-Marie-aux-Mines eurent le spectacle prodigieux de carosses arrêtés devant la porte du presbytère.

De l'une des voitures descendirent deux dames jeunes et bien mises, puis une autre plus âgée, de taille un peu au-dessous de la moyenne, aux cheveux blonds, au costume blanc et bleu.

La porte du presbytère s'ouvrit; Fontaines parut sur le seuil, et d'une voix grave: „Es-tu, demanda-t-il, celle qui doit venir ou faut-il que nous en attendions une autre?.." [1]

L'étrangère, à qui il adressait ainsi la question des disciples de Jean le Baptiste au Christ était Barbe Juliane de Vietinghof, baronne de Krudener, accompagnée de sa belle-fille Sophie et de Juliette, sa fille propre.

Barbe Juliane de Vietinghof était née à Riga en Livonie, le 22 novembre 1764, d'une famille de vieille noblesse qui, par deux fois, la première en 1361, la seconde en 1400, avait fourni un grand maître à l'ordre Teutonique. [2]

[1] L'almanach des diaconesses de Kaiserswerth pour 1886 veut que Mad. de Krudener ait reculé d'horreur en entendant Fontaines profaner ainsi un verset de l'Ecriture. Mais il n'est même pas certain que la question mise par Eynard dans la bouche du ministre ait été posée. Une brochure de 1817, «*Frau v. Krudener in der Schweiz*» attribue des paroles analogues à une des voyantes du Ban-de-la-Roche. «Est-tu la femme du Nord?...» M. Rathgeber (*Strassburger Post 1884*) fait intervenir ici Marie Kummer: ce fut elle, à ce qu'il prétend, qui prononça la phrase rapportée par Eynard.

L'interrogation prêtée à Fontaines n'a rien d'invraisemblable, étant donné le caractère du personnage, mais elle me semble n'avoir eu d'extraordinaire que la forme, — le ministre sachant que la baronne devait lui rendre visite.

[2] Tous deux, Arnold (1361-1365) et Conrad (1400-1413) se distinguèrent dans la guerre faite par l'ordre aux archevêques de Riga.

La plupart des historiens de Juliane ont fait de son père Othon Hermann un personnage quelque peu grotesque, qu'ils ont sacrifié à la célébrité de la fille. Ils ont eu tort: ce père fut un grand et bon citoyen. [1]

Il était né à Riga en 1720. Entré fort jeune au service militaire russe, il avait fait la campagne de Perse comme adjudant du maréchal de Lascy et avait ensuite gagné le grade de colonel dans les guerres soutenues par l'impératrice Elisabeth contre les Suédois et contre les Prussiens. [2]

A l'âge de trente cinq ans il avait quitté l'armée pour épouser la comtesse Anne Ulrique de Munnich, petite fille du célèbre maréchal. [3] Après son mariage il avait pris de l'emploi dans l'administration civile.

Il possédait en Livonie d'immenses propriétés, les unes héréditaires, les autres acquises. Marienburg, Lubahn, Grossjungfernhof,

[1] J'emprunte la biographie de M. de Vietinghof à un livre fort intéressant de M. *Julius Eckhardt*, «*Die Baltischen Provinzen Russlands.*» 2e édit. p. 299 et suiv. Voyez aussi *F. Bienemann*, «*Die Statthalterschaftzeit in Liv- und Estland*» p. 355.

[2] Riga avait été pris par les Russes en 1710.

[3] Burckhard Christophe Mönch de Ramsdauer (Munnich, suivant une orthographe du nom qui date de 1688) naquit d'une famille oldenbourgeoise le 15 mai 1683. Son père avait été au service danois; lui-même entra en 1701 dans l'armée hessoise et fut nommé lieutenant-colonel à la bataille de Malplaquet. Il fut pris à Denain par les Français, mais se racheta et fut promu colonel. Après s'être occupé quelque temps de travaux de canalisation, il passa en 1616 au service de la Saxe, se querella avec un supérieur et suivit la fortune de Charles XII de Suède. Le roi mort, il entra dans l'armée russe en qualité d'ingénieur. Il creusa le canal de Ladoga et le port de Cronstadt, puis éleva les fortifications de Riga. Devenu lieutenant-général sous Pierre II, il contribua à la chute de Menchikof. Dès lors son avancement fut rapide. En 1728 il fut nommé comte; en 1732, maréchal et président du Conseil militaire. La Russie lui dut la réorganisation de son armée.

Chargé d'un commandement en Pologne, il prit Danzig et pacifia Varsovie. On le trouve en 1736 menant la campagne de Turquie; il força les lignes de Perecop et conquit la Crimée. Mais peu soucieux du bien-être et de la vie de ses soldats, il perdit plus de trente-mille homme en peu de temps et faillit être traduit devant un conseil de guerre, à cause de son incurie. Quelques combats heureux le remirent en faveur et contribuèrent puissamment à la conclusion de la paix de Belgrade (1739).

Revenu à la cour, il engagea l'impératrice Anne à désigner comme tuteur du jeune Iwan le duc Ernest Jean de Courlande, Biron, sous le nom duquel il comptait gouverner lui-même. Déçu dans ses espérances,

Kroppenhof, Wiebensholm, Kortenhof et le domaine de Kosse, près Werro. Ces terres ne rapportaient guère que du blé, dont il était souvent difficile de se défaire avantageusement. Vietinghof usa des privilèges concédés à la noblesse livonienne ; il établit de nombreuses distilleries, passa des contrats avec la couronne, qui avait le monopole de la vente de l'eau de vie, et acquit en peu d'années l'une des fortunes les plus considérables de la Russie.

Au moment de la naissance de Juliane il était l'un des deux conseillers de l'Etat de Livonie. Dans ce poste il n'avait de supérieurs que le comte Browne, gouverneur général, l'un des parrains de sa fille, et l'impératrice Catherine.

„*Le Scheele*“ [1] comme l'appelaient ses concitoyens ou „*le conseiller*“ avait une haute idée de sa noblesse. Parvenu par son mérite propre à une haute position, comblé des faveurs de la cour,

il s'empara du tuteur récalcitrant et l'enferma à Schlusselburg. A partir de ce moment, il régna sous le nom de premier ministre. Sa politique, qui avait été celle de Pierre le Grand, le portait à une alliance avec la Prusse; la régente Anne ayant paru incliner vers l'Autriche, Munnich se démit de ses fonctions. Dans le même temps Elisabeth se trouva portée au trône par une révolution militaire. Elle fit arrêter le maréchal, qui fut condamné à mort avec Ostermann, Mengden et quelques autres, mais de même que ceux-ci il reçut sa grâce au pied de l'échafaud. Toutefois il fut exilé à Pelim en Sibérie avec sa famille. Sa petite-fille — plus tard Mad. de Vietinghof — habita la Livonie pendant l'exil de ses parents et fit à Jerkull un premier apprentissage de la vie rurale (1741). Pierre III, en 1762, rétablit Munnich dans la possession de ses titres et de ses biens. Catherine le nomma gouverneur général des ports de la Baltique. Il mourut le 16 octobre 1767, à Saint-Petersbourg, laissant à ses descendants, avec le souvenir de hautes qualités, des traditions malheureuses d'ambition, d'intrigue et d'orgueil.

[1] «*Scheele*» peut se traduire par «*louche*». C'était le nom de famille des Vietinghof, originaires de la Westphalie, où ils avaient été d'abord connus sous le nom de *Scheel von Schellenberg*. Leur château de Vietinghof était entre Rellinghausen et Wehrden, près de la Ruhr. On connait diverses branches de la famille : l'une avait émigré en Livonie, une autre en Prusse. La principale occupa longtemps le château de Bruch sur la Ruhr et se divisa au 15e siècle.

Dans l'armée allemande actuelle on rencontre au moins deux Vietinghof, l'un, baron et rittmeister, est aide de camp du prince impérial ; un autre est adjudant, attaché depuis le 20 mars 1887 au 41e régiment d'infanterie.

Un Vietinghof, écrit quelquefois Vietinghofen, était lieutenant-général en France au début de la Révolution. En 1791 il dissipa à Colmar une émeute non conformiste en faisant usage de pompes à incendie.

décoré d'ordres russes, polonais et danois, toutes les distinctions qu'il avait obtenues l'avaient trouvé à peu près indifférent, mais l'idée qu'il était un Vietinghof l'emplissait d'orgueil. Cet aristocratisme, souvent excessif, ne nuisit jamais à sa popularité. Il faut dire qu'il avait rendu à la bourgeoisie et au peuple de Riga de réels services, dont on lui savait gré. Non seulement la ville devait à son intervention le gain d'un procès d'où dépendait la fortune publique, mais c'était lui qui avait policé le vieil Uxkull, lui qui avait répandu parmi ses compatriotes le goût inconnu jusque là des plaisirs de l'esprit.

Il avait commencé par construire dans la rue Royale une maison, dont le premier étage, transformé en Cercle, reçut la *société du Loisir (die Musse)* et s'ouvrit une fois la semaine à tout ce que la ville comptait d'honnêtes gens, à quelque classe qu'ils appartinssent. Messieurs et dames y étaient admis ensemble un autre jour. Chaque quinzaine les vastes salons du *Loisir* se changeaient en outre en salle de bal, où toute la bonne compagnie de Riga était invitée.

Le rez-de-chaussée de la maison devint un théâtre, que le baron de Vietinghof céda plus tard à la ville. Lui-même, par l'intermédiaire d'un directeur intelligent, avait recruté les acteurs, qu'il entretint longtemps à ses frais, et la troupe de M. de Vietinghof n'était pas une troupe ordinaire, car le 15 septembre 1782, jour de l'ouverture du théâtre, elle donna une pièce d'importance, l'*Emilia Galeotti* de Lessing.

La maison de la rue Royale avait coûté la somme énorme de cent vingt mille ducats. Vietinghof fit davantage encore. Il réunit vingt quatre musiciens de mérite qui, pour deux mille cinq cents ducats annuels, durent, chaque lundi, donner un concert, à peu de chose près public, dans les appartements du conseiller.

Ces appartements étaient d'ancienne date le lieu de rendez-vous d'une société d'élite. Dans la semaine on y jouait et l'on y soupait. Mad. de Vietinghof en faisait les honneurs avec une distinction charmante. Le matin, simple ménagère livonienne, uniquement occupée du gouvernement de sa maison, de l'éducation de ses enfants et même de la vente des menus produits de ses terres, le soir, Mad. la baronne, en grande toilette, était toute au monde.

On peut dire sans exagération que pendant trente et un ans Othon Hermann de Vietinghof fut le roi de Riga. Tout lui obéis-

sait et même les Fr . ·. de la loge maçonnique du *Glaive*, qu'il avait contribuée à fonder.[1]

Sa Majesté daignait-elle paraître à l'un des bals qu'Elle offrait à ses sujets, son entrée était saluée par des fanfares de trompettes et de cors; on lui jetait des vers, tels que ceux-ci :

„*Heil unserm Balle*,
„*Er tritt herein*,
„*Wir harren Alle*
„*Mit Sehnsucht sein;*
„*Stumm war die Saite*
„*Eh Er erschien*,
„*Laut tönt sie heute*
„*Die Violin...!*"

Le jour de naissance de Vietinghof était célébré comme un jour de fête populaire. Son théâtre donnait en son honneur un prologue et des poésies de circonstance, auxquelles les premiers de la ville mettaient une certaine gloire à fournir du leur...

La famille du baron était assez nombreuse.[2] L'aîné des enfants, Ernest Othon, né en 1758, lieutenant dans la garde russe, fut tué en duel en 1780. Un second fils ne vécut que trois ans. Une première fille naquit sourde et muette en 1761. Enfin, comme j'ai dit, en 1764, année remarquable dans les annales de la Livonie, par le séjour que fit à Riga la grande Catherine, par l'arrivée dans la ville du célèbre Herder et surtout par la première tentative faite par Charles Frédéric Schoulz, baron d'Ascheraden et Römerhof, en vue d'améliorer le sort des paysans,[3] naquit Barbe

[1] Mad. de Krudener, en 1816, s'étant brouillée avec l'imprimeur Saltzmann, crut lui dire une grosse injure en l'appelant *franc-maçon*. Elle oubliait qu'en 1750 M. de Vietinghof avait été, avec les négociants Jean Dieterich von der Heyde et Jean Zuckerbecker, l'un des fondateurs de la loge du *Glaive*, la première qui se soit ouverte à Riga. Herder, arrivé dans la ville peu de jours avant la naissance de Juliane, devint l'un des membres influents de cette loge; il traça pour elle plusieurs planches d'architecture et prononça en 1767 l'éloge funèbre du *vénérable*, Dr von Handtwig.

[2] Renseignements dûs à l'obligeance de M. F. Bienemann, bibliothécaire de la ville de Riga.

[3] Un ami de la famille Vietinghof, le pasteur Charles Gottlob Sonntag, contribua beaucoup à l'émancipation des paysans livoniens, préparée en 1764 par Schoulz d'Acheraden, poursuivie ensuite par l'écrivain Garlieb Merckel et accordée enfin en 1796.

Juliane.[1] Après elle vint Christophe Burckhard (1767), qui mourut en 1829, maréchal de cour et conseiller d'Etat.[2] Une troisième fille, Anna Marguerite, naquit en 1769. Elle est morte en 1811, mariée au colonel Jean George Browne, fils du gouverneur général de la Livonie, dont il a été question ci-dessus. Un quatrième fils, Georges Arnold, ne vécut point.

[1] Plusieurs biographes ont prétendu que Juliane était née dans la religion grecque. M. le pasteur surintendant Th. Gachtgend a bien voulu me communiquer l'acte de baptême de Mlle. de Vietinghof :

«*1764. Den 18ten November Sr. Excellence des Herrn Geheimen und Regierungsrathes und Ritters* OTTO HERMANN VON VIETINGHOF *und dero Frau Gemahlin* ANNA ULRICA, *geborene* GRÆFIN VON MÜNNICH *Fl. Töchterlein* BARBARA JULIANA, *so den 11ten November geboren, im Hause getauft.*

PATHEN : *Die Hochwohlgeborene Baronesse* JULIANA AUGUSTA VON MENGDEN.
Die Frau Landräthin AUGUSTA VON MENGDEN, *geb. Gräfin* SZOEGE VON MANTEUFFEL.
Die Gräfin DOROTHEA CHRISTINA VON MÜNNICH.
S. E. Excellence der Herr General en Chef, General Gouverneur und Ritter GEORG VON BROWNE.
Der Herr General Directeur ADAM VON STACKELBERG.
Der Herr Landrath KARL, *Baron* VON SCHOULTZ.

Getauft vom Pastor primarius am Dom.

Unterz. MARTIN ANDREAS VON REUSSNER.»

Tous les noms cités dans ce document sont de la première noblesse du pays et brillent à chaque page de l'histoire de la Livonie.

Georges Browne, gouverneur général de la province (1762-1792) était né à Limerik en Irlande. Il était entré en 1730 au service de la Russie et s'était distingué dans les guerres contre les Polonais et contre les Turcs. Fait prisonnier par les Ottomans, il avait été vendu comme esclave à Andrinople; l'ambassadeur de France obtint sa liberté. A la bataille de Zorndorf un hussard prussien lui enleva d'un coup de sabre une portion du crâne qui dut être remplacée par une plaque d'argent.

Browne s'attira la faveur de la grande Catherine. Immédiatement après la mort de Pierre III et sans attendre les ordres de la cour, il fit prêter serment à l'impératrice.

[2] Christophe Burckhard ou Bernard, né le 12/23 décembre 1767, avait épousé en 1791 Catherine Charlotte, fille de la comtesse, plus tard princesse de Lieven.

La famille Vietinghof, en 1777, entreprit de voyager. On plaça la petite infirme à Hambourg, puis on alla à Spa, de Spa à Paris et de Paris en Angleterre.

L'éducation de Juliane avait été jusque-là passablement négligée. La jeune personne connaissait un peu l'allemand et le français, mais d'étude sérieuse, aucune. A Paris ses parents comprirent qu'il était essentiel qu'elle sût ce que savent les gens du monde. On lui donna un maître; ce fut Vestris, „le dieu de la danse." Une gouvernante s'offrit, Mlle Lignol, et la petite Vietinghof reçut, comme elle-même le dit plus tard en plaisantant, des leçons d'orthographe française, de maintien et de filet. [1]

De retour à Riga, le conseiller songea à marier sa fille. Un voisin se présenta, je ne sais quel baron de P.... Il fut agréé du père, mais non de la demoiselle. Celle-ci, pour la première fois de sa vie, peut-être, se mit à prier avec ferveur, suppliant Dieu de défaire ce mariage. Une rougeole survint: la malade eut le délire et bavarda si copieusement que le voisin dégagea sa parole.

Deux ans après la générale de Meyendorf obtint la main de Juliane, alors âgée de dix-huit ans, pour son frère le baron de Krudener, qui en avait trente-quatre.[2]

[1] Quelques écrivains de parti veulent qu'à Paris, M. de Vietinghof aît été en relations avec les Encyclopédistes, entre autres, disent-ils, avec Buffon; Juliane subit l'influence de cette détestable philosophie. C'est assez mal connaître l'Encyclopédie et le 18e siècle. La future prophétesse avait alors treize ans et il n'était point dans les coutumes que les enfants de son âge fussent admis au salon.

[2] Des biographes de Mad. de Krudener donnent au baron Alexis *vingt* ans de plus qu'à sa femme: c'est une erreur. Il avait trente-quatre ans; elle en avait dix-huit.

Burckhard Alexis Constantin de Krudener, né le 4 juin 1748, était fils de Valentin Jean, de la maison de Jägel, landrath de Livonie, seigneur héréditaire de Kussen et de Ludey, mort le 6 juin 1751 et de Marguerite Dorothée Gertrude von Trautwetter, qui après le décès de son premier mari épousa le baron Léonard Jean de Budberg, maréchal d'Etat et de gouvernement, président du tribunal civil.

Burckhard Alexis, après s'être distingué comme conseiller de légation à Varsovie, en 1777, avait été promu en 1779 au poste de ministre plénipotentiaire en Courlande, où il habitait Mitau.

Deux fois déjà il avait été marié et deux fois il avait divorcé. Froid, systématique, secret et ponctuel, il semble n'avoir rien eu qui séduisît les dames. De son premier mariage avec une Anglaise il lui était resté une fille, nommée Sophie, qui avait neuf ans et demeurait avec lui. La mère, si je ne me trompe, résidait à Paris, où l'on prétend qu'avant 1770 elle avait eu une liaison avec Suard.[1]

Les Mémoires de Hardenberg publiés par Ranke (t. II et V) parlent à tort d'un Louis de Krudener, *frère* du baron Alexis. Le diplomate n'avait point de frère, mais quatre sœurs:

Barbara Cornelia, 1728, † 1815, mariée à Reinhold Jean, baron de Meyendorf.

Dorothea Beata, † 1780, mariée au major Charles Guillaume de Brummer.

Catherine Elisabeth, 1736, mariée au lieutenant-général Magnus Ferdinand de Freymann.

Jeanne Ernestine, 1737, mariée à Georges Frédéric von Järmerstadt.

Les armoiries de la famille de Krudener, assez simples avant le 16e siècle, ont été modifiées par Ferdinand Ier, en 1535, à la suite du siège de Vienne par les Turcs. Un Krudener ayant alors rendu de grands services à l'empereur, reçut permission de porter dans ses armes une licorne (emblême du courage et de la force) s'élevant au-dessus d'un fleuve, — des murs, des roses et un lis. Le cimier est surmonté d'une couronne royale, d'une corne d'or de licorne entre deux plumes d'autruche d'un côté et un miroir de l'autre côté.

[1] M. Bardoux, dans un ouvrage récent «*Pauline de Montmorin, comtesse de Beaumont*» raconte que la baronne Juliane aima longtemps Suard. Il a emprunté cette anecdote au bibliophile Jacob, qui l'avait

Le baron de Krudener était un homme instruit. Il avait fait d'excellentes études à l'université de Leipzig, sous la direction de Gellert. Ses camarades l'appelaient „le savant.“ Il avait voyagé en Espagne, où il avait été un temps attaché d'ambassade, puis il était allé à Paris, où il avait connu J. J. Rousseau.

Le mariage de M. de Krudener avec Mlle de Vietinghof fut célébré le 29 septembre 1782, au château de Ramkane près Mitau, chez la présidente de Budberg, mère de l'époux.

Environ dix-huit mois après, le baron fut nommé ambassadeur à Venise. Un fils, Paul, lui était né le 31 janvier 1784. L'archiduc héritier, plus tard Paul Ier, avait été le parrain de l'enfant.

La famille se mit en route pour l'Italie. Elle s'arrêta quelque temps à Saint-Petersbourg, où Mad. de Krudener fut présentée à la grande Catherine et put voir, pour la première fois, le jeune Alexandre élevé auprès de sa grand-mère l'impératrice.

A Vienne aussi l'on fit quelque séjour. Bref, voyageant ainsi sans hâte et à petites journées, on arriva à Venise à l'entrée de l'hiver 1784-85.

Au printemps suivant l'ambassadeur s'installa avec les siens à la Mira, jolie maison de campagne, aux abords de la ville.

M. de Krudener avait jugé nécessaire de donner quelqu' instruction à sa femme. En vrai disciple de Jean Jacques il essaya de l'enseignement attrayant; il lut à Madame quelques bons romans; il voulut lui donner le goût de la danse et de la musique; il la mena assiduement au théâtre et joua même avec elle quelques proverbes français.

Juliane était naturellement un peu nerveuse. Ces essais d'éducation achevèrent de l'ébranler. Quelques scènes de sensiblerie éclatèrent. Le mari, trop sage, se montra d'un calme qui glaça.

prise à Durozoir (*Diction. de la Conversat.*), qui lui-même l'avait tirée des *Mémoires* de Garat *sur Suard et la société française au 18e siècle* (liv. IV p. 259 et suiv.). Mais la baronne de Kr..., de Kru..., de Garat, l'aventure se plaçant avant le mariage de l'homme de lettres avec Mlle Pankouke, est antérieure à 1770. Juliane avait alors six ans tout au plus. Si réellement Garat a entendu parler d'une dame de Krudener, ce ne peut être que de la mère de Sophie.

En 1786, M. de Krudener obtint l'ambassade de Copenhague. Avant de se rendre à son nouveau poste, il montra à sa femme Modène, Florence, Naples et Rome, où Angelica Kauffman fit le portrait de la jeune baronne et celui de son fils: „Vénus désarmant l'amour.“ [1]

[1] Ce tableau fait partie aujourd'hui de la collection du Louvre, où il est entré en 1860, et porte le nº 678.

L'*Histoire des Peintres de toutes les Ecoles* l'a reproduit (art. *Angelica Kauffman*, texte de M. Paul Mantz, dessin de Bocourt, gravure de Delangle).

«Angelica, écrit M. Mantz, fut plus heureuse dans le portrait. Elle réussissait surtout à peindre les femmes qu'elle déguisait à leur gré en muses, en vestales ou même en sibylles. La coquetterie de l'arrangement la touchait plus que la correction de la forme. Dans cette constante poursuite à la recherche de l'élégance, elle eut parfois d'heureuses fortunes. On peut en juger, au musée du Louvre, par un portrait qu'elle fit en 1786, et qui représente une mère avec sa jeune fille. C'est une peinture transparente et légère, faiblement étudiée pour le dessin, mais agencée avec grâce, et qui, dans la gamme claire de sa coloration débile, rappelle, quoique de bien loin, qu'Angelica a vécu à Londres et a vu peindre Reynolds...»

Mad. de Krudener est représentée grandeur nature, assise sur un rocher, au pied d'un arbre fantastique. La tête est inclinée en avant; l'expression en est quelque peu indécise et flottante; l'ensemble est d'une nonchalance outrée. Le bras gauche pend le long du corps; c'est la meilleure partie du tableau. La main qui le termine tient deux flèches. Le bras droit est caché par un châle noir; la main droite est posée sur la ceinture d'un enfant qui, pieds nus et affublé d'une longue robe, joue avec un petit arc d'opéra. La robe blanche de Juliane a quelque peu jauni depuis 1786; les cheveux blonds ont légèrement bruni. La taille est ornée d'une ceinture rouge avec agréments d'or.

Dessin et coloris sont faibles, mais jamais peinture n'a mieux rendu celle qu'elle avait à représenter. C'est bien «l'aimable reine du vague» que nous avons devant nous. Le livret du musée du Louvre s'est trompé et après lui M. Mantz. Il ne s'agit pas ici d'une mère avec sa fille. L'arc et les flèches apprennent au spectateur qu'il a devant lui Venus désarmant l'amour, ici Mad. de Krudener âgée de vingt-deux ans et Paul âgé de deux ans.

M. de Krudener remplaçait à la cour de Danemark le comte Sawronsky, qui y avait déployé un luxe princier. Il se crut obligé de vivre comme son prédécesseur, eut des réceptions et donna des fêtes. On joua chez lui la comédie et toujours l'Emilia Galeotti en première ligne. Le jeune comte de Stolberg s'était chargé des fonctions de critique. Quand les acteurs faisaient défaut, on lisait les Contes moraux de Marmontel ou les Etudes de la Nature de Bernardin de Saint-Pierre.

A peine l'ambassadeur eut-il pris possession de son poste que la guerre éclata entre la Russie et la Suède. M. de Krudener dut recevoir les officiers de la flotte russe, mouillée non loin de Copenhague. Ce fut l'occasion de dépenses nouvelles. Mad. de Krudener, habituée aux traditions de la maison paternelle et assiduement fêtée, se montra d'abord bien éloignée de se plaindre. Légère, étourdie et passablement vaniteuse, elle s'amusait et ne songeait à autre chose. Les livres à la mode, français, italiens, allemands et même anglais, occupaient sa journée; le soir on dansait. Une petite cour de marins et de diplomates s'était formée autour de la jolie ambassadrice, qui commença à trouver son mari un peu froid. Elle s'efforça d'exciter sa jalousie et n'y réussissant pas, prit la confiance qu'il lui témoignait pour une marque de mépris. Des crises nerveuses se produisirent. La naissance d'une fille, Juliette, aggrava le mal (1787). Il y eut des crachements de sang. Un voyage dans le midi fut décidé.

Mad. de Krudener partit avec ses enfants, sa belle-fille Sophie et la gouvernante de celle-ci, une demoiselle Piozet, de Genève. Un secrétaire particulier de M. de Krudener accompagna tout ce monde. Il tenait la caisse. Le jour même de l'arrivée à Paris ce secrétaire disparut avec les fonds, sans qu'on pût découvrir ce qu'il était devenu. Il fallut vivre d'emprunts.

Les Etats-Généraux venaient de s'assembler (mai 1789). Chacun à Paris pérorait et motionnait. Mad. de Krudener, pour ne pas rester ignorante de la politique du jour, étudia les Républiques grecques, à la suite du jeune Anarcharsis. Elle se faufila dans les salons de la noblesse libérale et dina sur l'herbe, aux prés St-Gervais, en compagnie de ses enfants et de Bernardin de Saint-Pierre, que le maréchal Munnich avait autrefois obligé.

Le baron de Krudener avait espéré, que l'absence de sa femme le dispensant de recevoir, il pourrait payer les dettes contractées pendant le séjour de la flotte russe à Copenhague; il n'en fut rien. La baronne dépensa à Paris plus que son mari ne pouvait économiser. Elle fit en trois mois pour vingt mille francs de dettes chez la seule Mlle Bertin, la faiseuse de la reine.

Heureusement l'hiver vint, qui contraignit les voyageurs à se rendre à destination. Juliane quitta Paris au mois de décembre 1789 et se rendit à Montpellier, sous l'escorte d'un vieux professeur de physique, l'abbé Famin. Elle visita Avignon, la fontaine de Vaucluse, Nîmes et rencontra à Montpellier même le jeune Adrien de Lezay-Marnesia[1] avec qui elle se lia d'amitié. En compagnie d'Adrien, âgé alors de vingt ans, de Mad. de Lobkof, du comte Pouschkine, du duc et de la duchesse de la Force, du duc de Fleury, et d'autres, elle prit les eaux de Barèges. On courut la montagne et l'on s'amusa à scandaliser par mille folies la troupe bourgeoise des vrais baigneurs.

Quand Juliane revint aux bords du Lez l'abbé Famin était parti. Un certain M. Armand le remplaça; Mlle Piozet la gouvernante devint Mad. Armand et s'en alla avec son mari. La jeune baronne demeura seule. Elle avait pris l'appartement naguère

[1] Paul Adrien François Marie, marquis de Lezay-Marnesia, né dans le Jura en 1769, revenait de l'université de Gœttingue et étudiait la botanique à Montpellier. Il avait un peu servi dans le régiment du roi, où son père avait été capitaine. Ce père, retiré à Moutonne, s'occupait d'agriculture. La noblesse de sa province le députa aux Etats généraux, où il ne fut pas des derniers à se réunir au Tiers. Plus tard il passa en Amérique. Il était lié avec Chamfort, Boufflers et Fontanes. L'amitié de ce dernier servit le fils. On doit à M. de Lezay-Marnesia père des poésies d'almanach, entre autres une *Epitre à mon Curé*, dont un vers fut remarqué,

« ... L'âge d'or était l'âge où l'or ne règnait pas... »

occupé par Lezay, un mas à quelque distance de la ville. Le site lui plaisait et, dit-on, les propriétaires, des dames irlandaises nommées O Hanly, eussent été dans la misère si leurs hôtes les avaient tous abandonnées.[1]

Il n'était bruit alors à Montpellier que d'un jeune capitaine de dragons qui, revenant d'Allemagne, venait de se mettre à la tête de la garde nationale à cheval de l'Hérault et de dissiper quelques bandes insurgées (17 mai 1790).[2]

Le marquis Charles Louis de Frégeville avait un an de moins que Juliane. Il était bien fait de sa personne, ne manquait point

[1] L'auteur anonyme de «*Frau von Krudener*» (Berne 1868) prétend que les deux dames O. Hanly, la mère octogénaire et la fille, se disposaient précisément à mourir de faim lorsque Mad. de Krudener, en se promenant, découvrit leur maison et les sauva. Lezay alla loger chez elles. L'anecdote est un peu bien romanesque.

[2] Charles Louis Joseph, marquis de Frégeville, naquit le 1er novembre 1765 au château de Frégeville, dans le département actuel du Tarn. A l'âge de douze ans il entra comme cadet dans le régiment des dragons de Condé.

Il était capitaine depuis le 12 juillet 1781 et revenait d'Allemagne, quand de passage à Montpellier, le 17 mai 1790, il se mit à la tête de la garde nationale à cheval de la ville pour combattre des insurgés. A son retour de Copenhague, il passa dans les chasseurs à cheval, le 20 janvier 1792. Trois mois plus tard il fut nommé lieutenant-colonel au 2e régiment de hussards (Chamborant), composé en majeure partie d'Alsaciens. Il réussit à empêcher la désertion de ses hommes, que le colonel Malzan et le premier lieutenant-colonel Hack voulaient faire passer à l'ennemi. Devenu colonel à la suite de cette affaire, Frégeville couvrit la retraite de l'armée après la bataille de l'Argonne.

Dumouriez s'ouvrit à Frégeville de ses projets de contrerévolution et le chargea d'enlever du temple le jeune Louis XVII. Déjà le régiment était en marche, quand la fuite du général arrêta son mouvement. Frégeville fut envoyé à l'armée des Pyrénées avec un grade supérieur. Il fut battu par les Espagnols et fait prisonnier.

Député de l'Hérault au 18 Brumaire, il aida puissamment Bonaparte, mais peu après ses relations avec Lucien le rendirent suspect au premier consul.

La Restauration parut d'abord le voir avec faveur, mais une querelle avec le duc d'Angoulême, à propos du licenciement de quelques troupes, le perdit. Louis-Philippe qui l'avait connu à l'armée de Dumouriez, ne fit rien pour lui, quoique Frégeville, déjà mis à la retraite, eût tenu à honneur de se trouver auprès de lui à la revue de juillet où éclata la machine infernale de Fieschi.

d'esprit et mettait dans ses moindres actions quelque chose de ce feu du midi, qui manquait si totalement au baron de Krudener. Charles et Juliane s'éprirent bientôt d'un amour passionné.

La baronne „heureuse comme elle ne l'avait jamais été de sa vie“ oubliait tout à Montpellier, quand son mari l'arracha à la poésie. Il enjoignit à sa femme de revenir à Copenhague. Il fallut partir. Mais les deux amoureux n'avaient pas la force de se quitter. Frégeville se déguisa en laquais et accompagna les dames de Krudener.

On eut en route quelques aventures. L'argenterie des voyageurs se perdit en Hollande. Cela occasionna des retards, dont on ne

Le général lui-même a fourni une note à ses biographes, Germain Sarrut et Saint-Elme, au sujet de sa liaison avec Mad. de Krudener.

«....Nous lisons dans la Biographie publiée par Rabbe, au nom de Charles Frégeville : «Dans sa campagne d'Allemagne (1807), son esprit, sa vivacité, sa tournure séduisirent, dit-on, la baronne de Krudener, avec laquelle il entretint longtemps une correspondance suivie....»

«Le fait est vrai, seulement il n'est point à sa place. Mad. de Krudener, non moins célèbre par l'ascendant qu'elle exerça sur l'empereur Alexandre que par son illuminisme (elle se disait appelée à rétablir sur la terre le règne du Christ. L'idée de la Sainte-Alliance appartient, assure-t-on, à Mad. de Krudener. Elle était à Paris en même temps que l'empereur Alexandre, en 1814; elle avait alors quarante-neuf ans), était venue vers 1790 dans le midi de la France; c'est là qu'elle connut le jeune Charles de Frégeville et qu'elle éprouva pour lui une de ces passions qu'aucun effort ne surmonte. Elle le suivit à Paris, et puis, quand elle dut rejoindre le baron de Krudener en Danemark, où il était ambassadeur, Charles l'accompagna pendant ce voyage. De Copenhague ils allèrent à Berlin et à Königsberg, se proposant de pousser jusqu'à Riga, lieu de naissance de cette femme si spirituelle et si séduisante. A Königsberg, Charles reçut de son frère, le général Henri de Frégeville, l'invitation de revenir en France pour partager ses dangers patriotiques. Mad. de Krudener, imposant silence à cet amour qui semblait sans limite possible, fut la première à conseiller au jeune officier français de la quitter, de courir là où la voix du devoir envers la patrie se faisait entendre. Ils se séparèrent avec plus de courage qu'on n'eût pu attendre de l'un et de l'autre, et se consolèrent pendant longtemps par un échange de lettres que les évènements de la guerre n'interrompirent que fort tard.» (*Biographie des Hommes du Jour.* art. Frégeville, note.)

Par un curieux hasard le premier régiment commandé par Frégeville donna à Mad. de Staël son dernier amant et second mari, M. de Rocca.

se plaignit guère. Le baron avait exigé que sa femme quittât à Hambourg „le protecteur parfaitement convenable à tous égards“ qu'elle assurait avoir rencontré. Au moment du départ de Hambourg il en alla de même qu'au moment du départ de Paris et de Montpellier. La passion fut la plus forte et, remettant chaque soir la séparation au lendemain, on arriva à Copenhague, où Juliane déclara net à son mari qu'elle était à M. de Frégeville et entendait n'être plus qu'à lui.

Juliane et Frégeville, en francs étourdis, avaient fait un rêve couleur de rose. M. de Krudener, pensaient-ils, allait dégager la baronne des liens qui l'attachaient à lui. Libres alors, ils iraient vivre ensemble n'importe où...! Malheureusement le baron ne voulut entendre à rien de pareil. Sa femme alors parla de divorce: il se refusa à le demander. Néanmoins il consentit à une séparation amiable et autorisa Juliane à aller vivre à Riga, auprès de Mad. de Vietinghof. Sans doute il espérait que cet arrangement lui permettrait de faire des économies et de reconstituer à la longue la dot de sa femme?

Mad. de Krudener partit pour la Livonie et Frégeville l'accompagna. Ils comptaient passer ensemble le reste de leurs jours, mais à Königsberg une lettre du général Henri de Frégeville vint brusquement hâter la conclusion du roman.

L'assemblée législative, émue des rassemblements d'émigrés, organisés en corps d'armée, le long des frontières, faisait entendre des menaces et poussée par le parti de la Gironde s'apprêtait, avec une légèreté jusqu'alors sans exemple, à des hostilités aussi difficiles à justifier que malaisées à conduire.

Charles de Frégeville alla partager les dangers patriotiques de son frère.

Après quelque séjour à Riga, Juliane, au mois de juin 1792, se rendit à Saint-Petersbourg, où son père, M. de Vietinghof, devenu sénateur de l'empire, résidait depuis quelques années. A peine était-elle arrivée que son père mourut.[1] Mad. de Vietinghof rejoignit sa fille et quelque temps après parut M. de Krudener.

Les époux avaient entre eux des affaires d'argent à régler: ils se virent. Une transaction intervint. Mad. de Krudener promit de vivre avec son mari, en quelque lieu qu'il habitât, excepté à

[1] Jean Georges Lampe prononça l'oraison funèbre du vieux sénateur.

Copenhague, d'où l'éloignaient les souvenirs du passé. De son côté M. de Krudener s'engagea à réformer autant que possible sa maison. L'accord ainsi conclu, Juliane alla voir son fils, puis se rendit à Berlin.

La réconciliation entre le mari et la femme, nécessitée par leur situation financière, avait été plus apparente que réelle. De nouveaux froissements ne tardèrent pas à se produire. Juliane attendait à Berlin Mad. Armand, qui l'y devait rejoindre. Le baron commit la maladresse d'accompagner sa femme. Au début les choses n'allèrent point trop mal: M. de Nesselrode, le comte de Schulenburg, la comtesse de Sacken réussirent à amuser la baronne, mais bientôt l'ennui reparut et avec lui la maladie. Mad. de Krudener se fit envoyer à Leipzig. A peine arrivée, elle se trouva guérie: il y avait dans la ville un joli cercle d'émigrés français.[1]

Que se passa-t-il à Leipzig? je l'ignore. M. Eynard nous dit dans sa prose entre chien et loup: „...Avec le rétablissement de sa santé, le besoin d'émotions vives, le monde et son cortège de misères morales avaient repris tout leur empire sur Mad. de Krudener. Une correspondance très intime de M. de Krudener, à cette époque, ne mentionne jamais sa femme. Qu'il nous suffise de dire que son fils, ayant été malade au mois de juin 1793, elle le renvoya à Copenhague, qu'elle projetait un voyage en Suisse qui ne pût s'effectuer et qu'elle fit en Allemagne plus d'une excursion et un séjour à Wurzbourg. M. et Mad. Armand l'ayant quittée, nous la retrouverons à Riga, chez sa mère, à la fin de l'année 1794..."

Conformément aux arrangements intervenus à Petersbourg entre le mari et la femme, celle-ci ne devait point retourner à Copenhague. Il est probable du reste, qu'y fût-elle allée à ce moment, M. de Krudener eût refusé de la recevoir. Elle essaya donc de

[1] L'auteur anonyme de «*Frau von Krudener*» écrit: «*...Sie war bald genöthigt, oder glaubte es wenigstens zu sein, sich abermals von ihrem Gatten zu verabschieden und einen Aufenthalt in Leipzig zu machen. Von hier aus schrieb sie einen Brief an Bernardin de Saint-Pierre, der schon oft gedruckt und wieder gedruckt wurde. Uns liegt er zwar nicht vor und wir können ihn daher nicht wiedergeben. Damit ist aber nicht viel verloren, denn sie gab sich in ihren Briefen damals nie, wie sie war, sondern schrieb manchen Brief in der eitlen Hoffnung ihn später veröffentlicht zu sehen...*»

vivre en Livonie. Mais trop habituée au langage poli et galant des émigrés, Juliane ne put soutenir la grossière conversation des gens de Riga. Elle était trop impressionnable et trop vive pour se contenir. Bientôt les sages habitués du salon de sa mère décidèrent entre eux qu'elle était quasi bonne à enfermer. Elle sentit qu'elle déplaisait et alla habiter la terre seigneuriale de Kosse, qu'elle avait héritée de son père.

Le pays était barbare: elle tenta de le civiliser. Elle pria, planta, inocula, écrivit; ce furent force projets en l'air, des idées de retraite, des plans d'étude. Un beau jour le désir revint d'aller en Suisse. Aussitôt, accompagnée de Juliette et de Sophie, elle partit, passa quelques jours à Riga, toucha à Berlin, où elle revit son mari, et gagna Lausanne.

Bon nombre d'émigrés habitaient alors cette ville, où l'on s'amusait à conspirer entre une gavotte et un menuet. Mad. de Staël venait d'en partir, assez mal accueillie par ce camp volant de noblesse en belle humeur. La petite baronne arriva comme à souhait pour remplacer la fille de Necker. Ce furent des fêtes continuelles; on dansa des nuits entières. Mais la guerre qui survint en 1798, dispersa cette aimable nichée de gentilshommes. Il fallut abandonner Lausanne aux Vaudois en révolution.

Mad. de Krudener se rendit à Lindau, puis à Munich, où elle se brouilla avec Mad. Armand, qui l'avait rejointe. La rupture n'avait rien de grave; quelques bavardages, des propos envenimés par ceux qui les rapportèrent. Après des explications données de part et d'autre, on se raccommoda.

Mad. Armand partie, il n'était resté à la baronne qu'un certain abbé Becker et un M. de Valin. Becker etait un excellent homme, fort préoccupé d'études littéraires, et les poches toujours bourrées de classiques. Il mourut; M. de Valin rentra en France: Mad. de Krudener se trouva seule.

M. de Krudener qui avait été envoyé en Espagne, revint de Madrid précisément dans ce temps et passa par Munich. Il fit visite à sa femme, et, comme il avait l'espérance de quitter sous peu le poste de Copenhague, on convint que Juliane le rejoindrait dans sa nouvelle résidence; après quoi chacun des époux tira de son côté, le baron vers Saint-Petersbourg, la baronne vers Tepliz.

M. de Krudener, peu après, ayant été nommé ambassadeur à Berlin, Madame l'alla joindre.

La cour de Prusse n'avait absolument rien d'aimable.

Le roi Frédéric-Guillaume parlait peu, par monosyllabes et comme à regret. Point de luxe dans son Versailles. Il avait été élevé à la dure, en enfant de troupe; le plus riche cadeau de fête qu'il eût reçu étant enfant était un pot de réséda. La reine Louise était d'une retenue qui effarouchait.

A peine Mad. de Krudener eût-elle mis les pieds à Berlin qu'elle n'y put tenir. La famille royale était si nombreuse! c'étaient des présentations de pure étiquette à n'en jamais finir!... „En vain essayait-elle de s'y ployer de bonne grâce, de fréquentes attaques de nerfs qui la saisissaient, parfois au moment de faire sa toilette, desorganisaient toute sa vie...“ [1]

Elle écrivait à Mad. Armand: „...Vous savez combien la gêne m'est funeste! Je préférerai toujours l'état le plus médiocre, le plus entravé en fait de ressources pécuniaires avec la liberté, au brillant esclavage des cours et à la peine si sensible que me causent les visites, les présentations et leur gêne. J'ai eu des moments affreux et de poignants regrets d'avoir assujetti ma vie à un semblable supplice, mais la religion m'a sauvée; elle a séché les larmes que je versais en secret; elle m'a présenté le charme secret des sacrifices possibles. Je me suis dit: „Elle me soutiendra et empêchera que ce faible corps ne soit entièrement énervé...“

Dans une autre lettre, du 6 octobre 1800, elle se vantait d'avoir poussé le sacrifice jusqu'à l'héroïsme. Après avoir passé l'été en partie à Riga, en partie à Kosse, en partie aux eaux, elle venait de rentrer à Berlin et avait vainement cherché à faire re-

[1] «...Il fallait toute la patiente raison de son mari pour prendre son parti de tant de contrariétés. Ainsi l'exactitude était à peu près impossible à Mad. de Krudener, et malheureusement le roi de Prusse y tenait à l'excès. Lors des réceptions de la cour, le baron de Krudener prévenait, avertissait, suppliait, prenait toutes les précautions que peut inventer un diplomate consommé pour la réussite d'une opération importante; toute son habileté y échouait; l'ambassadrice faisait invariablement attendre toute la légation. Impossible de l'excuser auprès du Roi, en lui racontant les mille contre-temps qui occasionnaient ces retards. Le véritable et souverain contretemps pour Mad. de Krudener était l'air de Berlin...» (*Eynard* I, 83.)

mercier un cuisinier, que son mari trouvait excellent, mais qu'elle eût voulu renvoyer, afin de se dispenser de recevoir.

Au fond toujours la question d'argent!.. L'ambassadeur était forcé de traiter assez souvent ou des princes ou des diplomates. La situation politique était grave; le baron se trouvait engagé dans une série de négociations des plus délicates. Il fallait qu'il mît tout en œuvre pour réussir et un cuisinier de mérite lui paraissait indispensable. La baronne n'était point au fait des soucis de son mari, qui se montrait d'autant plus froid et plus réservé qu'il avait lieu d'être préoccupé davantage.

Juliane ne voyait qu'une chose: point d'économies et par conséquent l'esclavage à perpétuité.

Eynard veut qu'elle ait eu d'autres motifs encore, mais qu'elle n'avouait point, pour trouver Berlin odieux. Elle touchait à sa trente sixième année! „Ses cheveux étaient toujours charmants, mais elle les recouvrait d'une perruque, et son teint, un peu couperosé, lui donnait bien l'apparence de son âge. Elle aurait voulu rester jeune, et dans ce but elle inventait des modes plus singulières que jolies, plus bizarres que gracieuses, qui étonnaient tout le monde sans plaire à personne..."

Son amour propre avait eu à souffrir. Le roi ne l'aimait pas, ni la reine.[1]

„Frédéric-Guillaume avait en horreur le bel esprit, et le langage un peu élégiaque de Mad. de Krudener, dès qu'elle s'écoutait par-

[1] Adami (*Luise Königin von Preussen*, 112) donne du caractère de la reine le croquis suivant: «...*Von flacher Vielwissenheit hielt sie nichts; es war ihrem Geiste nicht entgangen, wie das Wissen der Frauen, wohlgeordnet und nur auf ein Ziel gerichtet, der Veredlung und Verschönerung ihres Charakters allein dienen müsse. Innerlich zuwider war ihr daher eine gewisse Schein- und Modebildung der Frauen, welche damals so überhand nahm, dass sie zu wirklicher Verbildung ausartete, so wie die daraus erwachsende Schöngeisterei, in welcher die weibliche Eitelkeit nur einen neuen Zweig zu treiben schien...*»

La comtesse de Voss de son côté (*Neunundsechzig Jahre am Preussischen Hofe*, p. 159) marque: «...*Auch hatte sie etwas Verschlossenes in ihrem Charakter, und ich muss sagen, zum Glück und mit Recht eine grosse Zurückhaltung, die sie abhielt, sich gegen Personen, die sie nicht näher kannte, offen auszusprechen...*»

L'anonyme de Berne déclare qu'il n'y avait aucune sympathie entre Louise de Prusse et Juliane de Krudener: «..*Eine Persönlichkeit aber*,

ler, avait quelque chose de tendu et d'apprêté, qui contrastait trop fortement avec le ton de la Cour...“

Le public ne lui était pas favorable; plus d'une fois elle eut à souffrir de propos, tenus sur son compte ou sur celui de ses filles.

Paul Ier avait mis sa confiance en M. de Krudener, qui servait habilement sa politique personnelle. „Mme de Krudener, toujours aveuglée sur elle-même, voyant les grâces pleuvoir sur son mari,

die sie ungemein beobachtete und der sie sich auf jede Weise bemerklich zu machen suchte, brachte sie nie dazu, etwas mehr als die gewöhnlichsten und unbedeutesten Worte mit ihr zu wechseln...

...So hatten oberflächliche Seelen für die Königin keine Anziehungskraft, und Frau von Krudener auch nicht. Letztere wurde ohnehin mit ihrer Eigenliebe auf manche harte Probe gestellt. Wir können ja mit ziemlicher Gewissheit sagen, dass eine Frau, die ihre Pflichten als Gattin nicht erfüllt, auch ihre Mutterpflichten vernachlässigt. Wer wird sich wundern, wenn der Biograph ihre Kinder nur selten erwähnen kann und wenn er aus allen abgerissenen Notizen, die sich da und dort zerstreut finden, nur ein unvollkommenes Bild derselben gewinnt. So viel dürfen wir wenigstens sagen, dass sie über ihre Tochter Juliette, so lange als sie Einfluss auf sie ausüben konnte, mit ängstlicher Sorgfalt wachte und dass diese liebenswürdige Tochter aus allen Versuchungen der Gesellschaft, in welche sie durch die Gewalt der Verhältnisse hineingezogen ward, mit unverletztem Gewissen und rein hervorging. Das konnte aber Niemanden hindern, etwas vom Urtheil über die Mutter auch auf die Tochter zu übertragen und derartige Urtheile gehörten zu den schmerzlichsten Erfahrungen, die Frau v. Krudener in Berlin zu machen hatte...»

Comme Juliette avait alors de dix à douze ans, il est présumable que les médisances du public ne la touchaient en rien, quoique dise le biographe. Peut-être l'anonyme a-t-il voulu parler de Sophie, qui avait vingt-sept ans?...

De toutes les princesses de la maison royale de Prusse, deux seulement paraissent avoir eu l'heur de plaire à Juliane, celles probablement à qui elle-même avait plu.

La première fut Frédérique Caroline Sophie Alexandrine de Mecklenbourg-Strelitz, née le 2 mars 1778, mariée le 26 décembre 1793 au prince Louis de Prusse, frère de Frédéric-Guillaume. Devenue veuve le 28 décembre 1796, elle sut se consoler. «*Sie weiss sich nur zu gut zu trösten*» écrit d'elle Mad. de Voss, le 30 septembre 1797. En 1798, elle épousa secrètement le prince de Solms-Braunfels, qu'elle perdit en 1814. Ernest Auguste, duc de Cumberland, plus tard roi de Hanovre, épousa en 1815

s'imaginait, par une inconcevable vanité, qu'elle n'était pas étrangère à ces avantages...“ — „Vous le dirai-je, écrivait-elle à son amie, Mme Armand, c'est dans l'humilité de mon cœur, car vous savez que je n'ai point d'orgueil, le chrétien en pourrait-il avoir! Je crois que Dieu a voulu bénir mon mari, depuis que je l'ai rejoint. Il n'est sorte de biens et de faveurs qu'il n'obtienne. Pourquoi ne croirais-je pas qu'un cœur pieux, qui prie le Ciel avec simplicité

la belle consolable, qui mourut en 1841. La grande maîtresse de Voss ne parait pas avoir professé une bien vive estime pour la sœur de Louise de Prusse. «...*In keiner Weise ihrer fürstlichen Schwester ähnlich, entbehrte ihr Wesen den Ernst, die Tiefe und das strenge Pflichtgefühl, das jene erfüllte, und vor allem war sie der Schmeichelei zugänglich...*» (Page 158.) Voyez encore p. 201, 205, 219, 220 et passim.

La seconde était la princesse Radziwill, dont le mari, compositeur et directeur des théâtres de société de Berlin, ne manquait ni de goût ni d'esprit. Fille du prince Ferdinand, frère de Frédéric-le-Grand, la princesse Louise était véritablement à la tête du parti qui poussa en 1806 à la guerre contre la France. Tandis que la reine, accusée par Napoléon d'avoir «nouvelle Armide» préparé l'incendie de son palais, conservait une dignité pleine de grandeur, la princesse Radziwill ne cessait d'attiser le feu.

Un contemporain (*Woltmann*, cité par *Adami p.* 152) écrit : «...*Eigentlich konnte man, wie Prinz Louis Ferdinand der Anführer der Offiziere und der genannten Schriftgelehrten war, welche den Krieg wider den französischen Kaiser wollten, seine Schwester, die Prinzessin Luise, als die Seele des weiblichen Hasses in Preussen wider Napoleon betrachten... Eine so hochfahrende Natur wie der französische Kaiser, welche mit ihrem Genie alle Formen der Haltung zerbricht, musste an sich einer so gehaltenen Prinzessin zuwider sein und verächtlich erscheinen, weil sie nach ihrem Standpunkte sein Benehmen nur seiner dunklen Herkunft, nicht einem unbezwungenen Drange des Geniees beimessen konnte. Was sie empfand blieb nicht harmlos in ihr, wie in der Königin, sondern ging sogleich in That über, und gewiss war sie die thätigste von allen preussischen Damen, durch Intrigue zum Krieg wider Frankreich anzufeuern... Wo man Frauen und vorzüglich Fräulein der vornehmen Berliner Welt über den Hof von St-Cloud sich lebhaft äussern hörte, da konnte man gewöhnlich unterscheiden, ob ihr Ton aus dem Zirkel der Prinzessin Wilhelm oder der Prinzessin Radziwill angegeben war... Diejenigen Damen..., in welchen der Ton der Prinzessin Radziwill nachklang, wussten der Stachelreden, des verachtenden Witzes, der höhnischen Anekdoten nicht genug über den barschen Emporkömmling in Frankreich, der sich Kaiser nannte, zusammenzubringen...*»

et confiance de l'aider à contribuer au bonheur des autres ne l'obtienne..?" [1]

Malheureusement, au moment où tout présageait à M. de Krudener un avenir plus heureux, le czar périt. La politique d'Alexandre Ier fut tout l'opposé de celle qui jusque là avait été imposée à l'ambassadeur. Le nouvel empereur envoya à Berlin l'un des assassins de Paul, Soubof, chargé d'une mission extraordinaire, et trois armées russes se rassemblèrent à proximité de la

[1] Eynard, pour expliquer la faveur dont jouit Mad. de Krudener auprès de Paul I, raconte que l'ambassadeur, un soir qu'il tenait table, reçut à l'improviste l'ordre de déclarer la guerre à la Prusse. Il n'en fit rien, écrivit à l'empereur pour lui expliquer les motifs de sa désobéissance et fut approuvé. Le baron ne s'ouvrit à personne de ce qui venait d'arriver et ne le dit à sa fille qu'après la mort de Paul.

L'anecdote me parait des plus suspectes. A quel moment placer une pareille déclaration de guerre?... Il y eut en 1801 quelque désaccord entre la cour de Saint-Petersbourg et celle de Berlin, à l'occasion du Hanovre et des évêchés de Franconie. Les *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'Etat* parlent même d'une lettre comminatoire de Paul à M. de Krudener du 12/23 mars, mais outre que ces mémoires n'ont guère de valeur, cette lettre, si elle a existé, n'a pu arriver à Berlin que quelques heures seulement avant la nouvelle de la mort de celui qui l'avait écrite (t. VIII, p. 77).

Il me semble que sans chercher à la faveur du baron des motifs qui tiennent du roman on peut l'expliquer par ses services connus.

Frédéric-Guillaume IV avait refusé de prendre part à la coalition contre la France, alors rêvée par Paul. Déjà le comte Panin et son oncle le prince Repnin, envoyés extraordinaire à Berlin, considéraient comme imminente «une brouille ouverte» entre la Prusse et la Russie, quand le ministre prussien, comte Haugwitz, réussit à conjurer l'orage. Les ambassadeurs de Paul avaient repris le chemin de Petersbourg, laissant la légation à la garde du baron de Sievers. Celui-ci prévint Haugwitz que peut-être l'empereur se calmerait s'il était reconnu grand-maître de l'ordre de Malte, reconnaissance que Repnin avait eu mission de demander, mais au sujet de laquelle il avait gardé le silence. Haugwitz détermina le roi à accéder au désir du czar.

«...Cette circonstance, écrit le ministre prussien dans ses mémoires, devint dans la suite de la plus haute importance et l'effet fut un coup de foudre pour ceux qui se flattaient de renverser les anciennes relations entre la Russie et la Prusse. Le prince Repnin reçut en chemin l'invitation de se rendre dans son gouvernement, et le comte Panin, à sa première audience de l'Empereur, fut étrangement surpris en apprenant de la bouche de son souverain que rien ne pourrait altérer ses sentiments d'amitié pour le roi, connaissant mieux que personne le prix de ses rela-

frontière prussienne. La position de M. de Krudener devint critique.

Juliane sut-elle quelque chose des chagrins de son mari?... Peut-être? mais il est plus probable que le diplomate, toujours taciturne, ne lui parla pas plus de ses peines qu'il n'avait parlé de ses espérances.

Le hasard voulut, qu'au moment même où la position du baron était fortement menacée, Juliane perdit ses amuseurs. Le prince de Radziwill et l'humoriste Jean Paul Richter quittèrent Berlin.[1] L'ambassadrice, plus ennuyée que jamais, reçut des médecins le conseil d'aller à Tepliz.

D'autres racontent que M. de Krudener, pressé par la nécessité de réduire ses dépenses, fit attacher sa femme à la suite de la grande duchesse de Mecklenbourg, qui se rendait à ces eaux.[2] La baronne, avertie ou non de la ruine de son mari, accompagna la princesse. Ce ne fut pas sans emmener Sophie et Juliette.

Jamais, peut-être, société aussi brillante ne s'était trouvée réunie dans la petite ville : le prince Radziwill, dessinateur et compositeur de musique, l'aimable et spirituel prince de Ligne, le prince Henri de Prusse, la princesse Dolgorouka. On causa, chose rare à Berlin; on peignit, on fit des couplets, on joua même une pièce

tions avec la Prusse. Peu de jours après on lui annonça que le baron de Krudener venait d'être nommé son successeur...»

Paul s'étant rapproché de la France et de la Prusse, M. de Krudener fut chargé de négocier un traité avec Frédéric-Guillaume et avec les puissances maritimes de la Baltique. «*Im April 1800 brachte der russische Geschäftsträger Krüdener ein Project für die Erneuerung der Allianz ein, welches sich von der letzten des Jahres 1792 namentlich dadurch unterschied, dass es einige damals ausgelassene Artikel von 1772 wieder einfügte... Der Tractat wurde am 28. Juli 1800, nicht lange nach der Schlacht von Marengo, unterzeichnet und im September desselben Jahres durch einen besonderen Artikel über die an die Höfe von Schweden, Sachsen, Hannover, Hessen, sowie an die Türkei zu erlassende Einladung zum Beitritt erweitert...*» (*v. Ranke* XLVII, p. 34 et 309.)

[1] J. P. Richter s'occupait alors assez activement de magnétisme animal. Dans ses mémoires il raconte avoir exercé sur une dame de K... et à l'insu de celle-ci, au milieu d'un bal, une influence magnétique des plus sensibles. Juliane fut en correspondance avec Jean Paul.

[2] «*Frau von Krudener*» (Berne 1868) p. 50.

de circonstance. Le contraste avec la vie que Juliane avait à mener en Prusse était trop grand; aussi ne put-elle envisager sans horreur l'idée de reprendre l'existence monotone qui lui était faite à l'ambassade.

La cure terminée, la baronne se trouva incapable de prendre la résolution de retourner auprès de son mari et non moins incapable de se séparer nettement de lui. Elle chercha un biais qui lui permît de satisfaire ses goûts en satisfaisant à demi sa conscience et écrivit à M. de Krudener, que „les médecins lui ordonnant de passer l'hiver dans un climat plus doux, elle comptait partir pour la Suisse. Elle lui demandait en même temps la permission d'emmener sa belle-fille, et le priait de lui faire connaître au plutôt sa volonté à Tepliz ou à Bareith, où elle attendrait quelques jours sa réponse. Mais elle partit avant le retour du courrier. En quittant Bareith elle écrivit à son mari qu'elle prenait son silence pour une preuve de son consentement et continua son voyage..." (*Eynard* 1. 102).

La lettre de M. de Krudener, écrite de Custrin, où il se trouvait depuis quelques jours, courut à la suite de la baronne à Bayreuth, à Bamberg, à Neufchâtel, et ne parvint à la destinataire qu'à Genève:

Custrin, le 27 août 1801.

„Votre lettre du 18 août m'a vivement affligé, ma chère amie. Après la conversation que nous eûmes sur le même sujet, je n'ai plus craint, je vous l'avoue, une nouvelle séparation. Vous ne sauriez vous dissimuler combien elle nuit aux intérêts et au bonheur de nos enfants, et je vous dirai avec la franchise que mon amitié vous doit, que le devoir vous a assigné votre place au sein de votre famille réunie. Vous semblez y voir une source d'épargnes, comme s'il pouvait y avoir de l'économie à établir deux ménages au lieu d'un. La dépense que je fais n'est pas une dépense d'agrément ou pour ma famille, c'est celle de mon poste, sur laquelle votre présence n'influe que peu. Enfin, je vous ai déclaré plus d'une fois, que vous êtes maîtresse d'en régler le taux, de voir le monde que vous voudrez, ou de ne voir personne. Vous allèguez votre santé; c'est une objection à laquelle personne n'est en droit de répondre. Permettez seulement que je vous observe qu'on se persuadera difficilement que vous rétablirez

dans les montagnes de la Suisse une santé qui souffre du climat salubre et assez modéré de Berlin; mais votre résolution est prise et je sais que mes remontrances ne vous ébranleront point. Je me dois ces observations à moi-même, et mets sur votre conscience les suites que votre détermination peut avoir pour nous et pour nos enfants. Vous verrez par la date de cette lettre que je suis encore à Custrin, ce qui me gène beaucoup. Puisque vous étiez absolument décidée à quitter ma maison, pourquoi m'en avez-vous informé quelques jours seulement avant votre départ? Comment Sophie va-t-elle revenir ici? Il n'est pas douteux que vous eussiez trouvé plus facilement à Tepliz qu'à Bareith une personne convenable qui pût la ramener ici. Je crains qu'elle ne se trouve forcée de voyager avec des inconnus ou de voyager seule. Je vous en prie, renvoyez la moi par le plus court et plutôt seule qu'accompagnée de personnes douteuses. Engagez pour ce voyage une femme de chambre munie de bonnes recommandations et un domestique. Puissiez-vous, chère amie, n'avoir jamais à vous repentir de la résolution que vous avez prise, et qui va de nouveau rendre étrangers l'un à l'autre les membres de notre famille, nos propres enfants. Je fais les vœux les plus sincères pour votre santé et pour votre bonheur. J'embrasse tendrement Juliette et suis de cœur et d'âme votre sincère et dévoué ami."

La baronne venait de passer quelques semaines dans l'intimité de gens qui, sans être des littérateurs de profession, s'étaient acquis un certain renom littéraire. Les succès du prince de Ligne la séduisirent; elle voulut suivre son exemple et résolut d'écrire.

C'était alors, avec la harpe et la broderie au tambour, l'occupation favorite des belles dames. Aux hommes l'épée, aux femmes la plume!.. Elles avaient débuté vers la fin du 18e siècle. Au commencement du 19e, ce fut pour elles une affaire de mode. Les mères avaient parfilé; les filles écrivirent. Il n'y avait plus de vieille noblesse et il n'y en avait pas encore de nouvelle; l'esprit seul et l'éducation distinguaient les personnes nées des parvenues: chacune voulut faire ses preuves. Mad. de Genlis, Mad. de Duras, Mad. de Souza, Mad. ou Mlle. de Coigny, Mad. de Rémusat... se mirent à faire du roman, tout comme Mad. de Montolieu et Constance Pipelet, princesse de Salm.

Le plus illustre des écrivains français de 1802 était une femme, dont l'existence passée offrait avec celle de Juliane une analogie, tout au moins extérieure. La baronne de Staël, un peu plus jeune que la baronne de Krudener, était fille d'un ministre d'état; Juliane fille d'un sénateur. Ambassadrices toutes deux, toutes deux vivaient loin de leurs maris, qui moururent, je crois, la même année. La ressemblance n'allait pas plus loin. Le caractère de ces dames, leur tour d'esprit, leur figure surtout faisaient, de l'une tout l'opposé de l'autre. La vie de Juliane avait été troublée par de tendres sentiments: on pourrait presque dire qu'elle se montra toujours trop femme; Mad. de Staël avait eu des passions plus nombreuses et surtout plus vives. A l'instar de Mad. Rolland, elle avait essayé, à force d'agitation, de se transformer en homme et s'irritait presque de n'y avoir point réussi.

La première visite de Mad. de Krudener arrivée à Genève fut naturellement pour Mad. de Staël. Elle se rencontra à Coppet avec

d'autres femmes-auteurs, Mad. Rilliet Huber et Mad. Necker de Saussure.

Pendant que ces dames causaient littérature et philosophie,[1] Sophie et Paul demeurés à Berlin, remarquaient que la santé de leur père déclinait et en avertissaient leur mère. Elle, dans son étourderie, ne prit pas garde à ce qu'ils lui mandaient. Elle suivait un traitement du Dr. Butini, et se rajeunissait à force de sel d'Epsom; le démon littéraire s'était emparé d'elle; enfin Mad. de Staël venait de lui promettre de la présenter à M. le vicomte de Châteaubriand.

Au mois de décembre Juliane rafraîchie se mit en route pour Paris. Il s'agissait de soumettre au jugement de l'auteur d'Atala le roman de *Valérie* ébauché à Genève, la *Cabane des Lataniers*, *Elisa*, *Alexis*.., je ne sais quoi encore. La connaissance de M. le vicomte fut bientôt faite: il cherchait le bruit autant et plus que sa nouvelle amie.

Le *Génie du christianisme* était sous presse. Deux jours avant la mise en vente de la première édition, la baronne de Krudener reçut un exemplaire d'auteur.

M. de Châteaubriand, dans le dessein de se concilier certains suffrages, feignait de craindre Bonaparte, avec qui il était alors en coquetterie règlée et à qui il dédia plus tard la seconde édition du livre: la discrétion la plus absolue fut recommandée à la baronne.

Quel contre temps! il eût été si doux de se vanter d'une faveur que n'avait point obtenue la célèbre Mad. de Staël!..

Le hasard bienveillant se mêla d'arranger les choses.

Juliane avait laissé traîner les volumes sur la table de son salon; elle-même était sortie quand Mad. de Staël parut. Celle-ci était sans doute attendue, car les gens lui déclarèrent aussitôt que Mad. la baronne n'allait pas tarder à rentrer, que Mad. la baronne avait

[1] Eynard écrit naïvement que ces femmes si bien douées approfondirent les mystères de la littérature, de la philosophie et de la science. De tels éloges sont ridicules. Mad. Necker de Saussure était la seule du quatuor qui sût réellement quelque chose. Elle était la cousine de Mad. de Staël, la fille du célèbre de Saussure, la nièce du célèbre Bonnet, et donnait à ses enfants des leçons de latin, de physique, d'histoire naturelle et de musique. Juliane auprès d'elle était ignorante comme une petite carpe. On pourrait soutenir que ce fut précisément cette absence complète de notions positives qui livra Juliane, dont l'éducation avait été toute sentimentale, aux pires séductions de l'imagination et du cœur.

bien recommandé qu'on priât Mad. la baronne de l'attendre un moment!.. Pour le faire court, la visiteuse entre et s'asseoit, puis jette les yeux sur le livre abandonné là par mégarde. Elle feuillette, elle lit, et Mad. de Krudener n'arrivant pas, elle finit par emporter l'ouvrage, dans le dessein de l'achever à loisir. On apprit de la sorte que Châteaubriand avait pour la Livonienne des complaisances qu'il refusait à la Genevoise.

Ce pendant M. de Krudener s'affaiblissait de plus en plus. Paul suppliait sa mère de venir consoler les derniers jours du malade; mais toujours affairée, la baronne ne se rendit point encore aux instances de son fils. „Incessamment!.." pensait-elle et rentrait dans le tourbillon. Elle s'était éprise du bellâtre Garat, le célèbre chanteur de romances. [1]

M. de Krudener mourut, sans avoir revu sa femme, le 14 juin 1802.

La veuve resta encore deux mois à Paris, puis elle partit pour Genève. De Genève elle alla à Lyon, où, assure-t-on, une occasion de mariage se présentait pour Juliette.

„Peu à peu, dit Eynard, les séductions du monde reprirent leur empire; la danse du châle fut essayée de nouveau et obtint de grands succès. Sa fille y avait la plus large part, et c'était pour elle que Mad. de Krudener s'y prêtait. Malgré la santé et la fraîcheur qu'elle avait retrouvées par les soins du Dr. Butini, elle savait qu'elle n'était plus pour longtemps en possession des grâces de la jeunesse et elle visait à se procurer des avantages plus durables en se faisant un nom dans les lettres.

Dans ce but *Valérie* avait été soumise aux critiques de plusieurs hommes de goût, corrigée et retravaillée avec soin, mais Mad. de Krudener n'ignorait pas que le succès a d'autres éléments que le mérite, et elle tenait trop à réussir pour ne pas s'y préparer par tous les moyens possibles.... Elle avait fait un choix de prôneurs et de patrons dévoués qui devaient la seconder avec zèle et au premier rang figurait le docteur Gay..."

[1] Les curieux de cancans trouveront ceux de l'époque dans le volume publié par le bibliophile Jacob (P. Lacroix) sur Mad. de Krudener. Je dois les avertir cependant que cet ouvrage, des plus médiocres, fourmille d'erreurs graves. Il n'est pas une phrase du livre qui ne soit sujette à caution.

Jean Antoine Gay, le médecin parisien de Mad. de Krudener, ne répugnait pas aux pratiques d'un certain charlatanisme. Il luttait contre Portal, dont l'autorité était toute puissante et se cherchait volontiers des appuis endehors du corps médical. Homme d'imagination du reste et qui ne reculait point devant le paradoxe, quand ce paradoxe pouvait le servir! N'est-ce pas lui qui, en 1810, au temps du blocus continental, composa une savante dissertation pour démontrer que le sucre de canne empoisonne? Il n'était pas plus difficile en 1803 de *prouver* que Mad. de Krudener, en attendant qu'elle consentît à devenir la reine des romancières, était la reine des danseuses.

Car, pour commencer, Juliane exigea qu'on louât sa danse.

La danse du châle! Cela avait été imaginé à Naples, par une courtisane devenue ambassadrice, Emma Lyon, duchesse de Hamilton. „Il suffisait de lui donner une pièce d'étoffe, pour qu'elle se drapât, soit en fille de Lévi, soit en matrone romaine, soit en Hélène ou Aspasie. Toutes les traditions à cet égard lui étaient familières, et elle imitait également bien les bayadères de l'Inde et les almées de l'Egypte. Ce fut elle qui inventa la voluptueuse danse du châle, danse si ravissante quand on la lui voyait éxécuter..."

Le 3 janvier 1803, la baronne, en quête de célébrité, écrivit de Lyon au Dr Gay: „..Mon ami, c'est à l'amitié que je confie cela; je suis honteuse pour Sydonie *(héroïne d'un roman en préparation, ici Mad. de Krudener elle-même)*, car je connais sa modestie; vous savez qu'elle n'est pas vaine; j'ai donc des raisons plus essentielles qu'une misérable vanité pour elle, pour vous prier de faire ces vers et bientôt. Dites surtout qu'elle est dans la retraite et qu'à Paris seulement l'on est apprécié! Tâchez qu'on ne vous devine pas! Faites imprimer ces vers dans le journal du soir! Il est vrai que Sydonie a été peinte pour sa danse dans Delphine. Lisez le, cela vous plaira. Mais qu'on ne

dise pas que c'est dans Delphine qu'on l'a peinte!.. Veuillez payer le journal!... Si le journal ne voulait pas s'en charger, ou qu'il tardât trop, envoyez les moi écrits à la main, et on les insérera ici dans un journal. Vous obligerez beaucoup votre amie... Vous connaissez sa sauvagerie, son goût pour la solitude et son peu de besoin de louanges..."

Le 6 janvier, nouvelle lettre. Mad. de Krudener devient pressante: „.. Avez-vous lu Delphine?.. Mad. de Staël a dit à Sydonie qu'elle avait voulu peindre sa danse et vous la trouverez au premier volume. Delphine y danse un pas polonais au bal de Mad. de Vernon. Elle a, selon la remarque de plusieurs personnes, peint la figure, la manière de parler, l imagination de Sydonie... Je vous ai prié d'envoyer les vers à Sydonie; nous les ferons imprimer ici. Mais tout en disant qu'on avait peint son talent pour la danse, il ne faut pas dire *on*, mais simplement dire: Un pinceau savant peignit ta danse; tes succès sont connus; tes grâces sont chantées comme ton esprit et tu les dérobes sans cesse au monde; la retraite, la solitude sont ce que tu préfères; là, avec la piété, la nature et l'étude heureuse, etc. etc..."

Gay envoya un brouillon, que Sydonie revit avec soin:

„... Nous te vîmes, nous nous pressâmes autour de toi, au jour où tu exerçais la séduction de l'élégance, l'empire de la beauté, au jour, où certaine de la palme du génie, tu ne dédaignas pas le prix des talents. Alors même un chantre ingénieux osa marier sa voix légère à la voix grave des sages, te fit sourire au tableau riant de ta danse enchanteresse; mais ces jours ne s'évanouissent-ils pas au bruit du coup dont le ciel t'a frappé..."

Le 1er mars 1803, Mad. de Krudener écrivait à Mad. Armand:

„... Ma santé a beaucoup gagné. Nous avons été entraînées à huit bals de suite. J'ai veillé huit nuits sans m'en ressentir. Quel bonheur! Je ne finirais pas si je vous disais combien je suis fêtée; il pleut des vers; la considération et les hommages luttent à qui mieux mieux. On s'arrache un mot de moi comme une faveur; on ne parle que de ma réputation d'esprit, de bonté, de mœurs. C'est mille fois plus que je ne mérite, mais la Providence se plaît à accabler ses enfants, même de bienfaits qu'ils ne méritent pas..."

Cependant l'esquisse de Mad. de Staël n'avait pas satisfait la vanité de la danseuse:

„... Jamais la grâce et la beauté n'ont produit sur une assemblée

nombreuse un effet plus extraordinaire. Cette danse étrangère a un charme, dont rien de ce que nous avons vu ne peut donner l'idée. C'est un mélange d'indolence et de vivacité, de mélancolie et de gaieté tout à fait asiatique. Quelquefois, quand l'air devenait plus doux, Delphine marchait quelques pas, la tête penchée, les bras croisés, comme si quelques souvenirs, quelques regrets, étaient venus se mêler soudain à tout l'éclat d'une fête, mais bientôt reprenant sa danse vive et légère, elle s'entourait d'un châle indien qui, dessinant sa taille et retombant sur ses longs cheveux, faisait de toute sa personne un tableau ravissant.

Cette danse expressive et pour ainsi dire inspirée exerce sur l'imagination un grand pouvoir; elle nous retrace et les idées et les sensations poétiques, que, sous le ciel d'Orient, les plus beaux vers peuvent à peine décrire.

Quand Delphine eut fini de danser, de si vifs applaudissements se firent entendre, qu'on put croire un moment tous les hommes amoureux et toutes les femmes subjuguées.....“

Gay probablement ne fit pas mieux que n'avait fait la baronne de Staël; aussi, Juliane ne rencontrant personne qui pensât de sa danse tout le bien qu'elle désirait qu'on en crût, prit-elle le parti de se louer elle-même :

„...Je la vis *(c'est Gustave de Linar qui écrit; il regarde du dehors un bal où figure Valérie)* environnée de plusieurs personnes, qui lui demandaient quelque chose; elle paraissait refuser, et mêlait à son refus un charmant sourire, comme pour se faire pardonner. Et je me disais: — „Elle se défend de danser la danse du châle, elle dit qu'il y a trop de monde. Bien, Valérie, bien! ah, ne leur montrez pas cette charmante danse; qu'elle ne soit que pour ceux qui n'y verront que votre âme, ou plutôt qu'elle ne soit jamais vue que par moi, qu'elle entraîne à vos pieds avec cette volupté qui exalte l'amour et intimide les sens.

...Il n'y eut plus qu'une vingtaine de personnes dans la salle. Alors je vis le comte avec une femme couverte de diamants et de rouge, s'avancer vers Valérie; je la vis la presser, la supplier de danser; les hommes se mirent à genoux; les femmes l'entouraient; je la vis céder: moi-même, enfin, entraîné par le mouvement général, je m'étais mêlé aux autres pour la prier, comme si elle avait pu m'entendre; et quand elle céda aux instances, je sentis un mouvement de colère.

...Valérie demanda son châle, d'une mousseline bleu-foncé; elle écarta ses cheveux de dessus son front; elle mit son châle sur sa tête; il descendit le long de ses tempes, de ses épaules; son front se dessina à la manière antique, ses cheveux disparurent, ses paupières se baissèrent, son sourire habituel s'effaça peu à peu, sa tête s'inclina, son châle tomba mollement sur ses bras croisés sur sa poitrine, et ce vêtement bleu, cette figure douce et pure, semblaient avoir été dessinés par le Corrège, pour exprimer la tranquille résignation; et quand ses yeux se relevèrent, que ses lèvres essayèrent un sourire, on eût dit voir, comme Shakespeare la peignit, la Patience souriant à la Douleur auprès d'un monument.

Ces attitudes différentes, qui peignent tantôt des situations terribles, et tantôt des situations attendrissantes, sont un langage éloquent puisé dans les mouvements de l'âme et des passions. Quand elles sont représentées par des formes pures et antiques, que des physionomies expressives en réalisent le pouvoir, leur effet est inexprimable. Milady Hamilton, douée de ces avantages précieux, donna la première une idée de ce genre de danse, vraiment dramatique, si l'on peut dire ainsi. Le châle, qui est en même temps si antique, si propre à être dessiné de tant de manières différentes, drape, voile, cache tour à tour la figure, et se prête aux plus séduisantes expressions. Mais, c'est Valérie qu'il faut voir; c'est elle qui, à la fois décente, timide, noble, profondément sensible, trouble, entraîne, émeut, arrache des larmes, et fait palpiter le cœur comme il palpite quand il est dominé par un grand ascendant; c'est elle qui possède cette grâce charmante qui ne peut s'apprendre, mais que la nature révèle en secret à quelques êtres supérieurs. Elle n'est pas le résultat des leçons de l'art; elle a été rapportée du ciel avec les vertus; c'est elle qui était dans la pensée de l'artiste qui nous donna la Venus pudique, et dans les pinceaux de Raphaël.... Elle vit surtout avec Valérie; la décence et la pudeur sont ses compagnes; elle trahit l'âme en cherchant à voiler les beautés du corps.

Ceux qui n'ont vu que ce mécanisme difficile et étonnant à la vérité, cette grâce de convenance qui appartient plus ou moins à un peuple ou à une nation, ceux-là, dis-je, n'ont pas l'idée de la danse de Valérie.

Tantôt, comme Niobé, elle arrachait un cri étouffé à mon âme déchirée par la douleur; tantôt elle fuyait comme Galatée et tout mon être semblait entraîné sur ses pas légers. — Non, je ne puis te rendre tout mon égarement, lorsque, dans cette magique danse, un moment avant qu'elle finît, elle fit le tour de la salle en fuyant, ou en volant plutôt sur le parquet, regardant en arrière, moitié effrayée, moitié timide, comme si elle était poursuivie par l'amour....“

Après avoir tristement éprouvé que les succès galants n'étaient plus de son âge et que même le pas du châle laissait le spectateur un peu froid, Mad. de Krudener, ambitieuse de renommée, d'où qu'elle vînt, se rabattit sur les triomphes de l'esprit.

Vers le milieu de mars 1803 elle écrivit à sa belle-fille Sophie:

„...Paris ne me tentait pas; je suis à peu près blasée sur les succès; je ne les recherche encore que pour ma *Valérie;* je pense que cet ouvrage fera grande sensation...

„Valérie est en deux volumes. Le plan en est simple, les détails heureux; le style me paraît bon. J'ai vu pleurer les âmes sensibles, et j'ai entendu dire aux gens d'esprit qu'il y avait beaucoup d'esprit et de goût. Je crois que l'ouvrage est bon; il est pieux, moral, et rempli de ce qui parle à l'imagination.

„C'est la réussite de Valérie qui me fait désirer d'aller à Paris. Vous savez combien il faut faire par soi-même pour les journalistes, enfin travailler au succès d'un premier ouvrage, pour faire ensuite paresseusement imprimer sur sa réputation. Je crois que Saint-Pierre, Ducis, Châteaubriand et Geoffroy en parleront avantageusement... Vous savez qu'il ne suffit ni de l'esprit ni du génie pour réussir, ni de la bonté des intentions: tout a son charlatanisme...."

„...Valérie, dit M. Eynard, parut en décembre 1803 avec la date 1804.[1] Toutes les batteries de Mad. de Krudener étaient montées pour saluer son apparition. Aucune ne manqua son effet... Elle-même ne se fit pas défaut, et pendant plusieurs jours se dévouant avec la plus persévérante ardeur à assurer son triomphe, elle courut les magasins de mode les plus en vogue,

[1] « *Valérie ou Lettres de Gustave de Linar à Ernest de G...* » 2 vol. sans nom d'auteur, chez Henrichs, rue de la Loi à Paris.

pour demander incognito, tantôt des écharpes, tantôt des chapeaux, des plumes, des guirlandes, des rubans *à la Valérie*... Grâces à ce manège, elle parvint à exciter dans le commerce une émulation si furieuse en l'honneur de Valérie que pour huit jours au moins tout fut *à la Valérie*...“

Le livre cependant ne fit pas la grande sensation sur laquelle l'auteur s'était cru en droit de compter.[1] On peut même dire que, s'il eut quelque succès, ce fut en pays étranger plutôt qu'à Paris.[2] C'est qu'aussi la langue de l'auteur était par trop défectueuse pour des Français! Jamais l'imprécision des termes n'avait été portée aussi loin, ni l'indécision des caractères!... A la lecture de ces deux volumes les vers des Perraults remontent involontairement à la mémoire et l'on songe malgré soi à leur

„....ombre de cocher,
armé de l'ombre d'une brosse...!“

En Allemagne et en Prusse, où personne ne lut le livre qu'à travers une sorte de traduction extemporanée, il trouva à qui plaire.

Ce n'est pas que le vague dont je me plains soit répandu sur l'ouvrage d'une manière uniforme!... Non!.. Ce sont principalement les morceaux d'apparat, travaillés et retravaillés avec soin par Mad. de Krudener elle-même qui en souffrent. Les phrases clapotent monotones et troublées; au bout d'un moment, si on lit encore, on ne comprend plus. Ça et là, je dois le dire, se rencontrent quelques pages de pur remplissage, qui sont plus simples, plus justes d'expression — et peut-être d'une autre main.

Valérie est un roman par lettres, comme quantité d'autres de la fin du 18e siècle, comme *Werther*, comme les *Ultime Lettere de Jacopo Ortis*, qui venaient de paraître et que Mad. de Krudener imite de loin en loin, assez discrètement toutefois.

Il s'agit d'un Monsieur du Nord qui vit avec un autre Monsieur qui est marié. L'homme du Nord — on ne sait pourquoi —

[1] «...M. de Saint Pierre a dîné chez nous. Il nous a apporté l'éloge qu'il avait fait de *Valérie*. Il est écrit avec beaucoup de bonté, mais sans enthousiasme...» (*Journal* de Juliette, cité par *Revue suisse* 1884.)

[2] Deux traductions allemandes parurent presque simultanément en 1804, l'une à Leipzig, l'autre à Hambourg. Le prince de Ligne publia en 1807 une suite de Valérie (*Oeuvres compl.* XXIX). Eynard dit que c'est un pastiche-charge des façons d'écrire de Mad. de Krudener.

s'est épris, en tout bien tout honneur, de la comtesse de M*..., la femme de son ami. Cette comtesse est grosse; elle accouche, l'enfant meurt, et les parents pour se divertir de leur chagrin entreprennent un petit voyage.

Gustave de Linar, l'homme du Nord, resté seul à Venise, cherche à se consoler. Il se fait une Valérie postiche, un mannequin vivant, qu'il habille comme l'est habituellement Mad. de M*... L'arrivée d'un escogriffe assez mal mis dérange le *pur* jeune homme au moment où, à force de se rappeler sa maîtresse, il va l'oublier avec une fille.

Enfin désespéré, l'amant s'apprête à fuir sa dame et Venise, quand un incendie providentiel embrase quelques rideaux non loin de la chambre où Valérie, de retour, dort du sommeil de l'innocence. Gustave éteint le feu, puis s'introduit dans l'appartement de Mad. de M*..., au moment où celle-ci rêve tout haut de lui. Ivre d'amour, il se jette sur la main de son adorée; l'anneau nuptial de la comtesse se rencontre sous ses doigts. Le contact de cet objet rend à Gustave un semblant de raison. Il se retire, „...J'ai pu m'éloigner de toi! Je t'ai respectée, ô Valérie! tiens moi compte de ce sublime courage! il anéantit toutes mes fautes!...“ [1]

Pour terminer — car il faut un dénouement! — l'auteur fait mourir son Gustave de phtisie amoureuse.

Des incidents puérils à travers tout cela et du merveilleux de portière, une chute dans un cimetière, — présage de mort — des

[1] Cet épisode est manifestement imité de Foscolo, mais l'auteur italien est resté bien loin du matérialisme de la baronne. «...Jo l'ho sentita sospirare fra il sonno; mi sono arretrato, respinto da una mano divina...»

«...Dans l'air qu'elle respire il sent frissonner l'aile
Du séraphin jaloux qui veille à son côté!...»

Point de bague ni d'objet qui la remplace!... Aucune de ces réflexions où se complait l'auteur de Valérie: «...Jamais le plus séduisant désordre ne m'eût ainsi troublé!...»

La première édition des *Ultime lettere*, parue en 1800, était à peu près inconnue en France. Elle donnait une lettre (17 marzo) absolument politique, où Bonaparte n'était pas flatté: «...Che importa ch' abbia il vigore e il fremito del leone, se ha la mente volpina?...»

Dans la première édition de Valérie, on trouve un morceau du même genre, je veux dire quelque peu frondeur, au sujet des chefs d'œuvre italiens transportés à Paris.

pressentiments funestes, sais-je quoi encore ! De grands mots répétés jusqu'au dégoût, *vertu, pudeur, pureté* !... et cependant l'auteur ne comprend certainement que la matière..!

Il est des parties du livre que l'on hésite à croire d'une femme : ici, c'est Valérie qui sent les premières douleurs de l'accouchement et qui fait appeler auprès de son lit M. Gustave de Linar ! Plus loin, elle se promène en gondole avec son mari et avec son amant et met bravement la main sur le cœur de celui-ci ! ailleurs enfin, l'épisode de Bianca, la Valérie postiche !...

Qu'importe après de telles preuves de défaillance psychique que Mad. de Krudener parle des cheveux d'un certain blond de Valérie, de son châle bleu, de sa guirlande de mauves bleues, de ses succès de danseuse ! ce sont là menues peccadilles, bien excusables chez une femme qui a été jolie et qui n'écrit que pour le faire savoir.

On a voulu voir dans ce roman l'histoire de M. Alexandre de Stakief, secrétaire de M. de Krudener à Venise et à Copenhague. Ce Stakief, dit-on, s'était pris pour Juliane d'une passion, dont elle ne devina rien [1] et qu'elle n'apprit qu'après le départ du jeune homme. Mettons que M. de Stakief fut amoureux, puisqu'on veut qu'il l'aît avoué au baron ; toujours est-il qu'il n'en mourut point !... [2]

[1] Si le fait est vrai, il ne donne pas une haute idée de la perspicacité de Mad. de Krudener.

[2] Quelques autres ouvrages ont été attribués à Mad. de Krudener. Eynard lui donne, sur la foi de Sophie d'Ochando, des *Pensées et maximes* dans le genre de celles de La Rochefoucauld. On lui a prêté un ouvrage anonyme : « *Indications de la vraie religion ou manière indubitable de parvenir à connaître facilement ce qui est vrai selon Dieu...* » (un vol. in-8°. Paris, Gide, 1821.)

A la fin du mois de janvier 1804 Mad. de Krudener retourna en Livonie.

Quelques courses, quelques lettres, dont l'une à M. Béranger de Lyon (l'auteur connu de la „*Morale en actions*"), auquel les méchantes langues donnaient une part de blanchisseur dans l'œuvre de la baronne:

„...J'avais entrepris cet ouvrage à Genève, inspirée par les beautés mélancoliques du Léman et de la Grande Chartreuse. Je vous en lus la moitié; je fis la même confidence à Valin et à Camille Jordan. On me pressa d'achever et j'achevai le romanesque, mais très fidèle tableau d'une passion sans exemple, comme sans tache. Ce n'est pas le désir d'étaler de l'esprit qui m'a inspiré ces pages que je crois touchantes et auxquelles vos journaux daignent accorder quelques éloges, non, certes! Ce qu'il y a de bon dans Valérie appartient à des sentiments religieux que le ciel m'a donnés, et qu'il a voulu protéger en faisant aimer ces sentiments..."

La lettre était faite pour être montrée: elle courut.

Juliette, dans le temps même où l'on veut qu'il ait été question pour elle d'un mariage, avait reçu la confirmation. Sa mère avait quelque peu suivi les progrès de son instruction religieuse.

L'idée vint à la romancière de mettre à profit les connaissances que le hasard lui avait fait acquérir. Elle n'avait pu lutter avec Mad. de Staël; peut-être serait-il plus aisé de vaincre Mad. de Genlis?...

Un accident détermina une conversion plus entière.

Un jour, tandis que Juliane regardait par la fenêtre, un gentilhomme qui passait la reconnut, voulut la saluer et tomba *mourant*.[1]

Mad. de Krudener jusque là avait été religieuse, mais un peu à tâtons et à ses heures. L'idée de la mort et d'une mort subite vint hanter son esprit. Elle s'enferma et refusa de voir personne.

Depuis le milieu du 18e siècle les Moraves avaient établi à Riga une colonie d'artisans missionnaires.[2] Le zèle de ces bonnes gens opérait d'assez nombreuses conversions. Il se trouva que le cordonnier de Juliane était des frères de Herrenhut; grâces à lui la recluse retrouva le repos. Bientôt on la vit suivre les exercices de la petite communauté. Le pasteur Schwarz, ami de la famille de Vietinghof, protégeait les Moraves, quoiqu'il fût de l'école rationaliste. Juliane se nourrit des écrits de la secte, elle étudia les œuvres de M. le comte de Zinzendorf, se prit à chanter les cantiques de Tersteegen et se donna toute à Jésus. Une certaine veuve Blau, mère de six enfants, atteinte d'une maladie nerveuse

[1] Le texte d'Eynard porte que ce gentilhomme, l'un de ceux que Mad. de Krudener avait distingués dans la foule de ses adorateurs, tomba *mort*. Les *Errata* rectifient et donnent *mourant*.

[2] Les Moraves, venus à Riga en 1729, renvoyés en 1743, avaient été autorisés à reparaître, en 1764, l'année même de la naissance de Juliane.

incurable, et néanmoins parfaitement heureuse, prit de l'empire sur la prosélyte. [1]

Malheureusement des maux de nerfs survinrent, signe d'ennui. — Les médecins conseillèrent à la nouvelle convertie d'aller prendre les eaux de Wiesbaden.

[1] Eynard dit qu'après un assez long temps de réclusion, la baronne désira sortir. La Providence voulut qu'elle manquât de chaussures. On fit venir un cordonnier, mais Juliane n'osa pas d'abord soutenir la vue d'un homme et se couvrit le visage. L'artisan ayant posé une question, il fallut bien lui répondre et le regarder. Il avait l'air joyeux. A une question qui lui fut faite : « Mon ami, êtes-vous heureux ?... » il répondit sans balancer qu'il l'était assurément, se sachant racheté par le sang de Jésus-Christ. Cette parole fit rêver la baronne, qui, dès le matin, alla demander au cordonnier de la lui expliquer. Tel est le récit d'Eynard et celui de tous les hagiographes. Une lettre de Henriette de Hohenthal à Jung-Stilling, du 8 décembre 1808, fait allusion à quelque évènement singulier arrivé à Mad. de Krudener et qui avait déterminé sa conversion ; mais la lettre ne fournit aucun détail. Je crois qu'il y a à retenir de tout ceci le fait de l'indisposition subite d'un gentilhomme, plus ou moins lié avec la famille Vietinghof, et celui de prédications moraves. Remarquez que les purs d'entre les piétistes n'admettent guère les conversions lentes : il leur faut le coup de foudre de la grâce. Avec un peu de bonne volonté on finit toujours par trouver le miracle cherché.

„*Lorsque Juliane voulut quitter Wiesbade et retourner en Livonie, la guerre avait éclaté entre la France et la Prusse. Les chemins se trouvèrent coupés: il fut impossible d'aller plus loin que Königsberg...*“ [1]

C'est ce qu'affirment les biographes de Mad. de Krudener, démentis malheureusement par l'histoire et par la géographie.

[1] Mad. de Krudener était devenue malade en hiver (*biographie de Berne*). Il est assez singulier qu'elle ne soit partie pour Wiesbaden que sur la fin de la saison des eaux. Comme une cure à Wiesbaden dure ordinairement six semaines, il faut admettre que la baronne quitta Riga au mois d'août ou de septembre. Un tel voyage à un tel moment parait étrange.

Depuis le 15 février 1806 la Prusse était inquiète. Pendant près de six mois, elle ne sut se déterminer ni à la paix ni à la guerre. Elle avait ouvert des négociations à Paris, et d'autres, fort opposées, à Petersbourg.

Dans les premiers jours d'août, Frédéric-Guillaume III mobilisa son armée. La Russie, vers le même temps, refusa de ratifier la convention conclue le 20 juillet entre son ambassadeur d'Oubril et Clarke. A la fin d'août il y eut entre la Prusse et la Russie un échange de déclarations qui équivalait à une alliance formelle contre la France. Comment Mad. de Krudener osa-t-elle se mettre en route dans de telles circonstances? ou, comment, si elle avait ignoré l'état des choses à l'aller, ne hâta-t-elle pas son retour avant le commencement des hostilités? Le *Journal de l'Empire* du 16 septembre avait dit à propos de la mobilisation prussienne: «...Le général Rüchel, qu'on regarde comme le Don Quichotte de toutes ces dispositions, quelques centaines de jeunes officiers prussiens.... s'imaginent être de grands militaires parcequ'aux grandes parades de Potsdam ils savent défiler comme des machines et rester immobiles pendant des heures entières.... Il serait fort à désirer qu'ils vinssent à donner dans un bon bataillon qui n'entend rien à toutes ces merveilles de l'immobilité militaire; ils en recevraient une correction qui leur serait sans doute fort utile, et ils apprendraient la différence qui existe entre une armée de parade et les vieux vétérans de César...» Il y avait là tout au moins un avertissement.

La route qui mène de Königsberg à Memel et par conséquent à Riga resta libre jusqu'au milieu de juin 1807. [1]

Si donc la baronne se vît dans l'impossibilité de continuer en 1806 un voyage commencé, ce fut un voyage, non du sud au nord, mais du nord au sud et qui, selon les apparences, eût dû la mener, soit en Suisse, soit en France.

„*La reine Louise de Prusse s'était réfugiée à Königsberg. La baronne de Krudener l'y rencontra et ces deux femmes, de caractères si différents, devinrent bientôt des amies...*“ [2]

Encore une affirmation que dément l'histoire...! Il est impossible que Juliane ait vu la reine Louise à Königsberg en 1806.

[1] Le 2 novembre, par exemple, la comtesse de Voss écrit: «...*Die andern königlichen Kinder reisten heute (von Danzig) nach Königsberg ab...*» A la fin de janvier 1807, le général russe Buxdhöwen alla tranquillement du quartier général à Memel et de cette ville à son gouvernement de Riga. Le 7 mars, Kalkreuth, nommé au commandement de Danzig, put encore rejoindre son poste. Louise de Prusse elle-même, après un premier voyage de Königsberg à Memel (5-8 janvier 1807) en fit un second au milieu de juin. Comment la baronne de Krudener ne pût-elle exécuter ce que faisaient chaque jour des officiers et beaucoup de dames allemandes, russes, ou anglaises?...

[2] L'auteur de «*Frau von Krudener*» avoue n'avoir trouvé nulle part la confirmation de ce que dit Eynard au sujet de l'intimité de Louise de Prusse avec la baronne de Krudener. Il s'en console en pensant que peut-être les historiens allemands ont évité d'en parler, la plupart d'entre eux ayant écrit en un temps où la réputation de Juliane était fort compromise.

Eynard écrit: «...Moins éclairée sur la doctrine chrétienne, la reine accueillit avec joie des enseignements, où Mad. de Krudener répandait l'attrait d'insinuation qui lui était propre.... Le tumulte de ces jours avait favorisé en la voilant cette intimité qui demeura mystérieuse pour l'entourage de la reine...»

L'auteur genevois ne se laisse même pas troubler par le démenti indigné qu'il reçoit du grand duc Georges de Mecklenbourg, le frère de Louise: «...Mad. de Krudener n'a jamais exercé la moindre influence sur mon angélique sœur de Prusse, ni sur le roi son époux, qui jugeait parfaitement cette femme si tristement célèbre...»

Evidemment Eynard a été induit en erreur. Ce qu'il dit de l'ignorance religieuse de Louise est absolument ridicule: «...*Vor allem erfüllte die tiefste, innigste Religiösität ihr ganzes Wesen und schmückte sie mit allen lieblichsten Tugenden der Frau, die Gott gefallen...*» (Neun und sechzig Jahre am preussischen Hofe p. 159). On pourrait multiplier les citations en ouvrant le journal de Mad. de Voss, presqu'au hasard.

Le 13 octobre, veille de la bataille d'Auerstädt-Jena, Louise était à Weimar, d'où le général Rüchel la fit partir le 14 au matin, lorsque déjà grondait le canon. La fugitive gagna successivement Brunswick, Berlin, Schwedt, Stettin, Custrin, Graudenz, Ortenburg, Wehlau... et arriva à Königsberg, le 9 décembre à midi.

La grande maîtresse de Voss note à la date du 10 décembre: „La pauvre reine a de furieuses douleurs de tête..." et Hardenberg, qui vit Louise dans la matinée du même jour, écrit:... „Je trouvai la reine atteinte déjà de la fièvre typhoïde, dont elle ne se remit complètement que deux mois après à Memel..."

Le 22 décembre, l'état de la malade était devenu alarmant. Le 5 janvier 1807, il fallut partir en toute hâte pour *Memel*, un corps français menaçant la ville.

Point d'intimité, point d'entrevue possibles en de telles circonstances!...

Louise ne revint dans la vieille capitale prussienne que le 12 avril 1807. Elle y resta sept semaines et put alors recevoir la baronne de Krudener. On veut qu'elle ait couru les hôpitaux avec Juliane... Je ferai remarquer seulement que la reine, convalescente depuis peu, avait eu à soigner ses fils malades et se trouvait trop faible encore pour qu'on lui permît des fatigues d'apparat.

En somme, j'estime que partie de Riga pour une destination inconnue, Mad. de Krudener ne put dépasser Königsberg. Plutôt que de retourner en Livonie, elle resta dans la ville. Pourquoi?... je l'ignore. Peut-être parceque M. Louis de Krudener, un cousin de son mari, était chargé de relations diplomatiques auprès de la cour de Prusse,[1] et que Paul, alors âgé de vingt

[1] «...Le sieur d'Alopeus obtient la permission de s'absenter par congé et ordre de présenter comme chargé d'affaires le sieur Louis Krudener, frère de celui qui fut à Berlin...» (*Hardenberg*, mémoires II, p. 6. V, p. 317).

J'ai déjà dit que Louis de Krudener n'était pas le frère, mais le cousin du baron Alexis.

Il ne semble, du reste, avoir été chargé que de missions d'ordre secondaire. Son chef, l'ambassadeur Maximilien d'Alopeus l'aîné, ne voulant plus avoir de relations avec le comte de Haugwitz, chef du ministère prussien, on mit en avant le baron Louis, afin d'éviter les froissements.

deux ans, faisait sous les ordres de son parent et sous ceux du ministre André Eberhard de Budberg ses premiers pas dans la carrière paternelle?... peut-être tout simplement parcequ'elle espérait que d'un jour à l'autre les routes allaient se rouvrir...

En 1807, Mad. de Krudener vit à Königsberg la reine Louise logée chez la princesse de Solms-Braunfels. Elle réussit probablement à effacer de l'esprit de la souveraine les tristes impressions qu'y avait laissées le passé, mais il ne me semble pas admissible que les relations de l'ex-ambassadrice avec la reine aient pris le caractère d'intimité que leur prête Eynard.

La cour de Prusse s'opposa, du reste, au congé accordé à l'ambassadeur titulaire et celui-ci, de Pyrmont, où il était allé prendre les eaux, continua de diriger les négociations secrètes engagées avec Hardenberg retiré au Tempelhof. Dans les occasions importantes Gotthard Louis de Krudener fut assisté du comte Gustave de Stackelberg.

La comtesse de Voss (p. 252 à 296) parle souvent de Louis de Krudener, qu'elle nous montre à Danzig, le 3 novembre 1806, à Königsberg le 21 décembre, à Memel le 15 janvier, le 2 avril, le 18 avril 1807, etc.

Le chargé d'affaires russe servit-il d'intermédiaire au roi Frédéric-Guillaume dans ses négociations avec Riga?... On sait que le roi de Prusse était en relations avec les Zuckerbecker; il parla même un moment de se retirer dans la capitale de la Livonie : «...At that time the king of Prussia retired from Königsberg to Memel, and not thinking himself quite safe there, had even engaged a house at Riga...» (*Discours de l'ambassadeur Hutchinson* à la chambre des lords, cité par Hardenberg, mém. II, 366.)

Le ministre prussien donne à ces projets de retraite en Livonie une date, qui ne semble point absolument exacte, au moins est-elle en contradiction avec une lettre de Louise à son père du 17 juin, qui porte : «...*Wir sind vom Feinde gedrängt, und wenn die Gefahr näher rückt, so bin ich in die Nothwendigkeit versetzt, mit meinen Kindern Memel zu verlassen... Ich gehe, sobald dringende Gefahr eintritt, nach Riga...*» Hardenberg veut que ce dessein ait été formé avant la bataille d'Eylau. On voit que la famille royale y est tout au moins revenue vers les jours de Friedland, et qu'il ne serait pas absolument impossible que la reine Louise s'en soit entretenue plus ou moins ouvertement avec la baronne de Krudener.

Gotthard Louis de Krudener (1772-1845) était entré dans la diplomatie en 1788 et prit sa retraite en 1817, comme conseiller d'état et chambellan, pour aller vivre paisiblement dans sa propriété d'Ottensee près Hambourg. Son grand-père était l'oncle du mari de Juliane, dans la maison duquel il fut élevé.

André Eberhard, baron de Budberg, né en 1750, général d'infanterie en 1802, mort le 1er septembre 1812, ministre des affaires étrangères de 1806 à 1808, n'avait aucun lien de parenté avec les Krudener.

Comme le lecteur a pu s'en convaincre, les assertions d'Eynard relatives au séjour fait par Juliane à Königsberg sont manifestement inexactes. Est-il possible de rétablir sur ce point la vérité ?... Je désespérais d'y réussir, quand un document décisif me fut communiqué, avec la plus gracieuse obligeance, le Journal intime tenu par Juliette en 1806-1807. Ces pages quelquefois charmantes et qui respirent la sincérité la plus absolue permettent de reconstruire l'histoire de Mad. de Krudener à cette époque. On ne peut les lire malheureusement sans éprouver un vif sentiment de tristesse. Juliette s'y montre bonne, franche, aimable, spirituelle. Juliane, de son côté, y paraît sincère et vraie. On regrette doublement, après avoir vu ces pages, que des personnes aussi distinguées n'aient quitté Königsberg que pour se mêler aux cuistres et aux intrigants dont je vais avoir à parler.

Parties de *Riga* vers la fin de l'année 1806, Juliane et sa fille se trouvèrent arrêtées à Königsberg par l'invasion française. Après la bataille d'Eylau (8 février 1807), elles s'occupèrent toutes deux de procurer des secours aux nombreux blessés russes, prussiens, et surtout français, abandonnés sur le champ de bataille. La baronne reçut dans sa maison un officier français, catholique, fort malade (il était hydropique), qui mourut chez elle, muni des sacrements de son Eglise ; puis Juliette porta secours à un convoi de blessés français ramenés de Preussisch-Eylau.

Le 12 avril, la reine Louise venant du camp russe de Kydullen, arriva à Königsberg. Elle fit dire le 15 à Mad. de Krudener qu'elle serait heureuse de la voir. Juliane, accompagnée de la jolie comtesse Ouvarof[1] se rendit le même soir aux ordres de la

[1] Cette comtesse, que Mad. de Voss appelle « *bildhübsch* » avait déjà été reçue par Louise à Memel.

reine, logée chez sa sœur la princesse de Solms. Il y avait là un cercle assez nombreux, Mad. de Moltke, lord Gower, le prince d'Orange, un prince autrichien sans nez, quelques suédois, d'autres personne encore...

„...La Reine, écrit Juliette, a reçu maman à merveille. Elle fut „la seule embrassée deux fois en lui disant: „Combien j'ai souffert, „Madame de Krudener, depuis que nous ne nous sommes vues!“ „Maman lui répondit: „Eh! qui n'a pas souffert, Madame! souvent „les peines nous sont bien utiles!“

„On parla de Valérie, qu'elle loua beaucoup, de la guerre et „de la paix et maman lui dit franchement son opinion. Elle pen- „sait que la Reine, avec cette belle figure d'ange, ne devait point „haïr, que ces sentiments étaient encore plus affreux que les mal- „heurs mêmes, que Bonaparte était à plaindre aussi, qu'il ne „pouvait être heureux, et qu'il serait humilié à son tour. Là- „dessus Mad. Ouvarof s'écria: „Oui! avec deux cent mille hommes!“ „— „Même avec deux cent mille hommes!“ répondit Maman. „Jusqu'à présent les armées ont fait peu de chose.“ — „Rien n'est „plus à désirer que la paix, mais une paix durable!“ répondit la Reine. „Alors Maman reprit: „Je vous avoue, Madame, que nous sommes „trop bornées pour savoir ce qui se passera dans deux ans d'ici.“

„La Reine était rouge d'agitation. Toute sa figure peignait la „passion lorsqu'on parlait de Bonaparte et des Français, mais „Maman avec calme la contraria souvent, ce qu'elle n'est point „habituée à subir, je crois, et ajouta: „Vous me pardonnerez, „Madame, mais quand l'échafaud serait là (mettant la tête sur la „table), la vérité m'est plus chère que tout au monde.“

„Cependant après une longue conversation fort animée et peu „commune à la Cour et qui dura deux heures, la Reine reprit „sa bonté ordinaire et dit que sa sœur voudrait peut-être se „reposer, et on partit...

„Mad. Ouvarof était toute russe et prussienne et tenait un tout „autre langage, c'était assez naturel, et Maman à qui la Reine „adressait la parole presque toujours, n'était déconcertée par rien „et avec les égards dûs au rang et à la bonté du caractère de „la Reine lui dit tout ce qu'elle croyait devoir dire dans un entre- „tien qu'elle n'avait point cherché à amener et qui se présentait „naturellement, mais qui pouvait peut-être dans les mains de „la Providence être de quelque effet...

„...En revenant chez elle Mad. Ouvarof marqua à Maman tout „son étonnement de ce qu'elle avait parlé ainsi à la Reine, puis on „parla de sa superbe figure, qui n'a jamais été plus belle et Mad. „Ouvarof, en s'approchant du miroir, dit en s'adressant à Maman: „„Mais cependant je trouve ma figure plus piquante.“ Maman se contenta de dire: „Cependant la Reine est bien belle, Madame...“

Tel est le récit que fait Juliette du premier entretien de sa mère avec la reine Louise. Y en eut-il d'autres? Assurément! mais les extraits que j'ai sous les yeux n'en font pas mention. Je trouve seulement à la date du Vendredi 21 mai, la note suivante: „Aujourd'hui la matinée a été prise par une partie „manquée. La Reine avait fait prier Maman à midi et voulait „arranger un déjeûner dans les jardins qui bordent le Schloss-„teich. Nous y vîmes beaucoup de monde en arrivant, mais „c'étaient des spectateurs, car d'invités il n'y avait que Mad. de „L. G. et S. et quelques autres personnes. On nous apprit une „triste nouvelle de Danzig [1] et on nous renvoya sans même avoir „vu la Reine, qui nous envoya sa sœur pour nous décommander. „Il faisait un vent terrible, mais du reste le temps était beau. „Nous accompagnâmes Mad. de L. chez elle. Un prince d'Anhalt „vint aussi. Il a été souvent chez la Reine, qui nous a dit beau-„coup de bien de lui. [2] Il aime passionément Valérie, que la Reine „lui a prêté et pour le lire il n'a pas dormi de la nuit. Il a dit „à la reine qu'il avait reconnu Maman, sans l'entendre nommer, „que c'était l'idée qu'il se faisait de l'auteur de Valérie...“ [3]

[1] Danzig était à la veille de capituler (24-27 mai).

[2] On voit par cette phrase que la reine avait eu avec Mad. de Krudener quelques entretiens, dont les détails sont inconnus.

[3] La Radziwill, la Solms, toute la camarilla intime de la reine, Louise elle-même, qu'en pareille occasion sa grandeur n'attachait pas assez exactement au rivage, prenaient plaisir à cribler « Nöpel », le parvenu, de leurs traits plus ou moins acérés. Napoléon en avait été vivement irrité; de là ses propos de lieutenant sur la belle reine et sur le bel empereur.

Mad. de Krudener eut le droit de se montrer choquée du degré de haine qui animait en ce temps la malheureuse Louise. Les saillies de la reine avaient quelquefois l'air de partir d'un mauvais cœur. En voici un exemple:

«...Le 5 mai (1807) écrit Mad. de Rémusat (*Mém.* III, 137) l'impératrice (*Joséphine*) fut frappée d'un coup très sensible par la mort de son petit fils Napoléon. Cet enfant avait été enlevé à ses parents en peu de jours par la maladie qu'on appelle *le croup*. On ne peut se figurer le désespoir dans lequel tomba la reine de Hollande...»

Quelques lignes écrites à Tepliz, au mois d'août, donnent quelques renseignements supplémentaires sur le séjour de la baronne et de sa fille à Königsberg; ...„Le vieux Mayer a vu „Napoléon. Il ne lui trouve rien de méchant; sa figure lui plait, „mais le calme et le repos (peut-être apparent) de cette figure „sont effrayants, à ce qu'il dit. Il a été bien honnête, bien aimable „pour la Reine. Il lui a dit que le nuage de la prévention s'était „dissipé en la voyant de près, et qu'elle lui apparaissait comme un

Or, voici comment Louise, dans une lettre à son frère Georges, parle de cet évènement «...*Wir sind alle recht betrübt über den Tod des Kronprinzen von Holland; ich will eine neue Farbe erfinden, um den holden Zweig der Hoffnung aller Käse zu betrauern...*» Au fond la boutade est plus innocente qu'elle ne paraît au premier abord. La pauvre reine s'efforce dans toute cette lettre de cacher ses angoisses sous un masque de gaieté. «*Manchmal lach ich noch, es wird mir aber hart eingesalzen.*»

La lettre au prince Georges est du 30 juin 1807, écrite par conséquent un mois après le départ de Mad. de Krudener. Le 28 mai précédent, la reine, rendant compte à son frère du séjour à Königsberg, de la capitulation de Danzig, etc., avait conclu en ces termes: «..*Dass aber eine Seele, ein Gemüth, wie das meine, alles tief und lebhaft empfindet, ist natürlich... Aber wenn einmal alles durchgegangen, so finde ich mich auch wieder....*» C'est ce qui arriva. Au printemps de 1808, Louise écrivait à son père: ..«*Gewiss wird es besser werden: das verbürgt der Glaube an das vollkommenste Wesen. Aber es kann nur gut werden in der Welt durch die Guten. Deshalb glaube ich auch nicht, dass der Kaiser Napoleon Bonaparte fest und sicher auf seinem, jetzt freilich glänzenden Thron ist. Fest und ruhig ist nur allein Wahrheit und Gerechtigkeit, und er ist nur politisch, das heisst klug, und er richtet sich nicht nach ewigen Gesetzen, sondern nach Umständen..... Sie sehen wenigstens .. dass Sie auch im Unglück eine fromme ergebene Tochter haben, und dass die Grundsätze christlicher Gottesfurcht* DIE ICH IHREN BELEHRUNGEN UND IHREM FROMMEN BEISPIEL VERDANKE, *ihre Früchte getragen haben....*»

Mad. de Voss, en 1797, parlait avec admiration de la piété de Louise. Une lettre reproduite par M. Adolphe Martin (du 28 juin 1794) prouve qu'immédiatement après son mariage la princesse professait déjà les sentiments dont témoignent ses écrits de 1808.

Au surplus la correspondance de la reine Louise avec la baronne de Krudener a été conservée. Elle est déposé au ministère russe des affaires étrangères. Pourquoi Eynard, qui l'a eue entre les mains, ne l'a-t-il pas opposée au démenti indigné de Georges de Mecklenbourg? ....

Les contemporains et Frédéric-Guillaume lui-même ont attribué de l'influence sur la reine non à la baronne de Krudener, mais à Borowsky, alors pasteur à l'église de Neurossgarten (Königsberg).

„rayon du soleil et qu'il éprouvait l'ascendant de son âme et de „sa figure; qu'il désirait le lui prouver en lui rendant la province „qu'elle désirait. La Reine a répondu qu'elle ne voulait que la „paix que son mari désirait. „Oui, a-t-il répondu, mais le Roi veut „tout ravoir, ce qui est impossible! Choisissez la province que vous „aimez le plus!“ — „J'éprouve le sentiment d'une mère pour ses „enfants, a répondu la Reine, toutes me sont chères, mais puis- „qu'il le faut, je vous demanderai la Silésie?“... — „Qu'elle vous „soit donc rendue, quoique je l'aie déjà promise à l'Autriche!...“

Juliette ne dit pas de qui elle tenait cette anecdote.

Il y avait dans la religiosité de la reine un je ne sais quoi de mystique, mais l'on ne saurait affirmer que la baronne Juliane y ait été pour quelque chose. Une lettre écrite après la paix de Tilsit à Mad. de Berg, porte: «...*Dennoch ist der König grösser als sein Widerfacher. Nach Eylau hätte er einen vortheilhaften Frieden machen können, aber da hätte er freiwillig mit dem bösen Princip unterhandeln und sich mit ihm verbinden müssen. Jetzt hat er unterhandelt, gezwungen durch die Noth, und wird sich nicht mit ihm verbinden. Das wird Preussen einst Segen bringen — das ist mein fester Glaube...*»

La lettre au prince Georges dont j'ai donné un fragment, nous présente en juin 1807 Alexandre, non pas comme l'ange *blanc*, mais comme le bon ange (expression familière déjà à Mad. de Voss): «...*Wir haben uns so mit Leib und Seel' an den guten Engel verschrieben (nicht an den Doktor Faust, wie Zastrow wollte), dass nichts in der Welt geschehen kann, als mit ihm und durch ihn...* Mais je suis éloignée d'être de l'opinion de M. Pangloss, aussi faut-il dire que lorsque le bon philosophe écrivait sa philosophie, le diable n'avait pas apparu encore aux hommes sous des formes humaines..... »

Louise a été la victime expiatoire des fautes de son temps et de ses propres étourderies. Son martyre a fait pardonner les convoitises et les défaillances des politiques prussiens de 1806, la guerre follement commencée avant d'avoir été préparée, conduite au hasard, et qui, dès les premières défaites, faillit aboutir à une paix sans dignité. Quand les meneurs du jour, Haugwitz, Beyme, Lombard, Zastrow... ne parlaient que de soumission, Louise osa parler de résistance. Elle tint haut un assez long temps, non le drapeau particulier de la Prusse, mais la bannière de l'Allemagne unie. Tous ceux qui ne désespéraient pas de la patrie se serrèrent autour d'elle. Pourquoi faut-il qu'on l'ait descendue de son piédestal pour la mêler à Tilsit à des marchandages sans noblesse!... Elle pleura au retour: ses larmes lui ont rendu l'histoire indulgente et l'ont en quelque sorte sacrée. «*Ihr Name*, a dit justement von Ranke, *ist mit einem poetischen Anhauch umgeben und durch Pietät geheiligt...*»

Les dames de Krudener quittèrent Königsberg avant la reine. Le 2 juin elles partirent pour Tepliz.

Juliette écrit :

— „Août 1807. Nous avons reçu une intéressante lettre de „Mayer. Il écrit à Maman et lui donne bien des détails sur Königs- „berg. Pendant une absence qu'il a faite, il est venu un général „français qui a demandé de nos nouvelles et a trouvé notre loge- „ment, a demandé ce que faisait la bonne Juliette. La vieille Mayer „n'a pu retenir son nom. Heureusement il a écrit une lettre ! C'est „Frégeville, qui était à l'armée, et dont Maman a ignoré l'existence, „du moins si près de nous.

„Dans le premier moment j'ai presque regretté de ne pas être „à Königsberg. Nous aurions sûrement revu des connaissances et „à en juger par Frégeville, ils ne nous ont pas oubliées, mais „lorsque j'ai vu plus loin que Rüchel a eu l'idée de défendre la „ville, qu'on a bombardée deux jours, qu'une partie des faubourgs „a brûlé, ainsi que quinze moulins, j'ai pensé que c'était pour le „mieux ! D'autres généraux français ayant appris que Maman avait „secouru des Français, ont prié Mayer de la remercier en leur nom „et ont même dit qu'ils en parleraient à l'Empereur ! Arnim[1] „a fait mettre dans la *Vesta* un poëme pour Maman. Cette „publicité pour une chose aussi simple que celle de secourir de „pauvres blessés lui fait de la peine, d'autant plus que c'est Klein „qui en a tout le mérite....“

[1] Je ne sais quel est cet Arnim ; je suppose qu'il s'agit du diplomate-littérateur Charles Otton Louis, plutôt que de Louis Achim d'Arnim, le mari de Bettina Brentano.

La lettre de Frégeville, remplie des expressions d'un sincère et vif attachement, invitait les dames de Krudener à faire le voyage de France et à passer l'été dans son château du Languedoc.

— „C'est une invitation qu'on serait tenté d'accepter!...“ remarque Juliette. „Cette chère France, quand la reverrons-nous?...“

Hélas! les jours paisibles, les jours de bonheur avaient fui pour toujours! Les deux pauvres femmes ne s'appartenaient plus!...

Le 17 mai 1807, à Königsberg, Mad. de Krudener était entrée en relation avec les premiers coureurs de l'armée chiliaste. Elle avait eu quelques heures d'entretien avec le fameux Adam Muller, du Meisenbacherhof près Nussloch, grossier paysan, dont l'Eternel avait fait un prophète, chargé d'une mission auprès du roi de Prusse. [1]

Muller avait conté à la baronne l'histoire de sa vocation:

En 1805, huit jours avant Noël, il avait eu une vision. Une figure blanche lui avait annoncé que la guerre allait s'allumer entre la Prusse, la Russie et la France. „N'en dis rien!.." avait recommandé le spectre.

Au bout d'un an, nouvelle apparition du même fantôme, qui cette fois parla autrement. „Pars, dit-il à Muller; va trouver le Roi! qu'il se convertisse et qu'il convertisse son peuple! qu'il demande grâce au Tout-Puissant et qu'il se repente de ses iniquités!.. Dis-lui qu'il ne se fie ni à la valeur de ses soldats ni à la multitude de ceux de ses alliés; il ne saurait attendre de secours que du Dieu vivant..!"

Quinze jours après surgit un vieillard à cheveux gris, qui tenait sous le bras l'Ancien Testament et le Nouveau. Le vieillard ouvrit le livre et lut à haute voix les prophéties d'Esaïe, depuis le chapitre 58 jusqu'au 65e.

Quand il eut fait: „Va! répète au Roi ce que tu viens d'entendre! commande lui, au nom de l'Eternel, de faire selon ce qui est écrit! qu'il sanctifie le sabbat et qu'il revienne à Dieu!.. S'il se soumet aux volontés du Très-Haut, les Français seront

[1] Frédéric-Guillaume, sans être un chiliaste décidé, avait pris quelque chose de la doctrine en vogue dans la première partie du siècle, au moins d'après M. Emile Guers (*Israël aux derniers jours*. p. 197).

dispersés, comme une paille légère l'est au souffle du vent; l'Eternel fera éclater ses prodiges, le Roi verra fuir ses ennemis, et la France sera partagée entre les chefs des nations!.. Si, au contraire, il refuse de se soumettre aux ordres du Seigneur, annonce-lui qu'au fléau de la guerre vont se joindre le fléau de la peste et le fléau de la famine!.."

Muller ne remuant pas, à quelques jours de là parut un jeune homme, menaçant et terrible. Il reprocha au prophète son peu d'obéissance. „Le sang versé retombera sur ta tête! pars donc et va trouver le Roi!.. que crains-tu?.. L'Eternel guidera tes pas! Tu passeras sans danger à travers les armées et la mer en furie ne pourra rien contre toi!.. va donc! ne prends avec toi aucun argent! emporte un pain seulement pour ta subsistance! le Seigneur veillera sur toi!.."

Muller aussitôt avait pris congé de sa femme et de ses enfants, il avait donné un dernier regard à son champ et s'était mis en route. „Je parlerai au Roi; je lui parlerai certainement! Je ne crains point ceux qui ne peuvent tuer que le corps!.."

Et pour finir il déclara que Bonaparte était un châtiment envoyé aux hommes par l'Eternel!..

Désormais les Adam Muller allaient se presser en foule sur le chemin de la baronne!..

Mad. de Krudener se rendit à Dresde, d'où elle passa en Silésie, dans l'intention de visiter les communautés moraves de Herrenhut.

Les frères occupaient plusieurs villages des environs de Bauzen. En apparence ils ne se mêlaient que de prières, mais les pires ennemis de Napoléon, quand il cherchaient un refuge, le trouvaient auprès d'eux. Dumouriez naguère avait habité un de leurs villages. Une sorte d'affiliation les unissait aux mécontents de l'Allemagne, de la Suède et de la Suisse. Ils ne conspiraient certainement pas, mais leurs croyances religieuses les mettaient en communion avec les sectaires opposés à l'ange de l'abîme, Apollyon, et sans le savoir peut-être, ils servaient d'intermédiaires entre les membres de l'invisible Eglise des Piétistes et ceux de cette autre invisible Eglise qui, en 1808, allaient fonder le *Tugendbund.*

La baronne, arrivée à Klein Welck, l'un des hameaux moraves, y vit plusieurs amies de Jung-Stilling, la comtesse Werther, qui avait connu Saint Martin le théosophe, la comtesse Henriette de Hohenthal, et les deux nièces de cette dame, Mesd. Wilhelmine et Fréderique.[1]

Mad. de Krudener resta trois semaines en leurs compagnie. Accueillie d'abord avec une certaine défiance, car on la trouvait un peu exagérée et trop facile à croire aux visions et aux prodiges, elle réussit à effacer cette première impression en prodiguant les soins les plus tendres et les plus dévoués à une jeune dame russe dont le mari venait de mourir subitement.

Il ne semble pas cependant que les chefs moraves aient partagé l'engouement des dames de Hohenthal pour leur visiteuse. Un des pères de la communauté, le vieux Baumeister, quand Juliane lui

[1] «*Sendschreiben geprüfter Christen an.....Jung.*» Lettres du 8 décembre, 23 décembre 1807, 8 mai 1808.

dans les montagnes de la Suisse une santé qui souffre du climat salubre et assez modéré de Berlin; mais votre résolution est prise et je sais que mes remontrances ne vous ébranleront point. Je me dois ces observations à moi-même, et mets sur votre conscience les suites que votre détermination peut avoir pour nous et pour nos enfants. Vous verrez par la date de cette lettre que je suis encore à Custrin, ce qui me gène beaucoup. Puisque vous étiez absolument décidée à quitter ma maison, pourquoi m'en avez-vous informé quelques jours seulement avant votre départ? Comment Sophie va-t-elle revenir ici? Il n'est pas douteux que vous eussiez trouvé plus facilement à Tepliz qu'à Bareith une personne convenable qui pût la ramener ici. Je crains qu'elle ne se trouve forcée de voyager avec des inconnus ou de voyager seule. Je vous en prie, renvoyez la moi par le plus court et plutôt seule qu'accompagnée de personnes douteuses. Engagez pour ce voyage une femme de chambre munie de bonnes recommandations et un domestique. Puissiez-vous, chère amie, n'avoir jamais à vous repentir de la résolution que vous avez prise, et qui va de nouveau rendre étrangers l'un à l'autre les membres de notre famille, nos propres enfants. Je fais les vœux les plus sincères pour votre santé et pour votre bonheur. J'embrasse tendrement Juliette et suis de cœur et d'âme votre sincère et dévoué ami."

La baronne venait de passer quelques semaines dans l'intimité de gens qui, sans être des littérateurs de profession, s'étaient acquis un certain renom littéraire. Les succès du prince de Ligne la séduisirent; elle voulut suivre son exemple et résolut d'écrire.

C'était alors, avec la harpe et la broderie au tambour, l'occupation favorite des belles dames. Aux hommes l'épée, aux femmes la plume!.. Elles avaient débuté vers la fin du 18e siècle. Au commencement du 19e, ce fut pour elles une affaire de mode. Les mères avaient parfilé; les filles écrivirent. Il n'y avait plus de vieille noblesse et il n'y en avait pas encore de nouvelle; l'esprit seul et l'éducation distinguaient les personnes nées des parvenues: chacune voulut faire ses preuves. Mad. de Genlis, Mad. de Duras, Mad. de Souza, Mad. ou Mlle. de Coigny, Mad. de Rémusat... se mirent à faire du roman, tout comme Mad. de Montolieu et Constance Pipelet, princesse de Salm.

Le plus illustre des écrivains français de 1802 était une femme, dont l'existence passée offrait avec celle de Juliane une analogie, tout au moins extérieure. La baronne de Staël, un peu plus jeune que la baronne de Krudener, était fille d'un ministre d'état; Juliane fille d'un sénateur. Ambassadrices toutes deux, toutes deux vivaient loin de leurs maris, qui moururent, je crois, la même année. La ressemblance n'allait pas plus loin. Le caractère de ces dames, leur tour d'esprit, leur figure surtout faisaient, de l'une tout l'opposé de l'autre. La vie de Juliane avait été troublée par de tendres sentiments: on pourrait presque dire qu'elle se montra toujours trop femme; Mad. de Staël avait eu des passions plus nombreuses et surtout plus vives. A l'instar de Mad. Rolland, elle avait essayé, à force d'agitation, de se transformer en homme et s'irritait presque de n'y avoir point réussi.

La première visite de Mad. de Krudener arrivée à Genève fut naturellement pour Mad. de Staël. Elle se rencontra à Coppet avec

d'autres femmes-auteurs, Mad. Rilliet Huber et Mad. Necker de Saussure.

Pendant que ces dames causaient littérature et philosophie,[1] Sophie et Paul demeurés à Berlin, remarquaient que la santé de leur père déclinait et en avertissaient leur mère. Elle, dans son étourderie, ne prit pas garde à ce qu'ils lui mandaient. Elle suivait un traitement du Dr. Butini, et se rajeunissait à force de sel d'Epsom; le démon littéraire s'était emparé d'elle; enfin Mad. de Staël venait de lui promettre de la présenter à M. le vicomte de Châteaubriand.

Au mois de décembre Juliane rafraîchie se mit en route pour Paris. Il s'agissait de soumettre au jugement de l'auteur d'Atala le roman de *Valérie* ébauché à Genève, la *Cabane des Lataniers*, *Elisa*, *Alexis*.., je ne sais quoi encore. La connaissance de M. le vicomte fut bientôt faite: il cherchait le bruit autant et plus que sa nouvelle amie.

Le *Génie du christianisme* était sous presse. Deux jours avant la mise en vente de la première édition, la baronne de Krudener reçut un exemplaire d'auteur.

M. de Châteaubriand, dans le dessein de se concilier certains suffrages, feignait de craindre Bonaparte, avec qui il était alors en coquetterie règlée et à qui il dédia plus tard la seconde édition du livre: la discrétion la plus absolue fut recommandée à la baronne.

Quel contre temps! il eût été si doux de se vanter d'une faveur que n'avait point obtenue la célèbre Mad. de Staël!..

Le hasard bienveillant se mêla d'arranger les choses.

Juliane avait laissé traîner les volumes sur la table de son salon; elle-même était sortie quand Mad. de Staël parut. Celle-ci était sans doute attendue, car les gens lui déclarèrent aussitôt que Mad. la baronne n'allait pas tarder à rentrer, que Mad. la baronne avait

[1] Eynard écrit naïvement que ces femmes si bien douées approfondirent les mystères de la littérature, de la philosophie et de la science. De tels éloges sont ridicules. Mad. Necker de Saussure était la seule du quatuor qui sût réellement quelque chose. Elle était la cousine de Mad. de Staël, la fille du célèbre de Saussure, la nièce du célèbre Bonnet, et donnait à ses enfants des leçons de latin, de physique, d'histoire naturelle et de musique. Juliane auprès d'elle était ignorante comme une petite carpe. On pourrait soutenir que ce fut précisément cette absence complète de notions positives qui livra Juliane, dont l'éducation avait été toute sentimentale, aux pires séductions de l'imagination et du cœur.

bien recommandé qu'on priât Mad. la baronne de l'attendre un moment!.. Pour le faire court, la visiteuse entre et s'asseoit, puis jette les yeux sur le livre abandonné là par mégarde. Elle feuillette, elle lit, et Mad. de Krudener n'arrivant pas, elle finit par emporter l'ouvrage, dans le dessein de l'achever à loisir. On apprit de la sorte que Châteaubriand avait pour la Livonienne des complaisances qu'il refusait à la Genevoise.

Ce pendant M. de Krudener s'affaiblissait de plus en plus. Paul suppliait sa mère de venir consoler les derniers jours du malade; mais toujours affairée, la baronne ne se rendit point encore aux instances de son fils. „Incessamment!.." pensait-elle et rentrait dans le tourbillon. Elle s'était éprise du bellâtre Garat, le célèbre chanteur de romances. [1]

M. de Krudener mourut, sans avoir revu sa femme, le 14 juin 1802.

La veuve resta encore deux mois à Paris, puis elle partit pour Genève. De Genève elle alla à Lyon, où, assure-t-on, une occasion de mariage se présentait pour Juliette.

„Peu à peu, dit Eynard, les séductions du monde reprirent leur empire; la danse du châle fut essayée de nouveau et obtint de grands succès. Sa fille y avait la plus large part, et c'était pour elle que Mad. de Krudener s'y prêtait. Malgré la santé et la fraîcheur qu'elle avait retrouvées par les soins du Dr. Butini, elle savait qu'elle n'était plus pour longtemps en possession des grâces de la jeunesse et elle visait à se procurer des avantages plus durables en se faisant un nom dans les lettres.

Dans ce but *Valérie* avait été soumise aux critiques de plusieurs hommes de goût, corrigée et retravaillée avec soin, mais Mad. de Krudener n'ignorait pas que le succès a d'autres éléments que le mérite, et elle tenait trop à réussir pour ne pas s'y préparer par tous les moyens possibles.... Elle avait fait un choix de prôneurs et de patrons dévoués qui devaient la seconder avec zèle et au premier rang figurait le docteur Gay..."

[1] Les curieux de cancans trouveront ceux de l'époque dans le volume publié par le bibliophile Jacob (P. Lacroix) sur Mad. de Krudener. Je dois les avertir cependant que cet ouvrage, des plus médiocres, fourmille d'erreurs graves. Il n'est pas une phrase du livre qui ne soit sujette à caution.

Jean Antoine Gay, le médecin parisien de Mad. de Krudener, ne répugnait pas aux pratiques d'un certain charlatanisme. Il luttait contre Portal, dont l'autorité était toute puissante et se cherchait volontiers des appuis endehors du corps médical. Homme d'imagination du reste et qui ne reculait point devant le paradoxe, quand ce paradoxe pouvait le servir! N'est-ce pas lui qui, en 1810, au temps du blocus continental, composa une savante dissertation pour démontrer que le sucre de canne empoisonne? Il n'était pas plus difficile en 1803 de *prouver* que Mad. de Krudener, en attendant qu'elle consentît à devenir la reine des romancières, était la reine des danseuses.

Car, pour commencer, Juliane exigea qu'on louât sa danse.

La danse du châle! Cela avait été imaginé à Naples, par une courtisane devenue ambassadrice, Emma Lyon, duchesse de Hamilton. „Il suffisait de lui donner une pièce d'étoffe, pour qu'elle se drapât, soit en fille de Lévi, soit en matrone romaine, soit en Hélène ou Aspasie. Toutes les traditions à cet égard lui étaient familières, et elle imitait également bien les bayadères de l'Inde et les almées de l'Egypte. Ce fut elle qui inventa la voluptueuse danse du châle, danse si ravissante quand on la lui voyait éxécuter..."

Le 3 janvier 1803, la baronne, en quête de célébrité, écrivit de Lyon au Dr Gay: „..Mon ami, c'est à l'amitié que je confie cela; je suis honteuse pour Sydonie *(héroïne d'un roman en préparation, ici Mad. de Krudener elle-même)*, car je connais sa modestie; vous savez qu'elle n'est pas vaine; j'ai donc des raisons plus essentielles qu'une misérable vanité pour elle, pour vous prier de faire ces vers et bientôt. Dites surtout qu'elle est dans la retraite et qu'à Paris seulement l'on est apprécié! Tâchez qu'on ne vous devine pas! Faites imprimer ces vers dans le journal du soir! Il est vrai que Sydonie a été peinte pour sa danse dans Delphine. Lisez le, cela vous plaira. Mais qu'on ne

dise pas que c'est dans Delphine qu'on l'a peinte!.. Veuillez payer le journal!... Si le journal ne voulait pas s'en charger, ou qu'il tardât trop, envoyez les moi écrits à la main, et on les insérera ici dans un journal. Vous obligerez beaucoup votre amie... Vous connaissez sa sauvagerie, son goût pour la solitude et son peu de besoin de louanges..."

Le 6 janvier, nouvelle lettre. Mad. de Krudener devient pressante: „..Avez-vous lu Delphine?.. Mad. de Staël a dit à Sydonie qu'elle avait voulu peindre sa danse et vous la trouverez au premier volume. Delphine y danse un pas polonais au bal de Mad. de Vernon. Elle a, selon la remarque de plusieurs personnes, peint la figure, la manière de parler, l imagination de Sydonie... Je vous ai prié d'envoyer les vers à Sydonie; nous les ferons imprimer ici. Mais tout en disant qu'on avait peint son talent pour la danse, il ne faut pas dire *on*, mais simplement dire: Un pinceau savant peignit ta danse; tes succès sont connus; tes grâces sont chantées comme ton esprit et tu les dérobes sans cesse au monde; la retraite, la solitude sont ce que tu préfères; là, avec la piété, la nature et l'étude heureuse, etc. etc..."

Gay envoya un brouillon, que Sydonie revit avec soin:

„...Nous te vîmes, nous nous pressâmes autour de toi, au jour où tu exerçais la séduction de l'élégance, l'empire de la beauté, au jour, où certaine de la palme du génie, tu ne dédaignas pas le prix des talents. Alors même un chantre ingénieux osa marier sa voix légère à la voix grave des sages, te fit sourire au tableau riant de ta danse enchanteresse; mais ces jours ne s'évanouissent-ils pas au bruit du coup dont le ciel t'a frappé..."

Le 1er mars 1803, Mad. de Krudener écrivait à Mad. Armand:

„...Ma santé a beaucoup gagné. Nous avons été entraînées à huit bals de suite. J'ai veillé huit nuits sans m'en ressentir. Quel bonheur! Je ne finirais pas si je vous disais combien je suis fêtée; il pleut des vers; la considération et les hommages luttent à qui mieux mieux. On s'arrache un mot de moi comme une faveur; on ne parle que de ma réputation d'esprit, de bonté, de mœurs. C'est mille fois plus que je ne mérite, mais la Providence se plaît à accabler ses enfants, même de bienfaits qu'ils ne méritent pas..."

Cependant l'esquisse de Mad. de Staël n'avait pas satisfait la vanité de la danseuse:

„...Jamais la grâce et la beauté n'ont produit sur une assemblée

nombreuse un effet plus extraordinaire. Cette danse étrangère a un charme, dont rien de ce que nous avons vu ne peut donner l'idée. C'est un mélange d'indolence et de vivacité, de mélancolie et de gaieté tout à fait asiatique. Quelquefois, quand l'air devenait plus doux, Delphine marchait quelques pas, la tête penchée, les bras croisés, comme si quelques souvenirs, quelques regrets, étaient venus se mêler soudain à tout l'éclat d'une fête, mais bientôt reprenant sa danse vive et légère, elle s'entourait d'un châle indien qui, dessinant sa taille et retombant sur ses longs cheveux, faisait de toute sa personne un tableau ravissant.

Cette danse expressive et pour ainsi dire inspirée exerce sur l'imagination un grand pouvoir; elle nous retrace et les idées et les sensations poétiques, que, sous le ciel d'Orient, les plus beaux vers peuvent à peine décrire.

Quand Delphine eut fini de danser, de si vifs applaudissements se firent entendre, qu'on put croire un moment tous les hommes amoureux et toutes les femmes subjuguées....."

Gay probablement ne fit pas mieux que n'avait fait la baronne de Staël; aussi, Juliane ne rencontrant personne qui pensât de sa danse tout le bien qu'elle désirait qu'on en crût, prit-elle le parti de se louer elle-même :

„...Je la vis *(c'est Gustave de Linar qui écrit; il regarde du dehors un bal où figure Valérie)* environnée de plusieurs personnes, qui lui demandaient quelque chose; elle paraissait refuser, et mêlait à son refus un charmant sourire, comme pour se faire pardonner. Et je me disais: — „Elle se défend de danser la danse du châle, elle dit qu'il y a trop de monde. Bien, Valérie, bien! ah, ne leur montrez pas cette charmante danse; qu'elle ne soit que pour ceux qui n'y verront que votre âme, ou plutôt qu'elle ne soit jamais vue que par moi, qu'elle entraîne à vos pieds avec cette volupté qui exalte l'amour et intimide les sens.

...Il n'y eut plus qu'une vingtaine de personnes dans la salle. Alors je vis le comte avec une femme couverte de diamants et de rouge, s'avancer vers Valérie; je la vis la presser, la supplier de danser; les hommes se mirent à genoux; les femmes l'entouraient; je la vis céder: moi-même, enfin, entraîné par le mouvement général, je m'étais mêlé aux autres pour la prier, comme si elle avait pu m'entendre; et quand elle céda aux instances, je sentis un mouvement de colère.

...Valérie demanda son châle, d'une mousseline bleu-foncé; elle écarta ses cheveux de dessus son front; elle mit son châle sur sa tête; il descendit le long de ses tempes, de ses épaules; son front se dessina à la manière antique, ses cheveux disparurent, ses paupières se baissèrent, son sourire habituel s'effaça peu à peu, sa tête s'inclina, son châle tomba mollement sur ses bras croisés sur sa poitrine, et ce vêtement bleu, cette figure douce et pure, semblaient avoir été dessinés par le Corrège, pour exprimer la tranquille résignation; et quand ses yeux se relevèrent, que ses lèvres essayèrent un sourire, on eût dit voir, comme Shakespeare la peignit, la Patience souriant à la Douleur auprès d'un monument.

Ces attitudes différentes, qui peignent tantôt des situations terribles, et tantôt des situations attendrissantes, sont un langage éloquent puisé dans les mouvements de l'âme et des passions. Quand elles sont représentées par des formes pures et antiques, que des physionomies expressives en réalisent le pouvoir, leur effet est inexprimable. Milady Hamilton, douée de ces avantages précieux, donna la première une idée de ce genre de danse, vraiment dramatique, si l'on peut dire ainsi. Le châle, qui est en même temps si antique, si propre à être dessiné de tant de manières différentes, drape, voile, cache tour à tour la figure, et se prête aux plus séduisantes expressions. Mais, c'est Valérie qu'il faut voir; c'est elle qui, à la fois décente, timide, noble, profondément sensible, trouble, entraîne, émeut, arrache des larmes, et fait palpiter le cœur comme il palpite quand il est dominé par un grand ascendant; c'est elle qui possède cette grâce charmante qui ne peut s'apprendre, mais que la nature révèle en secret à quelques êtres supérieurs. Elle n'est pas le résultat des leçons de l'art; elle a été rapportée du ciel avec les vertus; c'est elle qui était dans la pensée de l'artiste qui nous donna la Venus pudique, et dans les pinceaux de Raphaël.... Elle vit surtout avec Valérie; la décence et la pudeur sont ses compagnes; elle trahit l'âme en cherchant à voiler les beautés du corps.

Ceux qui n'ont vu que ce mécanisme difficile et étonnant à la vérité, cette grâce de convenance qui appartient plus ou moins à un peuple ou à une nation, ceux-là, dis-je, n'ont pas l'idée de la danse de Valérie.

Tantôt, comme Niobé, elle arrachait un cri étouffé à mon âme déchirée par la douleur ; tantôt elle fuyait comme Galatée et tout mon être semblait entraîné sur ses pas légers. — Non, je ne puis te rendre tout mon égarement, lorsque, dans cette magique danse, un moment avant qu'elle finît, elle fit le tour de la salle en fuyant, ou en volant plutôt sur le parquet, regardant en arrière, moitié effrayée, moitié timide, comme si elle était poursuivie par l'amour....“

Après avoir tristement éprouvé que les succès galants n'étaient plus de son âge et que même le pas du châle laissait le spectateur un peu froid, Mad. de Krudener, ambitieuse de renommée, d'où qu'elle vînt, se rabattit sur les triomphes de l'esprit.

Vers le milieu de mars 1803 elle écrivit à sa belle-fille Sophie:

„...Paris ne me tentait pas; je suis à peu près blasée sur les succès; je ne les recherche encore que pour ma *Valérie;* je pense que cet ouvrage fera grande sensation...

„Valérie est en deux volumes. Le plan en est simple, les détails heureux; le style me paraît bon. J'ai vu pleurer les âmes sensibles, et j'ai entendu dire aux gens d'esprit qu'il y avait beaucoup d'esprit et de goût. Je crois que l'ouvrage est bon; il est pieux, moral, et rempli de ce qui parle à l'imagination.

„C'est la réussite de Valérie qui me fait désirer d'aller à Paris. Vous savez combien il faut faire par soi-même pour les journalistes, enfin travailler au succès d'un premier ouvrage, pour faire ensuite paresseusement imprimer sur sa réputation. Je crois que Saint-Pierre, Ducis, Châteaubriand et Geoffroy en parleront avantageusement... Vous savez qu'il ne suffit ni de l'esprit ni du génie pour réussir, ni de la bonté des intentions: tout a son charlatanisme...."

„...Valérie, dit M. Eynard, parut en décembre 1803 avec la date 1804.[1] Toutes les batteries de Mad. de Krudener étaient montées pour saluer son apparition. Aucune ne manqua son effet... Elle-même ne se fit pas défaut, et pendant plusieurs jours se dévouant avec la plus persévérante ardeur à assurer son triomphe, elle courut les magasins de mode les plus en vogue,

[1] « *Valérie ou Lettres de Gustave de Linar à Ernest de G...* » 2 vol. sans nom d'auteur, chez Henrichs, rue de la Loi à Paris.

pour demander incognito, tantôt des écharpes, tantôt des chapeaux, des plumes, des guirlandes, des rubans *à la Valérie*... Grâces à ce manège, elle parvint à exciter dans le commerce une émulation si furieuse en l'honneur de Valérie que pour huit jours au moins tout fut *à la Valérie*..."

Le livre cependant ne fit pas la grande sensation sur laquelle l'auteur s'était cru en droit de compter.[1] On peut même dire que, s'il eut quelque succès, ce fut en pays étranger plutôt qu'à Paris.[2] C'est qu'aussi la langue de l'auteur était par trop défectueuse pour des Français! Jamais l'imprécision des termes n'avait été portée aussi loin, ni l'indécision des caractères!... A la lecture de ces deux volumes les vers des Perraults remontent involontairement à la mémoire et l'on songe malgré soi à leur

„....ombre de cocher,
armé de l'ombre d'une brosse...!"

En Allemagne et en Prusse, où personne ne lut le livre qu'à travers une sorte de traduction extemporanée, il trouva à qui plaire.

Ce n'est pas que le vague dont je me plains soit répandu sur l'ouvrage d'une manière uniforme!... Non!.. Ce sont principalement les morceaux d'apparat, travaillés et retravaillés avec soin par Mad. de Krudener elle-même qui en souffrent. Les phrases clapotent monotones et troublées; au bout d'un moment, si on lit encore, on ne comprend plus. Ça et là, je dois le dire, se rencontrent quelques pages de pur remplissage, qui sont plus simples, plus justes d'expression — et peut-être d'une autre main.

Valérie est un roman par lettres, comme quantité d'autres de la fin du 18e siècle, comme *Werther*, comme les *Ultime Lettere de Jacopo Ortis*, qui venaient de paraître et que Mad. de Krudener imite de loin en loin, assez discrètement toutefois.

Il s'agit d'un Monsieur du Nord qui vit avec un autre Monsieur qui est marié. L'homme du Nord — on ne sait pourquoi —

[1] «...M. de Saint Pierre a dîné chez nous. Il nous a apporté l'éloge qu'il avait fait de *Valérie*. Il est écrit avec beaucoup de bonté, mais sans enthousiasme...» (*Journal* de Juliette, cité par *Revue suisse* 1884.)

[2] Deux traductions allemandes parurent presque simultanément en 1804, l'une à Leipzig, l'autre à Hambourg. Le prince de Ligne publia en 1807 une suite de Valérie (*Oeuvres compl.* XXIX). Eynard dit que c'est un pastiche-charge des façons d'écrire de Mad. de Krudener.

s'est épris, en tout bien tout honneur, de la comtesse de M*..., la femme de son ami. Cette comtesse est grosse; elle accouche, l'enfant meurt, et les parents pour se divertir de leur chagrin entreprennent un petit voyage.

Gustave de Linar, l'homme du Nord, resté seul à Venise, cherche à se consoler. Il se fait une Valérie postiche, un mannequin vivant, qu'il habille comme l'est habituellement Mad. de M*... L'arrivée d'un escogriffe assez mal mis dérange le *pur* jeune homme au moment où, à force de se rappeler sa maîtresse, il va l'oublier avec une fille.

Enfin désespéré, l'amant s'apprête à fuir sa dame et Venise, quand un incendie providentiel embrase quelques rideaux non loin de la chambre où Valérie, de retour, dort du sommeil de l'innocence. Gustave éteint le feu, puis s'introduit dans l'appartement de Mad. de M*..., au moment où celle-ci rêve tout haut de lui. Ivre d'amour, il se jette sur la main de son adorée; l'anneau nuptial de la comtesse se rencontre sous ses doigts. Le contact de cet objet rend à Gustave un semblant de raison. Il se retire, „...J'ai pu m'éloigner de toi! Je t'ai respectée, ô Valérie! tiens moi compte de ce sublime courage! il anéantit toutes mes fautes!...“ [1]

Pour terminer — car il faut un dénouement! — l'auteur fait mourir son Gustave de phtisie amoureuse.

Des incidents puérils à travers tout cela et du merveilleux de portière, une chute dans un cimetière, — présage de mort — des

[1] Cet épisode est manifestement imité de Foscolo, mais l'auteur italien est resté bien loin du matérialisme de la baronne. «...Jo l'ho sentita sospirare fra il sonno; mi sono arretrato, respinto da una mano divina...»

«...Dans l'air qu'elle respire il sent frissonner l'aile
Du séraphin jaloux qui veille à son côté!...»

Point de bague ni d'objet qui la remplace!... Aucune de ces réflexions où se complait l'auteur de Valérie: «...Jamais le plus séduisant désordre ne m'eût ainsi troublé!...»

La première édition des *Ultime lettere*, parue en 1800, était à peu près inconnue en France. Elle donnait une lettre (17 marzo) absolument politique, où Bonaparte n'était pas flatté: «...Che importa ch' abbia il vigore e il fremito del leone, se ha la mente volpina?...»

Dans la première édition de Valérie, on trouve un morceau du même genre, je veux dire quelque peu frondeur, au sujet des chefs d'œuvre italiens transportés à Paris.

pressentiments funestes, sais-je quoi encore! De grands mots répétés jusqu'au dégoût, *vertu*, *pudeur*, *pureté*!... et cependant l'auteur ne comprend certainement que la matière..!

Il est des parties du livre que l'on hésite à croire d'une femme: ici, c'est Valérie qui sent les premières douleurs de l'accouchement et qui fait appeler auprès de son lit M. Gustave de Linar! Plus loin, elle se promène en gondole avec son mari et avec son amant et met bravement la main sur le cœur de celui-ci! ailleurs enfin, l'épisode de Bianca, la Valérie postiche!...

Qu'importe après de telles preuves de défaillance psychique que Mad. de Krudener parle des cheveux d'un certain blond de Valérie, de son châle bleu, de sa guirlande de mauves bleues, de ses succès de danseuse! ce sont là menues peccadilles, bien excusables chez une femme qui a été jolie et qui n'écrit que pour le faire savoir.

On a voulu voir dans ce roman l'histoire de M. Alexandre de Stakief, secrétaire de M. de Krudener à Venise et à Copenhague. Ce Stakief, dit-on, s'était pris pour Juliane d'une passion, dont elle ne devina rien [1] et qu'elle n'apprit qu'après le départ du jeune homme. Mettons que M. de Stakief fut amoureux, puisqu'on veut qu'il l'aît avoué au baron; toujours est-il qu'il n'en mourut point!... [2]

[1] Si le fait est vrai, il ne donne pas une haute idée de la perspicacité de Mad. de Krudener.

[2] Quelques autres ouvrages ont été attribués à Mad. de Krudener. Eynard lui donne, sur la foi de Sophie d'Ochando, des *Pensées et maximes* dans le genre de celles de La Rochefoucauld. On lui a prêté un ouvrage anonyme : « *Indications de la vraie religion ou manière indubitable de parvenir à connaître facilement ce qui est vrai selon Dieu...* » (un vol. in-8°. Paris, Gide, 1821.)

A la fin du mois de janvier 1804 Mad. de Krudener retourna en Livonie.

Quelques courses, quelques lettres, dont l'une à M. Béranger de Lyon (l'auteur connu de la „*Morale en actions*"), auquel les méchantes langues donnaient une part de blanchisseur dans l'œuvre de la baronne:

„...J'avais entrepris cet ouvrage à Genève, inspirée par les beautés mélancoliques du Léman et de la Grande Chartreuse. Je vous en lus la moitié; je fis la même confidence à Valin et à Camille Jordan. On me pressa d'achever et j'achevai le romanesque, mais très fidèle tableau d'une passion sans exemple, comme sans tache. Ce n'est pas le désir d'étaler de l'esprit qui m'a inspiré ces pages que je crois touchantes et auxquelles vos journaux daignent accorder quelques éloges, non, certes! Ce qu'il y a de bon dans Valérie appartient à des sentiments religieux que le ciel m'a donnés, et qu'il a voulu protéger en faisant aimer ces sentiments..."

La lettre était faite pour être montrée: elle courut.

Juliette, dans le temps même où l'on veut qu'il ait été question pour elle d'un mariage, avait reçu la confirmation. Sa mère avait quelque peu suivi les progrès de son instruction religieuse.

L'idée vint à la romancière de mettre à profit les connaissances que le hasard lui avait fait acquérir. Elle n'avait pu lutter avec Mad. de Staël; peut-être serait-il plus aisé de vaincre Mad. de Genlis?...

Un accident détermina une conversion plus entière.

Un jour, tandis que Juliane regardait par la fenêtre, un gentilhomme qui passait la reconnut, voulut la saluer et tomba *mourant*.[1]

Mad. de Krudener jusque là avait été religieuse, mais un peu à tâtons et à ses heures. L'idée de la mort et d'une mort subite vint hanter son esprit. Elle s'enferma et refusa de voir personne.

Depuis le milieu du 18e siècle les Moraves avaient établi à Riga une colonie d'artisans missionnaires.[2] Le zèle de ces bonnes gens opérait d'assez nombreuses conversions. Il se trouva que le cordonnier de Juliane était des frères de Herrenhut; grâces à lui la recluse retrouva le repos. Bientôt on la vit suivre les exercices de la petite communauté. Le pasteur Schwarz, ami de la famille de Vietinghof, protégeait les Moraves, quoiqu'il fût de l'école rationaliste. Juliane se nourrit des écrits de la secte, elle étudia les œuvres de M. le comte de Zinzendorf, se prit à chanter les cantiques de Tersteegen et se donna toute à Jésus. Une certaine veuve Blau, mère de six enfants, atteinte d'une maladie nerveuse

[1] Le texte d'Eynard porte que ce gentilhomme, l'un de ceux que Mad. de Krudener avait distingués dans la foule de ses adorateurs, tomba *mort*. Les *Errata* rectifient et donnent *mourant*.

[2] Les Moraves, venus à Riga en 1729, renvoyés en 1743, avaient été autorisés à reparaître, en 1764, l'année même de la naissance de Juliane.

incurable, et néanmoins parfaitement heureuse, prit de l'empire sur la prosélyte.[1]

Malheureusement des maux de nerfs survinrent, signe d'ennui. — Les médecins conseillèrent à la nouvelle convertie d'aller prendre les eaux de Wiesbaden.

[1] Eynard dit qu'après un assez long temps de réclusion, la baronne désira sortir. La Providence voulut qu'elle manquât de chaussures. On fit venir un cordonnier, mais Juliane n'osa pas d'abord soutenir la vue d'un homme et se couvrit le visage. L'artisan ayant posé une question, il fallut bien lui répondre et le regarder. Il avait l'air joyeux. A une question qui lui fut faite : « Mon ami, êtes-vous heureux ?... » il répondit sans balancer qu'il l'était assurément, se sachant racheté par le sang de Jésus-Christ. Cette parole fit rêver la baronne, qui, dès le matin, alla demander au cordonnier de la lui expliquer. Tel est le récit d'Eynard et celui de tous les hagiographes. Une lettre de Henriette de Hohenthal à Jung-Stilling, du 8 décembre 1808, fait allusion à quelque évènement singulier arrivé à Mad. de Krudener et qui avait déterminé sa conversion ; mais la lettre ne fournit aucun détail. Je crois qu'il y a à retenir de tout ceci le fait de l'indisposition subite d'un gentilhomme, plus ou moins lié avec la famille Vietinghof, et celui de prédications moraves. Remarquez que les purs d'entre les piétistes n'admettent guère les conversions lentes : il leur faut le coup de foudre de la grâce. Avec un peu de bonne volonté on finit toujours par trouver le miracle cherché.

„Lorsque Juliane voulut quitter Wiesbade et retourner en Livonie, la guerre avait éclaté entre la France et la Prusse. Les chemins se trouvèrent coupés: il fut impossible d'aller plus loin que Königsberg...“ [1]

C'est ce qu'affirment les biographes de Mad. de Krudener, démentis malheureusement par l'histoire et par la géographie.

[1] Mad. de Krudener était devenue malade en hiver (*biographie de Berne*). Il est assez singulier qu'elle ne soit partie pour Wiesbaden que sur la fin de la saison des eaux. Comme une cure à Wiesbaden dure ordinairement six semaines, il faut admettre que la baronne quitta Riga au mois d'août ou de septembre. Un tel voyage à un tel moment parait étrange.

Depuis le 15 février 1806 la Prusse était inquiète. Pendant près de six mois, elle ne sut se déterminer ni à la paix ni à la guerre. Elle avait ouvert des négociations à Paris, et d'autres, fort opposées, à Petersbourg.

Dans les premiers jours d'août, Frédéric-Guillaume III mobilisa son armée. La Russie, vers le même temps, refusa de ratifier la convention conclue le 20 juillet entre son ambassadeur d'Oubril et Clarke. A la fin d'août il y eut entre la Prusse et la Russie un échange de déclarations qui équivalait à une alliance formelle contre la France. Comment Mad. de Krudener osa-t-elle se mettre en route dans de telles circonstances? ou, comment, si elle avait ignoré l'état des choses à l'aller, ne hâta-t-elle pas son retour avant le commencement des hostilités? Le *Journal de l'Empire* du 16 septembre avait dit à propos de la mobilisation prussienne: «...Le général Rüchel, qu'on regarde comme le Don Quichotte de toutes ces dispositions, quelques centaines de jeunes officiers prussiens.... s'imaginent être de grands militaires parcequ'aux grandes parades de Potsdam ils savent défiler comme des machines et rester immobiles pendant des heures entières.... Il serait fort à désirer qu'ils vinssent à donner dans un bon bataillon qui n'entend rien à toutes ces merveilles de l'immobilité militaire; ils en recevraient une correction qui leur serait sans doute fort utile, et ils apprendraient la différence qui existe entre une armée de parade et les vieux vétérans de César...» Il y avait là tout au moins un avertissement.

La route qui mène de Königsberg à Memel et par conséquent à Riga resta libre jusqu'au milieu de juin 1807. [1]

Si donc la baronne se vît dans l'impossibilité de continuer en 1806 un voyage commencé, ce fut un voyage, non du sud au nord, mais du nord au sud et qui, selon les apparences, eût dû la mener, soit en Suisse, soit en France.

„*La reine Louise de Prusse s'était réfugiée à Königsberg. La baronne de Krudener l'y rencontra et ces deux femmes, de caractères si différents, devinrent bientôt des amies...*“ [2]

Encore une affirmation que dément l'histoire...! Il est impossible que Juliane ait vu la reine Louise à Königsberg en 1806.

[1] Le 2 novembre, par exemple, la comtesse de Voss écrit: «...*Die andern königlichen Kinder reisten heute (von Danzig) nach Königsberg ab...*» A la fin de janvier 1807, le général russe Buxdhöwen alla tranquillement du quartier général à Memel et de cette ville à son gouvernement de Riga. Le 7 mars, Kalkreuth, nommé au commandement de Danzig, put encore rejoindre son poste. Louise de Prusse elle-même, après un premier voyage de Königsberg à Memel (5-8 janvier 1807) en fit un second au milieu de juin. Comment la baronne de Krudener ne pût-elle exécuter ce que faisaient chaque jour des officiers et beaucoup de dames allemandes, russes, ou anglaises?...

[2] L'auteur de «*Frau von Krudener*» avoue n'avoir trouvé nulle part la confirmation de ce que dit Eynard au sujet de l'intimité de Louise de Prusse avec la baronne de Krudener. Il s'en console en pensant que peut-être les historiens allemands ont évité d'en parler, la plupart d'entre eux ayant écrit en un temps où la réputation de Juliane était fort compromise.

Eynard écrit: «...Moins éclairée sur la doctrine chrétienne, la reine accueillit avec joie des enseignements, où Mad. de Krudener répandait l'attrait d'insinuation qui lui était propre.... Le tumulte de ces jours avait favorisé en la voilant cette intimité qui demeura mystérieuse pour l'entourage de la reine...»

L'auteur genevois ne se laisse même pas troubler par le démenti indigné qu'il reçoit du grand duc Georges de Mecklenbourg, le frère de Louise: «...Mad. de Krudener n'a jamais exercé la moindre influence sur mon angélique sœur de Prusse, ni sur le roi son époux, qui jugeait parfaitement cette femme si tristement célèbre...»

Evidemment Eynard a été induit en erreur. Ce qu'il dit de l'ignorance religieuse de Louise est absolument ridicule: «...*Vor allem erfüllte die tiefste, innigste Religiösität ihr ganzes Wesen und schmückte sie mit allen lieblichsten Tugenden der Frau, die Gott gefallen...*» (Neun und sechzig Jahre am preussischen Hofe p. 159). On pourrait multiplier les citations en ouvrant le journal de Mad. de Voss, presqu'au hasard.

Le 13 octobre, veille de la bataille d'Auerstädt-Jena, Louise était à Weimar, d'où le général Rüchel la fit partir le 14 au matin, lorsque déjà grondait le canon. La fugitive gagna successivement Brunswick, Berlin, Schwedt, Stettin, Custrin, Graudenz, Ortenburg, Wehlau... et arriva à Königsberg, le 9 décembre à midi.

La grande maîtresse de Voss note à la date du 10 décembre: „La pauvre reine a de furieuses douleurs de tête..." et Hardenberg, qui vit Louise dans la matinée du même jour, écrit:... „Je trouvai la reine atteinte déjà de la fièvre typhoïde, dont elle ne se remit complètement que deux mois après à Memel..."

Le 22 décembre, l'état de la malade était devenu alarmant. Le 5 janvier 1807, il fallut partir en toute hâte pour *Memel*, un corps français menaçant la ville.

Point d'intimité, point d'entrevue possibles en de telles circonstances!...

Louise ne revint dans la vieille capitale prussienne que le 12 avril 1807. Elle y resta sept semaines et put alors recevoir la baronne de Krudener. On veut qu'elle ait couru les hôpitaux avec Juliane... Je ferai remarquer seulement que la reine, convalescente depuis peu, avait eu à soigner ses fils malades et se trouvait trop faible encore pour qu'on lui permît des fatigues d'apparat.

En somme, j'estime que partie de Riga pour une destination inconnue, Mad. de Krudener ne put dépasser Königsberg. Plutôt que de retourner en Livonie, elle resta dans la ville. Pourquoi?... je l'ignore. Peut-être parceque M. Louis de Krudener, un cousin de son mari, était chargé de relations diplomatiques auprès de la cour de Prusse,[1] et que Paul, alors âgé de vingt

[1] «...Le sieur d'Alopeus obtient la permission de s'absenter par congé et ordre de présenter comme chargé d'affaires le sieur Louis Krudener, frère de celui qui fut à Berlin...» (*Hardenberg*, mémoires II, p. 6. V, p. 317).

J'ai déjà dit que Louis de Krudener n'était pas le frère, mais le cousin du baron Alexis.

Il ne semble, du reste, avoir été chargé que de missions d'ordre secondaire. Son chef, l'ambassadeur Maximilien d'Alopeus l'aîné, ne voulant plus avoir de relations avec le comte de Haugwitz, chef du ministère prussien, on mit en avant le baron Louis, afin d'éviter les froissements.

deux ans, faisait sous les ordres de son parent et sous ceux du ministre André Eberhard de Budberg ses premiers pas dans la carrière paternelle?... peut-être tout simplement parcequ'elle espérait que d'un jour à l'autre les routes allaient se rouvrir...

En 1807, Mad. de Krudener vit à Königsberg la reine Louise logée chez la princesse de Solms-Braunfels. Elle réussit probablement à effacer de l'esprit de la souveraine les tristes impressions qu'y avait laissées le passé, mais il ne me semble pas admissible que les relations de l'ex-ambassadrice avec la reine aient pris le caractère d'intimité que leur prête Eynard.

La cour de Prusse s'opposa, du reste, au congé accordé à l'ambassadeur titulaire et celui-ci, de Pyrmont, où il était allé prendre les eaux, continua de diriger les négociations secrètes engagées avec Hardenberg retiré au Tempelhof. Dans les occasions importantes Gotthard Louis de Krudener fut assisté du comte Gustave de Stackelberg.

La comtesse de Voss (p. 252 à 296) parle souvent de Louis de Krudener, qu'elle nous montre à Danzig, le 3 novembre 1806, à Königsberg le 21 décembre, à Memel le 15 janvier, le 2 avril, le 18 avril 1807, etc.

Le chargé d'affaires russe servit-il d'intermédiaire au roi Frédéric-Guillaume dans ses négociations avec Riga ?... On sait que le roi de Prusse était en relations avec les Zuckerbecker ; il parla même un moment de se retirer dans la capitale de la Livonie : «...At that time the king of Prussia retired from Königsberg to Memel, and not thinking himself quite safe there, had even engaged a house at Riga...» (*Discours de l'ambassadeur Hutchinson* à la chambre des lords, cité par Hardenberg, mém. II, 366.)

Le ministre prussien donne à ces projets de retraite en Livonie une date, qui ne semble point absolument exacte, au moins est-elle en contradiction avec une lettre de Louise à son père du 17 juin, qui porte : «...*Wir sind vom Feinde gedrängt, und wenn die Gefahr näher rückt, so bin ich in die Nothwendigkeit versetzt, mit meinen Kindern Memel zu verlassen... Ich gehe, sobald dringende Gefahr eintritt, nach Riga...*» Hardenberg veut que ce dessein ait été formé avant la bataille d'Eylau. On voit que la famille royale y est tout au moins revenue vers les jours de Friedland, et qu'il ne serait pas absolument impossible que la reine Louise s'en soit entretenue plus ou moins ouvertement avec la baronne de Krudener.

Gotthard Louis de Krudener (1772-1845) était entré dans la diplomatie en 1788 et prit sa retraite en 1817, comme conseiller d'état et chambellan, pour aller vivre paisiblement dans sa propriété d'Ottensee près Hambourg. Son grand-père était l'oncle du mari de Juliane, dans la maison duquel il fut élevé.

André Eberhard, baron de Budberg, né en 1750, général d'infanterie en 1802, mort le 1er septembre 1812, ministre des affaires étrangères de 1806 à 1808, n'avait aucun lien de parenté avec les Krudener.

Comme le lecteur a pu s'en convaincre, les assertions d'Eynard relatives au séjour fait par Juliane à Königsberg sont manifestement inexactes. Est-il possible de rétablir sur ce point la vérité ?... Je désespérais d'y réussir, quand un document décisif me fut communiqué, avec la plus gracieuse obligeance, le Journal intime tenu par Juliette en 1806-1807. Ces pages quelquefois charmantes et qui respirent la sincérité la plus absolue permettent de reconstruire l'histoire de Mad. de Krudener à cette époque. On ne peut les lire malheureusement sans éprouver un vif sentiment de tristesse. Juliette s'y montre bonne, franche, aimable, spirituelle. Juliane, de son côté, y paraît sincère et vraie. On regrette doublement, après avoir vu ces pages, que des personnes aussi distinguées n'aient quitté Königsberg que pour se mêler aux cuistres et aux intrigants dont je vais avoir à parler.

Parties de *Riga* vers la fin de l'année 1806, Juliane et sa fille se trouvèrent arrêtées à Königsberg par l'invasion française. Après la bataille d'Eylau (8 février 1807), elles s'occupèrent toutes deux de procurer des secours aux nombreux blessés russes, prussiens, et surtout français, abandonnés sur le champ de bataille. La baronne reçut dans sa maison un officier français, catholique, fort malade (il était hydropique), qui mourut chez elle, muni des sacrements de son Eglise ; puis Juliette porta secours à un convoi de blessés français ramenés de Preussisch-Eylau.

Le 12 avril, la reine Louise venant du camp russe de Kydullen, arriva à Königsberg. Elle fit dire le 15 à Mad. de Krudener qu'elle serait heureuse de la voir. Juliane, accompagnée de la jolie comtesse Ouvarof[1] se rendit le même soir aux ordres de la

[1] Cette comtesse, que Mad. de Voss appelle « *bildhübsch* » avait déjà été reçue par Louise à Memel.

reine, logée chez sa sœur la princesse de Solms. Il y avait là un cercle assez nombreux, Mad. de Moltke, lord Gower, le prince d'Orange, un prince autrichien sans nez, quelques suédois, d'autres personne encore...

„...La Reine, écrit Juliette, a reçu maman à merveille. Elle fut „la seule embrassée deux fois en lui disant: „Combien j'ai souffert, „Madame de Krudener, depuis que nous ne nous sommes vues!“ „Maman lui répondit: „Eh! qui n'a pas souffert, Madame! souvent „les peines nous sont bien utiles!“

„On parla de Valérie, qu'elle loua beaucoup, de la guerre et „de la paix et maman lui dit franchement son opinion. Elle pen- „sait que la Reine, avec cette belle figure d'ange, ne devait point „haïr, que ces sentiments étaient encore plus affreux que les mal- „heurs mêmes, que Bonaparte était à plaindre aussi, qu'il ne „pouvait être heureux, et qu'il serait humilié à son tour. Là- „dessus Mad. Ouvarof s'écria: „Oui! avec deux cent mille hommes!“ „— „Même avec deux cent mille hommes!“ répondit Maman. „Jusqu'à présent les armées ont fait peu de chose.“ — „Rien n'est „plus à désirer que la paix, mais une paix durable!“ répondit la Reine. „Alors Maman reprit: „Je vous avoue, Madame, que nous sommes „trop bornées pour savoir ce qui se passera dans deux ans d'ici.“

„La Reine était rouge d'agitation. Toute sa figure peignait la „passion lorsqu'on parlait de Bonaparte et des Français, mais „Maman avec calme la contraria souvent, ce qu'elle n'est point „habituée à subir, je crois, et ajouta: „Vous me pardonnerez, „Madame, mais quand l'échafaud serait là (mettant la tête sur la „table), la vérité m'est plus chère que tout au monde.“

„Cependant après une longue conversation fort animée et peu „commune à la Cour et qui dura deux heures, la Reine reprit „sa bonté ordinaire et dit que sa sœur voudrait peut-être se „reposer, et on partit...

„Mad. Ouvarof était toute russe et prussienne et tenait un tout „autre langage, c'était assez naturel, et Maman à qui la Reine „adressait la parole presque toujours, n'était déconcertée par rien „et avec les égards dûs au rang et à la bonté du caractère de „la Reine lui dit tout ce qu'elle croyait devoir dire dans un entre- „tien qu'elle n'avait point cherché à amener et qui se présentait „naturellement, mais qui pouvait peut-être dans les mains de „la Providence être de quelque effet...

„...En revenant chez elle Mad. Ouvarof marqua à Maman tout „son étonnement de ce qu'elle avait parlé ainsi à la Reine, puis on „parla de sa superbe figure, qui n'a jamais été plus belle et Mad. „Ouvarof, en s'approchant du miroir, dit en s'adressant à Maman: „„Mais cependant je trouve ma figure plus piquante.“ Maman se contenta de dire: „Cependant la Reine est bien belle, Madame...“

Tel est le récit que fait Juliette du premier entretien de sa mère avec la reine Louise. Y en eut-il d'autres? Assurément! mais les extraits que j'ai sous les yeux n'en font pas mention. Je trouve seulement à la date du Vendredi 21 mai, la note suivante: „Aujourd'hui la matinée a été prise par une partie „manquée. La Reine avait fait prier Maman à midi et voulait „arranger un déjeûner dans les jardins qui bordent le Schloss-„teich. Nous y vîmes beaucoup de monde en arrivant, mais „c'étaient des spectateurs, car d'invités il n'y avait que Mad. de „L. G. et S. et quelques autres personnes. On nous apprit une „triste nouvelle de Danzig [1] et on nous renvoya sans même avoir „vu la Reine, qui nous envoya sa sœur pour nous décommander. „Il faisait un vent terrible, mais du reste le temps était beau. „Nous accompagnâmes Mad. de L. chez elle. Un prince d'Anhalt „vint aussi. Il a été souvent chez la Reine, qui nous a dit beau-„coup de bien de lui. [2] Il aime passionément Valérie, que la Reine „lui a prêté et pour le lire il n'a pas dormi de la nuit. Il a dit „à la reine qu'il avait reconnu Maman, sans l'entendre nommer, „que c'était l'idée qu'il se faisait de l'auteur de Valérie...“ [3]

[1] Danzig était à la veille de capituler (24-27 mai).

[2] On voit par cette phrase que la reine avait eu avec Mad. de Krudener quelques entretiens, dont les détails sont inconnus.

[3] La Radziwill, la Solms, toute la camarilla intime de la reine, Louise elle-même, qu'en pareille occasion sa grandeur n'attachait pas assez exactement au rivage, prenaient plaisir à cribler « Nöpel », le parvenu, de leurs traits plus ou moins acérés. Napoléon en avait été vivement irrité; de là ses propos de lieutenant sur la belle reine et sur le bel empereur.

Mad. de Krudener eut le droit de se montrer choquée du degré de haine qui animait en ce temps la malheureuse Louise. Les saillies de la reine avaient quelquefois l'air de partir d'un mauvais cœur. En voici un exemple:

«...Le 5 mai (1807) écrit Mad. de Rémusat (*Mém.* III, 137) l'impératrice (*Joséphine*) fut frappée d'un coup très sensible par la mort de son petit fils Napoléon. Cet enfant avait été enlevé à ses parents en peu de jours par la maladie qu'on appelle *le croup*. On ne peut se figurer le désespoir dans lequel tomba la reine de Hollande...»

Quelques lignes écrites à Tepliz, au mois d'août, donnent quelques renseignements supplémentaires sur le séjour de la baronne et de sa fille à Königsberg; ...„Le vieux Mayer a vu „Napoléon. Il ne lui trouve rien de méchant; sa figure lui plait, „mais le calme et le repos (peut-être apparent) de cette figure „sont effrayants, à ce qu'il dit. Il a été bien honnête, bien aimable „pour la Reine. Il lui a dit que le nuage de la prévention s'était „dissipé en la voyant de près, et qu'elle lui apparaissait comme un

Or, voici comment Louise, dans une lettre à son frère Georges, parle de cet évènement «...*Wir sind alle recht betrübt über den Tod des Kronprinzen von Holland; ich will eine neue Farbe erfinden, um den holden Zweig der Hoffnung aller Käse zu betrauern...*» Au fond la boutade est plus innocente qu'elle ne paraît au premier abord. La pauvre reine s'efforce dans toute cette lettre de cacher ses angoisses sous un masque de gaieté. «*Manchmal lach ich noch, es wird mir aber hart eingesalzen.*»

La lettre au prince Georges est du 30 juin 1807, écrite par conséquent un mois après le départ de Mad. de Krudener. Le 28 mai précédent, la reine, rendant compte à son frère du séjour à Königsberg, de la capitulation de Danzig, etc., avait conclu en ces termes: «..*Dass aber eine Seele, ein Gemüth, wie das meine, alles tief und lebhaft empfindet, ist natürlich... Aber wenn einmal alles durchgegangen, so finde ich mich auch wieder....*» C'est ce qui arriva. Au printemps de 1808, Louise écrivait à son père: ..«*Gewiss wird es besser werden: das verbürgt der Glaube an das vollkommenste Wesen. Aber es kann nur gut werden in der Welt durch die Guten. Deshalb glaube ich auch nicht, dass der Kaiser Napoleon Bonaparte fest und sicher auf seinem, jetzt freilich glänzenden Thron ist. Fest und ruhig ist nur allein Wahrheit und Gerechtigkeit, und er ist nur politisch, das heisst klug, und er richtet sich nicht nach ewigen Gesetzen, sondern nach Umständen..... Sie sehen wenigstens .. dass Sie auch im Unglück eine fromme ergebene Tochter haben, und dass die Grundsätze christlicher Gottesfurcht* DIE ICH IHREN BELEHRUNGEN UND IHREM FROMMEN BEISPIEL VERDANKE, *ihre Früchte getragen haben. . . .*»

Mad. de Voss, en 1797, parlait avec admiration de la piété de Louise. Une lettre reproduite par M. Adolphe Martin (du 28 juin 1794) prouve qu'immédiatement après son mariage la princesse professait déjà les sentiments dont témoignent ses écrits de 1808.

Au surplus la correspondance de la reine Louise avec la baronne de Krudener a été conservée. Elle est déposé au ministère russe des affaires étrangères. Pourquoi Eynard, qui l'a eue entre les mains, ne l'a-t-il pas opposée au démenti indigné de Georges de Mecklenbourg? . . . .

Les contemporains et Frédéric-Guillaume lui-même ont attribué de l'influence sur la reine non à la baronne de Krudener, mais à Borowsky, alors pasteur à l'église de Neurossgarten (Königsberg).

„rayon du soleil et qu'il éprouvait l'ascendant de son âme et de „sa figure; qu'il désirait le lui prouver en lui rendant la province „qu'elle désirait. La Reine a répondu qu'elle ne voulait que la „paix que son mari désirait. „Oui, a-t-il répondu, mais le Roi veut „tout ravoir, ce qui est impossible! Choisissez la province que vous „aimez le plus!" — „J'éprouve le sentiment d'une mère pour ses „enfants, a répondu la Reine, toutes me sont chères, mais puis- „qu'il le faut, je vous demanderai la Silésie?"... — „Qu'elle vous „soit donc rendue, quoique je l'aie déjà promise à l'Autriche!..."

Juliette ne dit pas de qui elle tenait cette anecdote.

Il y avait dans la religiosité de la reine un je ne sais quoi de mystique, mais l'on ne saurait affirmer que la baronne Juliane y ait été pour quelque chose. Une lettre écrite après la paix de Tilsit à Mad. de Berg, porte : «...*Dennoch ist der König grösser als sein Widerfacher. Nach Eylau hätte er einen vortheilhaften Frieden machen können, aber da hätte er freiwillig mit dem bösen Princip unterhandeln und sich mit ihm verbinden müssen. Jetzt hat er unterhandelt, gezwungen durch die Noth, und wird sich nicht mit ihm verbinden. Das wird Preussen einst Segen bringen — das ist mein fester Glaube...*»

La lettre au prince Georges dont j'ai donné un fragment, nous présente en juin 1807 Alexandre, non pas comme l'ange *blanc*, mais comme le bon ange (expression familière déjà à Mad. de Voss) : «...*Wir haben uns so mit Leib und Seel' an den guten Engel verschrieben (nicht an den Doktor Faust, wie Zastrow wollte), dass nichts in der Welt geschehen kann, als mit ihm und durch ihn...* Mais je suis éloignée d'être de l'opinion de M. Pangloss, aussi faut-il dire que lorsque le bon philosophe écrivait sa philosophie, le diable n'avait pas apparu encore aux hommes sous des formes humaines..... »

Louise a été la victime expiatoire des fautes de son temps et de ses propres étourderies. Son martyre a fait pardonner les convoitises et les défaillances des politiques prussiens de 1806, la guerre follement commencée avant d'avoir été préparée, conduite au hasard, et qui, dès les premières défaites, faillit aboutir à une paix sans dignité. Quand les meneurs du jour, Haugwitz, Beyme, Lombard, Zastrow... ne parlaient que de soumission, Louise osa parler de résistance. Elle tint haut un assez long temps, non le drapeau particulier de la Prusse, mais la bannière de l'Allemagne unie. Tous ceux qui ne désespéraient pas de la patrie se serrèrent autour d'elle. Pourquoi faut-il qu'on l'ait descendue de son piédestal pour la mêler à Tilsit à des marchandages sans noblesse!... Elle pleura au retour : ses larmes lui ont rendu l'histoire indulgente et l'ont en quelque sorte sacrée. «*Ihr Name*, a dit justement von Ranke, *ist mit einem poetischen Anhauch umgeben und durch Pietät geheiligt...*»

Les dames de Krudener quittèrent Königsberg avant la reine. Le 2 juin elles partirent pour Tepliz.

Juliette écrit :

— „Août 1807. Nous avons reçu une intéressante lettre de „Mayer. Il écrit à Maman et lui donne bien des détails sur Königs-„berg. Pendant une absence qu'il a faite, il est venu un général „français qui a demandé de nos nouvelles et a trouvé notre loge-„ment, a demandé ce que faisait la bonne Juliette. La vieille Mayer „n'a pu retenir son nom. Heureusement il a écrit une lettre ! C'est „Frégeville, qui était à l'armée, et dont Maman a ignoré l'existence, „du moins si près de nous.

„Dans le premier moment j'ai presque regretté de ne pas être „à Königsberg. Nous aurions sûrement revu des connaissances et „à en juger par Frégeville, ils ne nous ont pas oubliées, mais „lorsque j'ai vu plus loin que Rüchel a eu l'idée de défendre la „ville, qu'on a bombardée deux jours, qu'une partie des faubourgs „a brûlé, ainsi que quinze moulins, j'ai pensé que c'était pour le „mieux ! D'autres généraux français ayant appris que Maman avait „secouru des Français, ont prié Mayer de la remercier en leur nom „et ont même dit qu'ils en parleraient à l'Empereur ! Arnim[1] „a fait mettre dans la *Vesta* un poëme pour Maman. Cette „publicité pour une chose aussi simple que celle de secourir de „pauvres blessés lui fait de la peine, d'autant plus que c'est Klein „qui en a tout le mérite....“

[1] Je ne sais quel est cet Arnim ; je suppose qu'il s'agit du diplomate-littérateur Charles Otton Louis, plutôt que de Louis Achim d'Arnim, le mari de Bettina Brentano.

La lettre de Frégeville, remplie des expressions d'un sincère et vif attachement, invitait les dames de Krudener à faire le voyage de France et à passer l'été dans son château du Languedoc.

— „C'est une invitation qu'on serait tenté d'accepter!...“ remarque Juliette. „Cette chère France, quand la reverrons-nous?...“

Hélas! les jours paisibles, les jours de bonheur avaient fui pour toujours! Les deux pauvres femmes ne s'appartenaient plus!...

Le 17 mai 1807, à Königsberg, Mad. de Krudener était entrée en relation avec les premiers coureurs de l'armée chiliaste. Elle avait eu quelques heures d'entretien avec le fameux Adam Muller, du Meisenbacherhof près Nussloch, grossier paysan, dont l'Eternel avait fait un prophète, chargé d'une mission auprès du roi de Prusse. [1]

Muller avait conté à la baronne l'histoire de sa vocation:

En 1805, huit jours avant Noël, il avait eu une vision. Une figure blanche lui avait annoncé que la guerre allait s'allumer entre la Prusse, la Russie et la France. „N'en dis rien!..“ avait recommandé le spectre.

Au bout d'un an, nouvelle apparition du même fantôme, qui cette fois parla autrement. „Pars, dit-il à Muller; va trouver le Roi! qu'il se convertisse et qu'il convertisse son peuple! qu'il demande grâce au Tout-Puissant et qu'il se repente de ses iniquités!.. Dis-lui qu'il ne se fie ni à la valeur de ses soldats ni à la multitude de ceux de ses alliés; il ne saurait attendre de secours que du Dieu vivant..!“

Quinze jours après surgit un vieillard à cheveux gris, qui tenait sous le bras l'Ancien Testament et le Nouveau. Le vieillard ouvrit le livre et lut à haute voix les prophéties d'Esaïe, depuis le chapitre 58 jusqu'au 65e.

Quand il eut fait: „Va! répète au Roi ce que tu viens d'entendre! commande lui, au nom de l'Eternel, de faire selon ce qui est écrit! qu'il sanctifie le sabbat et qu'il revienne à Dieu!.. S'il se soumet aux volontés du Très-Haut, les Français seront

[1] Frédéric-Guillaume, sans être un chiliaste décidé, avait pris quelque chose de la doctrine en vogue dans la première partie du siècle, au moins d'après M. Emile Guers (*Israël aux derniers jours*. p. 197).

dispersés, comme une paille légère l'est au souffle du vent; l'Eternel fera éclater ses prodiges, le Roi verra fuir ses ennemis, et la France sera partagée entre les chefs des nations!.. Si, au contraire, il refuse de se soumettre aux ordres du Seigneur, annonce-lui qu'au fléau de la guerre vont se joindre le fléau de la peste et le fléau de la famine!.."

Muller ne remuant pas, à quelques jours de là parut un jeune homme, menaçant et terrible. Il reprocha au prophète son peu d'obéissance. „Le sang versé retombera sur ta tête! pars donc et va trouver le Roi!.. que crains-tu?.. L'Eternel guidera tes pas! Tu passeras sans danger à travers les armées et la mer en furie ne pourra rien contre toi!.. va donc! ne prends avec toi aucun argent! emporte un pain seulement pour ta subsistance! le Seigneur veillera sur toi!.."

Muller aussitôt avait pris congé de sa femme et de ses enfants, il avait donné un dernier regard à son champ et s'était mis en route. „Je parlerai au Roi; je lui parlerai certainement! Je ne crains point ceux qui ne peuvent tuer que le corps!.."

Et pour finir il déclara que Bonaparte était un châtiment envoyé aux hommes par l'Eternel!..

Désormais les Adam Muller allaient se presser en foule sur le chemin de la baronne!..

Mad. de Krudener se rendit à Dresde, d'où elle passa en Silésie, dans l'intention de visiter les communautés moraves de Herrenhut.

Les frères occupaient plusieurs villages des environs de Bauzen. En apparence ils ne se mêlaient que de prières, mais les pires ennemis de Napoléon, quand il cherchaient un refuge, le trouvaient auprès d'eux. Dumouriez naguère avait habité un de leurs villages. Une sorte d'affiliation les unissait aux mécontents de l'Allemagne, de la Suède et de la Suisse. Ils ne conspiraient certainement pas, mais leurs croyances religieuses les mettaient en communion avec les sectaires opposés à l'ange de l'abîme, Apollyon, et sans le savoir peut-être, ils servaient d'intermédiaires entre les membres de l'invisible Eglise des Piétistes et ceux de cette autre invisible Eglise qui, en 1808, allaient fonder le *Tugendbund.*

La baronne, arrivée à Klein Welck, l'un des hameaux moraves, y vit plusieurs amies de Jung-Stilling, la comtesse Werther, qui avait connu Saint Martin le théosophe, la comtesse Henriette de Hohenthal, et les deux nièces de cette dame, Mesd. Wilhelmine et Fréderique.[1]

Mad. de Krudener resta trois semaines en leurs compagnie. Accueillie d'abord avec une certaine défiance, car on la trouvait un peu exagérée et trop facile à croire aux visions et aux prodiges, elle réussit à effacer cette première impression en prodiguant les soins les plus tendres et les plus dévoués à une jeune dame russe dont le mari venait de mourir subitement.

Il ne semble pas cependant que les chefs moraves aient partagé l'engouement des dames de Hohenthal pour leur visiteuse. Un des pères de la communauté, le vieux Baumeister, quand Juliane lui

[1] «*Sendschreiben geprüfter Christen an.....Jung.*» Lettres du 8 décembre, 23 décembre 1807, 8 mai 1808.

fit ses adieux la chargea d'un avis pour Jung-Stilling qui était un conseil détourné pour elle-même: „Dites bien à Jung, de la part de moi *Baumeister*, qu'il se garde de faire de vous une chrétienne extraordinaire!..“

De Herrenhut la baronne alla à Dresde, où le monde faillit se ressaisir d'elle, quoiqu'elle logeât chez une personne connue pour sa piété, Mad. de Kügelgen. Un mal de gorge la sauva, en la contraignant à garder la chambre.

De Dresde à Carlsruhe, chez Jung-Stilling!..

Jean Henri Jung,[1] surnommé Stilling, charlatan-oculiste et dévot-charlatan, pétri de plus de vanité encore que de religion, madré du reste autant que pas un, vivait en apparence au jour la journée, comme un oiseau du ciel ou comme un lis des champs. Les souverains, que dupait sa bonhomie plus ou moins naïve, s'empressaient de lui offrir des places, qu'il s'empressait d'accep-

[1] La biographie de Jung se rencontre partout. Chacun sait qu'il fut charbonnier, apprenti tailleur, magister de village, médecin, professeur à Kaiserslautern de matières auxquelles il n'entendait rien, et qu'il mourut dans un âge avancé, le jeudi saint de l'année 1817, conseiller du margrave grand duc de Bade, pourvu de beaux traitements, etc. Un curé lui avait légué la formule de je ne sais quel collyre, capable de guérir tous les maux d'yeux imaginables. Il distribua ce collyre, gratuitement selon le vœu de l'inventeur, puis courut l'Allemagne et la Suisse, pour y faire des opérations de cataracte. De l'œil blessé il arrivait ce qui plaisait à Dieu et au collyre de l'ecclésiastique; Jung ne se souciait ni d'attendre le résultat ni de donner à ses opérés les soins consécutifs indispensables.

Il me suffira je pense pour démontrer au lecteur la singulière fatuité de ce personnage de dire qu'outre beaucoup de romans et de poëmes il fit paraître:

Mannheim «*Lehrbuch der Forstwissenschaft*», 1781. 2 vols. 2e éd. 1789.
Nürnberg, «*Lehrbuch der Fabrikwissenschaft*», 1785. 2e éd. 1794.
Leipzig, «*Lehrbuch der Handlungswissenschaft*», 1785. 2e éd. 1799.
Leipzig, «*Lehrbuch der Staatspolizeiwissenschaft*», 1788.
Leipzig, «*Lehrbuch der Finanzwissenschaft*», 1789.

De plus, M. le conseiller Jung, oculiste et prophète, donnait des leçons d'histoire naturelle aux élèves du pensionnat Graimberg. «De omni re scibili et quibusdam aliis!...»

Sans aucun talent extraordinaire ni même marqué, Stilling réussit à vivre dans l'aisance et plaça fort avantageusement sa nombreuse progéniture.

Avant de mourir, Jung s'administra la Sainte-Cène. Il n'y a rien dans cet acte que de naturel, chaque piétiste se considérant comme de race

ter, bien qu'il fût incapable de les remplir. On le comblait de faveurs; le monde entraîné imitait l'exemple des grands. Stilling était devenu pour les inspirés une sorte de pape, à qui rien ne manquait, et moins que toute chose un denier de Saint-Pierre.

Il avait publié coup sur coup l'histoire des premières années de sa vie, éditée par les soins de Gœthe, autrefois son camarade à l'Université de Strasbourg, puis les *Scènes du monde des Esprits*, la *Nostalgie*, *Théobald*, *l'Homme gris*, etc. Le premier de ces ouvrages avait charmé le public, dégoûté des sottes aventures des chevaliers à l'ambre et des marquises musquées, ravi de rencontrer enfin des personnages vraisemblables et des sentiments à peu près naturels. *Heinrich Stilling's Jugend* avait eu un véritable succès. Quelques pages, il est vrai, annonçaient déjà les théories dont Jung devait plus tard se faire l'apôtre, mais elles étaient clair-semées et leur étrangeté discrète prêtait au volume quelque chose du merveilleux d'un roman.

Le public se refroidit quand parurent, sans l'assistance de Gœthe, les *Scènes du monde des Esprits*. On ne peut parcourir ces élucubrations singulières sans éprouver quelque chose de cette inquiétude qui étreint le visiteur d'un asile d'aliénés. Jung y prêche la

sacerdotale. Néanmoins quelques-uns de ses biographes et entre autres Mlle Spoerlin, ont cru devoir supprimer cette circonstance, afin de ne pas froisser leurs lecteurs.

Stilling faisait des saints. Une sorte d'almanach qu'il publia de 1805 à 1817, et dont les premiers cahiers étaient munis d'un calendrier, donne place à quantité de bienheureux de l'invention de M. le conseiller. On y trouve Arnd, Jane Leade, Arnold, tous les coryphées du parti piétiste.

Une femme qui l'a connu écrit de lui :

«...Quant à Jung, bien souvent nous avons, mes frères, mes sœurs et moi, causé avec lui de la venue du Seigneur et de tout ce qui s'y rattache. Il me souvient qu'un jour nous étions tous ensemble chez notre frère Jacques; Jung nous déclara qu'il avait la certitude absolue de mourir de la mort des martyrs. Frère Joachim lui demanda alors, mais fort sérieusement, ce qu'il pensait de Napoléon, et le bon Jung nous confia qu'il ne le tenait pas précisément pour l'Antechrist lui-même, mais seulement pour le précurseur de l'Antechrist. Il fondait son opinion sur l'odieux catéchisme alors en usage en France, mais autant que j'ai pu savoir, ce catéchisme ne fut pas reçu partout et ne dura guère . . . . . Je reviens à Jung-Stilling pour dire que je l'ai beaucoup aimé; il était bon, il était pieux; son commerce était plein de charme et des plus édifiants, mais j'avoue qu'il y a dans ses ouvrages des choses que je ne saurais accepter.. » (*Anna Schlatter*. Lettre du 16 janv. 1825.)

croyance aux apparitions, aux visions, aux pressentiments, aux suggestions diaboliques, aux prédictions, aux sorts bibliques. La République de Bâle jugea prudent de défendre la lecture de ce livre, qui avait tourné la cervelle à quantité de jeunes filles du canton et provoqué dans la ville une épidémie de hallucinations; le Wurtemberg suivit l'exemple donné par les Bâlois.

Jung finit par trouver dans l'Apocalypse un guide politique. [1]

Il faut convenir que la Révolution française avait troublé beaucoup de têtes mieux organisées que n'avait jamais été la sienne. Un peu partout on s'était pris à interroger l'illuminé de Patmos sur les événements du jour.

Le signe de la bête, dont il est question dans l'Apocalypse, était la cocarde tricolore: cela parut incontestable à beaucoup de gens. On se plut à expliquer de semblable façon tout ce qui ar-

[1] Jung (*J. H. Jung's gen. Stilling Lebensgesch.* III. Aufl. 1852, p. 638, etc.) rapporte lui-même en parlant de 1799-1800:

«...*Die wichtigen Folgen, welche de französische Revolution hatte, und die Ereignisse, welche hin und wieder zum Vorschein kamen, machten allenthalben auf die wahren Verehrer des Herrn, die auf die Zeichen der Zeit merkten, einen tiefen Eindruck. Verschiedene fingen nun an, gewisse Stücke aus der Offenbarung Johannis auf diese Zeiten anzuwenden.... Sehr verständige Männer hielten schon die französische Kokarde für das Zeichen des Thiers und glaubten also, das Thier aus dem Abgrund sei schon aufgestiegen und der Mensch der Sünden wirklich da. Diese ziemlich allgemeine Sensation unter den wahren Christen kam Stilling bedenklich vor....*

Auf der andern Seite war es ihm doch äusserst wichtig, dass der bekannte, fromme und gelehrte Prälat Bengel schon vor fünfzig Jahren in seiner Erklärung der Apokalypse bestimmt vorausgesagt hatte, dass in dem letzten Jahrzehent des achtzehnten Jahrhunderts der grosse Kampf anfangen und der römische Stuhl gestürtzt werden sollte. Dieses hatte nun ein ungenannter in Karlsruhe in einer nähern und bestimmten Erklärung des Bengel'schen apokalyptischen Rechnungssystems noch genauer ausfindig gemacht, und sogar die Jahre aus dem neunziger Jahrzehent festgesetzt, in welchem Rom gestürtzt werden sollte, und dies achtzehn Jahr vorher, ehe es wirklich eintraf...»

Herder (*Das Buch von der Zukunft des Herrn.* Riga 1779, p. 148 et suiv.) avait déjà donné du chiffre de la bête — 666 — une explication qui concordait avec celle de Jung: «*Geheimniss*» *oder* «*Abfall*». «*Der Abfall war das Thier, Aufruhr hiess sein Name...*»

Les modernes, comme on sait, traduisent 666 par Néron César et la variante 616 de quelques manuscrits par Nero, forme romaine au lieu de la forme grecque Neron. (Voy. Ed. Reuss, *l'Apocalypse*, p. 107-110.)

rivait. Des prophètes surgirent. La coterie déjà ancienne des chiliastes grandit et acquit de l'importance : de tous côtés éclata l'annonce du règne millenaire.

Quelques principicules allemands favorisèrent les nouveaux prophètes. Pour certains d'entre eux ce fut une façon dépourvue de danger de conspirer contre Napoléon, ou tout au moins de se tenir au courant des révoltes de l'opinion publique.

L'Illuminisme, qui avait régné dans les cours d'Allemagne sur la fin du 18e siècle, contribua puissamment à assurer le succès des Inspirés.

Par la mort de Frédéric le Grand, le 17 août 1786, la direction des intelligences avait passé pour un temps des philosophes à leurs plus infimes adversaires.[1]

Déjà bien des années avant la fin du grand roi, il s'était formé en Europe et plus particulièrement en Allemagne une foule d'associations secrètes, établies sur le modèle de la franche maçonnerie. Nombre de princes s'étaient affiliés à ces loges mystiques, Louis Ernest et Auguste de Saxe-Gotha, Charles Auguste de Saxe-

[1] L'historien von Ranke (*Notiz über die Memoiren des Grafen von Haugwitz* XLVII, 274) écrit d'une collection de lettres réunies par l'ancien ministre prussien : «...*Die Sammlung beginnt mit einer Anzahl von Briefen von den beiden Stolberg, mit denen Haugwitz, wie man durch Gœthe weiss, einst eine gemeinschaftliche Reise nach der Schweiz gemacht hatte, von Lavater, Claudius, Prinz Karl von Hessen, Herzog Ferdinand von Braunschweig, dem Prinzen von Preussen. Die meisten sind litterarischen Inhalts. Sie zeigen den Geist des 18ten Jahrhunderts in seiner dem Geheimnissvollen, Wunderbaren und der positiven Religion wieder zugewandten Richtung; die merkwürdigsten von allen sind die Briefe des Prinzen Karl von Hessen. Man bekannte sich zu der Lehre, dass der Mensch in die Materie versunken und durch Christus gerettet sei, und suchte derselben durch geheimnissvolle Verbrüderungen Raum in der Welt zu machen. Prinz Karl hatte in Kassel, Braunschweig und Berlin Verbindungen. Wir finden ihn in Kassel bei seinem Vater mit dem dänischen Gesandten Wächter, von dem ein neues System mystischer Maurerei ausgegangen zu sein scheint. Als dann der Prinz nach Berlin ging, wurde er selbst von Friedrich II. gut aufgenommen. Seinen vornehmsten Verkehr aber hatte er mit dem Prinzen von Preussen nicht ohne Theilnahme Wœllner's, der sich zuweilen der mystischen Ausdrücke Jakob Böhme's bediente, worin ihm Prinz von Hessen secundirte. In den Briefen des Prinzen von Preussen tritt ein lebendiger Eifer hervor, dem «so traurigen Verfall» der Kirche im Lande Einhalt zu thun. Es wäre interessant, diesen Andeutungen nachzugehen...*»

Weimar, Ferdinand de Brunswick, le prince de Neuwied, le baron de Dalberg, Charles de Hesse, et même, dit-on, le coadjuteur de Mayence. Dans la Bavière, dans le Wurtemberg, dans le marquisat de Bade, dans la Hesse, les Illuminés avaient rencontré des partisans nombreux et actifs. Le prince Eugène de Wurtemberg, le prince de Dessau, le propre frère du margrave de Bade et celui de son ministre dirigeant von Edelsheim étaient à la tête des sectaires de l'Allemagne du Sud.

Frédéric-Guillaume II de Prusse resta toute sa vie le jouet des Rose-Croix. Il n'était encore que prince royal, que le pasteur Wœllner et le baron de Bischofswerder le maniaient déjà à leur gré. Devenu roi, il ne leur échappa que par instants.

A son avènement au trône Frédéric-Guillaume III avait chassé les favoris de son père. Il avait nettoyé quelque peu les écuries d'Augias, mais les Illuminés, chassés de Berlin, avaient trouvé ailleurs des asiles prospères.

La Cour de Carlsruhe en particulier était devenue comme le séminaire de leur parti transformé et c'était Jung-Stilling qui dirigeait ce séminaire.

Jung n'eût parlé que dans le vent si le margrave de Bade n'avait eu des petites-filles, et si ces petites-filles, mariées à des souverains, n'avaient joui dans leur pays d'adoption d'une autorité, dont elles usèrent largement en faveur des Inspirés.

L'impératrice de Russie, femme d'Alexandre, était une princesse de Bade. La femme de Gustave-Adolphe IV, roi de Suède était pareillement une princesse de Bade.

Gustave-Adolphe, plus faible d'esprit que son beau-frère, devint la première victime de Jung-Stilling.

Né le 1er novembre 1778, il avait succédé à Gustave III le 29 mars 1792. En 1803, il était allé à Carlsruhe, d'où il ne revint en Suède que sur la fin de 1804, absolument converti aux idées chiliastes. Dans la persuasion où il était de la chute prochaine de la bête, il s'engagea en 1807 dans une guerre qu'il tenta follement de continuer contre Napoléon, même après Friedland et après Tilsit. Un ange de cent coudées devait être son auxiliaire dans cette lutte : l'ange ne parut pas.

Une révolution de palais renversa Gustave en 1809 et il parla de se retirer dans une communauté morave. Vers la fin de 1814, après s'être séparé de sa femme, il voulut créer un ordre

des frères noirs et partir à leur tête pour Jérusalem, à la rencontre du Christ-Roi. Toutes les nations de l'Europe étaient conviées à cette entreprise; mais la peste règnait: personne ne répondit à l'appel — si ce n'est peut-être le docteur Staub.

Dans le temps même où la baronne de Krudener se mettait à l'école de Jung, les correspondants de l'inspiré badois insistaient plus que jamais sur l'imminence de la fin des temps... „Déjà le Christ touche notre terre, et la clé de David à la main, il s'apprête à fouler sa vendange..." Ainsi écrivait le 24 décembre 1807, Jean Schmid, secrétaire de Pfeffel. „Nous entrons dans une année nouvelle, qui sera témoin de grands événements. Le Seigneur s'en va susciter quelque nouvel Auguste, quelque nouveau Cyrus, chargé de réunir tous les peuples de la terre sous la houlette divine...!"

Mad. de Krudener, devenue l'élève de Jung, sut bientôt tout ce qu'il avait à lui apprendre, les mystères du chiliasme et ceux du monde des esprits. Disposée comme elle était à l'égard de l'extraordinaire, l'intimité où elle vécut avec l'inspiré commença de la perdre. Elle songea dès lors à devenir une chrétienne hors ligne et montra plus d'inclination que jamais à accepter d'emblée ce que d'emblée les autres eussent jugé indigne de les occuper.

Depuis quelque temps elle habitait Carlsruhe, quand elle s'avisa tout à coup qu'il lui fallait aller présenter ses respects à la grande duchesse de Bade.[1] Ce devoir lui parut d'autant plus impérieux que la reine de Bavière et celle de Suède, l'électrice de Hesse et la duchesse de Brunswick-Oels venaient d'arriver.

[1] Louise, comtesse de Hochberg, née Geyer de Geyersberg, seconde femme (1787) de Charles Frédéric. Les princesses, dont il est question, étaient, ainsi que l'impératrice de Russie, filles de Charles Louis de Bade (14 février 1755, prince héritier, né du premier mariage de son père et mort en 1803). De son union avec Amélie Frédérique de Hesse-Darmstadt (1774) Charles Louis avait eu:

1° Caroline, femme de Maximilien Joseph, roi de Bavière.
2° Elisabeth, impératrice de Russie.
3° Frédérique, femme de Gustave Adolphe IV, roi de Suède.
4° Wilhelmine, grande duchesse de Hesse-Darmstadt.
5° Marie, grande duchesse de Brunswick-Oels, qui mourut en 1808.

Il eut en outre un fils, marié à la princesse Stéphanie de Beauharnais et qui devint grand duc de Bade en 1811 (mort 1818).

Quittant pour un temps l'apôtre du supra-naturalisme et du chiliasme, Mad. de Krudener se fit introduire auprès des princesses en villégiature.

Quand elles furent parties, elle se mit à visiter les pauvres. „Un jour, voyant une servante qui pleurait, elle s'enquit du sujet de ses larmes et apprenant que la pauvre fille, autrefois dans l'aisance, faisait pour la première fois de gros ouvrages, dans la rue, où tout le monde pouvait la voir, elle lui prit le balai des mains et lui fit un petit discours: „Il n'y a aucune humiliation à faire une œuvre utile. De plus grands que vous et moi l'ont fait. La vierge Marie, qui descendait de plusieurs rois a balayé..., et le fils de Dieu lui-même... aura aussi pris le balai des mains de sa mère pour la soulager..." [1]

En même temps que la baronne s'occupait des pauvres, elle préparait un nouveau roman. La *Cabane des Lataniers* avait été décidément abandonnée, mais une sœur de la reine de Prusse, la princesse de Solms-Braunfels, venait de fournir, sans y penser, à Mad. de Krudener le sujet d'une œuvre nouvelle, „*Othilde ou le Souterrain*", qui devait être essentiellement vertueuse et chrétienne, genre moyen-âge.

Dans le courant de mai 1808, Juliane alla à Bade, où se trouvait M. Louis de Krudener, où se trouvait aussi la reine Hortense... „Mad. de Krudener passait ses matinées chez la reine... et lui lut Othilde, dont elle fut enchantée..."

Il arriva un moment où il n'y eut plus, ni à Bade ni à Carlsruhe, aucune Altesse encombrante. Mad. de Krudener revint à Jung-Stilling. [2]

Mais Jung-Stilling! et toujours Jung-Stilling!... La conversation de l'inspiré n'offrait plus rien de bien neuf!... l'humeur naturelle

[1] Ces détails, qui n'ont pu être connus que par la baronne elle-même, rappellent quelques anecdotes de la vie de Mad. Guyon. (Cologne 1720. p. 275 et II, 55 et 97.)

[2] Eynard dit que Mad. de Krudener essaya, à cette époque, d'un voyage dans le Wurtemberg. «Mais la correspondance déjà active, qu'elle entretenait avec les communautés moraves et d'autres amis, excita les craintes et les soupçons de la police wurtembergeoise ; on ouvrit ses lettres....: l'ennui de cette surveillance la décida à retourner à Carlsruhe...»

de la baronne, qui n'avait jamais passé pour un modèle de constance, reprit le dessus.

On contait à Carlsruhe que, de l'autre côté du Rhin, dans une vallée des Vosges, un certain pasteur Fontaines opérait miracles et prophétisait. [1]

Voilà la baronne en route avec ses filles et ses gens. Une visite en passant à un ancien officier suisse devenu négociant à Strasbourg ; une autre visite au Ban de la Roche, alors tout rempli de voyantes !... Enfin comme j'ai dit, au commencement de juin on arriva au presbytère de Sainte-Marie-aux-Mines.

[1] Eynard dit que le ministre étant en chaire, un orage commença à gronder, menaçant de détruire les récoltes. Fontaines se mit à prier, avec tant de ferveur, que le ciel s'éclaircit aussitôt. Le souvenir de ce miracle ne s'est pas conservé à Sainte-Marie-aux-Mines. Les récoltes du reste n'ont pu exister que dans l'imagination de personnes qui ne connaissent pas la vallée de Lièpvre, où il ne croît guère que du foin et des pommes de terre.

M. Rathgeber indique l'église aujourd'hui démolie *du Pré*, comme ayant été le lieu de la scène. Il oublie que cette église était luthérienne et non pas réformée.

Si véritablement Fontaines à fait la prière que l'on prétend — et son caractère connu rend la chose très possible — il faut admettre que ce ne fut pas au temple, mais dans le conventicule rassemblé au presbytère allemand.

Le presbytère réformé allemand, où logeait Fontaines, est une vieille maison, qui date de l'an 1584. Au rez de chaussée se trouvent la cuisine et quelques salles assez spacieuses; un escalier en spirale, dont les marches de pierre n'ont peut-être jamais été renouvelées depuis la construction du bâtiment, mêne aux chambres du premier et unique étage, chambres basses et plus nombreuses que confortables. Derrière le presbytère est un assez grand jardin, qui se termine sur les premières pentes de la montagne. Au devant, du côté du Nord, une rue bordant la Liepvrette et un pont qui fait communiquer le quartier d'Alsace avec celui de Lorraine. Sous les caves un ancien égoût des mines, où l'eau parfois roule à torrents, avec des grondements sinistres.

Dans cette demeure, hantée, dit-on, par des esprits, s'installèrent au mois de juin 1808 Mad. de Krudener, Sophie, Juliette, deux filles de chambre et un valet russe. La pièce la plus vaste de celles du rez de chaussée servait depuis quelque temps d'oratoire; le ministre, sa femme, ses enfants et sa sœur Auguste se logèrent, au moins mal qu'ils purent, dans le reste de la maison. [1]

Rien de plus simple, au début, que l'existence de Mad. de Krudener au Val de Lièpvre. La baronne se levait tôt, se promenait dans les prairies „paradisiaques" des environs du presbytère, rentrait ensuite pour écrire quelques pages, et priait, priait beaucoup. Après le déjeûner, servi de bonne heure, on lisait, on travaillait. Une nouvelle promenade menait jusque vers huit heures du soir. On faisait alors le dernier repas et M. le pasteur lisait et commentait un chapître de la Bible. [2]

[1] Une portion de l'immeuble, du côté du levant, a été détruite par un incendie vers 1829.

[2] Lettre du 3 juillet 1808 de Mad. de Krudener à Jung-Stilling. (*Sendschreiben geprüfter Christen...*)

La baronne imposa des noms à ses promenades favorites. L'allée des cerisiers devint l'allée des soupirs ; le Blumenthal devint le Juliettenthal.

La baronne se déclarait parfaitement heureuse.

Jung-Stilling avait commencé de la rendre supra naturaliste et chiliaste. Fontaines acheva l'œuvre du conseiller de Carlsruhe. Juliane était venue chercher des étonnements; il l'étonna. Marie Kummer[1] eut vision sur vision.

La sœur de la prophétesse, la femme de Schmidhuber, était alors malade — elle mourut au mois d'août 1808. Marie, ennuyée de la vie de travail qu'elle était obligée de mener chez son beau-frère, songeait à se faire un sort plus doux: elle s'insinua auprès de „la femme du Nord."

Madame la Comtesse, comme on appelait dans le pays la baronne de Krudener, paraissait curieuse de prodigieux. Oberlin lui avait montré le Ban de la Roche peuplé de voyantes. Le médecin Staub considérait les crises de la Kummer comme véritablement extatiques: „Somnambulisme! magnétisme animal!... mesmerisme!..." avait-il prononcé. Comment une femme du monde eût-elle douté là où affirmaient un pasteur et un médecin?.. La Kummer trouva un autre Meimsheim.

En venant se loger au presbytère la famille de Krudener s'était mise sous la main de l'inspirée, qui allant et venant, rôdant par les corridors et épiant de ci, de là, furetant partout et faisant à propos causer la valetaille, eut bientôt reconnu qu'une proie s'offrait. Les extases se succédèrent presque sans relâche. La voyante débuta, je crois, par faire retrouver une bague perdue. Cela donna confiance à Madame la Comtesse.

La Kummerin annonça au ministre qu'il serait le ferme et inébranlable soutien du royaume de Dieu. L'enthousiaste et vaniteux Fontaines se laissa aisément persuader. A madame la Comtesse furent réservés de non moindres honneurs.

L'Apocalypse de Meimsheim fut débitée de nouveau, revue et corrigée, grâces aux leçons de l'expérience. Tous les habitués du presbytère eurent bientôt la tête tournée. Auguste La Fontaines, veuve Happel, la fiancée de Wepfer, donna l'exemple; Staub parla d'aller prêcher les Ottomans; la baronne jeta par les fenêtres des fournées entières de pain; Wepfer mit tout ce qu'il possédait à la

[1] Eynard écrit Kummerin: «la Kummer», et fait le plus vif éloge de la prophétesse.

disposition de Juliane pour le moment sans argent.[1] Auguste La Fontaines lui avait enjoint d'agir de la sorte. Tout semblait bon, qui pouvait lier la comtesse et qui le liait lui-même.

Dès le 21 juin 1808, Mad. de Krudener écrivait à Mad. Armand:.. „Chère amie, la plus fortunée des expériences me fait dire que je suis la plus heureuse des créatures. Je ne puis vous dire que de bouche tout ce que j'ai éprouvé; en attendant, je prie pour vous et je crois que vous deviendrez aussi bienheureuse sur cette terre. Chère amie, pensez que j'ai éprouvé dans le vrai sens du mot des miracles, que j'ai été initiée dans les plus profonds mystères de l'Eternité, et que je pourrais vous dire bien des choses sur la félicité future; non, vous n'avez pas l'idée du bonheur qui attend tous ceux qui se donnent entièrement à Jésus-Christ! Persévérez: allez à lui tous les jours! J'ai de sa bonté et de sa miséricorde la promesse positive qu'il daignera m'accorder mes prières pour mes parents et amis; je demande à sa miséricorde les biens de l'Eternité pour eux. Ah, si vous saviez comme il nous aime! les temps approchent et les plus grandes calamités peseront sur la terre; ne craignez rien; restez fidèle à lui. Il assemblera tous ses fidèles; son règne arrivera ensuite. Il viendra lui-même règner mille ans sur la terre. Donnez vous à lui et demandez seulement la foi et l'amour pour lui et pour son père céleste. Adorez le Père et demandez lui son Esprit saint..!"

Le 15 août, Wepfer partit pour aller faire une tournée commerciale en Suisse. La baronne le recommanda à Mad. Armand:.. „Le porteur de cette lettre, homme excellent et véritable chrétien, vous en dira plus que vingt lettres; il est notre ami intime depuis deux mois et sa femme est mon amie. Causez avec lui; vous lui rappellerez ma dernière lettre, où je vous disais que je n'avais éprouvé que des miracles, depuis quelque temps surtout. Il vous détaillera cela et vous convaincra. Cette Providence admirable que j'invoque, ce Dieu d'amour et de bonté que nous servons

[1] Mad. de Krudener, que ses prodigalités mettaient dans des embarras continuels, emprunta à Wepfer de quoi subvenir à ses dépenses. Auguste La Fontaines *jeta l'argent par les fenêtres.* Elle comptait peut-être, ainsi que la baronne, que Dieu par un miracle leur rendrait ce qu'elles donnaient aux pauvres, comme il l'avait rendu à Mad. de Guyon. (*Vie de Mad. de G.* p. 306.)

bénira cet entretien, puisqu'il a conduit, sans que nous puissions nous y attendre, M. Wepfer chez vous. Ecoutez le bien ; il est dans la vérité..."

Mad. de Krudener vivait en effet au millieu de prodiges incessamment renouvelés.

Marie Kummer avait de bons motifs pour les accumuler comme elle faisait. Elle souhaitait de rentrer dans son pays et Schmidhuber soupirait après ses vignes de Meimsheim. Auguste La Fontaines, la veuve de l'huissier de Spire, craignait que les amis de Wepfer ne le dissuadassent d'un mariage qu'elle avait su rendre nécessaire. Elle s'unit à la Kummerin et s'aida de la voyante pour déterminer Jean Balthasar à quitter Sainte-Marie.

La position de Fontaines, elle aussi, était devenue insoutenable. Le ministre sentait que bientôt il lui faudrait se démettre d'un emploi et chercher ailleurs quelque nouvelle paroisse. Depuis des mois ses façons de thaumaturge, ses prédications trop uniformément apocalyptiques et souvent déplacées avaient fait déserter le temple. Sa sœur, cela était certain, dans quelques mois allait le compromettre!.. Lui-même, était devenu suspect aux grands industriels. L'ignorance où l'on était de ses antécédents, ses allures mystérieuses, ses propos, sa familiarité avec tous les ennemis du gouvernement avaient donné à penser. Au presbytère ne fréquentaient que des factieux, Staub le suisse, Schmidhuber le souabe... Cette comtesse même qui logeait chez le pasteur et qui répandait avec profusion des aumônes trop abondantes pour n'être pas calculées, qui était-elle?.. où avait-elle connu le ministre?.. Un bruit courut parmi les notables de l'endroit: „Ce sont des espions!.."[1]

Le département du Haut-Rhin avait alors pour préfet Felix Desportes, un ancien agent de la diplomatie occulte de Danton, qui avait aidé Lucien Bonaparte au dixhuit Brumaire. Desportes n'était pas tendre aux comploteurs; il le fit bien voir à quelques années de là, quand nommé député par le département qu'il avait naguère administré, et quoique brouillé avec Napoléon, il s'opposa à la rentrée des Bourbons et attendit devant les Tuileries le traître Fouché, pour lui brûler la cervelle. Il haïssait les monarchistes,

[1] Souvenir d'une contemporaine. Il est à remarquer que les piétistes n'étaient pas aimés à Ste-Marie; un Edit seigneurial leur avait interdit autrefois de s'assembler. Cet Edit était resté en vigueur jusqu'à la Révolution.

mais il détestait les Jacobins, qui avaient voulu le guillotiner. Qu'allait-il advenir si M. le Préfet apprenait quelque chose de ce que l'on contait du ministre?...

Le mieux pour celui-ci semblait décidément de quitter la place et de chercher ailleurs un refuge lucratif. Fontaines avait la manie de la paysannerie et se croyait un agronome; il ne doutait point de faire fortune, s'il parvenait à exploiter, n'importe où, quelque domaine.

Friedrich de Winzerhausen avait engagé les fidèles à chercher un asile aux champs, loin des villes, quand ils sentiraient l'approche de la fin — et cette fin s'annonçait chaque jour avec plus de netteté.

Qui pouvait douter encore que Napoléon fût véritablement l'Apollyon de l'Apocalypse? — L'empereur, ne venait-il pas d'essayer de se substituer au Christ dans l'adoration des fidèles?... [1]

Une comète avait paru en octobre 1807. Dans la même année, au mois de décembre, le temple de Sainte-Marie avait été pourvu de cloches, chargées de répandre au loin la gloire de l'Eternel. L'année 1808 avait été des plus prospères: le seigle et le froment s'achetèrent à bas prix; on eut des cerises à dix sous la mesure et tant de noisettes que les pauvres gens en firent d'amples provisions et tirèrent d'elles de l'huile en quantité.

C'étaient les vaches grasses avant les vaches maigres!...

Comme si le Seigneur s'était réservé particulièrement la direc-

[1] Le catéchisme officiel faisait un péché de l'opposition à l'empereur. Dans une cérémonie publique Napoléon s'était assis sur un trône surmonté de l'inscription blasphématoire: « Ego sum qui sum. »

En 1807, Lecoq, archevêque de Besançon, avait publié une « *Lettre à M. de Beaufort* », au sujet de la réunion de toutes les communautés chrétiennes. Une réponse parut bientôt, que Lecoq crut d'un ministre réformé, M. M..... L'archevêque répliqua par une « *Lettre aux citoyens acatholiques de mon diocèse* » où (p. 191) il dit: «....Mais non, M. T. C. F. et c'est ici où l'étonnement, où l'indignation montent à leur comble! M. M..... semble placer au-dessus de Jésus-Christ un homme, un très grand homme, il est vrai, le plus grand peut-être qui soit actuellement sur notre globe, mais enfin un simple mortel; il invite *les enfants d'Israël* à voir *dans ce grand Empereur, le Messie qui devait combler leurs vœux et attirer à lui toutes les nations, à n'attendre plus que l'établissement de la religion nationale*, de laquelle, sans doute, ils feront une partie intégrante, *pour terminer leurs anciennes cérémonies et s'attacher irrévocablement à la religion de l'Empire...*»

tion de la nouvelle et dernière année, le 1er janvier 1809 fut un dimanche. Les calamités se déchaînèrent aussitôt. Dans la nuit du 17 au 18 janvier, en nouvelle lune, le thermomètre descendit à — 15° centigrades; les vignes périrent en Alsace; celles du médecin Staub durent être recépées. Un temps assez doux succéda trop vite à ces froids rigoureux. Dès les premiers jours de février les bourgeons des arbres fruitiers se développèrent partout: un brusque retour de l'hiver les fit périr.

Tout annonçait l'approche de la fin. Il fallait se hâter, pendant qu'il en était temps encore et se mettre immédiatement en quête d'un asile.

On tenta de déterminer Mad. de Krudener à la fondation d'une colonie chrétienne. La Kummerin, au moyen d'extases, avait préparé la réalisation du projet commun; elle avait entrevu une terre, une terre bénie, où les fidèles accouraient en foule adorer le Seigneur. Schmidhuber fournit quelques renseignements géographiques indispensables à l'intelligence des visions de sa belle-sœur, et Auguste La Fontaines, dans ses conversations avec la baronne, s'appliqua à combattre les dernières objections que son amie eût pu soulever.[1]

Restait à s'informer si le Canaan de Marie Kummer n'était pas trop difficile à conquérir. Fontaines alla reconnaître le pays.

Le lieu désigné par la voyante était le Catharinenplaisir, ce même Catharinenplaisir près Cleebronn, où elle avait passé ses meilleures années, les seules véritablement heureuses et innocentes... Pour que Fontaines conçut l'idée de s'y transporter avec les siens, il fallait nécessairement qu'il ignorât les aventures passées de Marie. Est-ce qu'il croyait à la sincérité de la prophétesse?... il n'y aurait à cela rien que d'admissible. La fraude et la candeur se mêlent si intimement aux agissements du ministre, dans tout le cours de cette histoire, qu'il serait impossible de dire où commençait la dupe, où finissait le thaumaturge.

[1] La surveillance exercée par la Kummer sur ses dupes était de tous les instants. La baronne et ses filles allaient-elles en promenade, Schmidhuber les accompagnait.

Il y avait quelque temps déjà que Mad. de Krudener souhaitait d'aller à Genève, où Mad. Armand demeurait hésitante, malgré la visite de Wepfer, où l'appelait aussi le désir de faire partager ses convictions à Mad. de Staël. „Mais, dit Eynard, l'embarras de ses affaires la retenait momentanément et nul de ses amis ne pouvant l'aider, elle se gardait bien d'exprimer son désir. Tandis qu'elle y pensait, Maria Kummerin entre un jour dans sa chambre et lui annonce dans son langage sentencieux qu'elle peut aller à Genève visiter ses amis, que ses soucis d'argent ne doivent point l'arrêter, qu'elle ne doit se préoccuper que d'être de retour au bout d'un mois...

„Elle partit le 20 septembre et s'établit à Sécheron, aux portes de Genève... ...Le moment du départ approchait; ne recevant point de lettre de change de Riga, Mad. de Krudener se trouvait dans l'impossibilité de payer son compte à l'hôtel de Sécheron. Fidèle cependant aux ordres de Maria Kummerin, elle se préparait à partir et avait commandé les chevaux de poste, malgré les recommandations de sa belle-fille Sophie, moins confiante aux visions de l'extatique. L'argent n'arrivait point. Le départ avait été différé de plusieurs heures et Mad. de Krudener s'entretenait avec un libraire de Lausanne, l'honnête et pieux Petillet, [1] lorsqu'on lui annonça M. Gautier de Tournes. Ayant appris en passant devant l'hôtel, que Mad. de Krudener n'était pas encore partie, il venait lui réitérer ses adieux. Il l'interroge sur les causes de son retard, la presse de questions et elle lui avoue son embarras...“

[1] David Pétillet avait été le disciple et l'éditeur de Dutoit-Membrini. « C'est à une circonstance de bien peu d'importance en elle-même, mais dans laquelle les deux principaux intéressés reconnurent plus tard avec gratitude une direction providentielle des plus expresses, que fut dûe l'entrée de M. Pétillet chez les dames Schlumpf. Voulant un jour aller à la Rasude, campagne située au-dessous de la ville, chercher un homme

M. Gautier mit à la disposition de la baronne la somme dont elle avait besoin et le crédit de la Kummer fut désormais absolu. [1]

Fontaines n'était pas encore rentré à Sainte-Marie lorsque Mad. de Krudener y reparut. Il était parti pour le Wurtemberg, où il avait loué pour un an l'ancienne propriété du comte de

fréquemment employé dans la maison, et comptant traverser, comme à l'ordinaire le jardin de M. Dyverdun, M. Dutoit trouva la porte de cette propriété fermée. Cet obstacle inattendu le fit renoncer pour le moment à la course projetée, et il rentra chez lui. On vint dans la journée lui parler du jeune Pétillet, ce qui le conduisit à prendre des arrangements tout autres que ceux qu'il avait eut en vue, et dont le résultat fut l'admission du jeune homme en lieu et place du précédent employé...» (*J. Ph. Dutoit* par J. Chavannes, p. 148.)

[1] Rien de bien merveilleux dans cette aventure, sinon, en apparence, l'excès de crédulité de la baronne. Mais il y a beaucoup à rabattre du récit d'Eynard ! . . Ce n'avait pas été sans motif que Mad. de Krudener s'était logée à Sicheron. L'hôtel, où elle descendit, servit en 1817 de quartier général au missionnaire anglais Drummond. Il y a donc apparence que le propriétaire était connu pour ses opinions religieuses et qu'on le savait disposé à faire crédit à une sœur riche, momentanément dans l'embarras.

Staudenmeyer (*Volksbote*) dit que Mad. de Krudener alla à Genève pour faire part de sa conversion à Mad. de Staël et à Benjamin Constant et les engager à suivre son exemple. Elle vit en effet Mad. de Staël à Coppet. Juliette écrit : «...Il s'en était suivi une sincère assurance de cessation de «toute animosité occasionnée par les redites vraies ou fausses de la société. «Maman parla longtemps religion avec elle et Mad. Necker. Mad. de Staël «tenait encore à ses opinions, mais avec bien moins de chaleur. Maman «fut étonnée du changement qui s'était opéré en elle et de toutes les «choses aimables qu'elle avait découvertes dans son caractère...»

Il y avait à Coppet, auprès de Mad. de Staël, Schlegel, Sismondi, Mad. Necker et Gonthier. «...Gonthier instruisit Maman du complot «général formé contre Mad. de Staël, une belle conspiration pour sa «félicité; il approuva Maman par des signes et tout bas ils se communi-«quaient leurs réflexions sur la bêtise des jugements de tous ces gens «d'esprit. On parlait magnétisme et c'était à celui qui serait le plus incré-«dule.

«*Dimanche* (25 septembre ?). Mad. de Staël vint nous voir; elle me plut «beaucoup; elle me parut beaucoup plus simple et tout aussi aimable «qu'autrefois; sa figure même me plut davantage. Elle fut très bonne pour «moi. La petite Albertine était avec elle, une charmante enfant, avec de «si beaux yeux et une figure intéressante ..... Gonthier entre peu après; «elle parait avoir beaucoup d'amitié pour lui, quoiqu'il lui dise bien «ses vérités. On parla d'opinions religieuses. Elle dit que tout ce qu'elle

Martinengo, le Catharinenplaisir près Cleebronn. Afin d'obtenir du roi Frédéric Ier, d'ordinaire assez mal disposé pour les étrangers et tout à fait hostile aux sectaires, l'autorisation de résider dans ses Etats, le ministre avait caché le véritable motif qui l'amenait; lui-même s'était affublé d'un titre qu'il ne possédait point, celui

«aimait, c'était la franchise, et que plus elle avait de respect pour la reli-«gion, moins elle se permettrait d'en parer ses ouvrages ou de s'en servir «comme d'un moyen d'éloquence, que ce ne serait que par conviction «qu'elle en parlerait....

«*Lundi.* Gonthier dîna chez nous; on parla de la Staël, de toutes les «personnes qui priaient pour elle.... Elle a consenti, à la prière de Gon-«thier, de retracter dans son nouvel ouvrage les idées philosophiques de «Delphine et le suicide..... Benjamin Constant est plus avancé «que la Staël. Il a été enchanté de Langallerie et a dit que c'était l'homme «du monde auquel il avait trouvé le plus d'esprit....»

Mad. de Staël mourut le 14 juillet 1817 «au désespoir .... et surtout dans un horrible effroi de ce qui l'attendait dans l'autre vie...» (*Mad. de Rémusat*, Corresp. III, 221.) De Sismondi avait déjà indiqué, en 1813, que l'auteur de Delphine avait du diable une peur affreuse.

Faut-il chercher le germe de cette espèce de folie dans les prédications des précurseurs du «*Réveil*» et dans le *beau complot* qu'ils avaient formé dès 1808?...

Je ne sais. Il est probable que Gonthier, que Mad. de Krudener et les autres avaient été pour quelque chose dans l'égarement de la baronne, dans l'ardente imagination de laquelle ils avaient provoqué l'éclosion d'une idée fixe, mais les circonstances au milieu desquelles Mad. de Staël passa ses dernières années étaient de nature à ébranler. Tous ses amis la pressaient depuis longtemps de se faire la prêtresse de la morale sur la terre (*Lettre de M. de Gerando* du 6 juillet 1802) «et de désavouer les principes qu'elle avait professés jusque-là, après les avoir prêtés à sa Delphine», quand en 1811, un événement «dans lequel elle ne pouvait savoir si son saint là haut l'approuvait en tout», était venu troublé sa vie. Agée de quarante-cinq ans, elle avait épousé un jeune hussard, M. de Rocca. Cette union tenue secrète, qu'elle n'avait avouée ni à ses amis ni à sa fille même, au moment du mariage de celle-ci en 1816, l'accouchement quasi clandestin qui s'en était suivi, la mort de Narbonne en 1813, la conduite de Benjamin Constant aux Cent Jours, la renommée grandissante de Camille Jordan, mille circonstances de nature à rappeler aux autres et à elle-même un passé passablement tumultueux et «à ébranler son imagination et son cœur», furent probablement pour beaucoup dans les angoisses de ses dernières années.

En 1811 Mad. de Staël écrivait à Mad. Récamier: .. «J'ai recours sans cesse à la prière, mais parfois il me semble que j'ai fatigué la Divinité et que le Ciel est d'airain pour moi... Je me dis que je suis donc bien coupable, car Dieu est juste et ne fait porter à chacun que ce qu'il mérite...»

de président du Consistoire réformé de Sainte-Marie-aux-Mines; il s'était fait passer pour le chef de la famille de Krudener et avait déguisé la baronne en veuve d'un ambassadeur russe, jadis accrédité auprès de Bonaparte.

Déjà la Kummer semblait toucher au but, quand, après le retour de Fontaines, l'opposition inattendue de Sophie d'Ochando faillit tout remettre en question.

Sophie s'était fait connaître à Sainte-Marie sous le nom de „marquise Isabelle". Mais, par modestie, affirment les contemporains, elle ne prenait que le titre de baronne.

Le 15 août 1808, jour de la fête de l'empereur et par conséquent néfaste entre tous, elle était accouchée au presbytère d'un enfant qui mourut immédiatement.

Fontaines avait présenté cet enfant à la mairie comme étant celui de „dame Isabelle, baronne de Krudener, épouse de M. François Ochando de le Vanda, marquis et officier militaire de la division espagnole en Allemagne..."

Volontairement ou involontairement il avait fait une fausse déclaration: Sophie n'était pas mariée.[1]

Elle avait fait la connaissance de M. de la Vanda en Allemagne, où il servait dans le corps de troupes espagnoles placé sous les ordres du marquis de La Romana.[2]

La guerre ayant séparé les deux amants, Sophie avait rejoint

[1] A la décharge du ministre, comme à celle de la famille de Krudener, il convient de remarquer que de même que les piétistes de l'école de Jung, *prêtres et rois* se croyaient autorisés à distribuer la Cène, ils pensaient pouvoir passer par dessus les formalités civiles ou religieuses du mariage. Juliane, dans une lettre à Mad. Armand, recommandait Wepfer en disant: «...*Sa femme* est mon amie...» Le mariage civil de l'employé n'eut lieu cependant que deux mois après, — le 26 octobre 1808, à 5 heures du soir.

Lorsque Jean Balthasar Wepfer épousa Auguste Catherine Salomé Lafontaine, née à Carlsruhe le 15 octobre 1772 et «*demeurant depuis six mois*» chez son frère le ministre, il avait vécu maritalement avec elle depuis un temps assez long. Mad. Wepfer accoucha le 13 avril 1809, à Bönnigheim, dans le Wurtemberg, d'un fils qui vécut une demie-heure.

[2] Godoï, en 1807, avait envoyé sur les côtes de la Baltique une armée espagnole de 14,000 hommes, sous le commandement du marquis de Romana. Un autre corps de 6000 hommes, sous le général OFaril, avait rejoint le premier; tous deux défendaient le Danemark, allie de la France, contre les Suédois et les Anglais.

sa belle-mère et sa sœur. D'Ochando lui écrivait et la consolait par ses promesses d'un prompt retour.

Il cessa tout à coup de donner de ses nouvelles. Mlle de Krudener, après le 15 août, put se croire abandonnée. Elle avait alors trente trois ans. Le désespoir la prit: grande aussi fut la douleur de Juliane, qui voyait sa propre fille frappée du coup, dont Sophie était atteinte. Déjà ces dames pouvaient estimer tout perdu, quand, calme et impassible au milieu du désarroi général, la prophétesse intervint. Elle eut une extase et annonça le retour prochain de l'Espagnol.

On sut bientôt que François d'Ochando était prisonnier.

Le 17 août 1808 La Romana avait abandonné subitement ses positions et s'était embarqué avec ses troupes sur des bâtiments anglais, qui le ramenèrent en Espagne. Quelques uns de ses soldats n'avaient pu le rallier et furent pris par les Français irrités de cette espèce de trahison. Parmi les captifs s'était trouvé le marquis d'Ochando. Il fut conduit en France et interné dans le fort de Lutzelstein (la Petite Pierre), dans les Vosges.

La famille de Krudener, dès qu'elle eût été avertie de ces faits, s'empressa d'entamer les démarches nécessaires à la délivrance du prisonnier. Paul, alors attaché à l'ambassade russe de Paris, réussit à intéresser son chef, le prince Kourakine, au sort de l'officier. D'Ochando obtint sa liberté;[1] Sophie l'alla joindre à la

[1] M. François Reber marque, dans son journal, que Sophie alla rejoindre son mari à la Petite Pierre, puis il ajoute: «...La marquise qui, par modestie, ne prit jamais que le titre de baronne, perdit à Ste-Marie un enfant, mort aussitôt que né. Elle le fit enterrer au cimetière des Réformés. Sur la tombe on plaça l'inscription suivante:

«Aqui repose il cuerpo de un niño
Hijo de
Francesco y de Isabela.
Dios piadoso
Sin hacerla pasar por la tierra
Has tomado en el Ciel
Su alma feliz.»

M. Frossard (*Bibliothèque universelle ou Revue Suisse* 1884), relevant une erreur de M. le bibliophile Jacob, écrit: «Sophie .... épousa, en effet, un noble Espagnol, le chevalier d'Ochando, non à Montpellier, mais à Sainte-Marie-aux-Mines, en 1809...»

Les registres de l'Etat civil de Ste-Marie (*Naissances*) portent: «...Du quinzième jour du mois d'août mil huit cent huit, à deux heures après

Petite Pierre; quand elle reparut à Sainte-Marie, elle était au bras d'un mari.

midi, par devant, etc...., est comparue Louise Hedrich, épouse de David Götz, matrone en cette ville, laquelle nous a déclarée que aujourd'hui à une heure du matin, dame Isabelle, baronne de Krudener, épouse de M. François Ochando de la Vanda, marquis et officier militaire de la division espagnole en Allemagne, icelle séjournant momentanément en la dite ville chez le sieur Jean Frédéric Fontaine, pasteur du culte réformé allemand, y est accouchée d'un enfant sans vie, qui nous a été présenté et reconnu être du sexe masculin, auquel il a été donné pour prénom celui de François, desquelles déclarations et présentations, nous avons dressé le présent acte, en présence dudit sieur Fontaine, âgé de trente-huit ans, et du sieur André Staub, âgé de quarante-neuf ans...»

Contrairement à l'assertion de M. Frossard, on ne trouve au registre des mariages aucune mention concernant M. et Mad. d'Ochando. Légalement, du reste, ces personnes n'auraient pu se marier à Ste-Marie, où elles n'avaient point de domicile et ne *séjournaient que momentanément.* L'union des deux *époux* fut probablement légitimée lors du voyage de Sophie à Lutzelstein, par l'ambassade russe, à Paris.

Eynard attribue à la Kummer une prophétie au sujet du retour de l'officier :

«...Mad. de Krudener était avec ses filles en visite à quelque distance de Sainte-Marie, lorsque la voyante vit en extase des lettres importantes qui exigeaient un prompt retour. Le lendemain Mad. de Krudener reçut une lettre du ministre de la guerre, portant ces mots : «...S. M. l'Empereur fait cette seule exception en faveur de M. d'Ochando, officier espagnol; il accorde sa liberté aux demandes du prince Kourakine et aux vôtres...»

Rappelons que la Cleebronnaise était au courant de tout ce qui se passait ; elle connaissait les démarches de Paul et leur résultat. Napoléon, vers ce temps, qui fut à peu près celui de l'entrevue d'Erfurt, ne pouvait refuser à Alexandre la grâce d'un officier secondaire.

L'ingrate marquise ne s'était pas laissée fléchir. Au contraire, maintenant que son indépendance paraissait assurée, elle songeait plus que jamais à soustraire sa famille aux exigences des gens du presbytère et à se dérober elle-même à de pénibles souvenirs. Elle pressa la baronne de quitter une maison où ils n'étaient tous que trog longtemps restés. — „Pourquoi ne pas laisser là ce Fontaines, sa marmaille et sa pythonisse?... qu'était-il besoin de s'empêtrer pour l'existence d'individus qui en savaient trop et dont l'intimité risquait de devenir dangereuse?... Il n'y avait qu'à partir et qu'à les indemniser généreusement de leur hospitalité!..."

Ces réflexions arrivaient trop tard. Mad. de Krudener s'était abandonnée trop complétement aux suggestions du ministre pour qu'il lui fût encore possible de reculer. Vainement Jung-Stilling se fit-il le truchement des inquiétudes de Sophie: il n'obtint rien. Juliane lui répondit par de grands mots:... „J'ai fait le sacrifice de ma volonté propre. Le Seigneur désire encore plus que moi-même mon bonheur et mon repos. Qu'ai-je à craindre, si je me donne toute à lui?... A qui veut appartenir à Christ, tout doit être indifférent, réputation, honneurs, fortune, opinion des autres, amour des siens, tout, en un mot...! Que le Christ me réduise à la mendicité, que m'importe, pourvu que je le possède...!" [1] A cette phraséologie elle mêla d'amères récriminations contre sa belle-fille. Jung fut mis au courant de choses qu'il était pour le moins inutile de rendre publiques.

[1] Lettre à Jung-Stilling du 1er décembre 1808 dans «*Sendschreiben geprüfter Christen*» p. 172. La fin de la lettre a été supprimée.

Le recueil que je viens de citer laisse supposer que l'inspiré de Waldbach et celui de Carlsruhe se virent pour la première fois à Sainte-Marie-aux-Mines — probablement dans l'automne de 1809 et non à propos des démêlés de Mad. de Krudener avec sa belle-fille. (*Lettre d'Oberlin* du 26 juin 1811.)

L'inspiré de Carlsruhe n'en persista pas moins dans son opposition aux projets de la baronne.

Sans nier le somnambulisme, il se défiait des somnambules et n'aimait pas en général que des chrétiens recourussent à leurs pratiques. Par là il se distinguait de ses amis Lavater et Oberlin.

Il était presqu'impossible, du reste, qu'il ne sût rien des anciens exploits de Marie Kummer. Ses amis wurtembergeois avaient été mêlés autrefois à l'affaire de Meimsheim, et l'un de ses fils habitait le duché dans le temps même où, parmi les piétistes, il n'était bruit que de Hiller.

De plus, le conseiller de Carlsruhe connaissait parfaitement l'état des esprits et des choses en Allemagne; il ne se faisait aucune illusion sur les dispositions de Frédéric Ier et savait que les frères de Herrenhut eux-mêmes venaient de reculer devant la difficulté d'établir une de leurs „pépinières" dans le pays de Bade, où les avait appelés le grand-duc.

Mad. de Krudener, voyant que son ancien directeur s'était mis du côté de Sophie, pour blâmer son entreprise de colonisation chrétienne, se tourna du côté d'autres chefs chiliastes. Elle consulta d'abord Gaspard Wegelin, [1] petit négociant suisse établi à Strasbourg. Wegelin déclara que l'année 1809 serait une année remarquable!...

Elle prit ensuite l'avis d'Oberlin. [2] Le pasteur du Ban de la

[1] Wegelin était chiliaste comme Oberlin, qui lui écrivit le 2 février 1809 : «...*Kennen sie also auch die liebe, rechtschaffene Baronesse de Krudener? Sie sagte mir dass sie ihr gesagt, das nun angefangene neue Jahr würde in manchem Betracht sehr merkwürdig seyn. Ich sprach diese Dame vorige Woche zu Weiler (halb Weg Markirch), wohin sie mich dringend gebeten hatte zu kommen, und wo wir uns einige Stunden verweilen konnten...*»

[2] Oberlin était fort visionnaire. Felz, son aïeul maternel, avait été averti de l'heure où il mourrait. De même la femme du pasteur : elle mit la maison en ordre, prépara des vêtements pour ses enfants, ordonna le repas des funérailles, se coucha et mourut.

Chaque soir elle revint de l'autre monde pour en donner nouvelles à son mari. Elle l'instruisait de mille choses et lui communiquait la préscience d'événements, même politiques, qui ne devaient arriver que beaucoup plus tard. Ce commerce entre les époux dura un assez long temps; mais un jour un paysan du Ban de la Roche, qui était aussi en communication règlée avec les défunts, apprit au pasteur que Mad. Oberlin venait d'être admise dans un cercle supérieur. Les visites cessèrent.

Voy. *G. H. v. Schubert (Die Symbolik des Traumes, etc.)* p. 234 et suiv.

Roche, invité à se rendre à Villé, c'est-à-dire à mi-chemin entre Waldbach et Sainte-Marie, passa avec la baronne la soirée du 26 janvier 1809 et partie de la journée du lendemain. — „L'année dans laquelle nous venons d'entrer, prononça-t-il, est une année fatale. Un de mes paroissiens, transporté dans le monde des esprits par une vision, y a rencontré mon frère, décédé depuis longtemps, et celui-ci, quoique fort peu religieux en son vivant, lui a enjoint de recommander à nos gens du Ban de la Roche de prier beaucoup, de prier plus que jamais..."

Mad. de Krudener essaya de déterminer le vieux pasteur à la suivre au Catharinenplaisir. Il refusa. Quelqu'un de la compagnie venant de le comparer à Moïse: — „Oui, fit-il, je suis un Moïse, qui depuis quarante ans conduis mes Israëlites à travers le désert. La ressemblance n'est pas pour me flatter. Moïse n'entra point dans la Terre Promise, où je voudrais aller avec mes Hébreux. C'est un Josué que je voudrais être !... Mais qu'il en soit selon la volonté du Seigneur!" et il acheva en déclarant que Dieu l'avait placé au Ban de la Roche, qu'il ne quitterait point sans un ordre exprès du Très-Haut... ![1]

Le départ des futurs colons fut décidé.

„Le 12 février, marque M. François Reber dans son journal intime, la comtesse Livonienne de Krudener, qui était en séjour ici depuis huit mois chez le ministre réformé allemand La Fontaines est partie avec sa suite, en trois voitures. La compagnie était de sa fille, Mlle Juliette, de sa belle fille, la marquise d'Ochando, de M. La Fontaines qui rentre dans la vie privée, de la famille de celui-ci, de deux filles de chambre, d'un valet russe, d'un cuisinier et d'un courrier.

Mad. la comtesse, pendant son séjour à Sainte-Marie, s'est montrée extrêmement bienfaisante et charitable..." [2]

Avant de quitter la ville, Fontaines voulut faire ses adieux à ses paroissiens.

Depuis quelques mois surtout, tous les sermons qu'il débitait

[1] *Journal de Juliette de Krudener*, communiqué par la famille.

[2] Un survivant de cette époque m'a raconté qu'une petite fille étant tombée dans une fosse où l'on éteignait de la chaux, fut soignée jour et nuit par la baronne jusqu'à sa fin, arrivée environ quarante-huit heures après.

avaient trait, plus ou moins directement, à la fin des temps. Le 29 janvier il avait prêché sur la parabole des dix vierges. Son dernier discours fut sur Luc. XVII, 22 et suiv.[1] Il exhorta, sanglota, et finit par adjurer les auditeurs de songer aux grands et terribles événements qui allaient sous peu renouveler la face du monde ; une dernière fois il mit ses ouailles en garde contre l'Antechrist et contre ses suppôts. Une partie des assistants fondit en larmes, mais l'autre éclata en murmures. Le service divin fut troublé par une manifestation, dans laquelle le ministre voulut voir l'abomination de la désolation établie dans le Lieu Saint. Prenant à la lettre les paroles de l'Evangéliste (Matthieu XXIV, 15, 16) il s'enfuit et gagna la montagne, d'où on le tira pour le mettre en voiture. Le voyage longtemps prémédité prit un air de fuite.

Le Dr. Staub, à quelques jours de là, partit pour rejoindre ses amis. Schmidhuber les avait accompagnés: il était devenu leur cuisinier. Staub ne tarda guère à revenir; mais Schmidhuber ne reparut à Sainte-Marie qu'en 1814, — avec les premières colonnes autrichiennes.[2]

[1] Souvenirs de contemporains présents à ce dernier sermon.

[2] Schmidhuber mourut à Meimshein en 1823. Il avait laissé à Ste-Marie un fils assez faible d'esprit et qui est mort en 1836. Le premier mariage de ce fils avait donné lieu à des discussions de droit entre le procureur du roi Loyson, le juge de paix de Ste-Marie et l'adjoint. La fiancée était grosse pour la seconde fois.

David Schmidhuber, devenu veuf, épousa une veuve Fattet, beaucoup plus âgée que lui. Philippine, issue de son premier mariage, finit on ne sait où, fort mal.

Un an après le départ de Fontaines le bruit se répandit à Sainte-Marie-aux-Mines que la communauté réformée allemande avait été, pendant plus de trois ans, la dupe d'un faussaire. On ajoutait que le coupable lui-même avait inséré l'aveu de son crime dans le registre de la paroisse!... Le Consistoire de Mulhouse s'assembla; le pasteur Mæder, qui avait succédé à Fontaines, soumit à ses collègues le volume accusateur et l'assemblée consternée se hâta de faire suivre l'autographe du prétendu faussaire d'un blâme énergiquement motivé.

Le document présenté par M. Mæder portait, partie en langue latine, partie en langue allemande: [1]

„Jean-Frédéric Fontaines. NB. Ce nom était un faux nom. Son nom propre et véritable est et sera H. Fr. Hz:. (*ou Hg*):.

[1] «1805. Joh. Fred. Fontaines. NB. Hoc nomen erat fictum. Suum nom. propr. (fuit *gratté*) et (ver. *dans l'interligne*) est et erit H. Fr. Hz.·. (*ou Hg*.·.) a (*mot barré*) nat. in Suev. die 28 mart. ao Dm. MDCCLIXIX, *zog nach vielen hier von einigen* (Individuen *dans l'interligne*) *die Gott zu seiner Zeit offenbaren wird, schweren Leiden* per vocationem Domini *nach Deutschland...*»

Le consistoire de Mulhouse, comme j'ai dit, excommunia le faux-frère: «*...Es declarirt hiermit einmüthig den genannten Fontaines für unwürdig unter die Diener der reformirten Kirche gezehlt zu werden; um so mehr dass er durch notorisch falsche Papiere sowol als das Consistorium die Regierung selbst betrogen hat, welcher Betrug jedoch erst nach seinem Abzug bekannt wurde...*»

Je crois devoir traduire l'écrit de Fontaines par: «Ce nom n'était pas son vrai nom qui fut et sera dorénavant Monsieur Frédéric duc (*Herzog*) ou (*Hargott*) de Friedenfels. Je déchiffre à peu près ce dernier mot sous les spirales qui le couvrent. En langue swedenborgienne il signifie, si je ne me trompe, assise inébranlable du royaume de Dieu. La traduction littérale serait «rocher de paix». Quant au nom de Harrgot, Hargott, c'est celui sous lequel Fontaines se trouve désigné dans les lettres de Mad. de Krudener. A l'imitation de ce qui se passait dans les *Ménies*

de (*ici un mot soigneusement barré et couvert d'un laborieux enchevêtrement de spirales d'encre*) né en Souabe le 28 mars de l'an du Seigneur 1769.

Après avoir beaucoup souffert ici par quelques individus que Dieu fera connaître à son heure, partit *per vocationem Domini* pour l'Allemagne."

Ces dernières lignes, avaient été tracées à la hâte, en allemand, et d'une écriture troublée.

Langalleristes ou de ce qu'avaient fait autrefois les Saints des derniers jours d'Elie Marion tous les héros de cette histoire portaient un nom de guerre. On pourrait traduire Hargott par le «Seygneur Dieu».

Le pauvre Fontaines, j'imagine, avait pris au sérieux une prédiction de la Kummrin et écrit, d'une écriture qui fait la roue, la Kyrielle de ses noms et titres dans le prochain royaume millenaire; puis la réflexion était venue; d'une main tremblante il avait effacé, au moment de partir, les plus grosses de ses folies et ajouté la note grêle, menue, heurtée et mal construite qui termine la notice.

Quelques années avant de mourir l'ex-ministre de Sainte-Marie-aux-Mines rédigea une courte notice autobiographique:

„Jean-Frédéric Fontaines naquit le 28 mars 1769, à Carlsruhe, où son père était officier de chambre de feu le grand duc Charles Frédéric."

„Le motif qui m'a fait changer de nom est le suivant. Mon grand-père s'appelait le *comte de la Fontaines*. Le margrave Charles de Bade, aujourd'hui depuis longtemps décédé, l'honora en son temps d'une grande confiance. Durant dix-huit années, il le força d'habiter avec lui le château princier. Nos archives de famille établissent que le comte servit puissamment S. A. le margrave lorsque ladite Altesse bâtit la ville de Carlsruhe.

„Au temps où la terreur régnait en France, quand tout ce qui désignait ou était de nature à désigner un „*cy-devant*" exposait le suspect à la mort, mes amis me conseillèrent de prendre un autre nom. J'adoptai celui de *Fontaines*, que je garderai jusqu'à ce que des circonstances plus favorables me permettent de reprendre celui qui est réellement le mien.

„Je reçus d'abord l'instruction au Gymnase de Carlsruhe, [1] que je quittai en 1785, puis en 1786 je fus placé à Zurich sous la direction de Hess et de Lavater.[2] Je passai les années 1787 et

[1] L'*illustre* Gymnase de Carlsruhe avait la réputation de ne recevoir que des élèves nobles. Un voyageur anglais de la fin du 18e siècle rapporte ce bruit, mais sous réserves.

[2] Lavater était supranaturaliste et chiliaste; il s'occupait de mesmerisme. Hess partageait la plupart des idées de Lavater, mais ne croyait pas que l'on pût calculer la date précise de la parousie du Christ. C'était un homme distingué et qui a laissé de nombreux ouvrages, une vie de Zwingle, quelques traités relatifs à la vie de Jésus, etc. Gorani, dans ses mémoires, l'accuse d'avoir été nommé antiste, malgré l'opposition d'un grand nombre de paroissiens. Pour se faire pardonner, Hess lut en chaire une lettre qu'il prétendait avoir reçue de défunt son prédécesseur. Cette

1788 à l'Université de Strasbourg. En 1789, je devins précepteur

lettre écrite du paradis, félicitait au nom de Zwingle, de Bullinger, etc. les Zurichois d'avoir choisi un antiste tel que Hess. Gorani détestait les Zurichois et se plaisait à leur jouer de mauvais tours.

Une piétiste, fort liée avec Hess et Lavater, écrit d'eux:

«...Arriva la Révolution française avec toutes ses horreurs. Mes amis, Lavater, Pfenninger et les autres s'attendaient à chaque instant à voir paraître l'Antechrist . . . . . Lavater espérait tout alors et craignait tout. Il se laissa duper misérablement par une société d'inspirés établis à Copenhague, où il finit par se rendre de sa personne, uniquement pour tirer à clair cette aventure. Quelles impatiences chez Jung-Stilling! quelle anxiété chez tous les partisans de Bengel, quand ils eurent appris que le pape était prisonnier! Pas un d'eux qui doutât encore de l'exactitude des calculs du maître! Le bon, le pieux, le savant antiste Hess, qui est encore de ce monde, appliqua à Napoléon je ne sais combien de versets bibliques. Rien de ce qu'il avait imaginé n'arriva . . . . . .

. . . . . .

Lavater était dévoré de la soif de voir un miracle. Il eût souhaité, à quelque prix que ce fût, que Jésus se manifestât à lui par quelque signe matériel. Jour et nuit il implorait le Seigneur à cette intention. Sa femme me dit une fois qu'il est bien souvent resté jusqu'à minuit suppliant Dieu de lui montrer un prodige. Aussi était-il constamment en quête, guignant à droite, à gauche, de tous côtés, après un miracle. En cela Pfenninger lui ressemblait . . . . Lavater fut invité, en 1793, à se rendre à Copenhague. Je ne sais quelle société de cour avait ouï parler de cette manie de prodiges qui tourmentait notre excellent pasteur; elle prétendit avoir lu dans les astres l'annonce de surprenantes merveilles et invita Lavater à s'assurer du fait, sur place. Quand il partit, il passa par ici et soupa chez mes parents. Le matin, de bonne heure, il se remit en route et je les accompagnai un bout de chemin lui et sa fille. Il nous conjura tous de l'assister de nos prières et entreprit son voyage avec une confiance entière. Sa femme nous communiqua ensuite quelques nouvelles de ce qui lui arrivait et nous fit passer ses lettres, que nous dûmes lui retourner, après lecture. Il parait que le prince royal, le ministre Bernstorf, le prince de Hesse et la comtesse de Reventlow plurent beaucoup au cher homme. Le prince de Hesse cependant avait certaines opinions que Lavater n'eût point dû approuver . . . . . En 1794, je passai quelques jours dans la maison du pasteur. Il m'entretint plus d'une fois de ce qui lui était arrivé en Danemark, mais je me souciais médiocrement de tout ce qu'il me contait là; outre que certaines de leurs imaginations me répugnaient, il ne me semblait point qu'elles pussent s'appuyer sur l'Ecriture. Ils croyaient, par exemple, à la migration des âmes et le pasteur était persuadé que sa femme, dans une de ses existences antérieures, avait été la femme de Ponce Pilate . . . . . Le cher homme fut souvent la dupe de son extrême bonté et quantité de fourbes firent de lui leur jouet. Sa femme eut fort à souffrir de la facilité avec laquelle il se laissait prendre

dans la famille Bœswillwald à Illkirch.[1] Je fus examiné et consacré en 1794, à Neustadt sur la Hardt et allai servir d'aide à mon futur beau-père, le pasteur Busch de Gerstheim. Avec lui et avec d'autres ecclésiastiques qui n'avaient pas voulu abjurer le Christ Jésus, je fus jeté en prison....." [2]

Ce Fontaines, à coup sûr, n'avait pas la tête bien saine. Son père, dont il fait ici une façon de chambellan, était valet de chambre coiffeur de S. A. le margrave grand-duc.[3] Son grand-

n'importe à quelle rêverie, aussi, quand elle se vit sur le lit de mort, supplia-t-elle ses enfants de ne jamais se mêler de magnétisme ni d'autres telles affaires. Inutile de dire qu'il mourut sans avoir jamais vu le signe tant souhaité...» (*Anna Schlatters Leben u. Nachlass. 1. Lettre à sa fille du 16 janvier 1825*).

[1] Il y avait alors à Illkirch-Graffenstaden un chirurgien, nommé Jæger et un *curé protestant*, nommé Jean-Georges Holderer, affiliés à la Société Harmonique des Amis Réunis de Strasbourg, sorte de loge mesmérienne fondée par le marquis de Puységur. Les Annales de la Société rapportent deux cures opérées par les soins de ces adeptes.

Fontaines dut connaître chez les Bœswillwald au moins l'un de ces magnétiseurs, le *curé*.

Je rappellerai qu'un certain nombre des membres de la Société Harmonique jouèrent un rôle politique, dans la conspiration de Pichegru (1796).

[2] Communication de M. Charles Orth, pasteur à Ebertsheim.

[3] Je note à titre de curiosité qu'au 17e siècle déjà d'Aceilly donnait le nom de Lafontaine au barbier mis en scène par une de ses épigrammes :

«— Vous me coupez, barbier ! tout beau !...»
« Oui, le poil !...» répond Lafontaine.
«— Mon poil est donc, cette semaine,
«Aussi sensible que ma peau !...»

Mercier, dans son *Tableau de Paris*, écrit : «...Nos valets de chambre-perruquiers, le peigne et le rasoir en poche pour tout bien, ont inondé l'Europe; ils pullulent en Russie et dans toute l'Allemagne. Cette horde de barbiers à la main leste, race menteuse, intrigante, effrontée, vicieuse, Provencaux et Gascons, pour la plupart, a porté chez l'étranger une corruption qui lui a fait plus de tort que le fer des soldats...»

M. F. de Schickler a publié dans le *Bulletin historique du Protestantisme français* (15 octobre 1882) une notice concernant le refuge de Louisenburg et son premier pasteur, le sieur Abraham Fontaine.

Louisenburg est dans la Hesse, d'où était venu Daniel Fontaines. Il ne serait donc pas impossible que celui-ci ait été un fils de cet Abraham. M. le pasteur Guillaume Fontaine, dont la famille habite encore la Hesse, me fait cependant observer que la différence d'orthographe des deux noms semble exclure la parenté. Cela peut être, mais rien n'est moins certain.

M. de Schickler fait d'*Abraham* un Vaudois, et Jean Frédéric, lors de

père, M. le comte de La Fontaines, était un perruquier, venu de la Hesse. Tout le reste est à l'avenant.

Voici, du reste, autant que j'ai pu la reconstituer, la véritable biographie du ministre:

Jean Frédéric Conrad Jacques Fontaines, fils de Jean Ernest, perruquier de la cour de Bade et d'une fille du tourneur Schlotterbeck, était né à Carlsruhe, le 28 mars 1769.

son mariage, se déclara «*Abkömmling der vertriebenen Franzosen aus dem ehemaligen Dauphiné*». Il n'y a rien là de contradictoire ou qui constitue une preuve décisive de non identité d'origine. Outre que Jean Frédéric a pu dire ce qu'il ne savait pas, tout simplement pour assurer son repos en établissant sa qualité de Français, le nom générique de Vaudois a été donné à tous les Réformés, venus des vallées autrefois françaises du Piémont, après la révocation par Victor Amédée II de l'Edit de pacification du 4 juin 1690. La vallée de Pragela avait fait partie de la Province synodale du Dauphiné et beaucoup de véritables Dauphinois y avaient trouvé un refuge avant la révocation du 1er juillet 1698.

Notre Fontaines était-il vraiment de famille noble?... avait-il le droit de prendre le titre de comte?... Je ne le crois pas et cependant je ne saurais absolument nier. On lit, en effet, dans «*Memoirs of a Huguenot Family*», autobiography of the rev. James Fontaine, (New-York 1872) p. 18:

«...I must remind you at the outset, that oure name was originelly De la Fontaine, and not Fontaine only . . . My father always signed his name De la Fontaine, during the life of my grand father, but afterwards, from motion of humility, he cutt off *De la*, the indication of the ancient nobility of the family...»

Ces mémoires, passablement gasconnants, nous apprennent qu'un Jean de la Fontaine, né dans le Maine vers l'an 1500, avait été commissionné dans les gendarmes du Roi. Il resta au service militaire jusqu'après l'événement de Charles IX, quoique, dès 1535, lui et son père se fussent convertis à la Réforme. Retiré enfin auprès du Mans, il fut massacré en 1563, avec sa femme et son fils aîné. Les trois plus jeunes enfants réussirent à s'échapper et gagnèrent La Rochelle, où l'un d'eux, par le travail de ses mains, nourrit ses frères. Il se maria eusuite et eut un fils, né en 1603, qui devint ministre des Eglises réunies de Vaux et de Royan.

De ce ministre Fontaines naquit Jacques, qui desservit l'Eglise d'Archiac en Saintonge. Jacques mourut. Sa veuve, emprisonnée au temps de la grande persécution, finit par être bannie de France.

«...She reached London in safety with three sons, *one of whom became a Protestant minister in Germany*...» (p. 26. 27.)

Certains traits du ministre de Royan confirment plutôt qu'ils ne démentent l'idée d'une parenté avec Jean Frédéric: «...All who heard him were delighted...; his eloquence frequently drew tears from the eyes of his auditors...»

Son père se faisait nommer Lafontaine, quelquefois La Fontaine; au décès de sa femme, en 1812, il signa de La Fontaines.[1] Il était le second ou le troisième des huit enfants de Daniel Fontaine, perruquier, et de Sophie Rangeard. Ce Daniel était venu du pays de Hesse-Cassel à Carlsruhe, vers 1736, et fut le premier de la famille à prendre le nom de „Lafontaine".

Après quelques études à Carlsruhe et peut-être à Zurich, Jean Frédéric alla à Strasbourg, mais ne s'y fit point immatriculer comme étudiant. Son nom ne se trouve pas sur les registres de l'Université.[2]

Si je cite cette autobiographie prétendue, ce n'est pas que je lui donne une importance exagérée. Les assertions de l'auteur me paraissent singulièrement sujettes à caution et la réalité de sa noblesse n'est appuyée d'aucune preuve. Je constate seulement qu'un Fontaine, que les récits des siens faisaient passer pour issu d'un comte de la Fontaine, arriva vers 1700 en Allemagne, y devint pasteur et peut-être y fit souche de Gascons.

« *Les Mémoires de Messire Jean Baptiste de La Fontaine*, chevalier, seigneur de Savoie et de Fontaine, brigadier et inspecteur général des armées du Roi » (1699) ne sont qu'un fort plat roman de Sandras des Courtils. Jean Frédéric y eût trouvé (p. 1) que les La Fontaine tirent leur origine « d'Artus, duc de Bretagne . . . Il y a plusieurs branches de cette famille, dont les unes sont encore en Bretagne, les autres sont établies au Maine, en Anjou, en Touraine et en Picardie, et nous reconnaissons tous pour l'aîné de notre maison le marquis de Seüilli... » Voilà une belle généalogie ! et le ministre, s'il avait connu ce beau livre, n'eût pas manqué de porter les armes de la famille qui sont « celles pleines de Bretagne, à la barre de gueules brochant sur le tout, chargées de deux besans d'or.. ! »

Toute l'autobiographie est absurde et sort d'un cerveau fêlé. Le «margrave Charles de Bade, depuis longtemps décédé» ne peut être que Charles Guillaume, qui en 1715 commença à bâtir un château de plaisance à Carlsruhe. Margrave depuis 1709, il mourut en 1738. Son petit-fils Charles Frédéric, alors âgé de dix ans, lui succéda, mais ne prit le gouvernement qu'en 1746. Il acheva la construction de la ville de Carlsruhe et mourut en juin 1811, après un règne de soixante-cinq ans, laissant le pouvoir à son petit-fils Charles, marié à Stephanie de Beauharnais. La famille Fontaines n'étant arrivé dans le pays de Bade que vers 1736, comment concilier les dires du ministre avec les données historiques positives?..

[1] L'acte de naissance de Jean Frédéric Fontaines fait de Jean Ernest un Hof-Perruquier. L'autobiographie d'Ebertsheim lui donne la qualité de «Kammer-officiant». Jean Ernest, qui signa «de La Fontaines» à la mort de sa femme, est appelé plus tard (acte de décès de Jean Frédéric) «secrétaire intime» du grand-duc.

[2] Renseignements dû à l'obligeance inépuisable du bien regretté professeur Ed. Cunitz.

La Révolution éclata. Notre Fontaines s'affilia aux Jacobins allemands de Schneider et entra avec Stamm, avec Cotta et quelques autres dans le Comité de correspondance formé par Custines auprès de l'armée du Rhin.[1]

L'Université de Strasbourg était alors fréquentée par de nombreux étrangers. Vers le temps même où Fontaines prétend en avoir suivi les cours, le jeune Metternich la quittait, les frères Gustave et Charles de Liöwenhölm pareillement. L'un de ces frères, Charles, devint par la suite chambellan de la reine Frédérique de Suède, princesse de Bade. Il suivit Alexandre de Russie dans sa campagne de 1813. Tous deux entretinrent des rapports avec la cour de Carlsruhe et s'occupèrent de mesmérisme. Charles fut mêlé aux intrigues qui précédèrent la conférence d'Abo (28 août 1812).

[1] Au moment où Custines s'apprêtait à pénétrer en Allemagne, il reconnut la nécessité de faire précéder ses troupes de personnes connaissant la langue du pays, capables de stimuler les indigènes et de s'entendre avec eux, au moins relativement aux besoins de l'armée. Les commissaires de la surveillance et de la correspondance à l'armée du Rhin, véritables espions, rendirent dans l'origine d'assez grands services. Plus tard, ils devinrent suspects. Habitués à vivre grassement du produit de leurs requisitions absolument arbitraires, ils pillèrent les paysans du Palatinat et même ceux du Bas-Rhin ; quelques-uns d'entre eux furent soupçonnés de renseigner l'ennemi sur les mouvements de l'armée ; tous le furent de conspirer avec Schneider en faveur d'une république alsacienne plus ou moins autonome.

La plupart de ces commissaires étaient allemands. Venus en France dans l'intention de servir la Révolution, ils pouvaient être jacobins, ils ne pouvaient guère être «*patriotes*». L'exaltation de leurs discours leur valut des places. On s'aperçut bientôt qu'ils y étaient dangereux et l'on chercha à ruiner leur influence et celle de leur chef véritable, l'accusateur public Euloge Schneider. Tandis que les Conventionnels rêvaient d'assurer avant tout la liberté et la prospérité de leur pays propre, la France, les immigrés d'outre Rhin, plus préoccupés d'affranchir l'Allemagne, parlaient de Germanisme universel. « L'univers ne sera plus séparé en deux hémisphères. Comme il n'y a qu'un Océan, il n'y aura qu'une nation ; il n'existera qu'un seul Etat, l'Etat des individus unis, l'empire immuable de la grande Germanie, la république universelle....» Germanie, bien entendu, est pris ici dans le sens de *fraternité*. Ces idées d'Anacharsis Clootz prévalaient chez les Jacobins allemands. Fontaines, qui en était imbu, après la défaite de son parti, les amenda, y mêla celles de Saltzmann et celles de Butenschön et arriva peu à peu à la conception plus qu'à demi jacobine de la Sainte Alliance.

Notons la présence à Strasbourg en 1792 du général prince Charles de Hesse, qui vaticina plus tard contre Napoléon.

... „Le 10 décembre 1793, écrit le pasteur Busch,[1] dans son journal, le citoyen Fontaines commissaire au Comité secret et de correspondance de l'armée du Rhin, est monté en chaire dans notre Temple de la Raison (*l'église de Gerstheim*), et a prononcé en allemand un discours, dans lequel il s'est vivement élevé contre les superstitions du catholicisme et contre la soif de domination de ses prêtres. Après lui, François Antoine Charles Gailer, jusqu'à ce jour administrateur de la paroisse catholique de Gerstheim, a pris la parole, aussi en allemand....“[2]

[1] Communication de M. Emile Burger, pasteur actuel de Gerstheim.

Je pose ici une question. Fontaines et les chiliastes en général s'attaquèrent-ils à Napoléon à cause de sa tyrannie et de son despotisme ou plutôt parce qu'il avait restauré jusqu'à un certain point le culte catholique. . ?

[2] Le journal de Saltzmann (*Strassburgische Zeitung oder der Weltbote*, n° 129, du 30 mai 1793), donne sur ce Gailer des renseignements émanés de Fontaines, sinon rédigés par lui :

«Dreifache Herzstærkung für die Fanatiker.

Den 28ten dieses trat der catholische Geistliche von Obenheim und Gerstheim an der Seite eines Mädchens von Augsburg in den Stand der Ehe. — Erste Herzstærkung.

Die Trauung geschah durch den lutherischen Prediger daselbst. — Zweite Herzstærkung.

Dieser evangelische Pfarrer ist öffentlicher Beamter des Orts. — Dritte Herzstærkung.

«*Und es werden Zeichen und Wunder geschehen! . .*»

Qu'on ne s'étonne pas du zêle révolutionnaire de Fontaines! Meiners, dans la relation de voyage, que j'ai déjà citée, écrit p. 157 : « . . *Die Protestanten waren im Elsass, wie im übrigen Frankreich, die eifrigsten Freunde der Revolution. Unter den Protestanten thaten sich wiederum die Pietisten durch ihren Enthusiasmus am meisten hervor. Einer der bekanntesten Pietisten zog triumphirend mit der Guillotine durch die Strassen von Strassburg. . . .* »

Il est acquis que quantité de piétistes donnèrent leur approbation à ce qui se passait alors, et même à la fête de la Raison. Pfeffel, en l'honneur de la nouvelle déesse, rima une ode, insérée tout au long dans le n° du 22 frimaire de l'Argus.

Ce même Argus (n° LII, p. 472) établit, du reste, que le culte de Jésus et le culte de la Raison, c'est tout un ! . . « *Der heilige Justinus, Märtyr und Kirchenvater, sagt : Christus ist die Vernunft, und alle die nach der Vernunft leben sind Christen ! . .* »

Les sentiments des Piétistes, dans le premier moment du moins, se trouvèrent favorables à l'abolition de tout rite extérieur, ou, comme ils le disaient, de toute religion. Cela est clairement exposé dans un opuscule,

Le 17 Floréal an II, une réquisition ramena le jeune commissaire à Gerstheim. Il s'agissait de lever dans la contrée une certaine quantité de chevaux propres au service de l'artillerie. Le pasteur Busch, ce jour-là, perdit quelques-unes de ses bêtes, mais, raconte-t-il: .. „le citoyen Fontaines eut la complaisance de me laisser son propre cheval de selle, pour m'en servir jusqu'au jour où je m'en serais procuré un ou deux autres....“

A sa rentrée à Strasbourg, le citoyen commissaire fut arrêté.

qui semble avoir eu quelque succès : « *Ein patriotisch Weib beantwortet die Frage: Warum in unserer Republik das Wort Religion bey vielen so verächtlich worden ist.*» L'auteur établit que l'abolition de la Religion (il eût mieux valu dire «du culte officiel») est un juste châtiment du Ciel, qui punit, après deux siècles, les fauteurs des persécutions subies autrefois par les Réformés. L'écrivain fait l'histoire de l'Eglise, puis raconte que son bisaïeul, négociant dans une grande ville maritime française, avait été obligé de fuir en Allemagne. L'aïeul de l'auteur, dans cette nouvelle patrie, avait été massacré par les Pandours. Le temps présent n'est qu'un temps de justes et de légitimes représailles.

. . . « *Bey diesem Allem was jetzt vorgeht sind die Gerechten ganz ruhig; sie sind überzeugt, dass Alles was geschieht, von der gütigen Vorsicht ihres Gottes beschlossen ist; sie sehen mit ehrfurchtsvoller Zuversicht zu, was derselbe in seinem weisen Rath vor hat. Man kann ihnen auch nichts nehmen, denn sie hangen nicht an äusserlichen Ceremonien, sondern sie verehren und bethen ihren Gott in Geist und in der Warheit an, und beobachten pünktlich die Vorschriften ihres göttlichen Oberhaupts.*

Die aber Gott nicht anders kennen als durch Ceremonien oder Religion, die sind freylich übel daran. . . » (p. 14. 15).

L'ex-moine Schneider, même devenu accusateur public, gardait encore une certaine religiosité, dont font preuve de nombreux articles de l'Argus. Les intimes de Schneider, Jung, Butenschön, d'autres encore, conservèrent au sans-culottes Jésus, au sage de la Palestine, un culte passionné, en opposition avec les doctrines de ce que l'on appelait les Jacobins français. Voy. dans l'Argus les articles signés M. E. Divers pasteurs ou chefs protestants, Gerold par exemple et Pfeffel, furent par instants les collaborateurs de Schneider.

Un mot au sujet de Butenschön, avec lequel Fontaines semble avoir gardé des relations, même après 1815, et qui en eut avec la famille de Berkheim :

Jean Frédéric Butenschön (1764-1842), venu du Hanovre à Strasbourg, était l'homme le plus sincère du monde, mais le plus enthousiaste. Son zèle révolutionnaire le porta à s'engager dans un corps de volontaires, avec lequel il fit une campagne en Vendée. De retour en Alsace, il se lia

Il subit une détention de sept semaines. Traduit devant le tribunal criminel, il fut acquitté. Les papiers de ce tribunal ont péri en 1870; on en est donc réduit aux conjectures relativement aux causes du procès intenté à Fontaines. Le plus probable est qu'il fut considéré comme étant l'un de ces complices de Schneider, que Monet, le jeune maire de Strasbourg, venait d'attaquer par son discours du 11 floréal, sur la conspiration des étrangers dans le Bas-Rhin.

... „Fontaines, remarque une note rédigée par un pasteur du Palatinat,[1] avait été un ami d'Aloyse (*Euloge*) Schneider et s'était, dit-on, mêlé aux sanglantes folies de celui-ci..... Au temps de

avec Schneider, avec le cordonnier Jung etc. et fut revêtu de fonctions municipales. Quand, sur l'ordre de Saint-Just, Schneider arrêté eut été mis au pilori, Butenschön se tint auprès de son ami, le consolant et lui essuyant le front de son mouchoir. Le soir même, au club, il ne craignit pas de s'attaquer aux Propagandistes et à l'ivrogne Lehmann ou Lémane, évèque de Porentruy et représentant du peuple. Après une détention assez longue et un court séjour en Suisse, il se fit l'aide de Pfeffel, puis rentra dans l'administration républicaine. Sous l'Empire, il fut successivement professeur au Lycée de Mayence, inspecteur, puis recteur de l'Académie de cette ville (1812). Après la chute de Napoléon, il fut chargé de la réorganisation des écoles du Palatinat bavarois et contribua beaucoup, comme membre du consistoire supérieur protestant, à l'établissement de l'Union évangélique (1817). Il est mort à Spire en 1842. Dès 1834, il avait perdu toute influence officielle et toute fonction.

Piétiste, les articles sur la religion qu'il publia dans l'Argos, avant et après l'arrestation de Schneider, sont remarquables sous plus d'un rapport. En 1793-1794, il avait été à Strasbourg l'un des chefs du parti dans lequel s'était enrôlé Fontaines. Il est probable qu'il se trouva en relations à Mayence avec M. de Berckheim, qui devint le gendre de Mad. de Krudener et dont il avait connu la famille à Colmar et à Schoppenwyhr. (Voy. les lettres de Mad. de Gerando, qui appelle Butenschön « un des beaux génies de l'Allemagne».)

[1] ... «*Er begleitete .... zur Zeit der Jakobinerherrschaft die Stelle eines Commissars und dann die eines Bauerngenerals im Elsass..... Er war ein Freund von Aloys Schneider und soll mit diesem blutige Tollheiten getrieben haben. Fontaines sollte erschossen werden mit Andern, wurde von den Kugeln aber nur an den Füssen getroffen und hinkte desshalb....*» (Notice inscrite par le pasteur Mühlhauser dans les registres de la paroisse de Leinsweiler. — Communiquée par M. le pasteur Bruch).

L'auteur veut-il dire que Fontaines fut un vulgaire chef de bandits ou fait-il de lui un officier des bataillons agricoles ?

La conversion de Fontaines daterait-elle de cet événement ?

la domination des Jacobins, il avait rempli les fonctions de commissaire et s'était fait chef de bandes. Condamné à être fusillé en même temps que beaucoup d'autres, il arriva que les balles ne l'atteignirent qu'aux jambes, ce qui lui laissa toujours une certaine claudication....“

Laissons de côté ce qui pourrait bien n'être qu'une légende; il n'en résulte pas moins et du témoignage de Busch et de celui d'autres contemporains — je ne parle même pas de celui de la femme d'Eschery — que Fontaines avait été mêlé à l'équipée révolutionnaire des jacobins allemands.

A peine sorti de prison, ou, si l'on aime mieux l'autre version, — à peine remis de ses blessures — *Charles* Fontaines (c'est le nom qu'il avait pris à cette époque) se rendit à Gerstheim. Le 11 Messidor, il s'installa au presbytère; le 20, Busch, devenu greffier de la mairie, fit aux habitants rassemblés dans le Temple de la Raison la lecture réglementaire des décrets parus dans la décade; après quoi il céda la parole à son hôte, qui débita en langue allemande „une harangue théologico-politique“.

L'orateur plut, sans doute, car à peu de jours de là, les électeurs, à l'unanimité, voulurent faire de lui leur instituteur communal. Le District refusa de ratifier cette nomination.[1]

Le 14 Messidor an II, le Directoire du département du Bas-Rhin réclama la déportation à l'intérieur de tous les prêtres de

Il était assez naturel que Fontaines abandonnât alors le parti Jacobin. Les affilés de St-Just ne parlaient que du transport en masse de la population de langue allemande dans l'intérieur de la France. Tout Alsacien était devenu suspect; les menaces pleuvaient surtout sur les amis de Schneider, accusés d'avoir voulu former une république alsacienne.

[1] Busch, après avoir raconté que le District refusa d'approuver la nomination de Fontaines comme instituteur, ajoute : «Je ne sais pourquoi..» Cette observation indique que le vieux pasteur commençait à se troubler et eût bien désiré trouver quelque part des renseignements sur son futur gendre. Comme greffier de la mairie, Busch devait savoir que les lois s'opposaient à ce qu'un ex-ecclésiastique fût instituteur.

Décret du 7 brumaire II, art. 12 : . . «Aucun ci-devant noble, aucun ecclésiastique et ministre d'un culte quelconque ne peut être . . . . élu instituteur communal (confirmé par décret du 8-10 pluviôse II).

De plus, un arrêté du Département avait défendu d'enseigner dans les écoles élémentaires autre chose que le français, que Fontaines était incapable d'écrire et même de parler correctement.

l'Alsace, du Jura et des Vosges. Les représentants en mission prétextèrent d'une échauffourée qui venait de troubler Hirsingen, aux environs d'Altkirch, pour prendre un arrêté conforme aux vœux des autorités strasbourgeoises.[1]

Busch fut arrêté, ainsi que tous les ecclésiastiques protestants, catholiques ou juifs sur lesquels on put mettre la main. Personne (et pas même les prisonniers) ne songea dans cette aventure à la question de Jésus vrai Christ. Fontaines lui-même ne fut nullement tracassé.[2]

Busch resta plusieurs mois éloigné des siens. Pendant que le vieux pasteur, enfermé dans la citadelle de Besançon, sans sa pipe et sans sa Bible, subissait une réclusion assez dure, son prétendu vicaire épousait à Gerstheim Sophie Frédérique Dorothée, alors âgée de dix-huit ans, la plus jeune des filles de l'interné.

Le mariage se fit le 24 thermidor an II;[3] seul des membres de la famille Busch, le médecin Becker,[4] de Sundhausen, beau-

[1] Voy. dans *Recueil des Pièces authentiques concernant la Révol. à Strasb.* une lettre du général Dieche du 10 messidor *(Thermidor!)* à la Société populaire de Strasbourg, les arrêtés des représentants Hentz et Goujon etc.

Tandis que Dieche opérait à Colmar, Stamm arrêtait les ecclésiastiques d'Erstein, Benfeld, etc. Daniel Stamm avait été du Comité de correspondance avec Fontaines. Il était le beau-frère de Schneider; de là peut-être la légende conservée dans la famille Busch.

[2] Une surcharge faite par un inconnu tendrait à faire croire que Fontaines fut arrêté avec Busch. Le Mémorial du pasteur a été altéré en cet endroit, probablement par une personne peu au courant des habitudes de rédaction du vieux pasteur. Après les mots « *Unter diesem* » qui commencent chacune des observations de Busch et qui signifient simplement «sous le pastorat de celui-ci» un ignorant a rappelé le nom de Fontaines, dont il avait été question dans le paragraphe précédent.

Les instituteurs arrêtés furent tous, du reste, immédiatement relaxés.

[3] Fontaines se maria sous le prénom de Charles, qu'il garda jusqu'à la naissance de sa première fille (mai 1796). Se croyait-il recherché sous son vrai nom et voulait-il se cacher ? . . Ce vrai nom était-il désavantageusement connu à Neustadt sur la Hardt, où il comptait se faire examiner et consacrer ? . . Il est difficile de décider.

[4] Le père de ce Becker avait été quelque temps médecin à Sainte-Marie, avant de se transporter à Sundhausen.

Fontaines était réformé, les Busch au contraire étaient protestants. Il se pourrait bien que la diversité de leurs religions eût été pour beaucoup dans la répugnance manifestée par le pasteur de Gerstheim pour le mariage de sa fille.

frère de l'épousée, assista à la cérémonie, après laquelle Fontaines quitta Gerstheim, pour n'y plus jamais reparaître. Tout indique que les parents de Frédérique ne s'étaient pas prêté volontiers à son union avec un aventurier sans fortune, sans place et sans avenir. [1]

Une légende s'est même formée à ce sujet: l'ex-commissaire, ne réussissant pas à vaincre l'opposition que le vieux pasteur faisait à ses projets, eut, dit-on, recours à Schneider, son ami. Busch, emprisonné par l'accusateur public, dut consentir au mariage de sa fille, afin de racheter sa liberté et sa vie même.

Rien de plus romanesque; seulement lorsque Busch fut arrêté, Schneider était mort depuis trois mois.

[1] Diverses anecdotes se sont conservées dans la famille Busch relativement à ce mariage, auquel le pasteur Busch donna son consentement écrit (il vaudrait peut-être mieux dire, *pour lequel Fontaines présenta un consentement signé de son beau-père alors arrêté*).

Mad. Busch n'assista pas au mariage. Pour se débarrasser du citoyen ex-commissaire, elle avait appelé de l'armée son fils aîné, ex-étudiant en théologie devenu officier et aide de camp d'un autre ancien théologien, le général Frühinsholz. Fontaines se sauva par une fenêtre. Malgré tous les efforts de Mad. Busch pour empêcher «le malheur» de sa seconde fille, celle-ci s'obstina à se marier.

Une fois marié, Fontaines se fit consacrer à Neustadt-sur-la-Hardt,[1] puis devint ministre à Oberseebach entre Soultz et Wissembourg.[2]

Les revenus de la paroisse étaient considérables; huit cents florins de traitement fixe et le produit d'une trentaine d'hectares de bonnes terres, ravies à l'Eglise en 1680, mais que la Révolution venait de lui rendre.

[1] M. Rathgeber *(Strassb. Post 1885)* l'affirme, mais sans fournir d'autre indication. Les actes de Neustadt n'existent plus, au moins dans la ville. Ils paraissent avoir été transportés à Spire.

[2] La paroisse (Ober-Seebach était alors réuni à Schleithal) comptait alors 463 réformés. Elle avait été fort éprouvée sous le régime français. Malgré les traités, qui assuraient aux Alsaciens la liberté de conscience, Louis XIV s'était appliqué à convertir les habitants d'Ober-Seebach et avait employé même des moyens de rigueur. Son successeur avait agi de même et de même aussi le prince-évêque de Spire, à qui le village appartint de 1709 à 1752.

Le 11 décembre 1780, une ordonnance de Louis XVI avait de nouveau permis aux réformés d'Ober-Seebach les exercices de leur culte et la paroisse avait reçu un ministre, le 12 juin 1781. Jean François Bleyenstein était Suisse; il fut autorisé à instruire les enfants, à prêcher et à distribuer la Sainte-Cène, mais les baptêmes, les mariages, les enterrements. tout ce qui intéressait la tenue des registres de l'état civil, continua encore un temps à rester interdit.

Ober-Seebach ayant retrouvé une certaine liberté, se hâta d'élever un temple, pour la construction duquel Frédéric-le-Grand donna plus que son obole.

Fontaines fut le troisième pasteur reçu par la paroisse depuis 1780.

Les registres de l'Eglise contiennent quelques notes de sa main, notes principalement dirigées contre son prédécesseur Neussel. A Sainte-Marie, Fontaines fit des remarques désobligeantes pour Meyer : « *Herr Pfarrer Meyer, mein Vorfahr, schrieb keine Silbe ein.* » Il insinua à Ober-Seebach que n'était la charité chrétienne, il aurait eu fort à se plaindre de l'incurie de ses collègues.

L'année 1794 n'avait pas eu de communiants. L'ex-jacobin écrit : « *Diese Auslassung kommt her, weil seit ohngefähr 16 monaten aller*

Charles-Frédéric Fontaines entra en fonctions au mois de février 1795, mais bientôt son orgueil, l'esprit de dénigrement avec lequel il parlait de ses deux prédécesseurs et surtout du dernier, irritèrent les habitants. Il présida des conventicules piétistes dans son verger. Cela acheva de le rendre odieux. On résolut de le contraindre à quitter la place et dans ce dessein on lui fit endurer mille vexations. La tradition veut qu'on soit allé jusqu'à ravager une plantation d'asperges qu'il venait de faire.

Dès le 6 juillet 1796, Fontaines était forcé de quitter la commune.

Quelques réformés d'Ilbesheim, dans l'ancien duché de Deux-Ponts, avaient créé une petite église, séparée de celle de Leinsweiler, à laquelle ils avaient appartenu jusqu'à la Révolution. Fontaines alla desservir cette nouvelle paroisse, qu'un premier titulaire venait de quitter.[1]

öffentliche Gottesdienst in Frankreich verboten war, und mit göttlicher Hilfe in diesem Jahr wieder seinen Anfang genommen. »

Plus loin, un « *Vorbericht* » nous dit : « *Die Verwirrung, in welcher diese Gemeinde theils durch die Veränderung des Staats, theils durch andere Ursachen, die ich mit Stillschweigen aus Liebe übergehe, sich befand, erlaubten mir nicht eher dieses Register anzufangen. . .* »

(Renseignements fournis par M. le pasteur Lutz, d'Oberseebach, à l'excellent sermon jubilaire duquel (1880) je renvoie pour l'historique de la paroisse.)

[1] ... « *Was seinen Aufenthalt in Ilbesheim angeht, so zeichnet sich derselbe dadurch aus, dass unter ihm das Kirchenvermögen von 1200 fl. auf 150 heruntergebracht und dass die Frömmelei daselbst einheimisch wurde. Ohne andere Vocation als die der Agenten und seiner Anhänger scheint er die Pfarrei angetreten und auch sich ohne anderweitige Vocation entfernt zu haben, und Ilbesheim wieder dem ordentlich berufenen Pfarrer . . . in Leinsweiler überlassen zu haben. Dieser Fontaines hat den zu seiner Zeit in Ilbesheim herrschenden Aberglauben, der im Landvolk nur zu leicht Wurzel schlägt, nicht allein nicht auszurotten gesucht, wie es seine Pflicht gewesen wäre, sondern denselben genährt und erweitert. Er war Hexen-, Diebs- und Teufelsbanner bei seinen Anhängern. Man erzählt sich in dieser Beziehung heute noch* (après 1845) *eigenthümliche Geschichten. Hatte eine Kuh die Milch verloren oder gab sie dieselbe roth, wie das oft vorkommt, wenn Kühe erhitzt sind, so galt sie als verhext. Fontaines wurde gerufen, die Hexe dadurch gebannt, die Kuh geheilt. So auch bei erkrankten Menschen. Was Fontaines hierin leistete, mag folgende mir gemachte Erzählung darthun. Ein Bauersmann hatte Wein verkauft. Der geladene Wagen musste über Nacht auf der Strasse stehen bleiben. Damit nun kein Dieb des*

L'Eglise possédait un revenu annuel de 1200 florins. En moins de quatre ans près des neuf dixièmes de cette fortune disparurent. La paroisse dut cesser d'exister en tant que paroisse indépendante et se réunit avec celle de Leinsweiler, comme du passé.

Nachts von dem Wein stahl, sprach Fontaines über den Wagen und Fässer seine Sprüche. Der andere Morgen war der Dieb gefangen; die eine Hand am sogenannten Schlauchzapfen, die andere an der Stütze, konnte er nicht von dem Platze. Solche Thorheiten werden heute noch in einigen Familien erzählt und geglaubt.» (Registres de l'Eglise de Leinsweiler, notice écrite par le pasteur Mühlhauser, communication de M. le pasteur Bruch.)

Fontaines croyait-il aux prodiges qu'il fabriquait? Je n'en sais rien et je tiens la question pour insoluble. Il était réformé, dauphinois et piétiste, c'est-à-dire dans les meilleures conditions pour croire. Remarquez que son éducation religieuse, commencée sous Hess et sous Lavater, lui avait donné le goût du surnaturel : son éducation politique et les préjugés de sa race le disposaient à la foi aux miracles. On connaît assez le tour d'esprit des vieux huguenots, qui, nourris d'Esaïe et de Daniel, voyaient partout du merveilleux. Les aïeux de Fontaines, sortis du Dauphiné ou venus de la Saintonge, avaient quitté la France à une époque fatale. Ils étaient du nombre de ces milliers de fidèles que la Révocation de l'Edit de Nantes força à chercher un refuge dans les pays étrangers. Au moment de quitter leur patrie, et même plus tard, quand ils étaient assis déjà à l'ombre des saules de Babylone, ils ouïrent parler de ces envoyés célestes qui furent chargés de juin 1688 à l'an 1711 de réconforter les enfants d'Israël. Le nom des de Serres, d'Isabeau Vincent, la belle bergère de Crest, celui de la couturière du Vivarais, etc. etc., sonnèrent aux oreilles de ces émigrés comme un appel d'espérance. Parurent ensuite, noirs de poudre, les prophètes camisards. Et quand tous eurent cherché un asile loin de la France et que c'en fut fait décidément du *pays*, le cœur ne faillit pas encore à ces réfugiés, pour clairsemés qu'ils fussent à travers le monde. Ils se résignèrent à être suisses, hollandais, anglais, hessois ou prussiens, mais à Cavalier le prophète, à Elie Marion et aux autres saints des derniers jours ils gardèrent je ne sais quelle mystique vénération, qui s'étendit aux frères Polt, aux Gruber etc., timides successeurs des inspirés militants. Jurieu lui-même, le grand Jurieu, que son parti mettait au-dessus de Bossuet, Jurieu avait donné dans la vaticination.

La Révolution française avait soufflé sur ce feu mourant. Les journaux de Strasbourg, ceux en particulier que dirigeait Saltzmann, donnèrent plus d'une fois des prophéties. Ainsi le *Weltbote* (nos 26 et 27, 30 et 31 janvier 1793), qui analyse longuement un livre récemment publié, dit-il, sous le titre «*Das nahe Ende der Welt*». L'auteur du volume, après force récits de batailles fantastiques, annonce qu'en 1822 il arrivera en France des événements remarquables : . . «*Der König von England überwindet die Franzosen in einer erschröcklichen Schlacht, in welcher*

Même conduite, du reste, à Ilbesheim qu'à Oberseebach, et toujours des conventicules piétistes. Des prodiges avec cela, absurdes, puérils et dont le récit paraîtrait incroyable, s'il n'était attesté en quelque sorte officiellement. Le jeune ministre s'était

mehr als 100,000 Menschen französischer Seite umkommen, erobert hierauf eine Provinz um die andere; die Katholiken, welche nicht zur Reformirten Kirche übertreten, werden ohne Verschonung niedergemacht... »

Ceci pour les prophéties ; pour ce qui est des simples prodiges, Fontaines avait été nourri de ces absurdes bouquins piétistes, remplis d'histoires de miracles, tels qu'en avait écrits Arnold, par exemple. A toute prière correspondait, comme un corollaire forcé, le miracle. Un sermon, fort remarquable du reste, avait été prêché à l'église réformée de Strasbourg, le 17 février 1793, par Jean-Rodolphe Huber. On me permettra d'en donner quelques extraits, dont la doctrine est exactement celle de Fontaines :

L'orateur, prenant pour texte *Psaume* CXLV, 18. 19, s'écrie : « *Wenn jemals etwas Wahres gesagt worden ist, so ist es das Wort :* WER BETEN KANN, KANN ALLES. *Und ich möchte hinzusetzen :* WER BETEN KANN, DER HAT ALLES. . . . (p. 4.)

« . . . *O wer betet aus innerem Drange, aus innerem Bedürfnisse, — wer betet aus Gefühl seiner Ohnmacht und Schwäche, und aus Liebe und Vertrauen zu dem allgütigen und allmächtigen Vater im Himmel, — wer betet um sein gepresstes Herz zu erleichtern, um seine Anliegen Gott vorzutragen, Ihm seine Noth zu klagen, — wer betet, um von Gott Hülfe zu erflehen, die sonst nirgends erfunden werden kann ; — und wer betet mit ganzer Seele ; wer, wenn er betet, nichts als* BETEN *kann, — das heisst alles um sich her vergessen kann, über dem Gefühle seiner Hülflosigkeit und dem kindlichen Festhalten an der grenzenlosen Barmherzigkeit und Vaterliebe dessen,* DEM KEIN DING UNMÖGLICH IST ; *— wer, wenn er im Gebete mit Gott gleichsam ringt, mit Jakobs Sinne kämpfet :* « ICH LASSE DICH NICHT, DU SEGNEST MICH DENN ! » *— wer nicht müde wird, anzuhalten im Gebet und Flehen, und gleichsam sein Auge nicht abwendet von dem Vaterauge seines Gottes, bis ihm der Wink gegeben wird :* « DIR GESCHEHE NACH DEINEM GLAUBEN ! » *— o meine Freunde, wer so* MIT ERNSTE GOTT ANRUFEN *kann, dem wird er gewiss zeigen,* DASS ER IHM NAHE IST. . . »

Enfin, pag. 9 : . . . « *Doch nicht nur durch innere Beruhigung und Freudigkeit, nicht nur durch neuen Muth und neue Kraft erfahren die, welche den Herrn mit Ernst anrufen, dass Er ihnen nahe ist. Sie fühlen seine Nähe besonders auch in* AUGENSCHEINLICHER, UNZWEYDEUTIGER, OFT WUNDERBARER HÜLFE. — DER HERR, *sagt David in unserm Texte,* THUT, WAS DIE GOTTESFÜRCHTIGEN BEGEHREN. ER HÖRT IHR SCHREYEN UND HILFT IHNEN ! . . »

La manie des prodiges, générale en Alsace à cette époque, avait égale-

fait une réputation d'exorciste. Il désensorcelait hommes et bêtes. Une vache, à la traite, fournissait-elle un lait roux, Fontaines se mettait en oraison : à la traite suivante, le lait coulait blanc et crêmeux. Un jour, sur le tard, un paysan des environs vint acheter du vin dans la paroisse ; il chargea sa voiture, mais la nuit étant venue, il ne put repartir. Les tonneaux pleins restaient à la merci des voleurs. On eut recours à Fontaines, qui prononça quelques paroles. Au point du jour on trouva près de la voiture un larron qui, le broc à la main, les doigts sur le robinet, avait été immobilisé dans cette posture comme par la vertu d'un charme.

Les gens de Neuhofen (près Rheingönnheim ?) ayant voulu eux aussi essayer d'un pasteur indépendant, Fontaines fut appelé à desservir la nouvelle Eglise.[1]

ment sévi à Schoppenwir, où Pfeffel pourrait bien l'avoir introduite. Les «*Blätter aus Prevorst*» en rapportent divers exemples. Un vol ayant été commis dans le village, on eut recours, pour découvrir le larron, aux lumières d'un polisson du lieu. Au moyen d'une fiole d'apothicaire remplie d'eau, le voyant aperçut le voleur, en costume d'invalide, cheminant sur la route d'Ostheim. Le même garçon, invité à donner des nouvelles du fils de M. le baron de B., alors à Berlin, consulta sa bouteille et décrivit le jeune homme, vêtu de telle façon, assis devant un café à côté d'une dame, dont il fit le portrait. Le renseignement contrôlé se trouva de la plus entière exactitude. J'ajoute, pour mémoire, que l'exaltation révolutionnaire et contre-révolutionnaire avait doublé la crédulité générale.

[1] Neuhofen près Rheingönnheim n'est devenu une paroisse régulière que depuis environ un demi-siècle. *(Renseignement fourni par M. le pasteur Bœrsch.)*

Il est permis de se demander si Fontaines, devenu ministre, renonça brusquement et complètement à la politique ? J'en doute, quoique je ne connaisse aucun fait qui démontre qu'il ait continué à s'en occuper. Ne pouvant mieux, je constate seulement que les circonstances et le lieu même de son séjour se prêtaient à des menées, non plus révolutionnaires, cette fois, mais contre-révolutionnaires.

Wurmser et l'archiduc Charles campaient dans le Palatinat ; le prince de Condé, Demonzey, Courant, la baronne de Reich entretenaient en Alsace une nuée d'agents, intermédiaires soldés entre les meneurs du parti royaliste, le comte de Lille et Pichegru.

Un tas de brochures fut répandu à cette époque dans les avant-postes de l'armée française. Il en est une, du 24 frimaire, signée C. Fr. Chr. « *Geheime Geschichte der Regierung des Landes zwischen Rhein und Mosel*, *auch die Verluste der Linien von Mainz*. . . .» brochure imprimée à Landau (?), et dont certaines parties au moins émanent d'un ancien commissaire à l'armée de Custines, qui pourrait bien avoir eu Fontaines au nombre de ses inspirateurs.

En 1805, ainsi qu'on a vu, il quitta ce troisième poste pour se rendre à Sainte-Marie-aux-Mines.

Ce pamphlet, qui traduit et qui commente la correspondance prétendue d'un certain capitaine Piegrièche, fait l'éloge de Custines, de l'intendant Villemanzy, de Pichegru etc., mais attaque vivement Merlin de Thionville, Cavaignac et en général tous les officiers civils de l'armée. Elle les représente comme soucieux de bien vivre, tandis que les soldats meurent de faim : . . « *Während diesem hohen Grad von Elend lebten Repräsentanten, Kommissäre, Administrateurs des vivres, Lieferanten, u. mit allem ihrem Tross von Subalternen, zu Ober-Ingelsheim, Lautern, Worms, Alzai u. u. im höchsten Ueberfluss, gaben sich Jagden, wozu die Bauern frohnen mussten, wie einst ihren teutschen Sultans, hielten Bälle . . . . ., spielten Hazardspiele um Louis d'or zu hunderten, assen das köstlichste Weissbrod, oder vielmehr nur dessen Rinde, denn das übrige gaben sie ihren Hunden, oder machten Kügelchen daraus, sich einander damit zu werfen. . . .* »

Les Français par leurs déprédations avaient ruiné les bords du Rhin. Comme leur rage s'exerçait sur les églises et sur les couvents, tout ce qui avait en Allemagne des sentiments religieux, se tourna contre eux. On peut consulter à ce sujet les brochures populaires. Voyez, par exemple : « *Was sollen die Einwohner Schwabens und vorder Oestreichs thun, damit ihr Vaterland nicht zum zweytenmahle von den Franzosen verheert werde ?* » 1797, p. 13 : . . « *In den Kirchen hausten die Schandmenschen wie rechte eingefleischte Teufel. Nach dem Tabernakel, nach den Bildern der Mutter Gottes und der Heiligen schossen sie oder schlugen sie in Stücken, stahlen, wo sie konnten, die heiligen Gefässe, die Chor-Kleider und Altarbücher, warfen die Messgewänder den Pferden als Streu unter, erbrachen die Tabernakel, streuten die geweyten Hostien auf die Erde, spieen sie an, tantzten mit den Füssen darauf herum, oder warfen sie, während sie gotteslästerliche Lieder sangen, den Hunden vor..... etc., etc.* Comment s'étonner si les chrétiens allemands et suisses prirent les Français en abomination et voulurent voir en eux des suppôts du diable et de l'antechrist ?..

Busch, après 1794, ne conserva guère de relations avec son gendre, cependant il était resté en rapport avec sa fille Frédérique. Son Mémorial est muet sur les destinées de celle-ci, à partir du jour où elle fut confirmée. Quelques feuillets ont été ou égarés ou détruits et ce sont précisément ceux où il eût été question du citoyen et de la citoyenne Fontaines. On peut admettre à la rigueur que Busch ne se sentit pas le courage de terminer son œuvre, mais il est encore plus probable que Frédérique, revenue pour quelques jours à Gerstheim, lors de la mort de sa mère, supprima ce qui lui déplaisait.

Les colons s'étaient installés au Catharinenplaisir repeint à neuf et au château de Bönnigheim.[1] Immédiatement ils s'étaient mis à remplir les fonctions de leur charge. Fontaines, vêtu de noir en ministre correct, prêcha; Mad. de Krudener, habillée de blanc et d'azur, prêcha; la Kummer, enveloppée d'un long voile, à la façon d'une sibylle antique, prêcha...[2] Bref, en ce petit coin du monde on prêcha tant et si fort, que l'autorité s'en émut.

L'Europe en général et le Wurtemberg en particulier se trouvaient alors dans des circonstances exceptionnellement graves.[3]

[1] Eynard veut que le Catharinenplaisir ait été acheté par Mad. de Krudener, mais le dossier de l'affaire, conservé aux archives wurtembergeoises, ne confirme pas cette assertion. Il renferme des pièces, desquelles il paraît résulter que la baronne *loua* la propriété, et seulement pour un an.

[2] Les assemblées piétistes avaient été longtemps interdites dans un grand nombre de pays protestants. Il en avait été ainsi dans le duché de Deux-Ponts et à Sainte-Marie-aux-Mines, côté d'Alsace. Les considérants de l'Edit seigneurial lancé à cette occasion sont curieux, en ce qu'ils allèguent contre les piétistes, en faveur des pasteurs, exactement les mêmes arguments que le clergé catholique avait, deux siècles auparavant, opposés à la Réforme.

[3] Le roi Frédéric Ier, détesté de ses sujets, l'était particulièrement des piétistes. On lui reprochait d'avoir changé, sans l'aveu du pays, l'ancienne constitution du Wurtemberg. Un pamphlet (WÜRTTEMBERGS RECHTE . . . . Im zweyten Jahr der Wiederherstellung des staats- und Völkerrechts in Europa) accuse Frédéric, « *der erste Zwingherr von Wurtemberg* », d'avoir obtenu sa couronne par un parjure :

« *Diese Krone kostet*
« *Einen himmelschreienden Eidesbruch*,
« *Viele tausend erzwungene Meineide.* . . . »

La brochure donne sur le pachalisme du roi des détails curieux ; elle entretient le lecteur des misères causées par la conscription, de la main mise par le gouvernement sur les revenus ecclésiastiques, des chasses du

On était, je le rappelle, au commencement de 1809 et, sans se montrer trop présomptueux, les adversaires d'Appolyon pouvaient espérer sa ruine prochaine.[1]

roi, ruineuses pour les paysans, et des orgies, où Frédéric paraissait «*von männlichen Dianen = Nymphen umgeben...*»

On y lit, page 24 : . . . « *Auf Hohenasperg trifft man dann durch Kabinetsjustiz verurtheilte Schuldige und Unschuldige in unerhörter Menge..... Neben ihnen arme Separatisten, welche schon in Johannis Offenbarung Napoleon als den Antichrist unter mancherlei monströsen Gestalten, und dem Namen Apollyon, zu finden meinten. Geruhig wollten sie, nach altem Rechte, auswandern. und der antichriste Herrschaft ausweichen. Dafür schmachten sie als Züchtlinge...*»

[1] La mort du colonel Oudet, tué à Wagram, donna lieu aux bruits les plus divers.

En dehors de l'armée, un parti assez puissant, dirigé par Talleyrand et Fouché, avait commencé, dès 1805, à faire une certaine opposition à Bonaparte, notamment à propos de la guerre de Prusse et de celle d'Espagne. Lors de l'entrevue d'Erfurt (septembre 1808), Talleyrand avait vivement pressé l'empereur Alexandre : «Sire, lui avait-il dit, que venez-vous faire ici ? C'est à vous de sauver l'Europe, et vous n'y parviendrez qu'en tenant tête à Napoléon. Le peuple français est civilisé, son Souverain ne l'est pas; le Souverain de la Russie est civilisé, et son peuple ne l'est pas; c'est donc au Souverain de la Russie d'être l'allié du peuple français....

«... Le Rhin, les Alpes, les Pyrénées sont les conquêtes de la France. Le restant, la conquête de l'Empereur : la France n'y tient pas...»

Au retour d'Erfurt, Talleyrand pressa M. de Metternich, alors ambassadeur à Paris (*Mém.*, II, 254), de renouer avec la Russie des relations aussi intimes que celles d'avant la bataille d'Austerlitz : «C'est votre réunion seule qui peut sauver les restes de l'indépendance de l'Europe !..

«... L'intérêt de la France elle-même exige que les Puissances en état de tenir tête à Napoléon se réunissent pour opposer une digue à son insatiable ambition. La cause de Napoléon n'est plus celle de la France; l'Europe ne peut être sauvée que par la plus intime union entre l'Autriche et la Russie...»

Metternich écrivait le 17 janvier 1809 : «.. Je ne saurais rien ajouter à ce que j'ai mandé par mon dernier courrier sur le compte de M. de Talleyrand. Je les vois, lui et son ami Fouché, toujours de même, très-décidés à saisir l'occasion, si cette occasion se présente, mais n'ayant pas assez de courage pour la provoquer. Ils sont dans la position de passagers qui, voyant le timon entre les mains d'un pilote extravagant et prêt à faire chavirer le vaisseau contre des écueils qu'il est allé chercher de gaieté de cœur, sont prêts à s'emparer du gouvernail dans le moment même où leur propre salut serait encore plus menacé qu'il ne l'est...»

Peu de jours après l'envoi de cette dépêche, Talleyrand était disgrâcié ! Trois mois après (avril 1809), la guerre était déclarée à l'Autriche.

L'Autriche s'apprêtait à la guerre; l'Allemagne frémissante attendait un libérateur; dans l'armée française les Philadelphes remuaient; Talleyrand et Fouché conspiraient.

Les hostilités éclatèrent au printemps. Tandis que l'Espagne se défendait non sans succès, l'archiduc Charles balançait à Essling la fortune du nouveau César. Des partisans de tous côtés en Allemagne même. Le colonel Dornberg menaçait le royaume de Westphalie; la Prusse armait ou laissait armer le corps franc du major Schill; le duc de Brunswick-Oels levait une armée de la Vengeance; Hornmeyer et André Hofer soulevaient le Tyrol et battaient, le 10 avril, un détachement franco-bavarois. Le *Tugendbund*, fondé le 16 avril 1808, par huit habitants de Königsberg, avait grandi; Jahn, infatigable, courait l'Allemagne du Nord pour y fonder de prétendues sociétés de Gymnastique; von Stein et Arndt, Gneisenau, Scharnhorst, Blücher.... enflammaient de leurs saintes fureurs les débris de l'armée; Iffland faisait applaudir par les Berlinois ses allusions courageuses au passé et ses rêves de revanche, et les dames prussiennes, patriotes jusque dans leurs habillements, refusaient de porter d'autres bijoux que de fer.

....„*Der Gott, der Eisen wachsen liess,*
Der wollte keine Knechte....“

Dans ce grand mouvement national les Réformés se distinguèrent, et particulièrement les réfugiés français. Beaucoup d'entre eux, honteux d'un nom qui les rattachait à leur ancienne patrie, abjurèrent ce nom et en prirent un autre, germanisé. Certains Refuges abolirent l'usage de la langue française, conservée jusque-là, à titre de langue sacrée.

Dans le temps même où la reine Louise avait fait arrêter Lombard, réfugié comme Fontaines et comme lui fils de perruquier, Napoléon débitant à Berlin ses diatribes accoutumées contre la „nouvelle Armide“, un ministre réformé, de famille française, le vieil Erman, avait eu le courage d'interrompre l'empereur, de lui saisir le bras et de lui dire „cela est faux!“

Fontaines partageait les sentiments des réfugiés ses coreligionnaires. Comme Erman, il eût voulu arrêter le bras „qui faisait tant de mal“. Peut-être avait-ce été un rêve politique plus encore qu'un rêve chiliaste qui l'avait conduit dans le Wurtemberg?....

Mais, dans ce Wurtemberg même, essayer, en 1809, de tenir

des assemblées publiques de religion, pouvait passer pour un acte de démence !

Depuis son avènement, Frédéric Ier avait été en guerre continuelle avec les innombrables sectaires du pays. Il avait vainement entrepris, en 1806, d'apaiser les cerbères du Piétisme, en leur jetant un gâteau. Les frères de Herrenhut, conviés par lui, avaient colonisé Hörnlishof (Hornsberg), devenu communauté morave sous le nom de Königsfeld. Cette concession n'avait pas eu l'effet désiré, les religionnaires wurtembergeois différaient trop des disciples de Zinzendorf, pour qu'ils sussent gré à leur prince de privilèges accordés à une classe de sectaires, qui n'était pas la leur. Le peuple des campagnes, celui au moins qui était demeuré orthodoxe, en voulait, de son côté, au gouvernement, quoique pour d'autres motifs : il se plaignait des innovations introduites dans la vieille Eglise officielle.

Les paysans étaient sans repos depuis qu'en 1791 le prélat Griesinger avait remplacé les Cantiques, en usage dans le Wurtemberg depuis le temps de la Réforme, par un Recueil nouveau, expurgé et amendé.

Le 1er janvier 1809 une nouvelle liturgie, élaborée par le prélat Suskind, était devenue obligatoire. On lui avait aussitôt découvert une foule de défauts. Par exemple, elle prescrivait des prières „pour la prospérité de l'agriculture et du commerce“. — Autant valait implorer le Ciel en faveur de l'avarice !... Les campagnards refusèrent en masse d'accepter le nouveau formulaire, à qui manquait, du reste, l'approbation des synodes.

Afin de n'avoir pas à présenter leurs enfants à des autels qui n'étaient plus les leurs, les parents firent la besogne des pasteurs et baptisèrent ; puis, comme après tout, il fallait au nouveau-né un état civil, et que les registres étaient aux mains des ecclésiastiques, on vit des paysans faire déclaration du baptême conféré par eux-mêmes et payer aussitôt l'amende de 10 florins 30 kreuzers, qu'ils avaient encourue en usurpant les fonctions pastorales.

Chaque jour la guerre devint plus vive entre l'administration et les dissidents, qui, cessant de fréquenter les églises, se réunirent, çà et là, loin des pasteurs vendus au gouvernement.

Un ancien édit réglait les conditions dans lesquelles pouvaient se tenir les assemblées piétistes, mais depuis une vingtaine d'années

il était tombé à peu près en désuétude. Le roi le fit appliquer de nouveau et même avec rigueur.[1]

L'administration et les dissidents en vinrent à des crimes:

Un paysan qui avait refusé de laisser baptiser son fils à l'église, fut jeté en prison; les agents de la force publique enlevèrent l'enfant et le portèrent au pasteur. La mère devint folle.

Un bourgeois de Hallwangen, qui avait assisté à des conventicules piétistes, où il avait été question d'Antechrist, de dragon de

[1] Depuis quelque temps le Wurtemberg fourmillait de sectaires. Presque chaque village avait son Kummer. La folie était devenue générale et la crédulité publique tellement extravagante, qu'en 1789 et années suivantes, on avait vu aux environs d'Urach des faiseurs d'or.

Frédéric Ier, fort maltraité par ces fanatiques, qui voyaient en lui une des dix cornes de la bête, voulut se défendre et fit revivre les dispositions de l'Edit Bilfinger.

L'apparition de cet Edit autrefois avait marqué un progrès.

Au commencement du 18e siècle les réunions piétistes étaient absolument interdites dans le Wurtemberg. J. J. de Moser, qui mourut en 1785, lié avec Jung-Stilling, publia en 1734 une brochure concernant la police des conventicules. Dix ans après, le conseiller Bilfinger reprit les idées de Moser et prépara un Edit, dont voici les principales dispositions: Après avoir permis les réunions présidées par le pasteur ou l'instituteur, la loi dit:

«... art. 3. *Wenn aber andere Personen* (ALS DER PFARRER ODER DER SCHULLEHRER) *in ihren Häusern solche Versammlungen haben wollen, so müssen sie zuvor vom Pfarrer sorgfältig geprüft werden...*

... art. 5. *Fremde, hin und her reisende Personen, die Jünger sammeln wollen, sollen genau geprüft werden, ob nicht unlautere und sektirerische Absichten sie herführen.*

... art. 6. *Die Zahl der Mitglieder einer solchen Versammlung dürfe 12-15 nicht übersteigen...*

... art. 8. *Keine Versammlung darf zur Zeit des öffentlichen Gottesdienstes gehalten werden; auch soll keine bei Nacht stattfinden.*

... art. 9. ... *Das Zusammenberufen mehrerer Gemeinschaften aus mehreren Orten, wodurch ein zusammenhangendes Verständniss auf besondere Verfassungen errichtet werde, ist verboten.*»

Les réunions de Catharinenplaisir étaient donc illégales; les solennités de Pacques leur attirèrent un grand concours de fidèles; néanmoins le gouvernement n'intervint pas. L'autorité ne s'émut, que lorsque la Kummer eût été reconnue sous le voile blanc dont elle s'enveloppait.

feu, de fléaux de l'Apocalypse, et d'autres telles prédications, rentré chez lui, égorgea son enfant, afin de lui épargner les calamités prédites.

Parmi les ecclésiastiques les plus mutins du royaume se signalait depuis longtemps ce Friedrich, pasteur de Winzerhausen, dont j'ai déjà eu occasion de parler. Dès sa jeunesse, cet homme s'était livré aux manifestations les plus factieuses. Précepteur à Urach, il y avait présidé des assemblées illicites; pasteur à Winzerhausen, il avait publié le livre que l'on sait. En 1809, il prit fait et cause pour les paysans insoumis et se démit avec ostentation d'un emploi que sa conscience lui défendait de garder. Mil huit cent dix était si proche!... Il courut les assemblées en prêchant la fin des temps, comme le faisaient au Catharinenplaisir Marie Kummer et Fontaines.

Naturellement, la police surveilla les conventicules avec plus de soin que jamais. Les réunions du Catharinenplaisir attirèrent son attention. Elles étaient illégales, mais peut-être les magistrats n'eussent-ils point sévi, si le bruit ne s'était répandu tout-à-coup que la sibylle au voile blanc était la Kummer, cette même prophétesse, sur laquelle, l'an d'avant, Henkel avait ramené l'attention par son „*Actenmässige Geschichte....*"

Des gendarmes cernèrent le Catharinenplaisir, et la voyante, arrêtée par eux, fut menée au dépôt de mendicité de Ludwigsbourg.

Les colons ne se virent pas d'abord autrement inquiétés.

Mais Mad. de Krudener, au lieu de s'informer des motifs réels de l'emprisonnement de Maria Kummrin — à supposer qu'elle ne les connût point — s'avisa de se mettre en tête que la bonne fille était la victime d'un acte d'intolérance ou de rancune personnelle de la part du roi. Elle tenta de nouer des intelligences avec la détenue. Frédéric n'était pas d'humeur endurante. Dès qu'il sut, à n'en pouvoir douter, que celle qu'on lui avait donnée faussement pour une ex-ambassadrice de Russie à la Cour de France, entretenait des relations avec une reprise de justice, il ordonna l'expulsion des colons.[1]

[1] ... « Le retour de M. d'Ochando, écrit Eynard, et bien d'autres merveilles prévues par Maria Kummrin, avaient répandu sa réputation dans toute la contrée. On venait la consulter et lui demander des directions, dont souvent on n'avait qu'à se louer. Un fait assez curieux ajouta encore

Le 1er mai 1809, il leur enjoignit à tous de quitter le Wurtemberg, dans un délai de dix jours.

Fontaines partit immédiatement, laissant sa femme surveiller le déménagement commun. Wepfer suivit, le 2 juin. La baronne quitta le Catharinenplaisir, le 9 juin, — elle avait précédemment obtenu un sursis de quatre semaines, — puis revint, puis repartit, reparut encore, prétextant d'autorisations qu'elle n'avait réellement pas; finalement elle dut céder.

à la confiance qu'elle inspirait, en montrant tout son désintéressement et en prouvant bien qu'elle ne conservait aucun souvenir des prédictions qu'elle faisait dans ses extases. Quelques années avant d'avoir fait la rencontre du pasteur Fontaines, la voyante avait prononcé sur l'avenir du duc Frédéric de Wurtemberg une parole qui l'avait vivement alarmé. Cette parole avait eu peut-être son accomplissement, car devenu roi par la faveur de Napoléon et très-jaloux de son autorité, Frédéric Ier s'irrita du retour de Maria Kummrin dans ses états. La foule qui se rendait en pélerinage à Bönnigheim, lui rappelant vivement ses anciens griefs, il y vit une sorte de bravade. Peut-être craignait-il quelque nouvelle menace de la vieille paysanne; bref, la maison de Mad. de Krudener fut cernée par les gendarmes, qui se saisirent de Maria Kummrin et la conduisirent en prison....»

L'anonyme de Berne répète à peu près le récit d'Eynard. L'almanach des diaconesses de Kaiserswerth (*Christl. Volkskalender*) dit : — « *Als der König von Württemberg von dem Treiben der Kummrin in seinem Lande hörte, wurde er ärgerlich, denn sie hatte früher vorausgesagt, er würde, wie es ja wirklich geschehen war, aus dem Herzog von Württemberg von* NAPOLEONS GNADEN *König von Württemberg werden. Daran wollte er nicht erinnert sein und liess sie, die Hellseherin, gefangen setzen...* »

Avec la permission de ces Messieurs, le roi Frédéric passait pour un être intelligent.

Les motifs de l'arrestation de la Kummer furent, comme le lecteur peut en juger, des plus simples et des plus légitimes.

Il n'était guère possible que la baronne de Krudener les ignorât complètement. Pourquoi ne laissait-elle paraître la prophétesse que sous le voile ?.... Et puis, demanderai-je, qui donc se souvint pour la Kummer, qui ne se souvenait de rien, des oracles qu'elle avait prononcés touchant le duc-roi de Wurtemberg ?

Pauvre Frédéric !.. sur le point de mourir il eut encore à faire avec les somnambules !.. La prédiction de sa fin, que firent deux d'entre elles, sans concert apparent, passe pour le triomphe du magnétisme animal. Jamais, depuis, on n'a vu deux *sujets* d'accord. En 1816, la nommée Kraemer et la nommée Wanner prophétisèrent au moins six semaines à l'avance que le roi mourrait sur la fin d'octobre, ce qui arriva.

M. et Mad. d'Ochando quittèrent Bönnigheim le 2 juillet.[1]

Il ne resta au Catharinenplaisir qu'un manouvrier wurtembergeois, chargé de la garde du mobilier qu'on y avait laissé. Bientôt après, le jardinier Richter, propriétaire de l'immeuble, obtint des juges que ce mobilier lui resterait, en garantie du loyer courant.[2]

[1] H. Eynard écrit : «Mad. de Krudener réclama hautement en faveur de sa cliente. Elle avait trouvé moyen de communiquer avec elle dans son cachot, lorsque le roi de Wurtemberg lui fit signifier qu'elle eût à quitter ses Etats dans les vingt-quatre heures. Il fallut partir...»

Cela n'est pas exact. J'écris, le dossier de l'affaire sous les yeux, et ce dossier n'est pas à l'avantage de la baronne.

Pour en finir avec le Catharinenplaisir, je dirai que d'après une publication (*Beschreibung des Oberamts Brackenheim*, p. 203), le domaine actuel comprend 70 morgen de terres labourables, 20 morgen de prés, 3 morgen de jardin, 4 morgen de vignes et 3 morgen de forêts, et nourrit 24 vaches et 16 chevaux. Le comte de Martinengo n'en avait possédé que la moitié, à laquelle il avait ajouté quelques vignes; il avait en outre restauré et embelli la maison. Sa veuve, en 1779, avait revendu cette moitié pour 1400 ducats.

[2] «... *Die Baronin von Krüdener nebst einigen andern aus dem Auslande gekommene Personen hatte sich gegen Ende des vorigen Jahrs zu Bönnigheim aufgehalten. Sie miethete hierauf das eine Stunde davon gelegene dem Hofgärtner Richter angehörige Gut Cathérineplaisir. Auf erhaltene Nachricht dass in ihrem Umgang eine durch betrügerische Schwärmerei längst berüchtigte Weibsperson Gottliebin Kummerin von Kleebronn sich befinde, haben E. K. M. durch einen im abgewichenen Frühjahr erlassenen unmittelbaren Allerhöchsten Befehl sämmtlichen Personen den ferneren Aufenthalt in den Kön. Staaten untersagt, die Gottliebin Kummerin aber in das Armen-Institut in dem hiesigen Zuchthaus* (Ludwigsburg) *aufnehmen lassen.*

«*Die schnelle Entfernung und eine gehegte Hoffnung, in der Allerhöchsten Willenmeinung eine Abänderung zu bewirken, mag die Baronin von Krüdener bewogen haben, ihre Mobilien zurückzulassen und die laut Bestandbriefe auf ein Jahr eingegangene Miethe fortzusetzen. Sie liess desshalb einen zu Heutigheim, hiesigen Oberamts, bürgerlichen in ihren Diensten gestandenen Taglöhner auf dem Gut zurück, welcher die Miethe fortsetzt und die Aufsicht führt....*»

(Rapport du 26 août 1809 sur requête du jardinier Richter.)

Chassée du Catharinenplaisir, toute la bande des colons se dirigea sur Eppingen, dans le grand-duché de Bade. Bientôt après, grâce, dit-on, à M. Bignon, que Mad. de Krudener avait connu à Berlin,[1] grâce aussi à M. de Norvins, qu'elle avait peut-être connu en Suisse, on put s'établir à Lichtenthal, près de Bade.[2]

[1] J'avoue que je ne vois pas bien le motif qui porta la baronne à solliciter l'appui de M. Bignon dans cette affaire. Elle n'avait rien fait qui lui rendît le séjour du Grand-duché impossible. En 1808, elle avait habité Carlsruhe et fréquenté chez Jung-Stilling ; si elle avait eu en 1809 des doutes fondés sur la réception qui l'attendait dans le pays de Bade, elle se serait adressée à Jung, avec qui elle n'était point brouillée. Est-ce simplement pour produire de l'effet, qu'elle mit en avant Bignon ?

[2] Eynard écrit : « Quarante ans s'étaient écoulés lorsque M. de Norvins nous racontait l'étonnement qu'il éprouva à la vue de cette petite colonie qui venait de s'installer dans une maison isolée de la vallée de Lichtenthal. La dignité, la sérénité ineffable de Mad. de Krudener, le charme de son expression, ses yeux d'un bleu pénétrant et sa belle chevelure lui donnaient quelque chose d'extraordinaire, qui l'avait vivement frappé. Mad. et Mlle de Krudener portaient en toutes choses l'amour passionné du bien, sans prétention, sans intolérance, sans bruit, sans vanité ! C'étaient des chrétiennes primitives, qui avaient pris la Bible à la lettre. La charité, la résignation, le pardon des injures et l'humilité étaient leurs vertus pratiques. Je les trouvais souvent dînant avec du pain noir fort gaîment, ayant abandonné leur dîner à des pauvres qu'elles trouvaient tout simple de servir ; on ne l'apprenait qu'en le voyant. Regardant sa fortune comme le patrimoine de tous ceux qui en avaient besoin, Mad. de Krudener donnait au point de se trouver dans la gêne. . . . Sa fille avait conservé une timidité telle que le regard d'un enfant la faisait rougir. Quelquefois cependant le récit d'une belle action, les accents de l'éloquence ou une poésie élevée lui ôtaient cette crainte d'elle-même, et rien n'était délicieux comme l'expression de son enthousiasme. . . »

En 1809, Marquet de Norvins de Montbreton était jeune encore. Une note de M. Paul de Rémusat (*Lettres de Mad. de Rémusat*, 1, p. 139) nous apprend de plus qu'il «avait peu de fortune, une situation précaire et une grande envie d'en sortir». Né à Paris, le 18 juin 1769, il était à peu près de l'âge de Fontaines. Quand la baronne le vit à Bade, il sortait des gendarmes de l'empereur et n'était guère connu que par la faveur dont il jouissait depuis peu auprès de Joséphine et de la reine Hortense.

Sans renoncer absolument à son apostolat, la baronne renoua

Peu de personnes savaient qu'avec la collaboration de Charles de Lacretelle, il avait rimé une tragédie, «*Aristomène*», et qu'il avait produit tout seul un poëme dithyrambique, «*les Ruines et les Monuments*». Un autre poëme, l'*Immortalité de l'Ame*», était en préparation. Norvins avait tout ce qu'il fallait pour plaire à la baronne; aussi lui plut-il. Il paraît même, d'après ce que je viens de citer de sa conversation avec Eynard, que sa familiarité avec les dames de Krudener devint assez grande pour qu'il pût, sans indiscrétion, assister aux repas de la famille et constater qu'elle dînait souvent du pain noir. Cela ne dura malheureusement point. Norvins dut se rendre à Compiègne pour les cérémonies du mariage de l'empereur. En décembre 1810, il fut nommé directeur général de la police des Etats romains. Ses occupations, dès lors, furent assez nombreuses pour qu'il oubliât ses deux amies de Lichtenthal. Il avait été lié avec Mad. de Staël : la « furie de fructidor » passa même pour lui avoir sauvé la vie. Emigré quelque temps en Suisse, peut-être y avait-il connu Juliane avant de la retrouver à Bade ?

A la suite du récit de M. de Norvins, Eynard donne quelques lignes de M. Bignon, mais d'une façon si singulière, que le lecteur trompé a le droit de croire que Bignon lui aussi fut un amoureux de Juliane et de Juliette. On me permettra de rétablir le texte de l'*Histoire de France sous Napoléon*, X, avertissement, p. V., texte sur lequel j'aurai à revenir plus bas :

. . . «En 1809, lorsque j'étais ministre de l'Empereur auprès du grand-duc de Bade, Mad. de Krudener, que j'avais vue pendant plusieurs années à Berlin, où son mari était ministre de Russie, m'écrivit un beau jour que, retirée dans une campagne du Wurtemberg, le village de Sainte-Marie, elle y menait une vie obscure et tranquille dont elle se trouvait à merveille, mais que, le roi venant de lui chercher querelle, et lui ayant fait signifier l'ordre de sortir de ses Etats, elle me priait de lui procurer un asile et un bon accueil dans le Grand-duché de Bade. Rien n'était plus facile. Aussi je m'empressai de lui répondre qu'elle était assurée d'y trouver l'un et l'autre.

Peut-être, en raison du rôle que Mad. de Krudener jouera plus tard, ne sera-t-on pas fâché de savoir quelles étaient, pour ce rôle, ses prédispositions quelques années auparavant. Si, en 1809, elle ne se livrait pas encore à la prédication et ne s'attribuait pas le don des miracles, elle avait dès lors beaucoup de penchant au mysticisme, et croyait fermement aux diseuses de bonne aventure. C'était même à l'occasion d'une pythonisse champêtre qu'était venu son démêlé avec le roi de Virtemberg. Pour me mettre au courant de ce débat, une nièce de Mad. de Krudener, qui demeurait avec elle, m'en envoya les détails dans une copie de lettres écrites à ce sujet par sa tante au prince de Ligne et à la princesse de Solms, sœur de la reine de Prusse, aujourd'hui reine de Hanovre. Tout le crime de Mad. de Krudener, à l'en croire du moins, était d'avoir recueilli dans sa maison une vieille nécromancienne, devenue intéressante pour elle, parce qu'elle avait prédit à sa nièce, mariée à un Espagnol, le

quelques relations mondaines; d'aucuns prétendent même qu'elle rêva mariage.[1]

marquis d'Ochando, qu'elle serait bientôt réunie à son mari; et, en effet, il était arrivé que celui-ci, qui se battait en Espagne contre les Français, ayant été fait prisonnier et renvoyé en France, était venu tout à coup, avec permission, surprendre sa famille par une apparition entièrement inattendue. Le mal de toute l'affaire était que la vieille femme, si heureuse dans sa dernière prophétie, avait jadis fait, sur le roi de Virtemberg, une prédiction dont ce prince avait été fort alarmé, et dont il gardait un profond ressentissement. Il paraît en outre que, de toutes parts, on venait en foule consulter l'oracle, affluence qui, aux yeux du roi, était presque une conspiration. « C'est jouer de malheur, écrivait Mad. de Krudener au vieux prince de Ligne. Dans le quinzième siècle on croyait aux sortilèges; aujourd'hui qu'on ne croit plus aux enchantements même, tant on est raisonnable, je suis prise pour une enchanteresse. Encore si j'avais de beaux yeux comme autrefois, je m'en consolerais avec vous, qui savez que je n'ai jamais conspiré que contre l'ennui. » Mad. de Krudener aimait à rappeler qu'elle était petite-fille du maréchal de Munich, et disait avec une sorte d'orgueil : « Je suis d'une famille qu'on exile. » Elle citait gaiement le mot d'Yorik à la mouche : « le monde est assez grand pour nous deux; » et elle ajoutait : « Est-ce que les états du roi de Virtemberg ne seraient pas assez grands pour lui et pour moi ? . . . » Cette femme, destinée à devenir, quelques années plus tard, le promoteur de l'un des actes les plus importants de la politique moderne, disait dans ses lettres de 1809 : « En politique, je suis une tourterelle d'innocence. Je l'abhorre, je ne veux que la paix ! . . . »

L'arrivée de Mad. de Krudener dans le Grand-duché de Bade, où elle fut très gracieusement accueillie par Mad. la princesse Stéphanie, grande-duchesse héréditaire, apporta beaucoup d'agrément dans notre petite société. Mad. de Krudener ne composait pas encore des sermons ou des prières, mais seulement des histoires pleines de visions, de spectres, d'apparitions, de fantômes, qui faisaient grand effet sur nous, surtout lorsqu'elle nous les contait, le soir, sur les ruines du vieux château de Bade. Tous ces récits étaient charmants, ou du moins nous paraissaient tels, car ce petit cercle, dont faisait partie entre autres M. de Norvins, avait alors sur sa tête trente années de moins. Il faut ajouter, et l'addition n'est nullement indifférente, que Mad. de Krudener n'était pas venue seule ; elle avait avec elle Mlle Juliette, sa fille, jolie personne de dix-sept ans, accompagnement qui ne gâte rien aux charmes que répand autour d'elle une femme d'esprit. . . . . »

Le récit de M. Bignon est inexact en quelques détails, mais quelle différence avec celui de M. de Norvins ! . . . C'est que, plus qu'aucune autre, la baronne était ondoyante et diverse ! . . . Du pain noir quand on attend M. de Norvins ; des contes bleus en présence de la princesse Stéphanie ! . . .

[1] Une querelle s'est élevée à cette occasion entre l'hagiographe genevois

Auguste La Fontaines n'était plus là pour surveiller Juliane, que Marie Kummer n'excitait plus de ses promesses!...

et M. de Sainte-Beuve. Le premier la rapporte comme suit : . . « Nous estimons assez M. Parisot (*auteur d'une biographie de la baronne*) pour croire qu'il s'empresserait de désavouer toutes (*les légèretés et les inexactitudes*) dont il s'est rendu coupable, s'il les connaissait. M. de Sainte-Beuve . . . lui donne un exemple digne d'un si noble caractère. Dans son article sur Mad. de Krudener, il a mis la note suivante relative au séjour de Carlsruhe en 1809 et 1810 : « On rapporte (et c'était déjà dans ses années de conversion) qu'un homme distingué qui venait souvent chez elle, épris des charmes de sa fille, qui lui ressemblait avec jeunesse, s'ouvrit et parla à la mère, un jour, de l'émotion qu'il découvrait en lui depuis quelque temps, des espérances qu'il n'osait former ; et Mad. de Krudener, à ce discours assez long et assez embarrassé, avait tantôt répondu «oui» et tantôt gardé le silence; mais, tout à coup, à la fin, quand le nom de sa fille fut prononcé, elle s'évanouit : elle avait cru qu'il s'était agi d'elle-même. . . » Nous nous sommes convaincus que ce fait était ou inventé ou absolument dénaturé. M. Sainte-Beuve, auquel nous l'exprimions en lui demandant des preuves de son assertion, nous a répondu : . . . « Quant à mon propos léger, vous en ferez et direz tout ce que vous jugerez convenable. Vous savez bien qu'en matière de biographie rien n'est certain, *de toute certitude ;* chacun juge et sent à sa manière. La personne qui m'a raconté l'anecdote m'a paru très-digne de foi, et de plus, cette façon de comprendre Mad. de Krudener, même après sa conversion, était assez d'accord avec mon cœur malin . . . etc. . . »

. . «La loyauté avec laquelle M. Sainte-Beuve s'exécute, ajoute Eynard, et l'obligeance parfaite qu'il a mise à nous fournir des armes pour le combattre, nous impose une reconnaissance dont nous lui donnons la meilleure preuve en acceptant le généreux concours qu'il nous apporte...»

Je ne sais si le lecteur trouvera que M. Sainte-Beuve s'est rétracté, mais voici une lettre à M. de Norvins publiée par M. Eynard lui-même et écrite en 1810 par Mad. de Krudener : . . . . . « Je n'avais qu'à dire «oui» et j'épousais, il y a quelque temps, un homme immensément riche : il était titré, il était prince ; il me donnait une grande existence. Je pouvais avoir une maison brillante à Paris, ou me promener au milieu de cette Italie merveilleuse que j'aime. . . »

Est-ce à cette proposition de mariage, ferme ou plus ou moins en l'air, qu'a fait allusion le récit de Sainte-Beuve ? . . je ne sais. Toujours est-il que l'opinion du critique touchant Mad. de Krudener n'a pas changé ; les éditions les plus récentes de ses ouvrages ne sont pas plus favorables à la baronne que les anciennes ; le jugement qu'il porte d'elle est resté le même : «Elle avait un immense besoin que le monde s'occupât d'elle.... ; l'amour-propre, toujours l'amour-propre . . . . . ! » Il est certain que la vanité de Juliane fut extrême : tous les historiens sont d'accord là-dessus, mais j'aime à croire que personne, M. Eynard excepté, ne s'est avisé de prendre au sérieux une charge de salon.

Il y avait en ce temps là à Strasbourg, au coin de la rue du Dôme et de la rue des Hallebardes, une boutique, tenue par un petit homme pansu, mais singulièrement actif et remuant, le marchand d'étoffes Gaspard Wegelin.

L'honnête négociant était né le 18 avril 1766, à Saint-Gall, où son père David, marchand à l'enseigne du Cygne, exerçait je ne sais quelles fonctions de justice. La famille Wegelin était pieuse; si je ne me trompe, quelques uns de ses membres avaient été en relations avec les premiers disciples de Dutoit-Membrini. Gaspard lui-même était porté au mysticisme par un penchant naturel.

Au sortir de l'école, le jeune Suisse s'était engagé dans les troupes à la solde du roi de France. Il avait les épaulettes de lieutenant quand la révolution survint, suivie des tentatives contre-révolutionnaires du marquis de Bouillé. Le régiment suisse de Vigier, où servait Wegelin, se battit à Nancy contre ses compatriotes révoltés du régiment de Châteauvieux. Le petit homme se comporta bravement: son chapeau fut percé de deux balles. [1]

Après cette bataille „— l'une des plus sanglantes du règne de Louis XV", comme l'appelle Eynard, les soldats de Vigier allèrent tenir garnison à Strasbourg, où ils se firent détester. Quand la guerre menaça, ils parurent suspects. Gaspard trouva bon de troquer l'épée contre l'aune; il entra en qualité de commis chez Alfred Emmanuel Eckel, maître avant lui de la boutique de la rue du Dôme. Peu après, il épousa la fille de son patron, la pieuse Marie Cléophée.

[1] Eynard débite au sujet de la vocation de Wegelin une merveilleuse histoire de vœu, de rêves, de visions etc. Une lettre du lieutenant écrite à sa famille le 1er septembre 1790 et citée par M. Rathgeher dans ses *Esquisses historiques du temps de la révolution*, ne parle de rien de semblable: «... *Ich habe Gott sei Dank keine Wunde empfangen, aber mein Hut ist von zwei Kugeln durchbohrt worden...*»

Pendant la Terreur l'ex-lieutenant servit d'agent aux royalistes. Il aida un certain marquis de Saint-Julien à passer la frontière; puis, tandis que les temples étaient partout fermés, il ouvrit son logis aux réunions piétistes.

Lorsque Mad. de Krudener, en 1808, quitta Carlsruhe pour se rendre auprès de Fontaines, Jung-Stilling lui remit des lettres pour ses amis d'Alsace, Oberlin et Wegelin, auxquels il la recommanda chaudement. La néophyte et le négociant firent connaissance, mais ne se lièrent point encore Ils ne devinrent véritablement amis qu'en 1810, quand Juliane se vit dans de grands embarras financiers.

„*Elie*“ lui prêta de l'argent. C'est à lui et à sa femme „*Anna*“, ainsi qu'à leur fils Edouard ou „*Elisée*“ qu'elle se plaignit de Harrgott (*Fontaines*), en qui elle avait rencontré un maître aussi dur qu'impérieux.

Wegelin ne manquait pas d'une certaine expérience du monde. Il mit ses lumières au service de sa cliente et chercha à la tirer du mauvais pas où elle s était engagée.

Une intimité assez étroite finit par s'établir entre la baronne et le petit marchand; elle eut sur le développement religieux de Juliane une influence incontestable et qui vaut d'être étudiée.

En 1805, à Riga, Mad. de Krudener avait montré de la religiosité, mais elle ne savait rien encore des doctrines courantes de la franche-maçonnerie chrétienne. Son cordonnier et Mad. Blau l'avaient rendue attentive à quelques points fondamentaux de la doctrine morave et particulièrement à l'amour *pour* Christ. Aux théories des frères de Herrenhut, Jung avait ensuite ajouté son chiliasme. L'engouement de Juliane pour le millenarisme peut être considéré comme un recul.

Fontaines continua l'œuvre de Jung-Stilling; mais il s'appliqua particulièrement à faire connaître à sa disciple le côté prodigieux du pouvoir de la prière. Ce fut un nouveau recul.

Quand Juliane sortit des mains de ses premiers instituteurs, elle n'en était encore qu'à la seconde étape vers le christianisme supérieur, dont au surplus ni Fontaines ni elle ne se doutaient.

Le voyage de Sécheron lui permit d'entrevoir quelques disciples de Jean Philippe Dutoit, ainsi Langallerie et Pétillet, mais ces nouveaux amis ne purent, faute de temps, lui enseigner le

fond de leur doctrine; elle en resta donc à celle infiniment plus matérialiste de son Hargott.

Langallerie cependant lui avait remis les ouvrages de Mad. de Guyon et elle s'était engagée à les lire. Les Lausannois espéraient fermement qu'elle deviendrait une des leurs, mais qu'il y avait loin encore de l'état où ils l'avaient vue à celui où ils la désiraient! Elle avait la foi *au* Christ, l'amour *pour* Christ; il lui fallait la foi et l'amour *du* Christ, une union intime, complète, absolue et indissoluble avec le Sauveur, à laquelle on ne peut parvenir à moins de l'anéantissement complet de la volonté personnelle.

Cet anéantissement, il était réservé à Wegelin de le prêcher.

Mad. de Krudener, par l'effet des circonstances pénibles au milieu desquelles s'établit son intimité avec le négociant, se soumit à ses leçons et fit un pas de plus dans le chemin, non plus du salut — où s'arrêtaient les frères de Herrenhut — mais de la perfection. Elle put espérer d'entrevoir le septième jour de sa création spirituelle et d'arriver au calme sabbatique.

Jean Gaspard Wegelin révérait fort Antoinette Bourignon, mais il ne la révérait pas exclusivement. De son côté Langallerie professait pour la mystique Lilloise un profond respect. „Elle a dit sur le serpent tentateur des choses aussi curieuses que vraies...“ avait prononcé Dutoit. Cette admiration opéra sur Juliane, qui se mit à lire les œuvres de Tauler, d'Antoinette, de Poiret etc. Elle apprit à connaître les affres d'abord, puis les douceurs de la mort mystique. Elle songea à s'ensevelir, à tomber en putréfaction, à devenir cendre, à être réduite au „non-être“, en attendant que le germe immortel conservé dans sa poussière se développât à nouveau et qu'elle prît la vie „intérieure“ ou „divine“.

Elle y songea; mais pour le moment elle „ne fit que voltiger autour de l'arche, sans y pénétrer encore...“

Au demeurant Wegelin lui-même restait bien en deça de la Guyon et de Langallerie. Il lui suffisait de l'abandon de sa volonté propre et d'une soumission aussi entière que possible à ce qu'il jugeait être les ordres de Dieu. Ce Dieu lui-même, il l'interrogeait, non face à face, mais au moyen des sorts bibliques, comme les frères de Herrenhut et comme Jung, en ouvrant au

hasard une Bible et prenant en guise de réponse le premier verset qu'il rencontrait des yeux.

Toute sa vie Wegelin resta ainsi un faux-mystique et même un faux-spiritualiste; le poids de son armure de plomb le rivait en quelque sorte à la terre, qu'il ne quitta jamais.

Ce ne fut qu'après sa mort, qu'il eut accès dans l'empyrée.

Il mourut le 14 février 1833.

Le 29 juillet suivant, deux de ses disciples, au retour d'un voyage qu'ils avaient été forcés de faire en Allemagne, leur pays natal, rendirent visite à la veuve du défunt. Mad. Wegelin leur apprit qu'elle n'était pas restée absolument sans nouvelles du mort. Un médecin, ami de la maison, s'était déjà plusieurs fois rencontré dans la rue avec l'esprit du bon Gaspard, un esprit fort proprement vêtu d'un surplis blanc à ceinture bleue.

Feu Wegelin avait une nièce, nommée Nannette, petite personne difficile à établir. Cette nièce s'avisa d'avoir des crises nerveuses, des accès de somnambulisme assez mal réussis, mais durant lesquels elle était en communication avec son oncle, ou du moins prétendait l'être. Naturellement les entretiens de Wegelin et de Nannette n'avaient lieu que lorsque la demoiselle se trouvait en société, soit de sa tante, soit du plus jeune des deux voyageurs, dont je viens de parler. L'aimable garçon finit par se déterminer à prendre note des discours de l'auto-somnambule, celle-ci, conformément aux usages établis en pareil cas, ne se souvenant plus de rien, une fois l'accès passé. Wegelin engagea le néophyte à se faire son greffier, et comme un soir la veuve de l'esprit priait le jeune célibataire de prendre le temps de mieux tailler sa plume, — „Il n'importe! remarqua le défunt petit Suisse. Est-ce que St-Jean à Patmos eut toujours loisir de tenir la sienne en état?...“

Presque chaque soir Wegelin venait passer un moment en famille; il chantait avec les siens et leur apprenait des cantiques, il les exhortait, comme de son vivant. Quelquefois il restait là sans parler; c'est à peine si un léger craquement décelait sa présence.

Le mort avait mille attentions pour son cher greffier. Il le conseilla dans le choix d'un appartement; il lui apprit à remonter la pendule, à masser, à magnétiser, à poser des sangsues. Il

l'assista à la douane, d'où le pauvre garçon avait à retirer un paquet. Le soir, quand le greffier rentrait en son logis, feu Wegelin l'accompagnait pour le protéger contre les polissons. Il arriva une nuit que le jeune homme ne dormit point ou dormit mal, se trouvant singulièrement agité. L'esprit lui recommanda le lendemain de se munir d'un brin de laurier-sauce: c'est un talisman souverain contre le démon. Sur l'ordre de son défunt mari, Mad. Wegelin remit au greffier un crucifix, de vertu éprouvée en telles circonstances.

Il arrivait bien par ci par là que Wegelin se trouvait empêché de faire à la maison le bout de causette accoutumé. C'était quand le bon Dieu le chargeait d'une commission pressée, un peu loin, à Madrid, par exemple, ou en Egypte; mais Gaspard avait soin alors de se faire remplacer auprès des siens par un ami.

Les conversations étaient la plupart du temps fort instructives; elles roulaient sur la fin prochaine des temps ou sur les occupations des Elus dans l'autre monde. Grâce à Wegelin, nous savons qu'il y a une hiérarchie parmi les bienheureux. Lezay-Marnésia, qui fut préfet du Bas-Rhin, est prince là haut, sans en être plus fier: volontiers il prend la poitrine de l'esprit Wegelin pour oreiller.

Le 25 décembre 1833, le défunt petit Suisse donna à sa famille et à ses amis la communion sous les deux espèces, le greffier servant de medium.

Et, comme un aussi honnête garçon que ce greffier méritait une récompense, il l'obtint, prodigieuse comme le reste. Le 20 janvier 1834, le rédacteur des visions de Nannette fut baisé au front par le Seigneur.

Tout cela a été imprimé et forme un volume de grosseur respectable „*Er mit Uns*",[1] qui se vend, reliure comprise, deux marcs

[1] Le livre «*Er mit uns*» donne les conversations de Lineweg (*Wegelin*) avec sa famille à Silberheim (Argentoratum - *Strasbourg*). Nannette y prend le nom d'Annchen; une parente, Mlle Datt, devient Palmetta. Le greffier, un jeune allemand du nom de Werner, devint par la suite directeur d'un institut piétiste, après avoir été prédicateur ambulant.

On a vu plus haut que Mlle de Krudener donnait à ses amis des noms de guerre: *Elie* pour Wegelin, *Hargott* (le seygneur Dieu) pour Fontaines etc. Les saints des derniers jours d'Elie Marion et de

(2 fr. 50), à Stuttgart, chez Jean Rommelsbacher, libraire et papetier, rue Christophe. C'est la librairie de Nannette, qui s'est faite swedenborgienne pour épouser M. Philippe Rommelsbacher, libraire, papetier et swedenborgien.

Jeanne Roux en avaient agi de même autrefois ; mais il est possible que la baronne n'ait fait qu'appliquer en Alsace une coutume en usage dans les « *mégnies* » langalleristes.

Dans le livre d'Annette il n'y a que des anagrammes et point de nouveaux vocables.

Le volume est un véritable tissu d'extravagances. Il nous apprend, par exemple, qu'on venait de loin pour se faire exorciser par Wegelin, alors qu'il était en vie. Aucun diable ne tenait deux secondes devant lui. Voir et vaincre, c'était tout un pour lui. Le démon de l'avarice a forme de rat. Un jour que Wegelin venait de chasser l'esprit immonde du corps d'une paysanne badoise, un ami, qui dans le moment même montait l'escalier, faillit être renversée par un rat gigantesque, qui s'enfuyait....

Cet ami, le même qui avait rencontré dans la rue l'esprit de Wegelin, était un médecin de Strasbourg, dont parlent avec éloge les «*Blätter aus Prevorst*». Jamais il ne prescrivait rien à ses malades, sans en avoir conféré d'abord avec les anges.

Pour achever de démontrer l'étrangeté du monde dans lequel se faufila la baronne en 1810, je citerai une seule page du livre « *Er mit uns !* »

«*17 November. Weiter erzählte mir Frau Lineweg* (la veuve de Wegelin, sa seconde femme) *ein kleines Erlebniss im Hause.* «*Auf dem Tisch, erzählte sie, seien drei Flaschen mit Wasser gestanden, wovon die äusserste, ohne Stöpsel, die Bestimmung gehabt, von mir geseegnet zu werden. Annchen habe den Tisch vom Staube gereinigt, und dabei die nächst an der äussersten gestandene Flasche kaum nur berührt, als die ohne Stöpsel ein Loch bekommen, und alles Wasser auf den Boden geflossen sei...* »

Als nun Muhme und Nichte sich zu Bette legten, grüsste noch einmal jene durch diese Lineweg, wie er gar oft thut und sprach : « *Dein Mann ist da, und zwar als Verbrecher. Ich habe die Flasche gebrochen. Wisse : der Feind, als er vorüberging, spukte darein, und brachte ein so böses Gift in sie, dass, hättest du von dem Wasser getrunken, du überaus grosse Schmerzen bekommen hättest. Der Herr sandte mich sogleich...* »

Une dernière observation. Le livre donne souvent les noms d'Oberlin père et fils, et de Lezay-Marnesia ; je n'y ai pas trouvé celui de la baronne de Krudener.

Il existait alors chez les sectaires de l'Allemagne un usage qui, à bon droit, nous paraît étrange aujourd'hui, celui des mariages mystiques, inventés par Swedenborg et mis à la mode par un roman de Jung-Stilling.

Deux individus s'unissaient l'un à l'autre — spirituellement —, afin de prier ensemble. La matière n'avait point de part à ces noces, qui ne conféraient aux conjoints aucun droit, de quelque genre qu'on veuille l'imaginer. Des gens mariés ailleurs ou des individus du même sexe pouvaient se joindre ainsi. Quelques-uns, si je ne me trompe, avaient plusieurs époux ou plusieurs épouses. D'autres attachaient une importance considérable à ce qu'ils regardaient comme les fiançailles terrestres d'un mariage dans le monde à venir.

Vers 1809 la plupart des chiliastes des bords du Rhin s'étaient fait un devoir de pareilles épousailles. Les lettres de Mad. de Krudener à Wegelin indiquent, semble-t-il, que Fontaines avait déterminé la baronne, son aînée de cinq ans, à se marier avec lui — mystiquement. Par le fait de cette union de leurs âmes, l'influence que le ministre avait prise sur Juliane s'était accrue dans des proportions incroyables. Persuadée qu'en cédant aux volontés de son époux, elle obéissait au Seigneur lui-même, dont il était l'instrument favori, la baronne mit une sorte d'enthousiasme dans sa soumission. Elle était fière d'appartenir en quelque manière à celui que la Kummer s'était plu à nommer un nouveau St-Paul.

Pendant un assez long temps tout alla des mieux. Mais enfin arriva la désillusion. Mil huit cent neuf s'était passé sans encombre et mil huit cent dix ne s'annonçait pas comme devant être plus dangereux. Sans que Juliane s'en rendît bien compte cette première déconvenue avait amoindri Fontaines dans son esprit.

Insensiblement sous le masque du prophète apparut le fils de perruquier, intrigant, ignorant, insolent, et par-dessus tout grossier — Figaro apôtre. Juliane se regretta.

Mad. Fontaines, de son côté, s'était prise d'ennui. Elle avait été élevée au village, dans la crainte de Dieu et dans l'adoration des armoires bondées de linge blanc, entre sa Bible et son rouet à filer. Tout lui manquait à la fois, et la capacité de son esprit ne se haussait point jusqu'aux contemplations éthérées. La collection du „*Messager boiteux*", annoté par sa mère : „la rousse a vêlé ce matin..." lui avait seule formé l'intelligence. Il lui vint des pensées de révolte. Que n'avait-elle écouté sa famille!.. Cette comtesse russe, constamment en extase devant son mari, lui devint odieuse. Elle, la vraie femme du ministre, en était réduite dans le ménage au rôle d'une Marthe, que l'on accablait de corvées. La défiance grandit, à mesure que les fonds de la baronne baissaient davantage. „Puisqu'elle est si riche, que ne retourne-t-elle dans son pays!... qui l'a appelée?... sans elle nous serions heureux!... qui la retient?... Ils veulent prier?... qu'ils prient — comme tout le monde! ou elle là-bas, lui ici, à des heures convenues, ainsi que font quantité d'honnêtes chrétiens..."[1] L'amour de Dieu ne suffisait pas à excuser auprès de la dame les conférences de son mari avec l'étrangère. Vaguement elle se rappelait le citoyen Charles Fontaines, commissaire de la déesse Raison, en carmagnole et en bonnet rouge, et qui, entre deux bouteilles, se moquait tant de la foi naïve de papa Busch.

La jalousie s'en mêla. La baronne et le ministre passaient pour des saints, mais dans le monde mystique les scandales n'étaient pas plus rares que dans l'autre. La chair est faible!.. Qu'étaient-ce, après tout, que des peccadilles de surface aux yeux de personnes qui prenaient l'Evangile à la lettre et qui, argumentant de Luc VIII. 47-50, croyaient tout pardonnable, sinon tout permis, à ceux qui ont la foi et qui ont l'amour?..

Bientôt des bruits coururent. Il fut décidé de Lichtenthal à Carlsruhe et d'Eppingen à Strasbourg que Juliane était la maîtresse

[1] Les jeunes élèves de Pfeffel (demoiselle de Berckheim, par exemple) ne manquaient point à cet usage. Elles étaient «convenues de se consacrer mutuellement un souvenir devant Dieu» à une heure donnée du soir.

temporelle de Jean-Frédéric.[1] Mad. de Vietinghof en apprit quelque-chose à Riga et rompit toute relation avec sa fille.

Wegelin ce pendant veillait sur la baronne avec toute la sollicitude d'un ami, qui se doublait d'un créancier. Ses rapports avec le pays de Bade l'avaient mis au fait des nouvelles qui s'y débitaient. Il n'était pas des plus raisonnables, mais il était des plus honnêtes : il intervint.

Afin de ruiner l'empire que Fontaines avait pris sur sœur Krudener, il se mit à prêcher à la baronne les douceurs de l'anéantissement de la volonté et celles de la mort mystique, seule capable de mettre fin à la situation dans laquelle elle s'était placée. A son appel Juliane s'engagea dans la voie des Saints et, pour plus de sûreté, songea à déterminer Fontaines à un détachement devenu indispensable.[2]

[1] La famille Busch en est restée convaincue. «Il était bel homme; une comtesse russe s'amouracha de lui, puis le quitta quand elle en eut assez...» Mad. Fontaines paraît s'être plainte dans sa famille et ailleurs de l'abandon où la laissait son mari, entiché de l'étrangère. Le bruit courut qu'elle avait fait des démarches pour mettre fin au scandale de la liaison du ministre avec la comtesse et intéressé la ville de Carlsruhe à ses affaires domestiques.

[2] Mad. de Krudener écrivit à ce sujet à Wegelin : . . «*O mein theurer, wie hat Gott wunderbar an alle gewürckt, und an Hargott, wie ist ihm alles abgenommen und in welche Vernichtigung hat ihn der Herr gebracht! Der Herr seegne Sie für das Leben der Heiligen das Sie mir gegeben. Das war eine besondere Leitung wenn Sie ein mal erfahren wie der Herr der Allmächtige mich dadurch bekehret hat, mir mein Herz mehr aufgedeckt, mehr kennen gelernt hat, mich in den schweren Situationen mit Harrgott der in den mystischen Tod herein musste, geleitet hat, mir Aufschlüsse gegeben, Tröstungen, rath und beystand, erfahrung und belehrung, köstliche Liebe die ich noch mehr geschmeckt, sie würden wie ich niederfallen und anbeten.*

. . . . Gott lohne Sie in allen Ewigkeiten dafür! Als ich das letzte mal abwesend von Harrgott war, 20 Stunden von ihm, habe ich schwere Kämpfe durchgemacht, alle Liebe war mir genommen, ich musste viel leiden, und fühlen dass auch die innige Bruderliebe zu ihm, die ich habe, nur ein Geschenk des Herrn wäre, ich musste vernichtigt werden immer mehr und mehr, — ich musste den Herrn darum anflehen, ich lernte hernach, dass ich aus der Creatur allmählig herausgezogen werden musste, aus aller persönlichen Anhänglichkeit und Menschenfurcht; dass ich bloss den Herrn in Harrgott und einem jeden lieben müsste, und auch willig und gerne durch die Kraft des Herrn alle

Soit que le pasteur eût appris quelquechose de ce qui se tramait contre lui, soit que résolu à reprendre dans l'Eglise un service officiel, il crût utile d'écarter pour le moment tout ce qui pouvait lui nuire en prêtant aux propos, il accueillit les avances de la baronne avec une humilité, dans laquelle Mad. de Krudener se plut à découvrir une inspiration de la Providence. Fontaines,

Liebe der Menschen aufgeben müsste, und wünschen müsste, das die Menschen nur des Herrn wegen mich liebten; ich sehe mein schwaches, elendes Herz noch an so vieler eigenheit hangen und sehe es noch leider.....

Hargot hatte auch da lernen müssen das wir ganz willenlos werden müssen, auch die irrwege sehen müssen die durch Geister bewirckt werden; wir alle lernten daran, und wann der Herr EINEN *zu grossen Wegen und Zwecken bereitet, so muss er durch mancherley erfahrungen durch....*

Unter der Zeit da mir so viel von Harrgot gezeigt wurde, hatte ich auch das Glück, oft mit Liebe und vielem Eifer für ihn beten zu können; ich lernte auch mich und mein Elend mehr kennen, ich hatte manche Gelegenheit, manche folge noch zu fühlen.

... Aber wie tröstete mich mein Gott. wie war er nahe der unwürdigen Magd die so gerne ihn recht lieben wollte und sich ganz vernichtigen lassen wollte.

Als ich zurückkam und H. wieder sahe, fand ich ein Lamm von Demuth; aller Stolz war weg; der Herr der Barmherzigkeit hatte das grosse Wunder an ihm gethan, zu allem was ich ihm sagte, hatte ihn der Herr bereitet, alle Aufschlüsse waren ihm theils gegeben, theils nahm er sie mit völliger Ueberzeugung vom Herrn durch mich an, und gestand das was mir der Herr gezeiget und was ihm noch verborgen war, ganz klar ihm sey. O theurer, wie lobten und danckten wir dem Herrn, wie erkanten wir seine Spur, seine Allmächtige Hand. Ach Gott, das was zuweilen in 20 Jahren nicht erreicht wird, war in 3 Wochen muthig geth. Seitdem Harrgot den Weg der gänzlichen Willenlosigkeit, der Vernichtigung, ein Kind von Liebe und Demuth, der alles ausgegeben was irdisch ist und nur an Christum hängt, der nur die Verheissungen aus Gehorsam annimmt und eben so gerne Hirth verborgener Hirth wäre, nur seinen Herrn lieben will, so musste es seyn damit der Herr komme, das war mir deutlich...»

(Traduit en partie par Eynard, communiqué d'après l'original par M. Rathgeber.) Je dois observer que les termes plus ou moins passionnés de cette lettre ne prouvent absolument rien ni pour ni contre la baronne, étant du langage mystique ordinaire. Il n'en est pas moins vrai que la lecture de ces pages rappelle involontairement le souvenir de l'Epitre de Paul aux Romains (chap. VI) et l'idée d'une lutte entre la vie en Christ et le péché.

l'orgueilleux Fontaines, avant qu'elle lui en eût dit un mot, avait compris qu'il fallait renoncer à tout ce qui est du monde et n'aimer plus personne que dans le Seigneur!... Il parlait de s'anéantir comme Juliane, en même temps qu'elle, dans la mort mystique. L'imprudente femme ne comprit point combien cette métamorphose trop subite cachait de périls. Elle avait aimé Fontaines pour ses rêves d'orgueil; elle l'aima pour sa modestie.

La faiblesse de caractère de la baronne était telle qu'elle n'essaya même pas de lutter contre le courant qui l'entraînait et qu'elle se laissa aller à la dérive.

Un temps vint où elle n'eut plus la force de prier. Tout lui manqua à la fois, l'argent, l'amour des hommes et l'amour de Dieu. Dans cette situation, elle essaya de se persuader qu'elle était comme il fallait être et que le Seigneur lui saurait gré de sa détresse physique et morale. Au moins écrivit-elle dans ce sens à tous ses amis, à M. Gounoulhiou de Genève, entre autres, et surtout à Wegelin :

...„Ne nous défendez pas, laissez parler et causer, ne vous impatientez point, Dieu pourvoira. Croyez-vous qu'il me soit permis de prendre les moindres mesures ou de demander secours à Dieu?.. Non, je suis souvent là avec huit creuzers, je donne le dernier qui me reste : je n'ai aucune perspective ; je ne sais où chercher ni d'où viendra la délivrance et jamais je n'ai plus de joie au cœur. Je sais à Rothenfels 6 et 8 personnes et ici 6 et 8 qui manquent de nourriture et de tout, et je suis comme l'oiseau qui chante... Quand je suis sans ressource, je pense en moi-même : „Dieu bien aimé, maître adoré, maintenant je veux bien volontiers être humiliée devant les hommes. Je consens joyeusement à me contenter d'un morceau de pain sec ; je veux mendier, si telle est ta volonté!.. alors il me répond selon sa miséricorde. Oui, mon ami, souvent, très souvent, j'ai eu la joie de recevoir ses avis, ses ordres bien clairs... „Envoie ou va ici ou là!..“ Je ne voyais aucun espoir. Des hommes se donnent à moi comme des anges, pleins d'égards et de charité ; ils refusent même les intérêts d'usage....“ (23 janvier 1810.)

Et cinq jours après : „Depuis les lignes ci-dessus, mon bien cher ami, j'ai tellement éprouvé de nouveau la providence du Seigneur notre Dieu, que je ne puis assez l'en bénir. J'avais un

paiement considérable à faire à Bade le 26 janvier. Le Seigneur a dirigé le cœur de mon créancier, de sorte qu'il ne m'offre pas seulement de prolonger le terme, mais qu'il m'offre encore ses services, et me dit: „Ne craignez rien au sujet de ces 9000 livres, Dieu m'aidera en tout et partout.“ Lorsque je vous écrivais, il y a cinq jours, en commençant ma lettre, je me trouvais dénuée de tout. Je ne savais où aller ni où m'adresser, ... et quelques jours se passèrent sinon dans l'inquiétude, du moins dans la préoccupation toujours nouvelle de ce qui me pressait, mais je remis la chose à Dieu, persuadée qu'il m'enverrait un ange plutôt que d'abandonner ceux qui se sont abandonnés à lui pour ne faire que sa volonté. C'était jour de marché et Juliette voulait faire acheter une poule, mais elle pensait avec le calme qui lui appartient: „Nous n'avons pas un sou pour cela!...“

— „Mad. de Krudener, rapporte Eynard, se mit alors à prier, avec cette foi et cette confiance enfantine que Dieu ne repousse jamais. A peine sa prière était-elle achevée, qu'un paysan lui apporte une boite contenant dix louis envoyés par les Wepfer qui, eux-mêmes, manquaient presque du nécessaire...“

On put dîner de volaille. Mais le lendemain?..

Sur les entrefaites, Marie Kummer sortit de prison. Elle avait conservé, parait-il, des relations avec ses amis réfugiés dans le pays de Bade, car à peine libérée, elle les alla joindre. Elle trouva Mad. de Krudener aussi entêtée qu'autrefois de ses oracles — en apparence du moins. — La prison n'avait point fléchi la sévère prophétesse, écrit Eynard. „Les temps approchent tous les jours davantage. Les calamités qui menacent l'Europe seront comme une nuit de désastres, mais l'aurore du bonheur et de la paix luira aussi. Telle était la prédiction que Mad. de Krudener transmettait à Mad. Armand."

Une lettre arriva, de la reine de Prusse, une réponse apparemment, car Louise n'eût pas su où trouver la baronne, si celle-ci ne lui avait pas écrit d'abord. „...Je dois à votre excellent cœur un aveu qu'il recevra, j'en suis sûre, avec des larmes de joie. C'est que vous m'avez rendue meilleure que je n'étais. Votre langage de vérité, les conversations que nous avons eues sur la Religion et le christianisme, ont fait sur moi la plus profonde impression. J'ai réfléchi plus sérieusement sur les choses dont je sentais auparavant l'existence et la valeur, mais plutôt dans une sorte de vague que de certitude. Ces réflexions vous valurent des résultats bien consolants. Je m'approchai toujours plus de Dieu. Ma foi devint toujours plus grande, et c'est ainsi qu'au milieu des malheurs, des humiliations et des chagrins sans nombre, je n'ai jamais été sans consolation, ainsi jamais tout-à-fait malheureuse.

Joignez à ceci le bienfait réel de ce Dieu de bonté et d'amour, de n'avoir pas aigri mon cœur, de l'avoir laissé ouvert et plein d'amour pour mes semblables, sentant toujours le besoin de les secourir et de leur être utile. Vous comprendrez que je ne puis devenir tout à fait malheureuse, ayant toujours des sources de plaisirs bien purs. J'ai reconnu avec le coup d'œil de la vérité,

la vanité de ces grandeurs terrestres, et combien elles sont peu de chose en comparaison de ces biens célestes. Enfin, je suis parvenue à une tranquillité d'âme et à une paix au-dedans de moi, qui me fait espérer que j'aurai la force de supporter avec la résignation et la soumission d'une véritable chrétienne tous les décrets de la Providence et toutes les épreuves par lesquelles elle voudra me faire passer pour me purifier, car c'est ainsi que je regarde tous les maux qui nous affligent ici-bas.

Je vais me retrouver sur le théâtre du monde. Promettez-moi de me faire toujours entendre la voix de la vérité..." [1]

[1] Cette lettre, dont Eynard ne donne pas la date, me parait avoir été écrite en réponse à quelqu'autre de Juliane, envoyée de Bade (automne 1809) ou confiée à la princesse de Solms. Elle semble dater du commencement de décembre ou de fin novembre 1809 et fait probablement allusion par les dernières lignes citées à la rentrée de la famille royale de Prusse à Berlin (23 décembre 1809).

„Les plus cuisantes peines de Mad. de Krudener, dit Eynard, ne tenaient pas seulement aux difficultés matérielles de sa position, à ses rapports délicats avec Fontaines, ni aux jugements du monde. Elles avaient une source bien plus profonde; sa mère aussi avait été prévenue contre elle et avait cessé de lui écrire. Cette épreuve déchirait le cœur si filial de Mad. de Krudener et s'aggrava encore des chagrins de Mad. de Wietinghof, frappée à la fois dans sa santé et dans ses affections les plus chères, par la mort d'une sœur, sa compagne depuis vingt-huit ans...

Sa fille la voyait en songe, l'appellant, lui reprochant son ingratitude, mourant sans pouvoir lui donner sa bénédiction. Son cœur la pressait de voler auprès d'elle, mais elle était retenue par le manque d'argent ou l'absence de direction d'en haut..."

Pour sortir d'embarras, Juliane demanda à Dieu de sauver sa mère: „J'avais demandé à mon Dieu de sauver ma mère, et si nous pouvons, misérables insectes, entrevoir quelquechose de la lumière divine, il me semble entrevoir un de ces miracles d'amour..."

„...Les obstacles au départ de Mad. de Krudener se trouvèrent merveilleusement aplanis par l'intervention d'un négociant juif de Carlsruhe, qui lui offrit les moyens de payer ses dettes et les frais de son voyage et qui se chargea de pourvoir en son absence à l'entretien de ses nombreux protégés..."

Mad. de Krudener partit de Carlsruhe le 29 juillet 1810.

„...La chaleur était excessive, poursuit Eynard, de qui je copie cette merveilleuse légende, et l'obligeait à voyager la nuit. Elle se reposa quelques jours à Leipzig, mais elle se hâtait dans l'espoir de revoir la reine de Prusse...

...Mad. de Krudener fut retenue à Königsberg par ses anciens amis. Le 6 août, elle eut la joie de se jeter dans les bras de sa mère, convalescente d'une grave maladie.

...La santé de Mad. de Wietinghof se rétablit; avec la santé reparut le goût des plaisirs et de la distraction. Mad. de Krudener en souffrait pour cette mère chérie, que son grand âge aurait dû mieux conseiller, mais elle acceptait cette épreuve comme une mortifiation salutaire et redoublait de prières, sachant que le chrétien agit encore par ce moyen, là où toute action plus directe fait défaut; ses amis moraves se joignaient à elle; elle jouissait de ces heures de retraite jusqu'au moment où elle se rendait chez sa mère.

Le 24 janvier 1811, Mad. de Wietinghof, étant légèrement indisposée, avait prié avec beaucoup de ferveur.... Quelques heures plus tard elle fut frappée d'apoplexie et de paralysie.... Elle mourut le quatrième jour . . . en bénissant ses enfants.... [1]

...La succession de Mad. de Wietinghof retint pendant une année sa famille à Riga. Mad. de Krudener, dispensée par son deuil de toute mondanité, jouissait vivement de la communion des frères et de la société de son amie, Mad. Blau.... La soif de la fréquente communion se faisait vivement sentir..., mais Mad. de Krudener n'osait considérer la cène comme donnée du Seigneur directement à quiconque la prend avec foi. Elle avait à cet égard des scrupules, qu'elle exprimait à Dieu, en le suppliant de lui aplanir cette difficulté; elle fut exaucée par l'arrivée à Riga d'un jeune missionnaire alsacien qui revenait de Pologne..."

Je ne sais qui était ce missionnaire; je crois qu'il s'agit d'un juif converti, parti pour aller convertir les Juifs; mais à Riga même vivait alors un fils d'Oberlin, Henri-Godefroi. Né à Waldbach en 1778, Henri avait servi la République en qualité de sous-aide de chirurgie attaché à l'armée de Massena. Etant à Stuttgart, il y avait passé quelques heures en compagnie de Jung-Stilling. Reçu docteur en médecine en 1805, il s'était mis à étudier la théologie. Le collège de Saint-Guillaume, à Strasbourg, le compta au nombre de ses élèves; il y obtint même une place de maître d'études ou comme on disait, de pédagogue. Au printemps de 1809, il trouva un emploi à Riga, où le colonel comte Richter lui confia l'éducation de ses enfants. J'imagine qu'en cette circonstance Mad. de Krudener l'avait aidé de ses bons offices.

[1] Le pasteur Charles Gottlob Sonntag prononça l'oraison funèbre de la défunte.

Henri Oberlin partageait toutes les idées de la baronne. Plus mystique encore et plus chiliaste que n'était son père, il publia à Mitau, en 1813, une brochure explicative de l'Apocalypse.

„...Cependant, des difficultés matérielles pesaient encore sur Mad. de Krudener. Elle devait acquitter à son négociant de Carlsruhe les dix mille écus qu'il lui avait avancés, et la Livonie épuisée n'aurait pu fournir le quart de cette somme, même sur une hypothèque d'un demi-million. Le terme fatal approchait. Mad. de Krudener se tourna vers son Sauveur et déposa le poids de ce fardeau à ses pieds, consentant à toute sa volonté, acceptant par avance les moqueries et les mépris qu'encourait son imprudence, si elle ne pouvait faire face à ses engagements. Elle avait épuisé toutes les ressources humaines et ne pouvait plus frapper à aucune porte; mais au moment fatal la succession de Mad. de Wietinghof fut réglée, et dans la portion qui lui échut, elle trouva ces dix mille écus, conservés par sa mère depuis trois ans: dès lors le numéraire avait complètement disparu...[1]

...Au mois de novembre 1811, Mad. de Krudener partit de Riga pour retourner dans le pays de Bade, où les oracles de Maria Kummrin la rappelaient... Retenue à Königsberg, puis dans une communauté de frères moraves, aux environs de Breslau, elle y attendit l'arrivée d'une sœur de Fontaines, fixée depuis douze ans en Russie, et désignée par Maria Kummrin comme devant s'associer à son œuvre..."[2]

Après quelques prédications du pur amour à Breslau et à Dresde, la baronne revint à Carlsruhe.

[1] Je laisse à Eynard la responsabilité de toute cette succession de miracles, l'intervention spontanée d'un prêteur d'argent, le départ de Carlsruhe, une paralytique qui bénit, etc. etc.; mais je dois faire remarquer que si l'auteur genevois a voulu accentuer l'intimité qu'il prétend avoir existé entre son héroïne et Louise de Prusse, il a commis une maladresse. Louise était morte à Hohen-Zieritz, le 19 juillet, à 9 heures moins 5 minutes du matin. Son corps, ramené à Berlin, y était arrivé le 27 juillet au soir.

[2] Mad. Fontaines, la mère, était malade. L'arrivée de sa fille, qui, du reste, semble être restée en dehors des agissements de son frère, s'explique donc naturellement.

Fontaines était rentré dans l'Eglise. Il avait passé par un colloquium et venait d'être nommé vicaire de l'importante paroisse de Sulzfeld, près Eppingen. Quant à la Kummer, elle n'avait pas quitté le pays.

L'Europe anxieuse, sans foi et sans opinion, ignorante de tout ce qui se passait, était devenue fataliste, depuis que les seuls caprices de César décidaient de tout. Elle se prit à interroger le destin. [1]

En Alsace et sur les bords du Rhin, les populations se montrèrent peut-être plus émues et plus crédules que partout ailleurs. L'apparition de la comète de 1811 venait de troubler les esprits; la forme et la direction de ses queues avaient fait l'objet des plus étonnants commentaires. [2] Des prédictions se colportèrent

[1] Ce fut le beau temps de Mlle. Lenormand, d'Alençon, prophétesse commanditée par un garçon boulanger et qu'Alexandre consulta, dit-on, en 1814.

[2] Les affidés de Mad. de Krudener répandirent un *poëme*. Je le donne, ici, à titre de curiosité, tel qu'il fut imprimé par les soins de Wepfer :

« L'Echo

— «Je suis seul, personne ne m'écoute.	— *Ecoute.*
— «Qui ose me répondre et qui est avec moi ?	— *Moi.*
— «Je l'entends, c'est l'écho. Réponds à ma demande.	— *Demande.*
— «Veux-tu pronostiquer si la Russie résistera.	— *Résistera.*
— «Les Russes sont barbares; que faut-il entreprendre ?	— *Rendre.*
— «Rendre ce que j'ai acquis par des faits inouïs ?	— *Oui.*
— «Et que deviendra mon peuple malheureux ?	— *Heureux.*
— «Et qu'auront donc mes sujets, les Hollandais surtout ?	— *Tout.*
— «Et qu'aurai-je donc moi pour ma gloire et ma peine ?	— *Peine.*
— «Et que suis-je donc moi qu'on tient pour immortel ?	— *Mortel.*
— «Laisse moi, le chagrin m'étouffe, je me meurs.	— *Meurs.*

sous le manteau; on chercha des présages dans les moindres accidents.[1]

Sulzfeld devint un foyer d'agitation.

Les lecteurs peu familliers avec la Bible ne peuvent se rendre compte de tout ce que les chiliastes découvrirent alors dans Daniel, dans Jérémie, dans Esaïe et dans l'Apocalypse.

Il passa pour constant que l'Esprit, depuis plus de deux mille ans, avait annoncé la chute de l'Empereur des Français :

«...Et toi, tu disais dans ton cœur :
— «Je monterai au ciel;
Au-dessus des étoiles de Dieu
J'éleverai mon trône;
Je m'assiérai sur la montagne sacrée
Au fond du septentrion,
Je monterai sur les sommets des nues,
Je serai l'égal du Très-Haut!»

Ha! c'est dans le séol que tu seras précipité,
Au fond du sépulcre!
Ceux qui t'y verront, te contempleront,
Jetteront sur toi un regard curieux!
— Est-ce là l'homme qui ébranla la terre?
Qui fit trembler les empires?
Qui fit du monde un désert et dévasta les villes?...»[2]

(*Esaïe* XIV, 13 à 18.)

La Kummer prophétisa: „Sous peu l'ange blanc allait vaincre l'ange noir!..."[3] Elle commenta une à une toutes les menaces de l'Ecriture à ceux de Babylone :

„Il s'avance contre elle un peuple du Nord, qui va changer le pays en solitude..." (*Jérémie* L.)

„...Car, voyez-vous, je vais susciter et faire marcher contre Babel une ligue des grandes nations du Nord, pour l'assiéger..." (*Ibid.*)

[1] Aux quatre coins de la housse des chevaux français était brodé un *N*. Ces quatre initiales donnèrent celles des mots: *Nur Nicht Nach Norden!..*

[2] J'ai déjà rappelé au lecteur qu'on avait trouvé dans *Napoléon*, *apoleon*, *poleon*, etc., une sorte de traduction de ce passage.

[3] Staudenmeyer prétend que Marie Kummer, dans une vision, avait annoncé l'incendie de Moscou.

„...Voyez, un peuple va venir du Nord; une grande nation, des rois nombreux se mettent en mouvement depuis les extrémités de la terre. Ils tiennent en main l'arc et le javelot..." [1] (*Ibid.*)

«...Moi, je l'ai suscité du Nord, et il vient
de l'Orient, celui qui invoque mon nom !...»

(*Esaïe* LI.)

«...De l'Orient j'appelle l'aigle,
d'un pays lointain l'homme de mon dessein...»

(*Esaïe* XLVI.)

«...Celui que l'Eternel aime
accomplira sa volonté sur Babel !...»

(*Esaïe* XLVIII.)

Un flot de curieux roula vers Lichtenthal. Il grossit encore quand le canon de Kutusow se fut mis à prophétiser aussi.

[1] Verset décisif; les Baskirs de l'armée russe se servant d'arcs.
Ces expressions, que les chiliastes empruntaient sans le savoir aux mythologies du nord devinrent usuelles en 1813-15. Staudenmeyer a eu tort de les placer déjà en 1809 dans la bouche des colons de Catharinenplaisir.

Dans le cours de l'année 1812, Mad. de Krudener fit plusieurs voyages de Bade ou de Carlsruhe à Strasbourg.

Paul de Krudener, alors attaché d'ambassade, avait eu quelques mésaventures avec la police de Napoléon. Arrêté, on l'avait interné en France, par mesure de représailles. Sa mère rechercha et obtint l'appui du préfet du Bas-Rhin, qui s'empressa de faire adoucir le sort du captif.

Ce préfet était Adrien de Lezay-Marnesia, l'ancien compagnon de Juliane à Montpellier, celui avec qui elle avait fait tant de parties folles à Saint-Sauveur et à Gavarnie.

Après une courte émigration, Lezay rentré en France en 1796, s'était marié avec Françoise Renée de Canisy, veuve du marquis de Briqueville.[1] Lezay était allié aux Beauharnais; Brumaire le pourvut de fonctions diplomatiques à Salzbourg; puis il fut nommé préfet de Rhin-et-Moselle, et enfin, en 1809, préfet de Strasbourg.

Adrien de Lezay-Marnesia était un homme singulièrement poli, affable et bienveillant, constamment animé des meilleures intentions, mais il manquait de caractère.

[1] Lezay n'eut point d'enfant. Sa femme avait un fils, Armand François Bon Claude de Bricqueville, né à Bricqueville en 1785. Le fils et la mère se voyaient rarement. Françoise Renée avait des opinions légitimistes, Armand, colonel du 20e dragons, au moment de la bataille de Waterloo, haïssait les Bourbons d'une haine implacable. Il fut député sous la Restauration et sous Louis-Philippe et mourut vers 1840. Le souvenir de son duel avec le fils du maréchal Soult est resté dans quelques mémoires.

Mad. Lezay mourut en Normandie, le 22 juillet 1820. Elle avait conservé des relations avec la famille Wegelin, si elle n'en avait pas conservé avec son fils. Il est à remarquer toutefois que la blessure de celui-ci, deux coups de sabre reçus au combat de Rocquencourt en 1815, fut cause que Mad. Lezay céda à Mad. de Krudener l'appartement qu'elle occupait à Paris, à l'hôtel Montchenu.

Joséphine lui avait à peu près sauvé la vie en 1794;[1] c'était, grâce à elle, qu'il était devenu fonctionnaire public; la reconnaissance de l'obligé n'alla pas jusqu'à se compromettre pour sa bienfaitrice. Il reçut brillamment Marie-Louise, lorsqu'elle entra en France, et lui fit escorte jusqu'à Paris.

Comme administrateur, Lezay a laissé des souvenirs. Les protestants de Strasbourg, séduits par l'exemple de leur chef, le fameux Blessig, ont voué une espèce de culte à „l'inoubliable préfet". Un quai de la ville a pris son nom, et sa statue, élevée par le premier préfet du second Empire au parent de son maître Napoléon III plutôt qu'au fonctionnaire, peut se voir encore devant la grille de l'hôtel de la place de Broglie.

Cultivateur par goût, ainsi que l'avait été son père, il chercha, comme l'avait déjà fait la Convention, à améliorer les races de pommes-de-terre cultivées dans le département depuis plus d'un siècle; il fit planter un tabac meilleur que n'était l'ancien, et pour aider au succès du blocus continental, il introduisit en Alsace l'érable à sucre, dont il fit des plantations le long des routes.

On lui doit quelques institutions utiles, analogues, pour la plupart, à celles que son ancien collègue du Haut-Rhin, Félix Desportes, avait fondées de son côté. Il ouvrit, par exemple, à Strasbourg, une école normale d'institutrices.

Lezay aimait les campagnards, en seigneur vertueux et sensible de la fin du 18e siècle. Il établit à l'entrée des villages des places de danse, ombragées d'un tilleul, et — à l'occasion de la naissance du roi de Rome — il mit des bancs et des fontaines le long des grands chemins.

Enfin, comme un grain de religiosité à la Châteaubriand se mêlait à sa sensibilité à la Jean-Jacques, il remplaça les infirmiers laïques de l'hôpital civil de Strasbourg par des sœurs de St-Vin-

[1] Une sœur de Lezay avait épousé le comte Claude de Beauharnais, de la maison militaire de Louis XVI. Claude, successivement député à la Constituante, sénateur et pair de France, mourut en 1819. De son mariage avec Louise de Lezay-Marnesia il avait eu une fille, nommée Stéphanie, à laquelle Napoléon, qui l'avait adoptée, fit épouser Charles Louis, grand-duc héritier de Bade. La princesse Stéphanie vécut d'abord assez mal avec son mari et surtout avec son beau-père. Au surplus, le lecteur trouvera à son sujet des détails assez circonstanciés dans les Mémoires de Mad. de Rémusat, auxquels je renvoie.

cent de Paul. L'empereur venait de les rappeler ; M. le préfet ne pouvait mieux faire que d'imiter le souverain.

Adrien de Lezay reçut la baronne de Krudener avec une bienveillance étonnée. Il avait peine à se rendre compte du changement qui s'était opéré dans les allures de l'étourdie, qu'il avait connue. Juliane prédicante!... Néanmoins, il offrit à la visiteuse un appartement à la préfecture; elle l'accepta.

On causa. Le nom d'Oberlin, auprès de qui Mad. de Krudener voulait se rendre, fut prononcé. Le préfet ne connaissait pas encore personnellement le pasteur de Waldbach. Pourquoi n'accompagnerait-il pas la baronne jusqu'au Ban de la Roche?... Cela serait charmant et rappellerait un peu les promenades du temps passé. Mad. Lezay trouva la proposition admirable et voilà tout le monde en voiture.[1]

[1] Une lettre d'Oberlin à M. Francois Reber me paraît mériter d'être rapportée ici :

«... *Aber denken Sie nur — der alte Steinthäler Pfarrer, der mit Arbeiten so überhäuft ist, dass er oft in vielen Wochen kaum einmahl seinen Amtsbruder zu Rothau sprechen kan — denken Sie, der ist voriges Jahr gegen alles Hoffen und Vermuthen so glücklich gewesen, endlich einmahl Mülhausen und Basel zu sehen. Noch wircklich verwundere ich mich darüber. Aber mit tausend Freuden erinnere ich mich meines Aufenthalts daselbst. Da sahe ich die Familie des Hrn. Blech, und Hr. Bürgermeister Dollfus, Pf. Risler, Dr. Risler, Pf. Mäder und noch mehrere liebe Personen deren Bild mir noch vor dem Gesichte schwebt...*

Wann Sie, geliebtester Freund, die ganze Welt durchreisen wollen, so hats weniger Schwierigkeit als wann der durch Arbeit fast erstickte Pfarrer von Waldbach eine Reise von 20 Stunden machen mögte. Ich bin aber gewohnt keinen Willen zu haben. Mein Wille ist dem Willen desjenigen untergeordnet, der meine Schicksale mit seiner väterlichen Hand zweckmässig leitet, und so bin ich auch immer zufrieden und glücklich, und oft vergnügt...

...O Freund, was ist unser Leben, wann es für unser Vergnügen und eigene Person soll angewendet werden! Nach ihrer edlen und liebenswürdigen Aufrichtigkeit darf auch ich aufrichtig mit Ihnen reden. Sehen Sie, ich wünsche mir keinen Augenblick länger zu leben als ich hier nützlich seyn kan. Und ausser meinem eigentlichen Amt, wo ich etwas erfahren, ausfischen, erhaschen, erfinden, andern absehen, ablernen kann, wodurch das allgemeine Beste befördert und die Noth, Jammer, Elend so vieler Gedrängten erleichtert werden kan so dauret mich keine Mühe, da hindert mich kein Widerstand, kein Undank, da dauret mich auch kein Geld, ob ich schon jeden Thaler oft schrecklich sauer ver-

Grande fut la surprise du pasteur, quand un soir, sur les neuf heures, il ouit un bruit de chevaux et que l'instant d'après parut un postillon. „J'amène le préfet de Strasbourg et des dames!...“

Mais l'étonnement de Lezay en pénétrant dans „ce poële“ tapissé de sentences bibliques, garni d'objets étranges, plumes, pierres, débris de sculptures gallo-romaines, cet étonnement se le figure-t-on?.... Un fonctionnaire de l'Empire chez un chef de clan de la montagne, quelquechose des sensations de Wawerley arrivant au château de Fergus!...

Si M. Adrien de Lezay-Marnesia était préfet à Strasbourg, au Ban de la Roche Oberlin était roi, roi et grand-prêtre tout ensemble. Gardes-champêtres, maîtres d'école, maires, c'était lui en définitive et non pas Lezay qui les nommait. Y avait-il au Ban de la Roche une route à réparer où à tracer, un pont à construire? Oberlin était ingénieur; fallait-il une école? il était architecte. Quelques paroissiens se querellaient-ils entre eux? il était juge.... Mais aussi, y avait-il des malades, des blessés, des misérables? le premier qui se présentât à leur chevet, c'était Oberlin. Ces champs, si verts aujourd'hui, étaient, il y a quarante ans, de stériles fourrières; il les avait défrichés. „Nous n'avons pour biens que Dieu,

dienen muss, und nur durch die sorgsamste Sparsamkeit und Abbrechen an mir selbst zu meinem Zweck gelangen kan. Allein so ist auch mein Leben, ohngeachtet der unzähligen Widerwärtigkeiten von allerley boshaften leuten, dennoch ein beständiges Freudevolles Wohlleben, und der Tod ein Uebergang zur vergnügten Thätigkeit im folgenden Leben...»

Je n'ai pas à revenir ici sur ce que j'ai dit du chiliasme et du mysticisme d'Oberlin. Il fit une carte approximative de l'autre monde, un traité mystique des couleurs (le *blanc* représente la perfection, le *bleu* la science, etc.), il donna une description de la Jérusalem céleste et eut des conversations avec les morts.

Oberlin semble avoir pris à tâche de rallier les diverses confessions reconnues dans sa paroisse. « Pasteur évangélique catholique », comme il s'appelait, on le vit distribuer la Cène aux uns comme aux autres, à ceux-ci l'hostie, à d'autres le pain rompu.

Il ne pouvait souffrir qu'on fît des boulettes de mie de pain et détestait qu'on lui versât à boire avant qu'il n'eût témoigné qu'il avait soif. Pour ne rien laisser perdre, il se lavait les yeux des gouttes restées au fond de son verre.

Etrange personnage! comme homme privé, comme laïque si je puis dire, il rendit au Ban-de-la-Roche des services signalés, comme prêtre il ne sema dans sa paroisse que la superstition et l'hypocrisie.

la liberté et les pommes-de-terre“ avait dit en 1791 un petit tailleur du Ban de la Roche. En 1812, on eût trouvé à Waldbach, Fouday, ailleurs encore, dans tout le canton, quantité d'ouvriers et d'ouvrières qui gagnaient allégrement leur vie. Oberlin, pour occuper *ses sujets*, les fournissait de coton à filer. Il s'était fait au Ban de la Roche le contre-maître de la maison Reber de Sainte-Marie. Jadis vous n'eussiez entendu dans les hameaux d'autre langage que le patois roman des Vosges. Présentement si l'on ne parlait pas partout le pur français, on le comprenait du moins. Le pasteur avait été maître de langue; il avait même noté au profit des philologues de l'avenir les éléments constitutifs de l'idiôme du passé. De même, il avait étudié les débris épars au haut du Donon, vestiges d'une civilisation disparue, un autel gallo-romain, des inscriptions indéchiffrées. Il avait sauvé ces ruines d'une destruction imminente et, vaille que vaille, reproduit, d'un crayon moins inhabile qu'on n'eût pu croire, ces figures plus qu'à demi effacées.

L'auteur de toutes ces merveilles, le promoteur de tant de progrès, il était là. Pour la première fois M. le préfet de Strasbourg avait l'honneur de voir ce grand vieillard maigre et voûté, qui, à force de patience — la patience, c'est le génie! — avait réussi à métamorphoser sa paroisse, à lui tout seul, et par la seule influence de sa vertu.

Un repas fut servi aux hôtes inattendus qu'avait amenés la baronne.

Lezay ne pouvait se lasser d'entendre le pasteur répondre à chacune de ses questions, par quelques mots nets et précis. Mais Lezay avait un défaut. Mécaniquement, sans y prendre garde, il roulait des boulettes de pain. Quand la vieille ménagère du pasteur s'approcha pour desservir : „Ne perdez pas ce pain! fit doucement le ministre. Donnez-le aux poules!...“ Lezay balbutia quelques mots d'excuses enjouées. Il était conquis. L'observation d'Oberlin, puérile à Strasbourg, résumait en une phrase toute l'histoire du Ban de la Roche, depuis un demi-siècle. C'était à force de ne rien perdre qu'on était devenu ce qu'on était.

Lezay et Mad. Lezay passèrent trois jours au Ban de la Roche.[1]

[1] Eynard rapporte sérieusement que Lezay remit à Oberlin trente mille francs pour les besoins du Ban-de-la-Roche. Cela est insoutenable.

La baronne de Krudener prolongea plus qu'eux son séjour à Waldbach. Quand elle fut rentrée à Strasbourg, elle trouva le préfet sérieux; il était devenu un autre homme. Frappée de ce changement, elle se risqua à lui demander l'autorisation de réunir quelques frères dans l'appartement qu'elle occupait à la préfecture. Wegelin avait des heures d'assemblée, où l'on priait en allemand; Mad. de Krudener souhaitait que l'on pût quelque part prier en français. Le préfet acquiesça à la requête. On le vit même et plus d'une fois dans l'oratoire improvisé. Après le départ de Juliane il suivit, d'abord de loin en loin, puis exactement, les conférences de Wegelin. Il était gagné.[1]

La coterie chiliaste devint par là maîtresse de Strasbourg. Ce que la princesse Stéphanie n'eût pas voulu faire, la baronne de Krudener l'avait obtenu en un moment; le préfet d'une des villes les plus importantes de l'Empire avait passé, quasi sans le savoir, dans les rangs des ennemis d'Apollyon.

Ces ennemis faisaient grand fond sur le nouveau converti. Même après la Restauration, ils comptaient se servir de lui dans l'intérêt de leurs desseins secrets. Malheureusement pour eux, Lezay périt misérablement, au moment où ils attendaient davantage de son influence.

Protégé par Joséphine il avait reçu Marie-Louise; protégé par Napoléon,[2] il était resté en place après la rentrée des Bourbons.

Le duc de Berry vint à Strasbourg. M. le marquis de Lezay-Marnesia fit les honneurs du département à l'héritier de ses rois.

[1] M. le pasteur Rathgeber (*Strassburger Post*, mai 1885) écrit des conventicules présidés par Wegelin : «...*Die prophetischen Weissagungen des Alten Testaments, sowie die apokaliptischen Stellen der Offenbarung Johannis, verbunden mit ernsten Ermahnungen zur Busse und zum Glauben, bildeten das Hauptthema der erbaulichen Reden in den Versammlungen ...*

...*Später wurden in denselben neben des Hausvaters erbaulichen Ansprachen und den Gebeten, die er aus dem Herzen sprach, noch ernste Betrachtungen über die Zeitläufe und prophetische Weissagungen auf die Zukunft gehalten...*»

[2] La courtisanerie de Lezay-Marnesia avait été sous l'Empire d'une platitude difficile à égaler. Voy. Lettres de Mad. de Rémusat, II, 298. *Un an avant* la naissance du Roi de Rome, le Préfet envoyait à Paris deux caisses contenant un costume imaginé par lui pour l'héritier de son Empereur.

Le duc de Berry voulut voir Landau : Lezay l'accompagna. Dans la forêt de Haguenau, les chevaux du préfet s'emportèrent ; lui-même fut jeté hors de la voiture, et si malheureusement, que son épée — cette épée que lui avait confiée l'empereur — lui perça la poitrine. Transporté à Strasbourg, il y expira quelques jours après, le 9 octobre 1814.

Juliane prêchait alors le Ban de la Roche, ou du moins le faisait prêcher par son disciple Empeytaz. A la première nouvelle qu'elle reçut de l'accident, elle courut à la préfecture ; elle ne put qu'y prier avec la veuve.

. . . „C'est en 1813, rapporte Amy Bost, dans ses Mémoires, que Mad. de Krudener, cette femme célèbre, vint à Genève pour la première fois. Elle produisit, sur moi en particulier, une profonde impression. Sans doute, elle se montait un peu elle-même; elle cherchait à arriver aux miracles par l'échauffement, et en se battant les flancs; mais je passais par dessus ce côté de son ministère. Non que j'aie jamais douté de la parfaite possibilité des miracles, en nos jours, comme en ceux des apôtres; au contraire, je suis convaincu, et je l'étais déjà alors, qu'il s'en est fait dans tout les temps, et qu'il s'en fait aussi de nos jours; mais Mad. de Krudener n'en faisait pas. Cependant, elle avait un fond de foi et de charité si réel et si grand, qu'il lui était facile de produire de l'effet sur toute âme bien disposée, et grâce à Dieu je l'étais grandement . . .“

Ce n'était pas pour son plaisir, ni dans le simple dessein de revoir son ancienne amie, Mad. Armand, que Mad. de Krudener s'était rendue à Genève. Le Seigneur lui avait imposé ce voyage, comme un devoir. Elle était convaincue qu'elle allait accomplir ce que n'avait pu jadis sa devancière, Mad. de Guyon, dans des circonstances à peu près pareilles.

Depuis 1802, ou environ, quelques cercles piétistes, plus ou moins directement en rapport avec des missionnaires moraves, s'étaient formés à Genève. Bost, le chantre, et son fils, l'auteur des Mémoires que je viens de citer, Gonthier, Guers, Coulin, Pyt, Merle, Empeytaz et quelques autres, ne trouvant pas dans la théologie officielle un aliment qui suffit à leur foi, s'étaient mis à fronder les pasteurs attitrés, à qui ils reprochaient de ne pas croire en Jésus-Dieu.

Malgré la présence des Français, cette querelle de quelques étudiants avec leurs professeurs, faillit devenir une affaire d'Etat.

La faculté de théologie, jusque-là maîtresse souveraine des consciences, tranchante comme un consistoire calviniste du temps passé, menaça ses élèves, membres de la *Société des Amis*, de ne point les admettre au saint ministère s'ils continuaient à faire partie d'une chapelle indépendante.

La Société des Amis dut se dissoudre et fut quelque temps remplacée par l'*Ecole du dimanche*, dont les destinées ne furent guère meilleures.

Mad. de Krudener arrivait à Genève avec l'intention et peut-être avec la mission de ranimer le courage des jeunes dissidents, *précurseurs*, comme on a dit, *du Réveil.*

A peine installée chez Mad. Armand (28 juillet 1813), elle entra en relations avec eux, et particulièrement avec Henri Louis Empeytaz.

Celui-ci, alors âgé d'environ vingt-deux ans, fils d'une pauvre veuve, était peut-être plus qu'aucun autre, obligé de ménager l'oligarchie des pasteurs. Non seulement il comptait sur le saint ministère auquel il s'était voué, pour nourrir sa mère, mais encore l'appui seul des pasteurs l'avait fait vivre jusque-là et lui avait permis de s'instruire. Sur leur recommandation il avait trouvé des élèves et gagnait sa vie tant bien que mal à donner des répétitions.

Comme il arrive à beaucoup de jeunes gens, Empeytaz, au sortir de la première adolescence, reclus ou à peu près et confiné au milieu de ses livres genevois, s'était épris de Dieu, ne trouvant pas l'occasion d'un autre amour. Au lieu de courir, ainsi que Chérubin, d'arbre en arbre, en leur criant à tous „Je t'aime", il avait erré d'autel en autel, prêt à les adorer indifféremment et disposé à porter ses vœux, même aux pieds de la vieille Marceline romaine. Lui et Bost discutaient gravement s'ils ne se feraient point catholiques.[1] Un missionnaire de passage, Merillat, les avait

[1] ...« Je terminerai l'histoire de cette époque en mentionnant le penchant qui nous portait vers le catholicisme romain, du moins mon ami Empeytaz et moi. Le socinianisme est un système si bâtard, si terre à terre, si faux, si ennemi de tout sentiment élevé, et d'un autre côté la religion de Rome offre un système si complexe et si élastique.... que, faute de mieux, et en présence de l'incrédulité générale, nous nous sentions portés vers elle ..... Je me rappelle même que plus

un instant consolés et réconfortés. Mad. de Krudener voulut achever l'œuvre de l'apôtre forain.

Elle y réussit. Que n'eût pu sur un jeune théologien l'ardente parole d'une femme du monde!... Repoussant les observations de ses maîtres et même les conseils paternels du pasteur Moulinié, vieil ami de la baronne,[1] Empeytaz ouvrit dans sa propre demeure des assemblées publiques de religion, qu'il prêcha à sa guise.

Après un séjour de deux mois et demi à Genève, Mad. de Krudener rassurée sur les destins de son Eglise et confiante en son disciple, reprit le chemin de l'Allemagne. Toutes proportions gardées, elle avait trouvé son père Lacombe.[2]

Elle passa à Bâle la fin d'octobre et le mois tout entier de novembre, occupée avec Spittler de diverses œuvres de propagande religieuse. Evidemment il se passait, à cette époque, dans

tard, après la formation de l'Eglise du Bourg-de-Four, M. Empeytaz, qui avait suivi Mad. de Krudener pendant quelque temps, était encore tellement travaillé par un penchant vers cette Eglise romaine, qu'il nous en parlait sans cesse, et que fatigué je lui dis un jour : «Eh bien, fais-toi catholique, et que ce soit fini ! » Il me répondit que je l'effrayais en lui donnant cette liberté, et je crois réellement que dès lors nous n'en avons plus parlé....» (*A. Bost*, Mémoires... p. 33.)

[1] Charles-Etienne-François Moulinié, né le 23 juillet 1757, avait étudié et pratiqué le mesmerisme pendant un séjour qu'il avait fait à Paris. Il passait parmi les adeptes pour un magnétiseur remarquable. Court de Gébelin voulut, vers le même temps, lui confier l'achèvement de son «*Monde primitif*». Moulinié eut le bon esprit de refuser. Il avait l'imagination vive; les rêveurs, quels qu'ils fussent, parvenaient aisément à le gagner, mais la raison ne tardait guère à reprendre le dessus. Après s'être engoué successivement de plusieurs systèmes contradictoires, Moulinié finit par devenir un ministre pareil à tous les autres. Il était lié avec Bost, le chantre, qui lui fit connaître les étudiants du Réveil. Moulinié mourut à Genève en 1828. Quelques ouvrages de lui ont eu du succès. En 1810, il avait fait à quelques auditeurs bénévoles, au nombre desquels était Empeytaz, des leçons de théologie dogmatique.

[2] ...«Telle était la situation, quand la célèbre baronne de Krudener vint à Genève (juillet 1813). Sans posséder des notions bien justes de l'Evangile, sans indiquer le chemin du salut avec la même simplicité, avec la même onctueuse clarté que le faisaient les Frères-Unis, elle ne professait pas à cette époque les erreurs grossières qu'elle manifesta depuis son retour en Russie...» (Notice sur Empeytaz, p. 5.)

E. Guers, dans sa notice sur Empeytaz (p. 6), dit que Mad. Armand, de Genève, leur amie commune établit les premières relations entre l'étu-

son esprit, je ne sais quoi... Par une activité fébrile, elle cherchait à échapper aux tristes pensées qui l'obsédaient — quand elle se trouvait seule et livrée à des influences qui lui faisaient horreur, soit à Carlsruhe, soit dans le voisinage de cette ville.[1] Pour se distraire de ses sombres réflexions, elle écrivait : c'étaient des lettres à Empeytaz,[2] des Epîtres catholiques à l'Eglise de Genève... J'avoue que, en la voyant ainsi s'échauffer, comme dit Bost, et se battre les flancs, je me sens pris de pitié. Elle était malheureuse et faisait des efforts pour s'oublier. Je crois bien que c'est à cette mélancolie qui l'obsédait qu'il convient d'attribuer l'espèce de chaleur qu'elle mit alors à la conquête définitive d'Empeytaz.

Quant à celui-ci, l'Académie de Genève, irritée de l'attitude prise à son égard par un jeune contempteur, avait résolu de le châtier.

diant et Mad. de Krudener. « Après le départ de cette dame (Mad. de Krudener), il prit la direction d'une assemblée d'édification qu'elle avait établie, et à laquelle participaient aussi quelques-uns de ses amis et condisciples. Les réunions se tenaient chez lui, dans une maison qui avait été bâtie sur les ruines de l'ancien couvent de Rive, et où, pour la première fois, la Réforme avait été prêchée à Genève, par le ministère de Guillaume Farel.»

... « A peine arrivée à Genève, Mad. de Krudener se mit en rapports avec la communauté morave. Empeytaz, frappé de son amour pour le Sauveur et pour les âmes qu'il a rachetées, s'attacha intimement à elle. Ce fut à son instigation qu'il commença, sans se mettre en peine des menaces de la Compagnie, à présider chez lui des assemblées, dont sa protectrice était l'âme et le centre. Bien que Mad. de Krudener ne se fût arrêtée que deux mois à Genève, et qu'elle n'y eût exercé que peu d'influence à l'égard de la vérité biblique, le charme spécial dont elle était douée n'en contribua pas moins à réveiller et à fortifier, dans le cercle des *Amis*, les sentiments et les désirs pieux qui s'y trouvaient déjà. Hors de la société qui l'entourait, on la regardait dans le public comme une femme distinguée, intéressante, mais décidément folle, et sa présence dans le *Cercle des Amis* ne fit que renforcer les préjugés que ceux-ci avaient déjà vu se réveiller contre eux... » (H. de Goltz, *Genève religieuse au dix-neuvième siècle*, trad. de C. Malan fils, pag. 129).

[1] Mad. de Krudener fit à cette époque des conférences à des prisonniers à Mayence et quelques prédications aux élèves de Mad. de Graimberg, amie de Jung-Stilling. Le pensionnat de cette dame passa plus tard aux mains d'une fille de Jung.

[2] ... « Jetez-vous les yeux fermés dans le sacré cœur de Jésus. Oh ! qu'on est bien dans ce cœur adorable, le cœur de la plus tendre mère n'est rien en comparaison de l'inépuisable amour de notre Dieu... »

Dès le 19 octobre un membre de la vénérable compagnie des pasteurs avait fait subir à Empeytaz une façon d'interrogatoire. Quelles étaient ses intentions? quel but prétendait-il atteindre?... Les réponses de l'étudiant furent sottes et prétentieuses. Le 29 octobre on le manda par devant la Compagnie. Il demanda un délai qui lui fut accordé, le 2 novembre; mais en même temps on le prévint qu'il aurait à se prononcer sous quinzaine : ou renoncer à tenir des assemblées dissidentes ou renoncer à devenir jamais ministre de l'Eglise de Genève.

Le jeune homme demanda conseil à sa directrice, mais ne reçut point de réponse. Le 12 novembre, il sollicita de la compagnie des pasteurs un nouveau sursis. On répondit à sa demande par un arrêté qui excluait du ministère tout candidat reconnu coupable de fréquenter des assemblées religieuses non approuvées de la Compagnie. Cet arrêté lui fut immédiatement signifié.[1]

Une lettre de la baronne arriva le lendemain, à point nommé pour empêcher son lévite de se soumettre; elle fut suivie d'une nouvelle Epître à l'Eglise de Genève.

Empeytaz cependant avait perdu ses élèves, que les pasteurs, qui les lui avaient donnés, venaient de lui retirer; sa situation devenait difficile. Mad. de Krudener s'attacha à le tenir en haleine. Ce furent d'abord des consolations spirituelles, étranges, puis-

[1] La conduite d'Empeytaz en ces circonstances ne paraît pas avoir été toujours d'une loyauté parfaite. M. de Goltz écrit (pag. 130) : .. « Le Consistoire, dans le but d'éviter tout ce qui eût pu amener un schisme, suivit l'exemple qui lui était donné justement alors par l'Eglise de Bâle. Le 24 décembre, il publia un *règlement* portant que tout étudiant en théologie qui, contre la volonté de la Compagnie, continuerait à fréquenter des assemblées particulières, ne pourrait être admis à la consécration. En même temps, on ajouta au serment d'office des candidats au saint ministère la clause suivante : *Vous promettez de vous abstenir de tout esprit de secte, d'éviter tout ce qui pourrait faire naître quelque schisme et rompre l'Union de l'Eglise.*

Sur ces entrefaites, Empeytaz ayant CONTRE SES ENGAGEMENTS recommencé à tenir des assemblées dans sa maison, la Compagnie le cita à comparaître le 3 juin 1814, et lui déclara que, par sa désobéissance au règlement du Consistoire, il s'était lui-même fermé l'entrée à tout office ecclésiastique, qu'en conséquence il lui était interdit de monter dorénavant dans les chaires.

Ce fut là ce qui l'engagea à quitter Genève. . . »

qu'elles étaient adressées à un calviniste: „...Je vous prie de fortifier souvent l'homme nouveau qui est en vous par le saint sacrement. Il est bien urgent et indispensable d'user de ce saint fortifiant...“

Mais comment vivre?... Heureusement pour Empeytaz Mad. de Krudener se mit dans l'esprit qu'il avait fait un miracle.

Les Autrichiens étaient entrés dans Genève, le 30 décembre 1813. Le préfet — un royaliste au service de l'empire — s'était efforcé de montrer aussi peu d'héroïsme que possible dans la défense de son poste. Napoléon était perdu; prudence voulait que l'on se ménageât en vue d'un portefeuille à venir!... Le retour offensif de quelques colonnes françaises n'aboutit qu'à d'insignifiants combats d'avant-poste au pied du Salève (février, mars 1814).

La baronne mêla de la poésie à cette affaire: „Déjà les Français étreignaient Genève dans un cercle de fer et de feu. Empeytaz se mit en prière avec sa petite troupe de fidèles; on passa la nuit à genoux. Au matin, les Français avaient disparu...“ [1]

La plupart des *amis* avaient fait leur paix avec les pasteurs; ils avaient même passé leurs examens au bruit lointain du canon, et ces examens, s'il faut en croire Bost, n'avaient pas été à l'honneur de leurs études.

Quant à Empeytaz, la Compagnie le fit prévenir le 3 juin 1814, que son obstination à tenir des réunions prohibées la forçait à le considérer comme s'excluant volontairement du saint ministère. Défense lui fut intimée de monter en chaire.[2]

Une longue lettre de Mad. de Krudener sacra aussitôt le jeune confesseur: „...Félicitez-vous bien, écrivait Juliane, d'avoir été

[1] *Brescius et Spieker. Beyträge zu einer Charakteristik.... « Die Franzosen rückten zu Anfangs des Jahres 1814 auf Genf los und bedrohten es mit Feuer und Schwerdt. Sie hatten die Stadt von allen Seiten umlagert, und alles zitterte und bebte. Da fiel die heilige Mission auf die Kniee, beharrte die ganze Nacht hindurch im brünstigen Gebet, und am andern Morgen war kein Franzose mehr zu sehen. Das Lager war leer und Genf gerettet. Und doch verfolgte man nachher die Mission und ihre Anhänger in dieser Stadt mit fanatischer Wuth...»* (pag. 53 et sq.)

[2] ... « Interrompant alors ses études théologiques, il quitta Genève, le 14 août de l'année suivante...» (Notice sur H. L. Empeytaz, p. 7.)

repoussé par l'Académie de Genève. Quelle marque signalée de l'amour de notre divin Sauveur, qui vous a préparé d'une manière si évidente pour être son disciple! Depuis les apôtres jusqu'à nos jours ce ne seront pas ceux qui auront étudié, ou qui auront été formés à l'école des hommes qui seront appelés à prêcher son Evangile. Dieu soit loué de ce que vous ayez été rejeté du monde et des savants de la terre! Vous êtes adopté par l'Eternel, et vous ne savez pas encore combien votre bonheur est grand! Si vous saviez tout ce qui vous attend, vous seriez dans la jubilation.

„Je sais bien, pauvre enfant, que vous souffrez, et souvent. Vous ne savez pas, et vous n'avez pas deviné bien des choses qui ont navré et brisé mon cœur. La souffrance nous donne Jésus-Christ, dites-vous cela!... Dites-moi si vous faites un fréquent usage de la Sainte-Cène, du pain de vie. Quant à ce que vous me dites de vos tentations de l'Eglise romaine, je ne crains rien. Le Seigneur Jésus-Christ vous tient de trop près. Vous êtes de son Eglise intérieure, de celle qui est fondée sur Pierre, puisqu'il dit: „Tu es Christ, le fils du Dieu vivant...!"

Venaient ensuite des promesses plus positives. L'évangélisation prenait un développement considérable dans le pays de Bade; la baronne avait à prononcer quantité de discours, à écrire quantité de lettres...;[1] la coopération d'un ami intelligent, pieux, dévoué, actif, commençait à lui paraître indispensable...! Bref, Juliane attendait Empeytaz, pour la mi-août, au Ban de la Roche.

Le 14 août le théologien se mit en route pour Waldbach. Dès que Mad. de Krudener eut appris que son disciple était auprès d'Oberlin, elle lui écrivit. Une première lettre, du 20 août, lui annonça qu'elle comptait le rejoindre le 30. Mais il y avait à Bade des princes et des princesses, l'impératrice Elisabeth de Russie avec Roxandre de Stourza, la reine Hortense avec Mlle Cochelet (plus tard Mad. Parquin), le prince Eugène de Beauharnais, la reine de Bavière, l'ex-reine de Suède... Le

[1] Il fallait à Mad. de Krudener un individu à qui la Bible fût familière et qui se montrât leste à la recherche des citations. Fontaines, jusqu'à ce moment, avait tenu cet emploi et il eût pu le tenir encore. La baronne lui préféra Empeytaz, quoique celui-ci ne sût que le français. Ce choix cachait certainement une arrière-pensée.

7 septembre, Juliane était encore à Bade, d'où elle expédiait une nouvelle missive: ... „J'ai passé un temps de grandes et miséricordieuses bénédictions, ayant été sans cesse occupée des âmes, ayant pu prêcher Christ aux reines et à l'impératrice, et parler du Sauveur dernièrement à la reine de Hollande et au vice-roi en leur annonçant les grands événements prochains . . . "

Ces grands événements, c'étaient ceux qu'avait prédits Friedrich, ceux que l'annuaire de Jung-Stilling allait présenter comme imminents, la fin du siècle et non pas des accidents politiques d'une importance apparente seulement.[1]

Le 12 septembre 1814, Mad. de Krudener parut enfin au Ban de la Roche. Son secrétaire, en l'attendant, avait couru le pays en compagnie de Henri Oberlin, devenu l'aide du vieux pasteur, son père.

On se reprit à vivre un temps de la vie douce et calme autrefois menée au presbytère de Sainte-Marie-aux-Mines.

[1] Jung avait pensé que la fin des temps commencerait en 1819; mais dans le courant de l'année 1815, il décida, d'après un chronologiste du Hanovre, que 1816 serait l'année fatale. Son Annuaire pour 1815 parut en octobre 1814, orné du portrait de l'empereur Alexandre et d'un prologue qui peut se résumer ainsi: «Quel homme mérite plus qu'Alexandre, le libérateur, de voir son portrait exposé aux regards de tous? En contemplant cette belle figure, quel homme ne se sentirait plein de reconnaissance envers l'Eternel, dont le noble empereur a été l'instrument...!

En vain chercherez-vous dans l'histoire trois souverains aussi remplis de la crainte de Dieu, tous trois véritables chrétiens, unis entre eux par un amour fraternel, honnêtes entre tous et qui, laissant de côté les trompeuses considérations de la politique humaine, se sont résolus seulement à briser la sanglante tyrannie qui ruinait l'Europe...!

Ce qui me frappe surtout, c'est que nos trois libérateurs représentent les trois confessions principales entre lesquelles se partagent les chrétiens. L'empereur François est le plus grand des catholiques romains; l'empereur Alexandre le premier des catholiques grecs et le roi Frédéric-Guillaume le plus éminent parmi les protestants. C'est comme si le Seigneur avait voulu que l'union de tous les chrétiens sous leurs chefs les plus considérés abattît l'idole constitutionnelle que la Raison prétendue émancipée avait élevée en France à si grand fracas. Nos voisins avaient essayé de la démocratie, de l'aristocratie, du despotisme.... Rien de tout cela n'a tenu devant les héros de la religion!...

Remarquez encore que ce sont précisément les puissances qui ont eu le plus à souffrir des Français, celles qui eussent eu le droit de se

„...Un seul intérêt, la gloire de Jésus et l'avancement de son règne les préoccupait également. Le matin, après déjeûner, on se réunissait pour la lecture de la Bible, suivie d'une prière faite silencieusement et à genoux. Chacun se rendait ensuite à ses occupations; on se retrouvait au milieu du jour pour le dîner, que le pasteur Oberlin rendait toujours intéressant par des récits de sa vie, où l'intervention de la Providence se manifestait d'une manière frappante. Souvent aussi il communiquait à ses convives les nouvelles des progrès de l'Evangile dans le monde.

„La conversation devenait assez ordinairement générale à la fin des repas, et une discussion parfois vive et animée sans jamais sortir du ton de la plus cordiale charité s'élevait entre Oberlin et Mad. de Krudener, dont la piété toute spirituelle n'attachait que peu d'importance à certains moyens extérieurs qu'il employait pour soumettre ses paroissiens à l'observance de l'Evangile. Selon le précepte de l'apôtre ces entretiens étaient toujours assaisonnés de sel avec grâce. Oberlin et Mad. de Krudener se plaçaient devant la parole de Dieu comme deux enfants devant le Testament d'un père chéri, dont ils étudient et révèrent les dernières volontés.

„Quelquefois, l'on se décidait à profiter du beau temps pour faire, après le dîner, une promenade dans quelque village éloigné. Mais tandis qu'on se réjouissait de la surprise qu'en auraient les bons paroissiens, une révélation avait déjà annoncé la visite projetée à quelqu'une des femmes pieuses de ce lieu-là, qui faisaient alors la moitié du chemin audevant du pasteur.[1] Il les

partager leur empire, qui ont rendu la nation à la vie normale. Quel triomphe encore pour la religion !...

L'Espagne et la France étaient les ennemies héréditaires de l'Angleterre et ce sont les Anglais qui les ont sauvées; la maison de Bourbon était l'ennemie acharnée des protestants et c'est cependant dans la protestante Angleterre qu'elle a trouvé un asile et des secours !...

Le Pape, chaque année, anathématisait solennellement les Anglais, et ce sont eux qui l'ont tiré de son étroite prison, eux qui l'ont replacé sur le saint siége !...

N'est-ce pas comme si la main de Dieu avait tout conduit ?...»

[1] Oberlin avait quelque chose de sectaire. Les établissements de bienfaisance du Ban de la Roche ne faisaient d'aumônes qu'à son gré ; les serfs du couvent avaient seuls droits d'obtenir d'eux quelque secours. Je ne sais si l'épidémie de hallucinations qui sévit alors au Ban de la

trouvait alors sur la route, leur quenouille à la main, et après leurs salutations et le récit des circonstances qui avaient préparé cette rencontre, on cheminait jusqu'au village, dans de saintes conversations. De retour à Waldbach, la lecture de la parole de Dieu fournissait encore un aliment aux entretiens du soir..." (*Eynard.*)

On a pu voir par ce qui précède que Juliane se tenait systématiquement éloignée de Fontaines, qu'elle cherchait des occasions et des prétextes pour échapper à son influence et qu'elle avait porté le désir de vivre à l'écart de lui jusqu'à prendre un secrétaire capable de le remplacer. J'ajouterai que Paul de Krudener passa quelques heures au Ban de la Roche, avec sa mère et avec sa sœur.

Roche tint uniquement à des causes de ce genre, mais après la mort d'Oberlin, quand les charités furent devenues plus laïques, le nombre des voyantes diminua considérablement.

Empeytaz fit un nouveau séjour au Ban de la Roche au mois d'août 1819.

De plus en plus charmée d'Empeytaz, Mad. de Krudener, assurée qu'il l'appuierait dans tout ce qu'elle voudrait entreprendre, sollicita en faveur de son disciple une prolongation de congé, dont il n'avait réellement aucun besoin, ses fonctions à Genève n'ayant jamais été que volontaires.

Lezay mourut. Le séjour de Mad. de Krudener à Strasbourg se prolongea. Quelques modifications furent apportées aux réunions de la maison Wegelin. Empeytaz en présida quelques-unes.

„...Mad. de Krudener n'y prenait point la parole, écrit Eynard, mais elle recevait tous ceux qui réclamaient d'elle des directions particulières. De ce nombre fut le baron François de Berckheim, d'une ancienne famille allemande ; il était maître des requêtes et commissaire général de police à Mayence, lorsqu'il eut l'occasion, en passant à Strasbourg, de voir Mad. de Krudener. Après l'avoir entendue, son cœur fut pénétré de la nécessité de se donner à Dieu et de se vouer entièrement à son service. Craignant de ne pouvoir concilier cette obligation avec ses devoirs de magistrat, il n'hésita pas à se démettre de ses fonctions et renonça à une carrière brillante, pour se consacrer, avec Mad. de Krudener, à l'avancement du règne de Dieu...“

On a pu voir par bien des exemples dans le cours de cette histoire, que la moindre aventure prend sous la plume d'Eynard je ne sais quel air de merveilleux. Il en est de même ici.

Berckheim connut Mad. de Krudener par Oberlin, dont il avait été l'élève.

Berckheim ne renonça pas à une brillante carrière pour se consacrer à l'avancement du règne de Dieu ; au moment où il se rencontra avec la baronne, il était sur le pavé. Je n'imagine

point, en effet, qu'il y eût encore à Mayence, en 1814, un commissaire de police français.[1]

François Charles de Berckheim (*Ribeauvillé*) était né à Strasbourg le 2 mai 1785, de Louis Charles, conseiller intime badois, et de Françoise Louise de Glaubitz. Après avoir fait ses études au Ban de la Roche, sous la direction d'Oberlin, il était entré au service de Maximilien Ier, roi de Bavière, en qualité de chambellan. Une branche de la famille de Berckheim, établie en Bavière, y avait autrefois occupé les plus hauts emplois. François Charles pouvait espérer de fournir à Munich une carrière brillante, quand Napoléon l'en tira pour faire de lui un maître des requêtes en son Conseil d'Etat.[2]

Quelques années après, Berckheim devint commissaire général de police à Mayence — commissaire français et qui pis est, impérial.

En 1813, M. le commissaire abandonna son poste. Il n'essaya même pas de sauver les papiers qui lui avaient été confiés. Ces papiers, il fut même soupçonné de les avoir vendus à son profit.

Sans place et de fortune médiocre, suspect en France, suspect en Allemagne, il faisait assez méchante figure, quand il fut mis par Oberlin en relations avec Mad. de Krudener.[3]

[1] Mayence était depuis longtemps un centre chiliaste. En 1809, Antoine Toussaint Desquiron (de Saint-Aignan) y avait été procureur général. Ce Desquiron, en 1815, racola des pélerins pour la Terre-Sainte. — Butenschön était recteur de l'Académie de Mayence.

[2] Un frère du baron François de Berckheim, Charles-Chrétien (1774-1849), fut longtemps ministre de l'intérieur dans le pays de Bade. Sa sœur, Charlotte, née en 1788, morte en 1827, avait épousé Maximilien Joseph de Schauenburg-Jungholz (1784-1838), fils du Schauenburg qui fut à Valmy le chef d'Etat-major de Dumouriez. Le baron Maximilien Joseph mourut général de cavalerie, au service de France.

Le père, la mère de M. Berckheim, et même la baronne de Glaubitz avaient été affiliés à la Société Harmonique de Strasbourg.

[3] J'ai cité plus haut une page de l'*Histoire de France sous Napoléon* de Bignon. En voici la suite :

...« En 1813, étant revenu de Cracovie à Dresde avec le corps d'armée du prince Poniatowski, je crus devoir, dans l'intervalle de l'armistice signé le 4 juin, mettre en sûreté contre les chances de la guerre, les papiers de la légation de Varsovie. J'en expédiai en conséquence plusieurs caisses à mon collègue, le comte d'Hédouville, ministre auprès du grand-duc de Francfort. M. d'Hédouville, de son côté, fit passer ces caisses à Mayence, où elles furent placées sous la garde d'un jeune maître des requêtes,

Berckheim suivit la baronne à Bade, où il passa avec elle, avec Juliette et avec Empeytaz, la fin de l'année 1814.

Même vie qu'au Ban de la Roche: des dissertations pieuses, des prédications, des promenades. „La petite colonie eut la joie de faire la connaissance d'un vieux capucin, qui avait quelquefois la vision béatifique; il voyait le ciel ouvert, les anges et le Sauveur, dont le regard d'amour le ravissait....“ [1]

M. de B..., alors commissaire général de police dans cette ville. Lorsque la capitulation de Dresde, où j'avais été enfermé pendant le siége, m'eût permis de rentrer en France, je me mis à la recherche de M. de B..., mais je ne pus le découvrir nulle part. Après la seconde restauration, mes investigations en France continuant à être infructueuses, je me rappelai que cet ex-fonctionnaire français avait, dans le grand-duché de Bade, un frère que j'y avais connu comme ministre de l'intérieur. Je m'adressai à ce dernier pour savoir ce qu'était devenu l'ancien commissaire général de police à Mayence. Le ministre badois s'empressa de me répondre qu'il ignorait lui-même le séjour de ce frère, qui, depuis un certain temps, faisait un grand usage de ses facultés locomotives, attendu qu'ayant épousé la fille de Mad. la baronne de Krudener, il voyageait avec elle, et, comme la nouvelle Hypathia, changeait souvent de pays, il avait perdu sa trace. Les choses en étaient là, lorsqu'un jour, chez M. de Talleyrand, la conversation étant tombée sur l'apostolat ambulant et les opérations théurgiques de Mad. de Krudener, je parlai des raisons que j'avais de désirer savoir où cette dame pouvait se trouver pour le moment. Sur les détails que je donnai de la perte de mes papiers, M. de Talleyrand me dit aussitôt que je cherchais fort loin ce qui probablement était tout près de moi; qu'il croyait bien que les papiers dont j'étais en quête pouvaient faire partie d'une volumineuse collection qu'il avait eu la duperie d'acheter... Il me raconta comment la chose était advenue. Un jour, à Mannheim, il avait été informé par Mad. la duchesse de Courlande qu'il existait dans cette ville un dépôt de papiers provenant des légations ou autres autorités françaises, qu'on pouvait avoir moyennant quelque sacrifice d'argent. Pour empêcher que ces papiers tombassent en des mains étrangères, le prince les acheta, et même, m'a-t-il dit, à un prix très-élevé. De qui M. Talleyrand fit-il cette emplette? Je me suis bien gardé de lui adresser une pareille question. Il n'en aurait rien su, si je le lui avais demandé. Je m'abstiendrai de toute conjecture à l'égard de M. de B.... Ce que j'ai le droit de reprocher à cet ancien agent de l'Empereur, c'est d'avoir fait passer sur la rive droite du Rhin des papiers que son devoir lui commandait d'envoyer à Paris...»

[1] Mad. de Guyon avait fait une rencontre semblable (*Vie*, 11, 18). Le capucin de Bade était le frère Dominique, qui mourut au mois de juin 1815, comme on voit par un poëme de Jung-Stilling (*Taschenbuch* 1816, p. 159).

Plus exaltée que jamais, Mad. de Krudener écrivait sans relâche. „Une grande époque approche, mandait-elle à Mad. Armand. Tout va être renversé, écoles, sciences humaines, états, trônes. Les enfants de Dieu vont être rassemblés.“

Mêmes pronostics dans une lettre du 2 janvier à Mlle Cochelet: „Nous voyons beaucoup de prodiges ignorés du monde, de grandes conversions, de grandes merveilles et des torrents de grâce, accordés à ce temps où Dieu ne se lasse point d'inviter encore les hommes à venir à lui avant que l'abîme s'ouvre. Heureux ceux qui en profitent! Les guerres, les désolations seront terribles! Pensez à l'an 15, il sera mémorable!...“

Prophétie du même genre à Roxandre de Stourza, du même genre encore à Jung-Stilling: „...Nous venons d'entrer dans une année merveilleuse. Bientôt nous allons être d'accord sur une infinité de choses. Ne le sommes-nous pas déjà dans l'amour pour Christ!...“ [1]

L'ancienne prédiction de Friedrich de Winzerhausen tonnait à nouveau: „...La fin des temps approche!... mil huit cent quinze sera une date fatale dans l'histoire de l'Eglise et du monde!...“

[1] «*Sendschreiben geprüfter Christen*... p. 174. *Es schlug ein merkwürdiges Jahr, wir werden bald über vieles ganz einig seyn. Wir sind's schon jetzt in der Liebe zu Christo*...»

J'ai dit que la baronne, depuis quelque temps, paraissait mécontente d'elle-même et qu'elle cherchait à s'étourdir et à s'oublier.

Fontaines, au mois de décembre 1811, était devenu vicaire à Sulzfeld. Dans cette nouvelle paroisse, il s'était conduit exactement comme dans les divers postes qu'il avait précédemment occupés. Des conventicules, des oraisons débitées avec une onction savante, et des intrigues chiliastes où la politique probablement avait autant de part que la religion!

Depuis 1810, il avait compris que Mad. de Krudener souhaitait de lui échapper et depuis 1810 il cherchait le moyen de fixer l'esclave insoumise.

C'était dans son rôle de ministre qu'il l'avait séduite autrefois; il se refit ministre pour la ratrapper. La Kummer lui vint en aide et aussi M. Fontaines ou La Fontaines, le père. Le plan fut jeté d'une intrigue, destinée à assurer solidement et une fois pour toutes le sort de cette lignée de perruquiers.

Jean-Frédéric avait un frère, Jean Ernest, né à Carlsruhe le 7 juin 1778. Que faisait ce frère?.. je n'en sais trop rien; peut-être quelques maigres études au milieu des bocaux d'une officine de village?.. L'idée vint à la Kummer de se servir de ce garçon, qui jusque-là n'avait guère été bon à chose qui valût. S'il épousait Juliette..? Pour improbable que le succès parût d'abord, l'entreprise fut tentée. Marie Kummer avait fait consentir autrefois Mad. de Krudener à un mariage mystique avec Fontaines l'aîné; elle associa Mlle de Krudener à l'œuvre sainte réservée à

sa mère et au pasteur;[1] puis, un beau jour, elle déclara qu'un „*quatrième*“ avait à joindre ses efforts à ceux de Hargott, de Juliane et de Juliette.

Ernest parut. Mad. de Krudener se mit d'emblée à le traiter comme un fils. Le jeune homme paraissait rempli de piété; c'en fut assez pour qu'elle passât allégrement pardessus sa laideur et sa nullité. Il avait des infirmités; cela acheva de le rendre intéressant.

Le grand frère intervint; il glissa quelques mots d'un mariage — *mystique* — entre Juliette qui avait vingt ans et Ernest, qui en avait trente. Un mariage mystique, cela n'engageait à rien. Mlle de Krudener restait libre de sa personne, libre de son bien, et après tout, la maladie du fiancé otait tout prétexte aux propos.

Vaincue par les ardentes sollicitations de Hargott,[2] la faible baronne donna les mains à ce projet. Juliette laissa faire, mais avant de s'engager, elle voulut réfléchir. Empeytaz arrivé de Genève au moment où le ministre et la voyante pressaient la conclusion de l'affaire, acheva de dissuader Mlle de Krudener.

La Kummer irritée voulut voir dans l'étudiant genevois un rival d'Ernest; malgré tout ce qu'elle put dire, il lui fallut se résigner. Paul, averti, était arrivé au Ban de la Roche, où se trouvaient sa mère et sa sœur; il avait fait comprendre à Juliane l'extrême gravité de l'acte auquel elle avait consenti. Sur les entrefaites, M. de Berckheim se présenta.... Le mariage mystique, qui devait probablement servir de prélude à un mariage plus sérieux, fut rompu. Le père La Fontaines en fut pour le *de*, qu'il accrochait depuis quelque temps à son nom.

Ernest dut se résigner à devenir simple apothicaire à Mann-

[1] L'anonyme de «*Frau von Krudener*» écarte Juliette de cette combinaison; pour lui les *quatre* étaient 1° Fontaines, 2° Mad. de Krudener, 3° Mlle Lafontaine, revenue de Russie, 4° Ernest Fontaines.

[2] Contrecarré à Sulzfeld par le pasteur titulaire Mezel, qui semble n'avoir eu de goût ni pour le piétisme ni pour le chiliasme, mal salarié, plus mal logé, tracassé par la police, à qui ses prédications déplaisaient, Fontaines, à plusieurs reprises, avait demandé un autre emploi. Malgré les rapports élogieux dont il était l'objet depuis son entrée en fonctions, le vicaire ne put rien obtenir. On parla même d'ouvrir une enquête au sujet de ses agissements; on le somma de se justifier tout au moins des

heim. Il se maria: non pas, il est vrai, à une baronne, fille d'ambassadeur; celle qu'il épousa était la demoiselle d'un ramoneur, une amie de la famille, la fille d'une des marraines de Jean-Frédéric.

Battu dans cette campagne, qu'il pouvait considérer comme suprême, le ministre fit une belle retraite. Il sut tirer de sa défaite le meilleur parti possible. On était alors au mois de novembre 1814 et il avait perdu sa place de vicaire à Sulzfeld. Il se rendit à Carlsruhe, où était la baronne,[1] et négocia; M. Staudenmeyer prétend même qu'il menaça. Il obtint pour son frère des secours en espèces sonnantes. Déjà précédemment, Mad. de Krudener avait envoyé le jeune homme à Genève, où le Dr Butini avait vainement essayé de le guérir de ses infirmités; elle pourvut à ses besoins et pourvut également, si je ne me trompe, à quelques-uns de ceux de la famille du ministre. On convint, de plus, qu'une propriété serait acquise, où l'on essaierait d'établir une nouvelle colonie chrétienne. Mil huit cent quinze approchait et les présages avant-coureurs de la fin des temps se multipliaient!

accusations portées contre lui par Mezel. Rebuté de se voir toujours éconduit, Fontaines, en mars 1814, déclara qu'il renonçait à sa position et se considérait comme ne faisant plus partie du clergé badois. L'enquête ordonnée n'eut point de suite.

(Renseignements dûs à MM. les pasteurs Köhnlein de Sulzfeld et Schmidt de Carlsruhe.)

[1] Mad. de Krudener avait ouvert son appartement de Carlsruhe à tous les prédicants nomades, de passage dans la ville. Kullen paraît y avoir prêché (*Fünf und fünfzig Erbauungstunden*, p. LV). Ce Kullen était lié avec Friedrich de Winzerhausen.

Maître d'école dans un petit village du Wurtemberg, il gagnait peu. L'idée lui vint un dimanche d'écrire «des exemples» pour ses élèves. Il comptait retirer douze kreuzers de son ouvrage, mais la besogne à peine terminée, le pauvre magister cassa le verre de sa montre. Coût d'un verre neuf — ci 12 kreuzers. Le Seigneur avait paternellement châtié son disciple qui avait transgressé le sabbat.

Kullen mourut au Kornthal, colonie chrétienne, fondée dans le Wurtemberg, après la mort de Frédéric Ier, par un nommé Hoffmann. Ce Hoffmann avait été appelé à Dieu par un prodige. Il avait des dettes, qu'il ne savait comment payer, quand une inspiration soudaine lui vint. «A cette heure, s'écria-t-il, je vais bien voir s'il y a un Dieu. Si je trouve les 50 florins, dont j'ai besoin, je croirai en lui. «Il trouva ses 50 florins et, donnant donnant, il crut.

Les choses ainsi réglées, à la satisfaction de tous, on se sépara définitivement — pour se retrouver cinq mois après.[1]

[1] On remarquera que malgré tout Fontaines avait gardé sur Mad. de Krudener une influence extraordinaire. Elle continuait à avoir confiance non seulement dans sa piété, mais encore dans le pouvoir prodigieux de ses oraisons. Elle écrivait à Wegelin :

«*Karlsruhe, 6. August 1812.*

...Theurer Wegelin, geliebter Elias, ich liebe Sie herzlich innig, meine Seele wünscht innig mit ihnen mehr in Liebe zum Herrn und Befolgung seines heiligen willens verbunden zu werden... Unser Hargott erlebt wieder die Barmherzigkeit in seinem neuen Amt — seine Arbeit wird von Gott wunderbar gesegnet...»

et, plus tard, le 11 janvier 1813, de Carlsruhe, à propos de la naissance d'un petit-fils du commerçant :

«*... Beten wollen wir alle, für den geliebten Sohn unserer freundin, und ich will ihn dem Gebeth des theuren Hargott empfehlen, ich weiss wie der Herr seinen Jünger erhört...*»

De même qu'ils s'étaient emparés autrefois de Gustave-Adolphe IV, les chiliastes avaient tenté de se rendre maître d'Alexandre Ier. L'impératrice Elisabeth — princesse de Bade — s'était mise du complot, que ses dames s'étaient chargées d'exécuter.

Mlle Roxandre de Stourza, fille d'honneur de la czarine, commença par gagner à la cause sainte son frère, l'un des secrétaires d'Alexandre. A son instigation, ce frère s'était fait l'intime de Jung-Stilling. On le vit chaque soir chez l'inspiré, en compagnie de Max de Schenkendorf, le Berlichingen poète, en compagnie aussi de M. Graimberg de Belleau, émigré français et mari de cette dame de Graimberg, dont Mad. de Krudener quelquefois catéchisait les élèves.

Dans ce conseil des Mages, Stourza, étrange petit homme, toujours vêtu d'écarlate et chamarré d'or, représentait l'Orient. D'un air pensif il écoutait les diatribes furibondes de Schenkendorf contre le tyran de l'Allemagne, puis, s'animant soudain, il se mettait à disserter sur la Trinité, objet de ses constantes méditations.[1]

Les Stourza poussèrent Alexandre dans les bras de Jung. Le grand-pontife du chiliasme et le czar se rencontrèrent à Bruchsal,

[1] « *Der Abend versammelte die Familienglieder und Freunde um den runden Tisch. ...Hier eiferte Schenkendorf gegen Tyrannei und Despotismus, wobei seine Linke oft unsanft den Tisch berührte, — dann erging sich auch wieder sein Geist in den herrlichen Fluren des deutschen Vaterlandes, und seine Leier ertönte in den lieblichsten Accorden. Sturza, eine kleine unscheinbare Figur mit einer förmlich orientalischen Physiognomie, sass hier in Scharlachrothem Courkleide, mit breiten, goldenen Tressen besetzt. Mit tiefdenkender Miene sprach er sich in geistvoller Weise über die Dreieinigkeit aus, und verlieh diesem schwierigen Thema durch ausgezeichnete Klarheit ein doppeltes Interesse....* » *(Aus den Papieren einer Tochter Jung-Stilling's*, p. 13.) Il n'est pas question de Mad. de Krudener dans cet opuscule.

en 1814. Jung resta au-dessous de ce qu'on avait attendu de lui.

Empeytaz écrit (*Notice sur Alexandre Ier*, 2e éd. p. 7) : „Ayant entendu parler de la piété de M. Yung-Stilling, conseiller à la Cour du grand-duc de Bade, il (*l'empereur de Russie*) crut trouver auprès de ce vieillard respecté les conseils nécessaires pour calmer sa conscience. Il eut une entrevue avec lui. Mais Yung n'ayant pas des vues claires et simples de l'Evangile, ne parla à l'Empereur que de la souveraineté de Dieu, des droits qu'il a sur tous les hommes, de l'obligation qui leur est imposée d'observer tous les commandements divins, et, dans ce but, de multiplier leurs efforts pour détruire le mal et pour pratiquer le bien. Il ne lui dit pas un mot de ce grand et éternel salut que Jésus a opéré.... Aussi cet entretien ne porta-t-il aucune consolation dans l'âme d'Alexandre. . . . “ [1]

Jung obtint une gratification de mille écus et son parti, averti par l'indifférence avec laquelle Alexandre avait reçu de certains discours, qu'il fallait, pour réussir auprès du czar, changer de tactique et de missionnaire, se mit en quête d'un personnage capable de remplacer le vieil adepte. Ils ne trouvèrent que Juliane, fille du sénateur de Vietinghof et baronne de Krudener. Ils s'appliquèrent à préparer les voies à cette élue et à la façonner à son rôle. Ce que Desmarest[2] de Saint-Sorlin n'avait pas obtenu de Louis XIV, ce que Marguerite Frœhlich, la prophétesse de Riga, avait demandé en vain au roi Charles XI de Suède, ils décidèrent que Mad. de Krudener le demanderait à Alexandre. Tout fut mis

[1] « . . Je crains de voir l'Europe embrasée par une nouvelle guerre. L'Empereur, que j'ai vu la veille de mon départ, craint la même chose ; il s'est rappelé à cette occasion tout ce que vous lui avez dit à Brouchsal : votre opinion est la sienne. J'ai été bien touchée en lui disant adieu, et je l'ai béni au nom du Seigneur. . .» (*avril 1815. Lettre de Roxandre à Jung.*)

Il résulte de ce que dit la demoiselle d'honneur que le récit d'Empeytaz concernant l'entrevue de Bruchsal n'est pas absolument exact. Au moins n'est-il pas complet, car il passe sous silence les indications chiliastes de Jung.

[2] Desmarest avait promis à Louis XIV une armée de 144,000 combattants, s'il voulait se mettre à la tête des fidèles.

Anne Marguerite Frœhlich de Riga, veuve d'un colonel suédois, poussa Charles XI à prendre le commandement des frères et à partir avec eux

en œuvre pour la réussite de ce projet, qui devait placer le czar à la tête des enfants d'Israël.

pour la Terre-Sainte. — «C'est fort bien, mamie, avait répondu le roi, mais souffrez que j'aille vite me mettre en état de faire ce bel ouvrage, en achevant ici mes petites affaires. . .»

Un K. de Graimberg publia en 1820 des vues du château de Heidelberg. Je ne sais si c'est le même. La famille était française de vieille noblesse et estimée.

Les historiens ont tous porté sur Alexandre Ier un jugement identique.

Les „*Mémoires secrets sur la Russie*“, rédigés en 1800 par le major Masson, l'un des précepteurs du prince, font de lui le portrait suivant: ... „Il a de Catherine une grandeur de sentiment et une égalité d'humeur inaltérable, un esprit juste et pénétrant, et une discrétion rare, mais une retenue, une circonspection qui n'est point de son âge et qui serait de la dissimulation si l'on ne devait point l'attribuer à la position gênée, où il s'est trouvé entre son père et sa grand-mère, plutôt qu'à son cœur naturellement franc et ingénu. Il a de sa mère, la taille, la beauté, la douceur et la bienfaisance, mais aucun trait extérieur ne le rapproche de son père . . .

... „Au reste il est d'un caractère heureux, mais passif. Il manque de hardiesse et de confiance pour rechercher l'homme de mérite, toujours modeste et retenu ; il est à craindre que le plus importun ou le plus effronté, qui est ordinairement le plus ignare ou le plus méchant, ne parvienne à l'obséder. Se laissant trop aller aux impulsions étrangères, il ne s'abandonne pas assez à celles de sa raison ou de son cœur. . . . Un mariage trop précoce a pu amortir son énergie, et malgré ses heureuses dispositions, il est menacé de devenir un jour la proie de ses courtisans, et même celle de ses valets, si l'âge et l'expérience n'ajoutent pas un jour la fermeté à ses généreuses dispositions . . .“

Hardenberg (*Mémoires* II, 525) écrit: ... „C'est vraiment bien dommage qu'Alexandre, à côté de tant de belles et aimables qualités, soit sans aucune énergie et sans aucun caractère . . . L'empereur était léger, entreprenant, mais faible et inconstant. Après la bataille d'Austerlitz il s'enfuit dans sa chaise de poste ; après celle de Friedland, il se montra absolument découragé . . .

. . . Pourquoi faut-il qu'à la bonté et à la bienveillance s'unissent si rarement chez les souverains l'énergie et l'intelligence ! . . ."

Mad. de Voss, admiratrice passionnée du czar, note que lorsqu'il passa à Berlin pour se rendre à Erfurt, le 18 septembre 1808, il se montra „bon et aimable comme toujours, le même qu'autrefois, mais hélas, si faible, si irrésolu, si totalement dépourvu d'énergie ! . . ." Metternich résume l'avis général en un mot: „*eine sonderbare Mischung von männlichen Vorzügen und weiblichen Schwächen !*" [1]

Gervinus (*Histoire du XIX*e *siècle*) pense de même.

De caractère indécis, impressionnable à l'excès, l'empereur avec assez peu de lumières, avait naturellement l'âme droite et bienveillante. Dès le berceau il s'était trouvé en butte aux influences les plus opposées. Fils d'autocrate, destiné par sa naissance à devenir un autocrate, on l'avait mis entre les mains d'un Suisse républicain, le colonel Frédéric César La Harpe. Celui-ci avait cru faire merveille en nourissant son élève de ces principes abstraits qui font la joie des idéologues qui les rêvent et le malheur des peuples qui les appliquent „*repente*".

De tragiques événements ayant porté au trône le jeune Alexandre, les guerres presqu'incessantes qu'il se trouva obligé de soutenir au dehors de son empire, la rivalité de ses conseillers les plus chers, les intérêts de la Russie livrés alternativement aux directions les plus contraires, la tension d'esprit à laquelle l'invasion française le contraignit, toutes ces causes, et bien d'autres, mais celles-ci physiques, avaient usé vite le mélancolique empereur.

[1] . . . *Immer von der Begeisterung hingerissen und immer unbeständig in der Richtung seines Geistes, hat Alexander nie die Wohlthat eines Augenblickes wirklicher Ruhe genossen. Er hatte werthvolle Eigenschaften, seine Gesinnung war edel, sein Wort ihm heilig. Diesen Vorzügen standen grosse Mängel zur Seite. Alexander war einer Stütze wesentlich bedürftig ; sein Geist und sein Herz mussten geleitet und getragen werden. Wenn jeder Fürst nicht wenig Mühe hat, aufrichtig und uneigennützige Diener zu finden, unabhängig genug durch Charakter und Stellung, um sich zur Rolle eines Freundes zu erheben, so ist ein Kaiser von Russland gewiss weniger als irgend ein Monarch dabei durch seine Lage begünstigt. . . . Eine Seele, solchen Wechselfällen unterworfen, muss unter die zarten Seelen gerechnet werden, zu den starken gehört sie nicht.* (*Metternich* I, 332.)

Lorsque s'était ouverte la campagne de 1812, au moment du passage du Niemen par les Français, le czar en avait appelé à Dieu. La veille de la bataille de Borodino, ses lieutenants exposèrent dans le camp russe les saintes images. „Frères et compagnons, dirent-ils à leurs soldats, vous voyez devant vous dans ces objets de votre piété, un appel adressé au Ciel pour qu'il s'unisse aux hommes contre le tyran qui trouble l'univers; non content de détruire des millions de créatures, images de Dieu, cet archi-rebelle à toutes les lois divines et humaines pénètre à main armée dans nos sanctuaires, les souille de sang, renverse nos autels et expose l'arche même du Seigneur aux profanations . . . . . Ne craignez donc pas que le Dieu, dont les autels ont été ainsi insultés par le vermisseau que sa toute-puissance a tiré de la poussière, ne soit point avec vous; ne craignez pas qu'il refuse d'étendre son bouclier sur vos rangs, et de combattre son ennemi avec l'épée de St-Michel . . . ! "

Empeytaz écrit:

. . . „Ce fut à l'époque de la prise de Moscou que, se sentant troublé jusque dans le fond de son âme, il (*Alexandre*) confia au prince Galitzin, l'ami et le compagnon de sa jeunesse, l'angoisse et les tourments qu'il éprouvait. Le prince Galitzin jusqu'alors le plus léger et le plus mondain des courtisans, avait reçu depuis peu les impressions de la grâce divine. La lecture de la parole de Dieu était devenue son occupation favorite; ce ne fut pourtant pas sans appréhension qu'il proposa à l'empereur d'y chercher les consolations dont il avait besoin; mais l'empereur ne répondit rien à cette ouverture. Quelques jours après, entrant chez l'impératrice, il lui causa une grande surprise en lui demandant si elle avait une Bible. Elle lui remit la sienne (une traduction française de la Vulgate, imprimée à Cologne). Muni de ce précieux trésor, l'empereur, de retour dans son appartement, se mit à la lire avec attention . . ."

Répudiant soudain les souvenirs de son éducation voltairienne, Alexandre chercha tout dans la Bible et y trouva l'histoire même de sa vie. L'amiral Tschitschakof compulsa pour lui les Psaumes et les Prophètes: le résultat de ce travail fut une relation de la campagne de Russie, composée en entier de centons bibliques.

Quand Tschitschakof lut ce bel ouvrage à l'empereur, celui-ci fondit en larmes.

Alexandre converti voulut que tout le peuple russe eût part à la bénédiction qu'il avait lui-même trouvée. Il fonda en conséquence la Société biblique de Saint-Petersbourg, le 14 janvier 1813. Le comité, chargé de diriger cette association pieuse, reçut pour président le prince Galitzin; au nombre de ses membres figura le frère de Mad. de Krudener. Trois cents comités auxiliaires ne tardèrent pas à se constituer. Toutes les sectes religieuses de l'empire, les catholiques grecs, les catholiques romains, les dissidents luthériens, etc., furent conviés à prendre part à une propagande, dont le signal venait du czar lui-même.

. . . „Tel était l'état spirituel d'Alexandre, poursuit Empeytaz, lorsqu'il fut appelé à quitter sa capitale pour la fameuse campagne de 1813. Une dame de la Cour, qui avait connaissance de ses combats intérieurs, lui remit, au moment de son départ de Riga, une copie du Psaume XCI (*qui habitat in adjutario Altissimi*), en le conjurant de le lire souvent, l'assurant qu'il y trouverait les consolations dont il avait besoin. L'empereur prit le papier avec précipitation, le mit dans sa poche et partit. Il resta trois jours sans se déshabiller, et oublia entièrement ce que cette dame lui avait remis. Arrivé au frontières de ses Etats, il fut appelé à entendre le discours d'un évêque, qui prit pour texte le 13e verset de ce psaume: „*Tu marcheras sur le lion et sur l'aspic et tu fouleras le lionceau et le dragon . . .*“ Ce discours, qui avait quelque chose de prophétique, fixa son attention, mais son étonnement fut bien plus grand, lorsque le soir, faisant la révision de ses papiers, il trouva la copie de ce psaume: il le lut avec émotion, et crut voir dans cette circonstance une direction de la Providence, pour le faire réfléchir plus sérieusement sur ses véritables intérêts . . .“

La campagne de 1813, remarque Gervinus, se passa pour les armées russes sans alternatives trop marquées de revers et de succès: ce fut un bonheur pour Alexandre, dont l'esprit se raffermit quelque peu. Après l'incendie de Moscou les cheveux du czar avaient blanchi; sa pensée avait perdu toute fermeté et même plus d'une fois il s'était montré impuissant à la diriger. Jusqu'aux jours de la bataille de Dresde l'empereur s'était cru né

pour le malheur du monde; ce ne fut qu'après Leipzig que son intelligence reprit quelque sérénité.

Est-il impossible de trouver les causes réelles et du trouble d'après Moscou et du calme relatif que la victoire rendit à Alexandre? . . . Je ne le pense pas.

Alexandre avait été le complice à demi inconscient, il est vrai, de Pahlen, de Subow et des autres assassins de Paul Ier. Il était au courant de leurs projets. La nuit où le père fut égorgé, le fils s'était couché tout habillé, attendant les événements. On lui avait dit, qu'on se contenterait de l'abdication de Paul, et je crois bien que les conjurés n'avaient eux-mêmes, au début, d'autre désir que d'arracher à leur victime cette abdication. Mais le vin, la lutte, la crainte même que leur causait la faiblesse du nouvel empereur, les emportèrent au-delà de ce qu'ils avaient d'abord résolu. Dès que Bennigsen fut sorti des appartements de Paul avec l'acte d'abdication, ils se ruèrent sur le souverain détrôné et le massacrèrent. . . . Le nouvel empereur ne punit pas les meurtriers ! . . Pahlen seul, à quelque temps de là, se vit disgrâcié, mais pour d'autres motifs et sur les instantes prières de l'impératrice mère.

Ses défaites successives parurent au parricide un effet de la colère de Dieu. Il trembla: la terreur le rendit dévot. Plus tard, quand il eut obtenu quelques succès, il se crut pardonné et s'attacha davantage encore à un Dieu miséricordieux et dispensateur de la victoire.

Fêté après 1813 et proclamé le restaurateur de la paix de l'Europe, „l'ange blanc“ parut n'accepter les éloges qu'avec embarras. Au congrès de Vienne, il joua le désintéressement. Rien ne lui était plus aisé! Que pouvait-il craindre? De toutes les puissances européennes la Russie était alors la plus forte et elle était la seule dont la domination pût s'étendre. Que lui importait donc que la Prusse occupât la Saxe en compensation du grand-duché de Varsovie! . . . Un nouveau groupement des provinces de l'Europe n'accroissait nullement les forces de l'Occident. Quoi qu'il arrivât, Alexandre restait pour longtemps encore l'arbitre du monde. L'avenir lui appartenait.

Et le Dieu des armées continuait à le protéger! Un instant le czar avait pu se croire menacé par une coalition. Le 3 janvier

1815, le prince de Talleyrand, M. de Metternich et Lord Castlereagh avaient signé un traité d'alliance dirigé contre la Russie. — Alexandre se sentit vaguement en péril. Mais encore une fois le Seigneur sauva son protégé, que l'équipée de Napoléon vint tirer d'embarras.

Les apôtres du chiliasme trouvèrent en 1815 Alexandre mieux préparé que jamais à subir leur influence. Du reste, le chiliasme était d'accord avec la politique traditionnelle de la Russie, à laquelle il ouvrait l'Orient et l'Occident. — „Nous faisons du présent, la Russie fait de l'avenir“ avait coutume de dire le prince de Talleyrand, qui dans une conversation (dépêche de Metternich à Stadion, Paris 26 fév. 1808) avec l'ambassadeur autrichien ajoutait: „La conquête de la Turquie est une des idées favorites de l'Empereur Alexandre; il y attache la gloire de son règne, le gage de sa sécurité personnelle . . .“

Roxandre de Stourza, née à Constantinople le 12 octobre 1786, était devenue à seize ans la demoiselle d'honneur de l'impératrice Elisabeth qui, en 1814, l'emmena en Allemagne. Les dames de la cour de Russie séjournèrent pendant la première campagne de France à Carlsruhe, auprès du grand-père de leur impératrice.

Roxandre, d'une belle nature, généreuse, franche, religieuse, confiante, trop confiante et trop facile à l'admiration, s'engoua de Jung-Stilling et de Mad. de Krudener. „Votre âme, comme la terre antédiluvienne, a toute sa force primitive", lui écrivait alors Mad. de Swetchine,[1] et ailleurs: „Chère Roxandre, la confiance est une plante indigène dans votre cœur!..."

Mad. de Swetchine écrivait à Roxandre le 6 avril 1814: „...Je ne puis vous dire combien tout ce que vous me dites de Mad. de Krudener et de sa fille m'a intéressée. Comme je n'ai pas l'honneur, très peu rare, d'avoir des opinions toutes faites à l'avance et que par une bizarrerie que l'on condamnerait beaucoup à Petersbourg si je m'en vantais, je tiens à avoir des notions préliminaires un peu exactes sur quelque chose que ce soit avant de le juger, mon opinion sur les théosophes d'Allemagne est dans un état de suspension qui ferait frémir d'indignation et de crainte tous les orthodoxes. On peut faire beaucoup de chemin dans un champ si vaste, et j'ai toujours trouvé assez simple qu'en respectant les bases, les uns s'occupent à ôter quelques

[1] Sophie Soymonof, mariée à dix-sept ans avec le général Swetchine, âgé de quarante-deux. Plus simple que Juliane de Vietinghof, elle évita les écueils du monde et fut toute sa vie sincèrement religieuse, sans ostentation de piété. Femme d'esprit, du reste, et qui, sachant penser, sut écrire.

briques qui leur paraissent inutiles, et que les autres en ajoutent, pourvu que le luxe de ceux-ci n'aille pas braver le ciel par une seconde tour de Babel. Je me sens fort indulgente, quoique j'aie toujours trouvé, après y avoir bien pensé, qu'il valait mieux suivre la religion, dans toute sa simplicité, et n'en point faire une science, dont les plus habiles zélateurs ne sont pas toujours les chrétiens les plus attachés à ces préceptes, qui dirigent l'action en l'identifiant avec elle. Lorsqu'on se perd dans les abstractions et dans les élans de l'amour divin, il est bien rare que l'orgueil, dans le partage, courre risque de mourir d'inanition. Le cri de guerre de cette milice sainte est toujours simplicité, abnégation de volonté et de complaisance en soi-même, mais cette belle médaille a un malheureux revers qui étale tous les vices opposés. En outre de ces observations qui m'ont été fournies par la société que vous connaissez, une chose qui m'en aurait garantie, c'est l'éloignement prononcé que j'ai pour tout ce qui est association. Je n'ai jamais compris qu'on se trouvât lié par les opinions, et si jamais je suis d'une secte, ce sera de celle des indépendants. Je ne donne jamais ma confiance et mon estime qu'au caractère, et les romans de Mad. Radcliffe m'effraient moins que je ne le serais si je me sentais sous la griffe d'une société religieuse faisant corps dans le corps de l'Eglise chrétienne. Tâchez, mon amie, de vous y soustraire. Ce n'est pas aussi facile que vous le croyez; ces gens-là, quelque estimables qu'ils soient d'ailleurs, nourrissent toujours cette arrière-pensée et la Propagande était pleine de tiédeur en comparaison de la chaleur qu'ils y mettent. Ecoutez-les s'ils vous intéressent, mais n'adoptez pas leurs opinions; prenez d'elles ce qui échauffe l'âme sans influencer l'esprit.

„Votre frère m'a lu la lettre de Mad. de Krudener dont vous lui avez envoyé une copie; elle m'a paru admirable et à lui aussi, sans qu'il en convienne peut-être d'aussi bonne foi. Je ne vous en invite pas moins à vous en tenir à cette foi du charbonnier à laquelle je suis revenue...“

Il paraît que Marie Kummer préoccupait Mlle de Stourza, et qu'il était question d'elle ou de quelque autre voyante dans la lettre de Mad. de Krudener, car à peine Mad. Swetchine avait elle posé la plume qu'elle la reprenait le 7 avril: „...Si vous pouviez

m'envoyer un ouvrage sur le magnétisme et ses effets, qui ne fût pas volumineux et en donnât une idée juste, vous me feriez grand plaisir, car rien ne m'intéresse plus que de m'intéresser à ce qui vous intéresse...“

Roxandre, à ce moment, se mit sérieusement à rêver. Elle songea à se retirer du monde et à consacrer sa fortune à la fondation d'un établissement politico-philanthropique. Il s'agissait, si je ne m'abuse, d'un couvent ouvert aux trois sectes chrétiennes. „...Il faudrait pour le faire aller, écrivit bien vite Mad. de Swetchine, un esprit encore beaucoup plus conciliateur que celui qui maintient en respect plusieurs rivales dans un harem...“

Je laisse de côté une lettre de Mad. de Swetchine du 29 juin 1814, pour arriver à une autre de juillet: „...Je connais déjà Mad. de Krudener, Yung, etc., comme si je les avais vus. Mais la plus intéressante des connaissances que vous m'avez fait faire, est celle de M. Poilier *(gouverneur-instituteur du fils du roi détrôné de Suède, resté dévoué à son élève malgré la chute du père)*... J'ai assez de goût pour la métaphysique, même mystique, mais une seule action comme celle-là, faite de premier mouvement, me paraît avoir plus de prix que les conceptions sublimes et les ravissements au troisième ciel...“

J'imagine que personne ne contredira la correspondante.

Autre lettre, plus importante! Elle est du 2 août 1814 et traite de la première entrevue de l'empereur Alexandre, revenu de Paris, victorieux, avec sa femme, l'impératrice Elisabeth: „...Combien ce que vous me dites de l'entrevue m'a touchée!... Dans cette réunion si désirée, il me semble voir le seul triomphe qui restait à remporter à la vertu, le mal vaincu dans son dernier retranchement et sous sa dernière forme, et l'aurore d'un nouveau jour de grâce et de bénédiction pour la Russie. Le ciel complétera son ouvrage et par ce bienfait nouveau renouvellera, au milieu de nous, ce pardon solennel, que sa miséricorde diversement exprimée, semble proclamer dans l'univers. Car que disent les heureux événements qui viennent de se succéder, sinon que l'Europe malheureuse avait assez satisfait pour l'Europe coupable, et que le temps de la réconciliation était arrivé! Ah! méritons-le et

que le renouvellement de nous-mêmes soit le premier gage de cette alliance à laquelle Dieu, plus sensiblement que jamais, vient de rappeler les hommes! Mon cœur est plein, mon amie, et c'est d'émotion et de joie!...

„...L'intérêt que l'Empereur vous témoigne est bien fait aussi pour animer votre reconnaissance, quoiqu'on n'ait pas besoin d'avoir dansé avec lui pour dire, du plus profond de son cœur, qu'il est le meilleur prince du monde. Si ses bontés pour vous, mon amie, vous laissent la possibilité de rendre quelque service, profitez-en, mais que ce soit avec beaucoup de ménagements; on est très-responsable de l'emploi du moindre crédit qu'on peut avoir. Surtout ne vous en servez jamais pour flatter la vanité!...

„...Cette promenade dans les Vosges *(au Ban de la Roche)* que vous projetiez avec Mad. de Krudener, en variant vos plaisirs, pourra vous en faire beaucoup. Mais . . . j'ai toujours entendu dire aux marins les plus experts, que le calme immédiatement après la tempête faisait plaisir, mais que pour peu qu'il durât, rien n'était si insupportable...

„...J'ai un peu souri en vous voyant prétendre que tout le bien qui reste à faire dans le monde, et en vérité, il y en a beaucoup, ne se fît plus que par un seul; il me semble que vous voulez, en politique, tout réduire à un seul agent... Je n'ai rien contre, quoique je ne sois pas aussi exclusive que vous, et que, pourvu que justice se fasse, je sois accommodante sur le reste..."

Berckheim avait fait lire à Roxandre l'*Homme du Désir* de Saint Martin. Mad. de Swetchine tenta de prémunir la demoiselle d'honneur contre le danger de pareilles lectures: „...C'est un très-beau poëme, dont la scène est dans la région des nuages... Trop oser sent toujours l'humain, et ce n'est pas ainsi que l'Esprit divin inspire. Je lis beaucoup, mon amie, et plus je lis, plus j'en reviens à ces premiers éléments qui sont si simples qu'on les fait bégayer à l'enfance. Je m'y borne et je ne songe qu'à purifier le vase qui les reçoit. Les environs de notre terre sont peuplés de rascolnicks, et comme je demandais hier à une pauvre femme d'un des villages qui en a le plus si elle en était, elle me répondit: „Non, petite mère, je marche dans l'ancien chemin, je prends ce que le bon Dieu m'a donné..."

La lettre de Mad. de Swetchine, adressée à Bade, fut probablement communiquée à Mad. de Krudener ?

Peu après Mad. de Swetchine devenait catholique romaine et Roxandre s'engouait d'un autre mystique, le fameux médecin théologien François Baader.

En 1816, Mlle de Stourza épousa le comte Edling, officier à la cour de Saxe-Weimar. Quelques années après, elle reçut d'Alexandre dix mille déciatines de terrains incultes à dix lieues d'Odessa. Elle les fit défricher, les planta d'arbres et y établit la colonie chrétienne de Manzyr.

Roxandre mourut le 16 janvier 1841. Son frère lui consacra une notice biographique. Lui-même s'était marié et avait une fille, qui fut l'héritière de Roxandre. Marie de Stourza s'était unie avant la mort de sa tante à un neveu de Mad. de Swetchine, le prince Eugène Gagarin.

M. Falloux, à qui M. Eynard avait cependant dédié son livre, écrit à propos des relations de Juliane avec Roxandre: „...Sans plus de génie dans la doctrine que les sectaires qui l'entouraient, elle *(Mad. de Krudener)* avait cependant l'originalité de son sexe, de sa naissance et d'un langage qui, sans porter jamais le sceau de la simplicité, respirait quelquefois encore le charme romanesque de *Valérie*. A la petite cour de Baden, Mad. de Krudener se trouva la descendante d'un des plus illustres serviteurs de l'empire russe et la veuve d'un ambassadeur. A ces titres, elle pénétra aisément dans la familiarité de l'impératrice. Ses regards s'arrêtèrent en même temps sur la jeune favorite qui l'accompagnait. Soit sympathie sincère, soit calcul, Mad. de Krudener prit Mlle Stourza pour confidente des pensées qui agitaient son âme et qui toutes gravitaient vers l'empereur Alexandre...

„...Ce ton austère, qui contrastait étrangement avec celui du monde dans lequel vivait alors Mlle Stourza, faisait prendre aisément le change sur le fond des idées et portait les cœurs purs et élevés à confondre quelquefois sans trop de sévérité la déclamation et l'éloquence.

„Mlle Stourdza ne cacha point cette correspondance à l'impératrice qui, toujours désireuse de rappeler son mari à des sentiments plus graves, s'empressa de la lui communiquer. Mad. de Krudener

ainsi encouragée, redoubla ses appels à la vie chrétienne et s'enhardit bientôt jusqu'à prophétiser...“ (*Mad. de Swetchine. Vie* I, 77.)

L'hagiographie d'Eynard ne semble point avoir eu grande influence sur M. de Falloux, qui, plus loin (p. 165) parlant de la correspondance entretenue par Mad. de Swetchine avec Alexandre, remarque que „...Ceux qui avaient gémi de l'ascendant de Mad. de Krudener, s'effrayèrent bien davantage de celui de Mad. Swetchine. Mais cette fois, la femme qui représentait près d'un souverain la religion et la vertu, était véritablement digne de cet honneur...“

Les diplomates les plus célèbres de l'Europe étaient réunis à Vienne, quand, le 25 septembre, l'empereur de Russie et le roi de Prusse y firent leur entrée. Les longues acclamations du peuple, les salves de mille canons saluèrent les triomphateurs. Le soir, il y eut grand bal. Puis le temps se perdit en futilités diplomatiques. On était si enivré du succès qu'on ne songeait qu'à jouir d'un intervalle de repos. „Le Congrès danse et ne marche pas", râla le vieux prince de Ligne quelques jours avant de mourir.

Roxandre de Stourza avait accompagné à Vienne son frère, le secrétaire. Fille d'honneur de l'impératrice, depuis longtemps elle était l'une des affidées de Jung-Stilling et depuis longtemps ses relations avec la baronne de Krudener touchaient à une sorte d'intimité. Plus d'une fois, Juliane, à Bade, à Carlsruhe et ailleurs, lui avait prédit, d'après Friedrich de Winzershausen, que 1815 verrait de grandes choses. Roxandre le croyait, mais elle dansait. La baronne, qui se morfondait loin des fêtes, crut devoir rappeler à son amie la vanité des plaisirs mondains et la nécessité où était Alexandre, le roi des rois, de préparer la terre aux événements prochains.

Le 27 octobre 1814, elle écrivit à la fille d'honneur :

„J'espère, ma chère amie, que vous aurez reçu ma lettre par la jeune Madame de Fries; j'ai eu le plaisir de recevoir la vôtre, qui m'a fait un effet bien satisfaisant et qui m'a montré les situations de votre âme. Comme l'idée de vous voir marcher vers le seul but qui doit vous appeler me fait du bien! ne vous laissez arrêter par rien! Montez la montagne, quand ceux qui n'ont que des idôles la descendent. Ce Dieu vivant vous appelle, et l'autel où il vous transporte est cette croix qu'on ne peut allier avec les délices d'un monde corrompu. Et quelles délices! Non, la coupe empoisonnée, où s'abreuve la tourbe, ne vous tentera pas!

Non, vous connaissez l'océan de vérité et vous vous détournez avec horreur du banquet des ennemis de notre Dieu. Non, l'amour immense, qui vous appelle, ne trouvera pas en vous une ingrate, car vous avez été élevée pour être de ce peuple d'enfants et de héros qui, dans cette terrible lutte qui s'apprête, doit vaincre en aimant. Je vous parle avec force, mais je vis au pied de la croix. Les événements de la vie se pressent, les visions du temps, la voix des apôtres, les miracles que mon Dieu prodigue aux siens et à l'indigne créature qui vous parle, tout excite ma conscience à vous parler avec cette force. Il n'est plus temps de balancer. Que le peuple des vertiges s'amuse, il n'a que ses tristes plaisirs; ces plaisirs l'achètent et le déshonorent, mais que les chrétiens veillent et prient! L'ange qui marquait du sang préservateur les portes des élus passe, le monde ne le voit pas; il compte les têtes, le jugement s'avance, il est prêt et l'on s'agite sur un volcan.[1] Nous allons voir la coupable France, qui selon les décrets de l'Eternel, devait être châtiée par la croix qui l'avait soumise; nous allons la voir châtier. Des chrétiens ne devraient pas punir et l'homme que l'Eternel avait choisi et béni, l'homme que nous sommes heureux d'aimer comme notre Souverain, ne pouvait porter que la paix. Mais l'orage s'avance: ces lys que l'Eternel avait conservés, cet emblême d'une fleur pure et fragile qui brisait un sceptre de fer, parce que l'Eternel le voulait ainsi, ces lys qui auraient dû appeler à la pureté, à l'amour de Dieu, à la repentance, ont paru pour disparaître; la leçon est donnée et les hommes plus endurcis que jamais ne rêvent que tumulte. Ah! plaignons ces hommes du torrent, ils sont dans d'arides déserts; ils sont jetés par leurs passions sur un Océan orageux, où ils comptent les naufrages des autres, sans vouloir éviter le leur. Ah! prions pour eux, nous le devrions, quand même nous ne serions pas chrétiens. Frémissons de l'approche de ces temps redoutables, dont chacun plus ou moins a le pressentiment, quand il n'en aurait pas encore la certitude. Peut-on danser et se revêtir de riches draperies, quand des millions gémissent, quand de sombres haines déchirent le genre humain! Quoi! ces fêtes audacieuses qui sortent du deuil des nations et les y replongent, ne vous épouvanteront-elles jamais? Quoi, nous ne frémirions jamais

[1] La baronne se croyait à la veille de l'Exode chiliaste (*Exode XII*).

à l'idée d'offenser un Dieu si grand, si tendre, qui a horreur de nous voir prostituer la vie, au lieu de la regarder comme un saint métier, un culte d'amour et de félicité? Pour nous, que nos fêtes soient les louanges de notre Dieu Sauveur! qu'offrandes magnifiques et saintes, les offrandes du cœur l'honorent; que le développement de toutes les facultés produise les merveilles de la pensée et de nobles plaisirs, c'est alors que nous connaîtrons des fêtes et des réjouissances; les anges y prendront part et non les démons, comme dans ces fêtes grossières du peuple et dans celles des passions plus cultivées . . ."

Ce pathos prophétique, qui sonne aux oreilles à l'instar d'un son de cloches, où chacun peut trouver, comme Wittington, ce qui lui plaît, ou comme Ragotin, ce qui lui déplaît, était suivi de l'éloge chaleureux d'Empeytaz.

Mais Mad. de Krudener connaissait assez Mlle de Stourza pour être persuadée que la fille d'honneur ne manquerait pas de faire fête à Alexandre de cette apocalypse chiliaste. Quelques flatteries à l'adresse du czar, que l'on voulait transformer en paladin de la Sainte-Alliance, ne pouvaient donc être que bien placées à la suite de cette pièce d'éloquence sibyllique :

. . . „Vous voudriez pouvoir me parler de tant de grandes et profondes beautés de l'âme de l'Empereur. Je crois en savoir déjà beaucoup sur lui. Je sais depuis longtemps que le Seigneur me donnera la joie de le voir. Si je vis, ce sera un des moments heureux de ma vie. Jamais il n'y a eu de devoir terrestre plus doux que d'aimer et respecter celui qu'on doit aimer et respecter par l'ordre de Dieu même. J'ai d'immenses choses à lui dire, car j'ai beaucoup éprouvé à son sujet, le Seigneur seul peut préparer son cœur à les recevoir; je ne m'en inquiète pas; mon affaire est d'être sans peur et sans reproche; la sienne d'être aux pieds du Christ, la Vérité. Que l'Eternel dirige et bénisse celui qui est appelé à une si grande mission! . . . Ah, que ce soit à genoux qu'il reçoive de Christ ces grandes leçons qui étonnent et étonneront toujours plus les peuples et rempliront de saintes joies ce cœur rempli maintenant de saintes inquiétudes. Quant à l'indigne servante du Seigneur qui vous parle, vous savez qu'elle ne veut rien pour elle; la gloire du Christ l'enflamme seule, du moins elle ne tient qu'à mourir à tout ce qui n'est pas Christ, son sang

est tout seul la grande affaire de ma vie, ce sang qui m'a sauvée et qui me régénère. Toute autre pourpre a disparu de mes yeux. Mon âme a soif du Dieu vivant et les opprobres ne m'effraient pas. C'est à moi à donner mon cœur. C'est à Christ à le former, à l'éclairer, à le fortifier. Ainsi soit-il ! . . ."

L'appât ainsi lancé, la baronne attendit avec une fébrile impatience que la proie s'y laissât prendre. Le 15 décembre, elle n'avait encore aucune nouvelle de sa prose, aussi crut-elle devoir stimuler sa négligente amie :

. . . „Je vous parlais de la joie extrême que me donnait l'espérance de voir cet Empereur, auquel le Seigneur donne une bien plus grande puissance que celle que le monde aperçoit. Je ne saurais vous dire combien nous l'aimons, ma fille et moi, et combien ses grandes destinées nous occupent. Je vous disais bien quand vous quittâtes Bade que vous seriez longtemps encore en Allemagne . . ."

L'Empereur ne donnant pas encore signe de vie, Mad. de Krudener s'étonne et revient à la charge. Elle mêle à sa nouvelle lettre le souvenir de la reine de Prusse. Il importait qu'Alexandre ne prît pas l'illuminée qui écrivait pour la première venue et qu'il sût qu'elle avait eu jadis des relations avec une femme, dont il avait lui-même gardé un tendre et mélancolique souvenir :

. . . „J'ai craint un moment que cette lettre ne vous inquiétât. Je vous y parlais aussi de ma respectueuse et profonde admiration pour l'Empereur. La grandeur de sa mission m'a encore été tellement dévoilée dernièrement, qu'il ne m'est plus permis d'en douter. J'ai adoré la magnificence du Seigneur qui a tellement béni cet instrument de miséricorde. Oh ! que le monde sait peu tout ce qui l'attend, quand la politique sacrée prendra les rênes de tout, et que le soleil de justice se manifestera aux plus aveugles. Oui, chers amis, je suis persuadée que j'ai des choses immenses à lui dire, et quoique le prince des ténèbres fasse tout son possible pour l'empêcher et pour éloigner ceux qui peuvent lui parler des choses divines, l'Eternel sera le plus fort. Ce Dieu qui se plaît à se servir de ceux qui, aux yeux du monde, ne sont que des objets vils et de dérision, a préparé mon cœur à cette humilité, qui ne cherche point l'approbation des hommes. Je ne suis que néant. Il est tout, et les Rois de la terre tremblent

devant lui et ne sont que poussière. N'osant plus rien accepter, ayant renoncé à tout, ni la faveur, ni le blâme ne peuvent m'intimider. Voilà ce que vous disait cette lettre. Celle à laquelle vous répondez était de douze pages. L'avez-vous lue toute entière? C'est une singulière question; mais peut-être quelqu'un vous a-t-il rendu le service que Mad. de Sévigné semblait désirer quelquefois, quand elle disait: Lisez ma lettre toute longue qu'elle est; je n'ai pas le temps de la faire plus courte. Au reste je vous fais cette question, parce que vous me demandez si je connais Werner, et que, dans ce volume, je vous parle de Werner. Je ne vous en veux pas, au reste, si vous n'avez pas eu le temps de la lire et si d'autres l'ont lue. Je vous dirai ce que m'écrivait la reine de Prusse: „Avez-vous lu ma lettre? les maîtres de poste et les maîtres des maîtres de poste n'y verront qu'un cœur qui est à Dieu . . ." [1]

L'empereur Alexandre ne reçut d'abord qu'avec indifférence la diseuse de bonne aventure qui s'offrait à lui dévoiler l'avenir.[2] Quant à Roxandre, elle n'avait vu dans la fameuse lettre d'octobre que ce qui s'y trouvait réellement, un prêche chiliaste. „*Les lys qui n'auront paru que pour disparaître*" lui avaient semblé assez médiocrement prophétiques. Mais, quand Napoléon eut quitté l'île

[1] Alexandre avait porté à Louise de Prusse une affection profonde, presque passionnée. « *Der Arme ist ganz begeistert und bezaubert von der Königin!* . . constatait Mad. de Voss dès le 15 juin 1802.

[2] Pour ce qui concerne l'état d'esprit d'Alexandre au congrès de Vienne, je renvoie aux Mémoires de M. de Metternich, publiés par M. Klinkowstrœm, directeur des Archives secrètes de Vienne. Un jour, le czar provoqua en duel M. de Metternich. (I, 326.) L'affaire n'eut pas de suites, mais pendant longtemps les deux adversaires ne se virent point. Le 7 mars 1815, le chancelier autrichien ayant reçu avis de l'évasion de l'île d'Elbe, alla communiquer cette nouvelle à Alexandre qui, après quelques paroles données à la politique, s'écria : « Nous avons encore à régler une affaire personnelle. Nous sommes chrétiens; notre sainte loi nous commande de pardonner les offenses. Embrassons-nous! . . » (I, 329.) La dévotion renaissait avec le péril. Quelques grimaces de piété avaient suffi une première fois pour fléchir Dieu et gagner son alliance. Derechef Alexandre recourut aux pratiques qui lui avaient d'abord réussi. Lui-même s'était jugé naguère et s'était reconnu criminel. Pour que Napoléon eût été abandonné du Seigneur autant qu'il l'avait été, il fallait qu'il fut plus pervers encore que le czar. Dans l'esprit d'Alexandre, Bonaparte passa désormais pour un véritable Antechrist.

d'Elbe, la demoiselle d'honneur se souvint des quelques mots échappés au délire de la pythonisse. Elle se persuada que sa sainte amie avait fort positivement prédit le retour de l'Ange noir. Il y avait bien dans la phrase un „*pour disparaître*", qui menaçait de rendre tout au moins inutile une guerre au profit des Bourbons et qui ne s'explique que par les lettres connues de Mad. de Krudener : „*Tout va être renversé . . . !*" Roxandre, sans y regarder de plus près, montra la prophétie. Elle se hâta même de demander à son amie de plus amples renseignements. Aussitôt la baronne, du ton qu'eût pris une tireuse de cartes longtemps méconnue : . . . „Nous avons été si fidèlement averties par la miséricorde du Seigneur que nous avons su d'avance les époques remarquables, tellement que le jour même où il se passa quelque chose de très marquant à Paris, le 20 mars, nous avait été annoncé trois mois d'avance par quelqu'un de notre société ; mais ce que je vous écrivais de Strasbourg sur ces lys, qui n'avaient fait que paraître pour disparaître, je l'avais écrit par une inspiration qui m'avait transportée en écrivant. De même les grandes choses qui se passent dans l'intérieur de l'Empereur et le préparent aux grandes destinées qui étonneront les peuples ne sont pas ignorées de l'indigne servante, qui doit lui annoncer de grandes choses ; mais j'ai su d'avance qu'il y aurait de grands empêchements à cela, de faux jugements sur mon compte, et je n'ose me justifier sur rien, le Seigneur éclairera tout . . .

„J'ai été obligée dernièrement à plusieurs voyages et à chercher un asile qui sera témoin de grandes choses. Tout cela a l'air d'inconséquence et beaucoup de personnes, voyant que j'étais instruite d'avance de grands événements, me croient mêlée dans des affaires politiques. Hélas ! si je ne savais que ce qui se passe dans les cabinets, je saurais peu et je serais dans les ténèbres..." [1] (10 avril 1815).

[1] Oberlin prétendait avoir été averti de même de l'approche de la Révolution française. On lit dans G. H. von Schubert, *Berichte eines Geistersehers u...* pag. 305 :

« *21. Aug. 1790 sah ich im Traume ein Zeichen am Himmel. Es war gleich einem Vampyr und Fleischfresser ; sein Gang und sein Lauf ging von Abend gegen Morgen. Es schien bestimmt zu sein, blutige Zeiten anzukünden.* »

Der Papa sagte uns, dass vor der Zeit der französischen Revolution vielfache Aufforderungen im Steinthale zur ernstlichen Fürbitte für

A la lecture de cette lettre, faite pour lui, l'empereur se trouble. Mad. de Krudener avertie, redouble de promesses et s'efforce de piquer décidément la curiosité d'Alexandre:

... „Oh, mon amie, que de choses j'ai encore apprises depuis vous, que de choses j'ai vues confirmées, dont le monde ne se doute pas! qu'il me tarde de vous parler de notre bien aimé Empereur et des grandes destinées du monde! Il ne me reste plus aucun doute que le Seigneur n'ait voulu instruire la misérable et indigne créature qui vous écrit: chère amie, priez, priez, les moments sont bien grands. Priez pour l'élu du Seigneur. Priez aussi pour votre pauvre amie qui en a bien besoin, qui craint sans cesse de manquer à ses grands devoirs et se trouve si coupable de ne pas aimer le Dieu des infinies miséricordes, qui l'accable de bienfaits et exauce chacune de ses prières. Nous nous jetons souvent à genoux pour prier pour ceux que nous chérissons. Oh! que le monde ne se doute pas de ce qui va arriver!..." (18 mai 1815).

Frankreich ergangen wären. Man habe daselbst lange Zeit den Fall der Geistlichkeit vorausgewusst; man habe im Gesicht ganze Schaaren böser Geister mit einer furchtbaren Schnelligkeit durch die Luft schweben sehen, deren Zug gegen die Mitte von Frankreich hingekehrt war...»

Les visions de Mad. de Krudener étaient-elles de même nature?...

La baronne avait mandé à Roxandre qu'elle s'était vue forcée de chercher un asile „qui sera témoin de grandes choses".

On conte qu'à Strasbourg, au milieu de janvier, elle reçut — les uns disent de Marie Kummer, les autres de Dieu — commandement de se rendre aussitôt au moulin de Schluchtern. De grands événements allaient conduire auprès du village l'ange blanc, auquel Mad. de Krudener se verrait enfin présentée. Dociles à l'ordre reçu, la baronne, Juliette, Berckheim et Empeytaz s'étaient immédiatement rendus au moulin.

La vérité est que cette retraite n'eut rien de miraculeux. Si Mad. de Krudener alla à Schluchtern, les ordres de Dieu n'y furent pour rien, pour beaucoup au contraire, les ordres ou du moins les agissements de la police badoise.[1]

[1] Les protecteurs de Fontaines — ceux de Mad. de Krudener — avaient perdu de leur crédit à la cour de Bade, depuis que le prince Charles, mari de Stéphanie de Beauharnais, remplaçait son aïeul Charles-Frédéric sur le trône grand-ducal (juin 1811).

En 1812 et 1813 les prédications de Fontaines avaient certainement touché à la politique, comme celles de Mad. de Krudener et de Marie Kummer.

On lit dans les «*Mémoires tirés des papiers d'un homme d'Etat*» (XI, 285) : «... Il (*d'Armfeldt*) devint en raison de sa position spéciale, le chef d'une diplomatie secrète, et le duc de Serra-Capriola (*ancien ambassadeur de la cour de Naples en Russie*) en rapport avec toutes les cours anti-françaises et en apparence avec celles mêmes en apparence amies de Napoléon, fut l'âme de ce ministère occulte, inconnu au ministère patent... On ne négligeait aucun moyen d'une future union générale contre Napoléon. Les correspondances à cet égard avaient pour agents ceux du Tugendbund et des commis-voyageurs, dont on était sûr... »

D'après Quérard (*Supercheries littéraires dévoilées*), le rédacteur d'une partie des Mémoires que je cite, fut un nommé d'Allonville qui, n'ayant pas réussi à se faire un nom en publiant ses propres souvenirs, compila

Fontaines, dénoncé par le pasteur Mezel, avait renoncé à son emploi, mais l'agitation qu'il avait provoquée à Sulzfeld avait attiré l'attention du gouvernement. Les réunions présidées à Carlsruhe par la baronne avaient également donné de l'ombrage. Apollyon était renversé; il n'était plus nécessaire de tolérer des sectaires, devenus d'autant plus influents que l'accomplissement de la partie politique de leur programme semblait légitimer leurs prédictions ultérieures. Du reste les prédicateurs de conventicules allaient un peu loin. Malgré la résistance, peut-être plus apparente

avec l'assistance d'autres écrivains royalistes douze à treize volumes d'une utilité contestable.

Ce d'Allonville avait été précepteur des enfants Rostopschine, puis était entré dans les bureaux de Serra-Capriola et avait épousé une petite-fille du maréchal Munnich, assez âgée déjà. Si le fait est vrai, le comte d'Allonville était ainsi devenu le cousin de Juliane de Krudener. Je dis, si le fait est vrai, car je n'ai trouvé nulle part la confirmation du récit de Quérard.

A défaut de ce d'Allonville, Mad. de Krudener ne manquait pas en Russie de correspondants autorisés. Son frère lui-même, membre de la Société biblique, était allié à la famille de Lieven et par conséquent à Christophe Andreiewitsch qui, après avoir été ministre de la guerre, venait d'être nommé, en 1811, ambassadeur en Prusse.

Au demeurant, que Fontaines ait été ou non un agent du prétendu cousin, chiliaste et conspirateur c'était tout un à cette époque. Fontaines écrivait beaucoup de lettres et la baronne avait une correspondance des plus étendues. L'anonyme de Berne dit en paraphrasant Ziethe : « *...Dürfen wir, ohne das allerheiligste zu betreten und ohne einen Vorhang zu lüften, den erst die Ewigkeit lüften wird, den Spuren dieser Gemeinschaft (la Société des diacres et diaconesses de la baronne) nachgehen, so würden wir dieselben ebensowohl an der Nordsee, als am mittelländischen Meere zu suchen haben.* » (p. 138).

Le *Tugendbund* formait une Eglise invisible comme l'Eglise invisible du Piétisme, avec laquelle elle se confondait même souvent.

Avant 1806, les réfugiés français avaient paru suspects aux Allemands, qui les regardaient volontiers comme des « serpents sans foi ni loi, qui ne se feraient pas la moindre conscience de donner une piqûre mortelle à la patrie...» (Lettre anonyme citée par Hardenberg I, 267). Après la guerre de Prusse ils avaient pris hautement parti pour leur nouvelle patrie. Frédéric Ancillon, un Messin d'origine, devint en 1810 précepteur du prince royal, à la place de Delbrück, « *weil er vor diesem den Vorzug einer lebendigeren Auffassung der Geschichte, namentlich der preussischen hatte...* »

Le mouvement patriotique prussien et plus tard le russe s'appuyèrent sur la religion.

que réelle de Jung-Stilling, ils poussaient à un exode immédiat des enfants de Dieu.

Une enquête fut ordonnée. Elle révéla la maligne influence exercée par l'ex-vicaire et par son ancienne amie sur les campagnards du grand-duché. C. von Wechmar, directeur de l'arrondissement badois de l'Inn et de l'Enz, crut nécessaire de s'informer auprès de la police wurtembergeoise des motifs qui avaient autrefois porté Frédéric Ier à renvoyer de ses états la bande, dont présentement on avait à se plaindre à Sulzfeld.[1]

Arndt, dans la 3e partie de son livre « *Der Geist der Zeit* » écrivait dans le temps même où Fontaines était vicaire : .. « *Soll ich dir sagen* (DEUTSCHLAND) *was dich erlösen kann? — Nichts als der Glaube an Gott, der Glaube an deine Väter, der Glaube an deutsche Redlichkeit und die gemeinsame Liebe und Treue gegen das Vaterland. Fühle Gott wieder, in ihm fühlst du die Ehre und Würde der Väter, erkenne, dass nur Eintracht dich retten kann, vertilge den Hass, welcher den einen Deutschen gegen den andern entzweit. Verbanne aus dir die französischen Sitten und die leichtfertige Sprache, verfluche und verbanne aus dir alle Schmeichler und Verkündiger für Bonaparte und die Franzosen, vertilge die Buben und Verräther, wie man Otterngezüchte vertilgt. — Kurz, hasse deine Peiniger und Schänder, führe heissen, blutigen Krieg gegen die Eroberer! Gott und Vaterland sei das Feldgeschrei! darum rufe : Zusammen, zusammen! für Recht und Freiheit! für Gott und das Volk! zu den Waffen! zu den Waffen! gegen die Welschen! . .* »

[1] Le 7 mars 1815, Wechmar écrivait :

« *Nr. 3551. Hochlöbliche Landvogtey!*

Wir haben äusserlich zu vernehmen gehabt, dass eine gewisse Gräfin von Krudener mit Gefolg, unter welchem sich eine Familie Fontaines oder La Fontaines befindet, in dem Jahre 1809 oder 1810 in dem alten Schloss zu Bönnigheim sich aufgehalten habe, und wegen gewisser Verbindungen veranlasst worden sey, dasselbe mit den jenseitigen königlichen Staaten zu verlassen.

Da sich nun nicht undeutliche Spuren einer Fortsetzung dieser Verbindung in den diesseitigen Grenz-Orten Schluchtern, Sulzfeld und Umgebung neuerlich ergeben haben, so wollen wir Eine Königlich Hochlöbliche Landvogtey hiemit freundnachbarlichst ersucht haben, uns davon gefälligst in Kenntniss setzen zu wollen, was es mit diesem Aufenthalt in Bönnigheim für eine Bewandtniss gehabt habe. . ? »

Les autorités wurtembergeoises répondirent le 16 mars :

. . . « *Auch geht aus solchen* (AKTEN) *hervor, dass dieselbe* (FR. v. K.) *mit der berüchtigten im Zuchthaus sich befindlichen Geisterseherin Gottliebin Kummerer von Cleebronn abgegeben und sie unter ihre*

Les agents du roi répondirent avec empressement aux questions de leurs collègues. „La comtesse, déclarèrent-ils, avait été renvoyée en 1809, à cause de ses relations avec la trop fameuse visionnaire Gottliebin Kummer, et Fontaines avait été expulsé en même temps, pour le même motif, et parce qu'il entretenait avec la France une correspondance qui avait paru suspecte..."

Mad. de Krudener, tracassée par la police badoise, jugea prudent de s'éloigner.

Comme elle avait promis à Fontaines d'acheter une propriété, où l'on put établir une nouvelle colonie chrétienne, elle acquit, le 6 mars 1815, au nom de Balthasar Wepfer, citoyen suisse, un domaine appelé le *Rappenhof, sis à deux kilomètres de Weinsberg*, cent sept morgen d'excellent terrain, avec bâtiments d'exploitation, le tout moyennant 12,050 florins.[1]

Gesellschaft aufgenommen gehabt habe; auch die Correspondenz des Fontaines nach Frankreich sehr aufgefallen seye...»

Ainsi Mad. de Krudener, dès le 7 mars, était surveillée à Schluchtern même. On voit que l'acquisition du Rappenhof (6 mars) pourrait bien n'avoir pas été absolument volontaire. On la fit, ai-je dit, au nom de Wepfer; probablement parce que le nom de l'honnête suisse semblait moins compromis que celui de Fontaines ou celui de Mad. de Krudener, peut-être aussi parce que la baronne devait au commis-voyageur un dédommagement pour la perte de sa place et pour ses avances de fonds?...

Du reste, un changement s'était opéré dans la politique intérieure du Wurtemberg; à la faveur de ce changement Fontaines espérait peut-être obtenir droit de séjour. Le 11 janvier 1815, Frédéric Ier avait accordé une Constitution à ses sujets. Une chambre était convoquée pour le 15 mars. Elle se réunit en effet, mais fut dissoute, dès le mois d'août suivant, ses membres s'obstinant à réclamer le retour pur et simple à l'ordre des choses d'avant 1807.

[1] Je souligne « *à deux kilomètres de Weinsberg* », parce que, comme le lecteur le verra plus tard, Eynard (ou plutôt ceux qui l'ont renseigné) a fait à l'occasion d'un domaine près de Weinsberg une *erreur* des plus condamnables. M. Bühler (de Weinsberg) écrit (*in Zeitschrift des hist. Vereins für das Württ. Franken* X 2, p. 14 — 1877) :

... « *Ueber den Aufenthalt der Frau v. Krüdener in Schluchtern, damals schon badische Enclave, hatte der dortige evangelische Pfarrer, Herr Lindenmeyer, die Güte, mir noch Folgendes mitzutheilen:*

« *Sicher ist dass Frau von Krüdener in Schluchtern einen längern Bergungsaufenthalt gehabt hat. Sie bewohnte in dieser Zeit drei kleine sehr still aber idyllisch gelegene Zimmer in der hiesigen Koch'schen, von Baum- und Grasgärten umgebene und von Armen des Leindbachs umrauschten Mühle, deren Eigenthümer offenbar damals wie heute sich*

Fontaines prit immédiatement possession de cet immeuble. La baronne s'établit dans le voisinage, non dans le Wurtemberg même, où elle eût craint de paraître, mais à Schluchtern, village badois enclavé dans le Wurtemberg; elle jugea même prudent de

durch einen unbefangenen Sinn und freundliches Entgegenkommen gegen Gebildete ausgezeichnet haben.

Spuren der Anwesenheit der Frau von Krüdener sind noch vorhandene Möbel, nämlich die Schreibkommode und ein Aufschlagtisch derselben sammt ihrem Crucifix von Holz. Die Dame führte ein sehr stilles Leben, unterbrochen durch Empfang von Besuchen und einzelnen Touren nach Ludwigsburg und Stuttgart. Bei der älteren Generation in Schluchtern steht sie in sehr gutem Andenken, indem sie in den von ihr Werktäge Abends und Sonntags nach dem Gottesdienst gehaltenen Stunden, in welchen man knieend betete, und der von ihr bei sonst sehr einfachem Leben geübten Wohlthätigkeit den Eindruck einer echt religiösen Frau machte. Ihre Gesellschaft bestand einzig in einer Kammerjungfer, welche ihr Faktotum war.

Auf die Jakob Koch'sche Familie übte die Krüdener so grossen Einfluss aus, dass diese unter dem Eindruck ihrer apokalyptischen Auslegungen sich veranlasst fand, mit nicht unbeträchtlicher Habe ihr nach Russland (Odessa) nachzuziehen, wo sie ein Zufluchtsort für die christliche Krüdener'sche Gemeinde gefunden hatte.

Ein reicher Briefwechsel sammt Autographen der Frau von Krüdener wurde leider um das Jahr 1849 vertilgt.... »

Le même auteur fait du Rappenhof la description suivante : « .. *Etwa zwei Kilometer von Weinsberg entfernt — zwischen diesem Orte und Lahrensteinfeld — liegt freundlich auf einer kleinen Anhöhe die fürstliche Hohenlohe-Bartenstein'sche Domäne Rappenhof, von Weinbergen und Waldeshöhen umgeben, über dem Wiesengrund; von hier aus gewährt das wie ein Amphitheater sich aufbauende alte Städtchen Weinsberg mit der Burg Weibertreu im Hintergrund einen wirklich malerischen Anblick....* »

Beschreibung des Oberamts Weinsberg (1862), publication officielle, écrit : ... « *Der zur Gemeinde* (Weinsberg) *gehörige Rappenhof, 3/8 Stunden geom. von der Stadt entfernt, liegt malerisch und durch eine zu ihm führende Pappelallee fernhin kennbar, auf einer kleinen Anhöhe über dem Stadt (Saubach) Thälchen. Es ist ein sehr gut bewirthschaftetes Gut und erst im Jahr 1859 nach dem Tod des Besitzers um die Summe von 36,000 fl. in die Hände des Fürsten von Hohenlohe-Bartenstein übergegangen....* »

Une note porte que le domaine en 1782 était d'une contenance de 48 morgen 2 viertel, plus 1 morgen de terre communale. Prix à cette époque, sans les bâtiments qu'y construisit ensuite l'acquéreur Kolb, 1663 fl. 30 kr.

Le Rappenhof a été détruit il y a quelque temps par un incendie.

se loger à l'écart et prit trois petites chambres dans le moulin du meunier Koch.

Les autres membres de la bande chiliaste se dispersèrent; les uns probablement se rendirent au Rappenhof, les autres trouvèrent à se caser dans le village de Schluchtern. Empeytaz paraît avoir été du nombre de ceux-ci et peut-être aussi M. de Berckheim et Juliette.

Eynard écrit: „...Mad. de Krudener s'occupa de l'évangélisation de cette contrée, où un réveil religieux s'était manifesté depuis quelques années. Les travaux des théosophes et de Jung-Stilling surtout y avaient puissamment contribué et avaient communiqué à ce peuple une exaltation qui porta des communes entières à vendre toutes leurs propriétés pour aller s'établir au pied du Caucase, dans l'attente du retour des Juifs à Jérusalem, afin de se réunir plus promptement à eux et d'avoir part aux bénédictions qui leur sont promises..."

Et il ajoute: „...Mad. de Krudener s'attachait à prévenir ces écarts d'imagination en prêchant l'obéissance et le renoncement..."

C'est juste le contraire de la vérité. Eynard oublie-t-il si vite que la baronne venait d'écrire: „...Les enfants de Dieu vont se trouver rassemblés?.." Qui pourchassait la police badoise, sinon précisément les fauteurs de ce mouvement insensé, ceux qui, à l'instar de Mad. de Krudener, poussaient de malheureux paysans à tout vendre, à tout quitter, à partir précipitamment pour la Palestine ou pour les régions du Caucase?... Jung-Stilling insistait ou faisait semblant d'insister pour que chacun restât chez soi, dans sa maison, „où il était aussi bien entre les mains de Dieu qu'en Crimée ou qu'en Circassie;" Fontaines mettant d'accord sa foi et ses intérêts, prêchait un moyen terme, la colonie agricole en Allemagne même; Mad. de Krudener voulait l'exode, l'exode immédiat. Ce qu'elle prêcha aux Suisses en 1816 et 1817, elle le disait en 1815 aux gens de Schluchtern. Son hôte, le meunier Koch, honnête chef de famille, qui vivait dans l'aisance, séduit par elle, se défit de tout ce qu'il possédait et se rendit à Odessa.

La distance entre Schluchtern et le Rappenhof est d'environ quatre lieues. A mi-chemin se trouve la ville de Heilbronn.

Or, tandis que la baronne courait de son moulin à sa ferme, de sa ferme à son moulin, en rêvant à sa correspondance avec Roxandre de Stourza, l'Europe armait. Les troupes des souverains coalisés s'acheminaient vers la France.

Le 24 mai, Schwarzenberg traversait Heilbronn pour s'aller mettre à la tête de l'armée autrichienne. Le 2 juin parut l'empereur François. Déjà Alexandre traversait la Bavière. Le 4 juin, il entra à son tour dans Heilbronn, où ses appartements avaient été retenus dans la maison von Rauch. Il fut reçu avec pompe, comme un hôte longtemps désiré.

Le 4 juin 1815 — un dimanche, sauf erreur — l'affluence du public à Heilbronn fut énorme.

Fatigué des réceptions officielles qui avaient duré tout le jour, et étourdi par l'excessif tumulte populaire, l'empereur venait de se retirer dans ses appartements. Ordre avait été donné à ses aides de camp de ne plus introduire personne.

Persuadé que rien ne troublerait sa méditation, Alexandre ouvrit sa Bible et lut son Psaume du jour, qui était le XXe.

« Que l'Eternel t'exauce au jour de la détresse,
Que le nom du Dieu de Jacob te protège!
Que du sanctuaire il t'envoie du secours,
Que de Sion il te soutienne !
Qu'il se souvienne de toutes tes offrandes,
Et qu'il agrée tes holocaustes !
Qu'il te donne ce que ton cœur désire,
Et qu'il accomplisse tous tes desseins !
Nous nous réjouissons de ton salut,
Nous lèverons l'Etendart au nom de notre Dieu ;
L'Eternel exaucera tous tes vœux.
Je sais déjà que l'Eternel sauve son oint ;
Il l'exaucera des cieux, de sa sainte demeure,
Par le secours puissant de sa droite.
Ceux-ci s'appuient sur leurs chars, ceux-là sur leurs chevaux ;
Nous, nous invoquons le nom de l'Eternel, notre Dieu.
Eux, ils plient et ils tombent ;
Nous, nous restons ferme, et restons debout.
Eternel, sauve le roi !... »

Tout à coup une dame se présente dans la maison Rauch. Elle demande à parler à l'empereur. L'aide de camp refuse de l'introduire. *Elle présente une lettre d'audience.* [1] L'aide de camp

[1] « Une lettre d'introduction », écrit Empeytaz (Notice sur l'empereur Alexandre. 2e éd. p. 13). «...L'empereur, en recevant cette lettre, demanda de qui elle était... De Mad. de Krudener, répondit le prince (*Wolkonski.*

persiste dans son refus. Elle insiste : il est urgent qu'elle parle immédiatement à l'empereur !... Elle presse tant enfin, que l'officier se décide à aller prendre les ordres du souverain.

Presqu'aussitôt il reparut, et avec les marques du plus profond respect, offrit le bras à la visiteuse pour la conduire auprès du czar.

L'entretien dura trois heures. Puis la dame sortit et bien avant dans la nuit reprit sa voiture, remisée à l'hôtel aujourd'hui démoli des trois Rois, et donna l'ordre au cocher de la mener au Rappenhof.[1]

aide de camp de service). — De Mad. de Krudener !... s'écria par trois fois l'empereur. Quelle providence ! où est-elle ? Faites-la entrer tout de suite...» Eynard supprime la lettre, afin de donner à l'histoire un petit air de prodige.

[1] M. Bühler (Frau von Krüdener auf dem Rappenhof, in Heilbronn und Schluchtern im Jahre 1815, loc. cit.) écrit du Rappenhof : .... « *Ihre Ruhe und ihr Ziel fand aber die nun bereits ältere Dame auch in diesem* angulus terrae praeter omnes ridens *nicht, wohl aber wurde die höchste Hoffnung ihres Lebens ..... vom Rappenhof aus erfüllt.*

.... *Am 4. Juni 1815 traf Alexander auf seiner Reise von Wien zum Hauptquartier in Heilbronn ein, wo er mit Kaiser Franz und Kronprinz Wilhelm von Württemberg zusammentraf. Er nahm in dem von Rauch'schen Palais Quartier ; Abends von den Festlichkeiten ermüdet zog er sich bald in sein Zimmer zurück.*

Herr Friederich von Rauch, der jetzige Besitzer des Hauses, erzählt von jenem Abend nach den Erinnerungen seiner Grossmutter, dass, während alles voll von Offizieren und dem kaiserlichen Gefolge gewesen sei, sich noch spät eine Dame mit dem dringenden Verlangen gemeldet habe, vor Alexander geführt zu werden, den Namen Frau von Krüdener angebend.

Die puritanische Erscheinung und das Verlangen seien auffallend genug gewesen, um Verhaltungsmassregeln einzuholen, während dem die Dame unter der Dienerschaft erwartet habe ; aber bei Nennung des Namens Krüdener sei sie sofort von einem Adjutanten abgeholt und mit höchster Ehrerbietung am Arm in das Zimmer des Kaisers geführt worden. . . . . . .

Die Unterredung dauerte drei Stunden ; Alexander verabschiedete tief ergriffen Frau von Krüdener, welche in später Nacht wieder von dem nun abgebrochenen Gasthof zu den drei Königen hinaus auf den Rappenhof fuhr, den sie nun bald ganz verliess, um dem Kaiser auf dessen Aufforderung zunächst nach Heidelberg mit ihrer Tochter und Pastor Empeytaz zu folgen, wo sie am 9. Juni eintraf und in der Nacht mit ihm auf dem Schlosse gebetet haben soll.

Eynard gibt auch Schluchtern als ihren damaligen Aufenthalt an, von wo ein Brief vom 18. Mai 1815 dattirt ist, doch dürften die Lokalgewährmänner Dillenius, Justinus Kerner, Titot, welche von

Au Rappenhof attendaient anxieusement M. de Berckheim, Fontaines et Marie Kummer, prosternés devant Dieu dans une commune prière.

Zeitgenossen berichtet wurden, mit dem Rappenhof als dem Ausgangspunkt der Fahrt zu Kaiser Alexander Recht behalten. . . »

Il est certain, d'après le récit d'Empeytaz, que la baronne ne retourna pas à Schluchtern. « Mad. de Krudener, écrit-il, était restée avec sa fille à Heilbronn... » Il me semble assez improbable que deux dames aient trouvé à se loger dans une ville remplie de soldats et surtout d'officiers civils et militaires; Empeytaz, du reste, était interéssé à ne pas faire mention du Rappenhof. Je considère donc la version de M. Bühler comme la plus acceptable. Il est vrai que Dillenius n'est pas très explicite et que Justinus Kerner n'a *parlé* que d'après la tradition de son temps, n'ayant rien vu par lui-même, mais il entrait dans les habitudes de la baronne de faire prier toute sa famille, quand elle avait à exécuter quelque chose d'important à son gré. En admettant qu'elle ait habité Schluchtern à cette époque, elle a dû prévenir les gens du Rappenhof de son intention d'aller trouver Alexandre, elle a dû prendre conseil de la Kummer, de Fontaines etc., et surtout elle a dû se recommander à leurs oraisons. Quand bien même donc sa résidence habituelle eût été son moulin, il y a toute apparence qu'elle ne se rendit pas à Heilbronn avant d'avoir touché au Rappenhof. Les hagiographes, poussés par le désir d'ôter à Fontaines toute part dans le succès final de l'intrigue qu'il avait préparée, ont eu soin de ne jamais parler du séjour fait par la baronne dans le domaine acheté au nom de Wepfer. Il est cependant évident que Juliane a habité le Rappenhof, où se sont trouvés des comptes, des vêtements à son usage, des livres à elle, etc. Eynard et ses copistes ont eu soin de présenter l'arrivée d'Alexandre à Heilbronn comme tout-à-fait inattendue. Ils ont eu tort : on savait que le czar devait venir. Dillenius écrit : « *Im benachbarten Heilbronn kamen der Kaiser von Oesterich und der von Russland zu Anfang Juni's mit dem Kronprinzen von Wurttemberg und den übrigen Feldherrn zusammen, um den Feldzugsplan zu verabreden.* »

Je lis dans «*Heilbronner Unterhaltungs-Blatt*» (n° 103 du 4 septembre 1887 : « *Es war im Juni 1815, als Kaiser Franz von Oesterreich und Alexander von Russland eine Zusammenkunft in Heilbronn hatten. Auch die Kaiserinnen, Erzherzog Karl, der König und Kronprinz von Württemberg waren in Heilbronn, und viele Oesterreicher, Baiern und Kosaken zogen dem Rhein zu...* » L'article non signé du journal reproduit ici ce qu'avait dit Titot (*Beschreibung des Oberamts Heilbronn*). Il parle comme tous les écrivains du pays, sans exception, du séjour de Mad. de Krudener au Rappenhof. ... «*Frau Krüdener.., die auf dem damaligen Rappenhof bei Weinsberg eine neue religiöse Gemeinde gründen wollte..*»

Que venait-il de se passer entre Alexandre et la baronne de Krudener? Voici d'abord ce que rapporte Eynard d'une conversation de l'empereur avec Mlle de Stourza :

... „ Je respirais enfin, et mon premier mouvement fut de prendre un livre que je porte toujours avec moi, mais mon intelligence obscurcie par de sombres nuages, ne se pénétrait point du sens de cette lecture. Mes idées étaient confuses et mon cœur oppressé. Je laissai tomber le livre, en pensant de quelle consolation m'aurait été dans un moment pareil l'entretien d'un homme pieux. Cette pensée vous rappela à mon souvenir; je me souvins aussi de ce que vous m'aviez dit de Mad. de Krudener et du désir que je vous avais exprimé de faire sa connaissance. „ Où peut-elle être maintenant et comment la rencontrer jamais?... " J'avais à peine exprimé cette idée, que j'entends frapper à ma porte. C'était le prince Wolkonski, qui de l'air le plus impatienté me dit qu'il me troublait bien malgré lui, à cette heure indue, mais que c'était pour se débarrasser d'une femme qui voulait absolument me voir. Il me nomma en même temps Mad. de Krudener. Vous pouvez vous figurer ma surprise! Je croyais rêver. — „ Madame de Krudener! Madame de Krudener! " m'écriai-je. Cette réponse si subite à ma pensée ne pouvait être un hasard!... Je la vis sur le champ, et comme si elle avait lu dans mon âme, elle m'adressa des paroles fortes et consolantes qui calmèrent le trouble dont j'étais obsédé depuis si longtemps... "

— ... „ Dans cette première entrevue, raconte Empeytaz, Mad. de Krudener s'appliqua à faire rentrer Alexandre en lui-même, en lui montrant son état de péché, les désordres de sa vie passée et l'orgueil qui l'avait dirigé dans ses plans de régénération.

„ Non, sire, lui dit-elle avec véhémence, vous ne vous êtes pas encore approché de l'Homme-Dieu, comme un criminel qui vient demander grâce. Vous n'avez pas encore reçu grâce de Celui qui

seul a, sur la terre, le pouvoir de remettre les péchés. Vous ne vous êtes pas encore humilié devant Jésus. Vous n'avez pas encore dit, comme le péager, du fond de votre cœur: O Dieu, sois apaisé envers moi qui suis un grand pécheur! Et voilà pourquoi vous n'avez point de paix. Ecoutez la voix d'une femme qui a été aussi une grande pécheresse, mais qui a trouvé le pardon de tous ses péchés au pied de la croix du Christ."

C'est dans ce sens que Mad. de Krudener parla à son souverain, pendant près de trois heures. Alexandre ne pouvait articuler que quelques paroles entrecoupées; la tête appuyée sur ses mains, il versait d'abondantes larmes. Toutes les paroles qu'il entendait étaient, selon l'expression de l'Ecriture, comme une épée à deux tranchants qui atteignait jusqu'au fond de l'âme et de l'esprit, et qui jugeait des intentions de son cœur (*Hébr.* IV, 12). Enfin, Mad. de Krudener, effrayée de l'état de trouble dans lequel ses paroles avaient jeté Alexandre, lui dit: „Sire, je vous demande pardon du ton avec lequel je vous ai parlé. Croyez que c'est dans la sincerité de mon cœur et devant Dieu, que je vous ai dit des vérités qui ne vous ont pas encore été dites. Je n'ai fait que m'acquitter d'un devoir sacré envers vous . . ." — „Soyez sans crainte, répondit Alexandre, tout votre discours s'est légitimé à mon cœur; vous m'avez aidé à découvrir en moi des choses que je n'y avais jamais vues; j'en rends grâce à Dieu; mais j'ai besoin d'avoir souvent de pareils entretiens et je vous prie de ne pas vous éloigner."

Quelques jours après, la baronne rejoignit l'empereur à Heidelberg, où il avait établi son quartier général dans la maison Pickford, dont le jardin était orné d'une croix.

... „Le lendemain, Alexandre se transporta au quartier général. A peine arrivé, il écrivit à Mad. de Krudener de se rendre auprès de lui, en lui faisant connaître qu'il avait un pressant besoin de s'entretenir en détail de ce qui depuis longtemps occupait ses pensées. „Vous me trouverez logé, disait-il, dans une petite maison hors de la ville. J'ai choisi cette habitation, préférablement à toute autre, parce que j'y ai trouvé ma bannière, une croix placée dans le jardin.“

„Depuis une année (poursuit Empeytaz, à qui j'emprunte ces détails), j'accompagnais Mad. de Krudener dans ses voyages. Après sa première entrevue avec l'empereur, j'étais retourné au village de Schluctern; Mad. de Krudener était restée avec sa fille à Heilbronn. A peine arrivé je reçus d'elle la lettre suivante:

„Cher ami!

„J'éprouve un besoin pressant que vous veniez avec moi chez Alexandre; car je sens fortement le besoin d'être avec vous, de prier, de repasser tant de passages des Saintes Ecritures que vous êtes habitué à me chercher et à me dire. J'ai écrit hier à Alexandre, et ma lettre aura, s'il plaît au Seigneur et par sa grâce, des fruits: elle était forte et douce.

„Mon âme est dans l'attente de grandes choses. La guerre commence, c'est un moment décisif...

„Hâtez-vous, cher frère et cher ami!“

„Je me rendis de suite auprès de Mad. de Krudener. Nous partîmes de Heilbronn le 8 juin, avec son gendre et sa fille (M. et Mad. de Berckheim), et nous arrivâmes le lendemain à Heidelberg. Nous prîmes pour habitation une maison de paysan, située sur la rive gauche du Neckar, au pied d'une colline, à dix minutes du logement d'Alexandre. C'était dans cette humble demeure

qu'Alexandre, s'arrachant à ses nombreuses occupations, venait régulièrement, de deux jours l'un, passer la soirée depuis 10 heures jusqu'à 2 heures du matin, et s'unissait à nous pour lire la Parole de Dieu, pour prier et s'entretenir familièrement des vérités éternelles du salut.

„Ces conférences, qui durèrent tout le temps qu'il resta à Heidelberg, étaient loin d'avoir un but politique, comme quelques journaux ont voulu l'insinuer. Réunis par une providence particulière auprès d'un grand prince qui réclamait de nous le secours de la piété, pour calmer sa conscience, nous aurions cru pécher contre Dieu, et violer les droits sacrés de la confiance qu'il nous avait accordée, si nous l'eussions entretenu des choses périssables de ce monde; et les personnes de différents partis qui n'ont cessé de nous entourer, n'ont jamais pu se servir de nous pour faire réussir leurs desseins. Non, non, quand on est convaincu qu'après la mort suit le jugement, et un jugement qui est d'une conséquence éternelle; quand on sait que celui qui meurt hors de la communion de Christ, meurt, comme il est né, sous la condamnation, il est impossible d'occuper celui qui recherche les vérités de l'Evangile, d'autres objets que ces vérités immuables.

„Alexandre avait un tel désir de faire des progrès dans la connaissance de la vérité, qu'il était toujours le premier à indiquer quelques parties de nos Saints Livres, comme pouvant être le sujet de la conversation, et les réflexions qu'il faisait montraient qu'il était éclairé des lumières du Saint-Esprit.

„La première fois que je lui fus présenté, après un moment de conversation où il parlait des désordres de sa vie passée avec un profond sentiment de douleur, je pris la liberté de lui adresser cette question: „Sire! maintenant avez-vous la paix de Dieu? Etes-vous assuré du pardon de vos péchés?“ Il garda un moment le silence; il semblait qu'il s'interrogeât lui-même et qu'il craignît de se tromper; puis, comme si un crêpe était enlevé de dessus son visage, il porta vers le ciel un regard vif et serein, et s'écria d'une voix ferme et pleine de componction: „Je suis heureux,... oui, je suis très-heureux... J'ai la paix... la paix de Dieu... Je suis un grand pécheur; mais depuis que Madame (en désignant Mad. de Krudener) m'a montré que Jésus est venu chercher et sauver ce qui était perdu, je sais... je crois que mes péchés sont pardonnés. La Parole de Dieu dit: Celui qui croit au Fils de

Dieu, au Dieu Sauveur, est passé de la mort à la vie et ne viendra point en jugement. Je crois... oui, j'ai la foi... Jean-Baptiste dit: Qui croit au Fils a la vie éternelle... Mais j'ai besoin d'avoir des conversations pieuses; j'ai besoin de dire ce qui se passe en moi, et de recevoir des conseils. Il faut que je sois entouré de personnes qui m'aident à marcher dans la voie du chrétien, à m'élever au-dessus de ce qui est terrestre, à remplir mon cœur des choses du ciel..."

Cette conversation, dont je ne puis rapporter plus de détails, me fit voir qu'Alexandre avait reçu le précieux don de la foi, de cette foi simple et ferme qui ne s'appuie que sur la parole de Dieu, et qui, par cela même qu'elle est une persuasion que Dieu donne, s'élève au-dessus de tous les petits raisonnements des hommes.

„Il revenait souvent, dans la conversation, sur les fruits que l'on retire de la lecture de la Bible, lorsqu'on la lit avec un esprit de soumission. Il nous disait un soir que, depuis fort longtemps Dieu lui avait donné le goût de cette lecture, et un grand attrait pour la prière; que tous les jours, quelles que fussent ses occupations, il lisait trois chapitres: un des Prophètes, un des Evangiles, et un des Epitres. Même pendant la guerre, et quand le canon tonnait autour de sa tente, il ne se laissait point distraire de ses dévotions. Il ajoutait que, dans le temps où il était ainsi attiré vers les choses de Dieu, il faisait tous ses efforts pour conformer sa vie à ce que les Saintes Ecritures ordonnent, et à se détacher de ce qu'elles défendent...

„Un jour je lui parlais de l'efficacité de la prière du fidèle, qui s'approche de son Père céleste avec la pleine certitude d'être exaucé. Je lui citais, à cette occasion, plusieurs exemples de prières exaucés d'une manière très-surprenante; il me dit: „Et moi, je puis vous assurer que, m'étant souvent trouvé dans des intentions *scabreuses* (c'était son expression), j'en ai toujours été tiré par la prière. Je vous dirai une chose qui étonnerait singulièrement le monde, si elle était connue. C'est que dans mes conférences avec mes ministres, qui sont loin d'avoir mes principes, lorsqu'ils sont d'avis contraire, au lieu de disputer je prie intérieurement, et je les vois se rapprocher peu à peu des principes de la charité et de la justice."

„Un autre jour je lui parlais de la nécessité de marcher par la foi, lui faisant remarquer que cette foi ne doit s'appuyer que sur

la parole de Dieu, qui est une base inébranlable; qu'ainsi Abraham crut Dieu, et que cela lui fut imputé à justice. „Ah! oui, me dit-il, il faut avoir cette foi simple et vivante qui ne regarde qu'au Seigneur, qui espère contre toute espérance; mais il faut du courage pour sacrifier l'Isaac. Voilà ce qui me manque; demandez à Dieu qu'il me donne la force de tout sacrifier pour suivre Jésus-Christ et pour le confesser ouvertement devant les hommes.“ A son invitation, nous priâmes ensemble pour demander à Dieu cette grâce. La prière ayant été faite à genoux, il se releva les yeux baignés de larmes, le visage rayonnant de cette joie douce qu'inspirent le sentiment de la paix de Dieu et la vue de son amour. Il me prit la main, et me la serrant, il me dit: „Oh! combien je sens la force de l'amour fraternel qui unit les disciples de Christ entre eux!... Oui, votre prière sera exaucée; il me sera donné, d'en haut, de confesser publiquement mon Dieu sauveur.“

„Pendant qu'il était à Heidelberg, la partie des Prophéties qu'il lisait était les Psaumes. Le lundi, 19 juin, le psaume qu'il avait lu était le 35e *(Judica, Domine nocentes me)*; le soir il nous dit que ce psaume avait dissipé de son âme toutes les inquiétudes qu'il avait encore sur le succès de la guerre; qu'il était convaincu qu'il agissait conformément à la volonté de Dieu.

„Il me remit sa Bible, et me pria de lui lire ce psaume. Pendant que j'en faisais la lecture, il me développait les différentes circonstances de sa vie qui y avaient rapport. Quand je lus ces paroles: „Ils m'ont rendu le mal pour le bien, cherchent à m'ôter la vie; mais moi, quand ils ont été malades, je me vêtais d'un sac, j'affligeais mon âme par le jeûne, j'ai agi comme si c'eût été mon intime ami,“ il me dit: „Je ne cesse pas de prier pour mes ennemis, et je sens que je puis les aimer comme l'Evangile me le commande.“ Et quand j'en vins à ces mots: „Réveille-toi, réveille-toi, ô mon Dieu et mon Seigneur! pour me rendre justice et pour soutenir ma cause,“ il dit: „C'est ce que Dieu fera, j'en suis pleinement convaincu; cette cause est la science, puisqu'il s'agit du bonheur des peuples. Oh! que Dieu m'accorde la grâce de procurer la paix à l'Europe! je suis prêt à donner ma vie dans ce but!“

„Le surlendemain l'on apprend le succès des Français sur les armées alliées. Alexandre voit ceux qui l'environnent rempli d'une

crainte poussée jusqu'au découragement; mais lui, plein de confiance dans la protection divine, invoque son Sauveur, lui demande son Esprit de conseil et de force. Après une prière fervente il prend la Bible pour faire sa lecture ordinaire; il lit le psaume 37 *(Noli annulari in malignentibus)*. Fortifié par les promesses divines qu'il a sous les yeux, il se rend auprès de ses coopérateurs, les exhorte à prendre courage et à marcher contre l'ennemi, sûrs d'obtenir la victoire. En nous racontant ce fait, il nous disait: „J'aurais voulu vous montrer l'expression qu'avait mon visage; vous auriez vu comment j'étais soutenu d'en haut, et qu'elle était la paix de mon âme au milieu de toutes ces personnes alarmées."

„Le jour où il apprit le succès des armées alliés, lorsque j'entrai dans la chambre où nous nous réunissions ordinairement, il vint à moi, avec l'expression d'une joie cordiale, me prit par la main et me dit: „Ah! mon cher ami, c'est bien aujourd'hui que nous devons rendre grâce au Seigneur pour les bienfaits et la protection qu'il nous accorde." Il tomba le premier à genoux, versant avec abondance les larmes de la gratitude, au pied de son Dieu libérateur. Relevé de la prière, il s'écria: „Oh, que je suis heureux, mon Sauveur est avec moi! Je suis un grand pécheur; et il veut bien se servir de moi pour procurer la paix aux peuples. Oh! si tous ces peuples voulaient comprendre les voies de la Providence, s'ils voulaient obéir à l'Evangile, qu'ils seraient heureux!..""

La fortune souriait à Mad. de Krudener. Mad. Armand accourut de Genève et M. de Berckheim épousa Juliette.

Alexandre partit pour Paris le 24 juin. La guerre était déjà, ou peu s'en faut, terminée. Mad. de Krudener ne suivit pas immédiatement le czar. Le 8 juillet, elle revint à Carlsruhe, où elle s'occupa d'une Suédoise malade, qu'elle logea et nourrit. Après quelques jours passés dans le grand-duché de Bade, la baronne partit pour Paris. A Nancy, elle rencontra l'armée d'invasion et poursuivit sa route sous la protection d'un officier hanovrien, qui ne la connaissait que par son passe-port signé d'Alexandre. Partout des villages brûlés par les Cosaques!.. Certains individus savaient déjà que la voyageuse était des amies du chef des alliés. Ainsi le maire de Beaumont qui la salua au passage, à la tête de ses administrés.

Mad. de Krudener arriva à Paris le 14 juillet, au soir, et se logea d'abord à l'hôtel de Mayence, rue Cordière. L'empereur la pria de se rapprocher de lui; il résidait à l'Elysée. M. de Berckheim courut deux jours avant de trouver un appartement dans le quartier Saint-Honoré. Au moment où il allait renoncer à ses recherches, il rencontra Mad. de Lezay-Marnésia, dont le fils venait d'être blessé. Mad. Lezay se disposait à se rendre auprès du jeune colonel; la baronne prit l'appartement qu'avait jusque-là occupé son amie, 35, rue St-Honoré, à l'hôtel Montchenu.

Le soir même, 17 juillet, elle y reçut l'empereur.

Les conférences reprirent. „La communication de l'Elysée-Bourbon avec l'hôtel Montchenu était établie par une porte donnant sur les Champs Elysées. Cette porte, dont Alexandre avait la clé, s'ouvrait en dedans, et prenait accès par un petit pont dans le jardin de l'hôtel . . .

. . . „L'empereur avait offert à Mad. de Krudener d'assister au culte grec, dans sa chapelle, à l'Elysée-Bourbon. Chaque dimanche,

couverte d'un voile blanc, elle venait y occuper une place réservée, dans une chambre contiguë à la chapelle . . ."

Dès que l'on connut à Paris l'influence exercée par Mad. de Krudener sur Alexandre, la favorite eut une cour. Ce furent d'abord d'anciens amis, Benjamin Constant, Grégoire l'intime d'Oberlin, Châteaubriand, . . . puis le marquis de Puységur, de Gérando, Isnard, Bergasse, Bergasse surtout, Bergasse le mesmérien, l'ancien séide de Catherine Théot et de Dom Gerle . . .,[1] la duchesse de Bourbon, la duchesse d'Escars, Mad. d'Arjuyon, Mad. Récamier, Mad. de Duras..., tout cela afflua chez l'aimable reine du vague.[2]

[1] Quelques biographes ont fait de Bergasse un des amants de la baronne de Krudener, — à Paris, sous le Directoire ! — Ce sont les mêmes écrivains qui ont donné Juliane à Bernardin de Saint-Pierre (1789).

[2] Le baron Joseph de Gerando était l'ami de Camille Jordan. Sa femme avait été fort liée étant jeune fille avec les cousines de M. de Berckheim, Henriette (*devenue Mad. Augustin Périer*), Fanny (morte au moment où il commençait à être question pour elle d'un mariage avec Camille Jordan), Octavie (*devenue baronne de Stein*) et Amélie (*devenue baronne de Dieterich*). Les demoiselles de Berckheim (de Schoppenwir) avaient trois frères dans l'armée française, parmi lesquels Sigismond, général à ce moment déjà et qui mourut jeune encore, peu d'années après.

M. de Gerando, qui s'occupa constamment avec passion du sort des classes indigentes, mena Mad. de Krudener prêcher les prisonnières de Saint-Lazare.

La baronne de Gerando écrivait à Mad. de Staël, au mois de septembre 1815 :

« Mad. de Krüdener, chère Madame, m'a chargée de vous dire le regret qu'elle aura de quitter Paris sans vous y avoir rencontrée.....

« Je voudrais vous parler de Mad. de Krüdener, qui m'a souvent parlé de vous et vous a désirée comme une des personnes qui l'eût le mieux comprise, mais je ne puis vous faire un portrait exact de cette femme extraordinaire.....

« C'est une très-belle âme, une très-sainte vie, un esprit supérieur, qu'elle dédaigne maintenant qu'elle croit avoir un meilleur secours, et qui cependant éclaire admirablement sa doctrine et sa piété. Je ne suis point, en tout et partout, à son niveau ou à sa hauteur ; peut-être même m'en écarterais-je à dessein, pour suivre une autre route qui m'est mieux connue, à laquelle je suis plus habituée, et qui serait bonne aussi en y restant bien fidèle. Mais Mad. de Krüdener touche, émeut, entraîne et persuade le cœur, alors même que la raison voudrait essayer de la combattre.....

« Je ne trouve l'explication du mystère de l'ascendant qu'exerce Mad. de

Une partie de ce beau monde porta d'abord l'enthousiasme jusqu'à assister au *culte* que le jeune Empeytaz célébrait chaque soir, à sept heures, en robe de ministre. Quand les dames se furent assurées que les heures s'y passaient sans prodige, elles cessèrent d'y venir. Les hommes, à leur tour, se vengèrent de l'ennui qu'on leur avait fait subir, en tournant en ridicule, chapelle, chapelain, prophétesse et même l'auguste disciple.

Krüdener, que dans sa bonté qui est parfaite et s'épanche avec un irrésistible attrait. Des erreurs pourraient avoir accès dans son esprit ; tout est pur, bienveillant, charitable dans ses intentions, et cette puissance d'amour la met en possession d'une immense influence sur les autres. Elle en a une bien grande sur l'empereur Alexandre qui lui donne toute sa confiance et tous les moments que ses devoirs n'absorbent point. Je ne saurais pénétrer ce que la Providence permettra des suites de l'alliance de ces deux âmes, et si des vues si saintes et si mystiques sont ce qui convient le mieux à ce monde troublé par les orages et les passions, mais qui s'agite aussi pour atteindre un but généreux et recouvrer une noble indépendance.....

M. Benjamin Constant voit souvent Mad. de Krüdener et ils s'apprécient mutuellement. Mad. Récamier va aussi à son école et s'en trouve bien..... »

A cette lettre, datée de Paris, Mad. de Staël répondit de Martigny, le 27 septembre :

.... « Je suis très-frappée de ce qu'on m'a mandé et de ce que vous me confirmez des conversations de l'empereur Alexandre avec Mad. de Krüdener. J'ai une très-grande admiration pour lui, et si, contre l'ordinaire des souverains, il est moins loué qu'il ne le mérite, c'est parceque les idées libérales qu'il aime du fond du cœur ont peu de partisans dans les salons. Je souhaite, de tout mon âme, tout ce qui peut élever cet homme qui me paraît un miracle de la Providence pour sauver la liberté menacée de toutes parts. Je n'ai pas besoin de vous dire que la liberté et la religion se tiennent dans ma pensée, religion éclairée, liberté juste : c'est le but, c'est le chemin. Je crois le mysticisme, c'est-à-dire la religion de Fénelon, celle qui a son sanctuaire dans le cœur, qui joint l'amour aux œuvres, je la crois une réformation de la *Réformation,* un développement du christianisme, qui réunit ce qu'il y a de bon dans le catholicisme et le protestantisme, et qui sépare entièrement la religion de l'influence politique des prêtres.

«Quelle belle chose pour l'empereur Alexandre que d'être à la tête de ces deux nobles perfectionnements de l'espèce humaine, la religion intime et le gouvernement représentatif! J'aurais eu grande envie d'aller porter aussi mon tribut de pensées à l'empereur Alexandre, mais j'ai craint la douleur que me causerait la présence des étrangers, j'ai craint la violence de l'esprit de parti sous des rapports tout à fait opposés à mes opinions,

Benjamin Constant presque seul et Bergasse restèrent les habitués fidèles de l'oratoire de la baronne.

et pénétrée, comme je le suis, de respect et d'attachement pour le Roi, j'ai cru que ne rien dire était le mieux.

«En voilà assez d'idées générales. Exprimez bien, je vous prie, à Madame de Krudener mon désir de la revoir ; elle a vraiment beaucoup de grâce dans l'esprit. Notre ami Matthieu, etc. . . . » (*Lettres inédites et souv. biogr. de Mad. Récamier et de Mad. de Staël*, publ. par le baron de Gerando, pag. 77).

Bergasse!... un homme singulier, ce Bergasse!...

Le rapport du conventionnel Vadier sur l'affaire Théot le peint comme plus ridicule que dangereux: „...Bergasse, l'illuminé, connu par le plaidoyer du banquier Kornmann, par des ouvrages sur le somnambulisme, par d'ingénieuses rêveries sur le pouvoir du fluide animal...

„... Ce Bergasse avait à sa suite une espèce de prophétesse, qu'il endormait pour obtenir des prédictions, même sur les événements politiques...

„Après que l'Assemblée Constituante eut quitté Versailles pour venir à Paris, il allait tous les matins, en costume de député, dans la cour des Menus, chanter le refrain de Nina: „*Mon bien-aimé ne revient pas*, etc.“ Il attendait, disait-il, le Roi et l'Assemblée...

„...Ce maniaque résidait à Petit-Bourg, auprès de la sœur de d'Orléans, ci-devant duchesse de Bourbon;... il lui avait échauffé le cerveau par les pratiques du somnambulisme. Au surplus, ce Bergasse, tout visionnaire qu'il est, faisait des vœux très prononcés pour la contre-révolution...“

Le personnage, tel qu'on nous le donne en 1794, était un magnétiseur convaincu, frotté des théories mystiques de Petit-Bourg, où St. Martin, le philosophe inconnu, obscurcissait les nuages de Jacob Bœhme.

Bergasse avait été des premiers disciples de Mesmer, en faveur de qui il avait écrit quelques brochures. Quelque temps après il avait failli plaider contre le docteur allemand. L'affaire s'arrangea, Kornmann, dépositaire des fonds de Mesmer ayant, par une indiscrétion, renseigné les disciples dissidents sur la fortune du maître. Pour récompenser le banquier, Bergasse se chargea de son procès contre sa femme accusée d'adultère et s'attaqua à Beaumarchais

impliqué dans l'aventure. Le père de Figaro, malmené par l'avocat, se vengea par „*la Mère coupable*“, où Bergasse fut représenté sous les traits du fourbe Begearss.

Député par la sénéchaussée de Lyon aux Etats-Généraux, l'apôtre du mesmérisme se retira de l'Assemblée devenue Nationale, après les journées d'octobre 1789, puis il écrivit des brochures, la plupart assez médiocres, contre les institutions nouvelles.

Homme de talent mais de conduite louche, il passa le reste de sa vie à tenter d'arriver à quelque chose, devint enfin conseiller d'Etat et mourut oublié, dans les premières années du règne de Louis-Philippe.[1]

Il n'avait jamais été de ceux qui reculent devant l'emploi du charlatanisme; une anecdote le démontrera.

L'oculiste Guillié se trouvait poursuivi sous la Restauration pour avoir, conjointement avec le visionnaire Labbé-Lafond, écrit une histoire de la conspiration de Mallet. Les deux prévenus s'attendaient à une condamnation. Bergasse, consulté par eux, leur fournit le moyen de se tirer de peine. — „Avez-vous un cent d'amis?“ — „Peut-être? à nous deux!...“ sur cette réponse l'avocat combine un coup de théâtre. Deux acteurs ici, trois là-bas; la majeure partie de la bande est divisée par pelotons et répartie avec art; près de la barre un groupe compact de gens résolus!... La lecture de l'acte d'accusation est accueillie par des murmures, pianissimo, piano, rinforzando! ...Bientôt l'auditoire gronde! „Quoi, c'est cela que l'on ose poursuivre!... ces juges sont donc vendus à l'usurpateur!...“ Des cris!... des huées!... Le tribunal prend peur; les barrières craquent; on envahit le prétoire!... Guillé et Labbé-Lafond furent acquittés.

Etonnez-vous après cela si l'hôtel Montchenu vit une scène qui fit scandale!

Plus d'une fois, probablement, on avait devant Bergasse le mesmérien vanté l'extraordinaire lucidité de Maria Kummrin.

La prophétesse vint à Paris, avec Fontaines, et tout droit à l'hôtel Montchenu.

[1] Bergasse revit Alexandre en 1818. Il publia en 1822 un «*Essai sur le rapport qui doit exister entre la loi religieuse et les lois politiques.*» Il mourut conseiller d'Etat en 1832.

Une première extase, en petit comité, annonça que le lendemain, à l'heure habituelle des visites de l'empereur, la voyante aurait un accès d'auto-somnambulisme.

Pour gagner le salon de la baronne, Alexandre était obligé de traverser une antichambre. A l'heure dite, Mad. de Krudener laissa la Kummer s'établir dans cette antichambre, en présence de quelques personnes. Fontaines était auprès de la prophétesse.

...„Mad. de Krudener, écrit Eynard, avait passé bien des heures en prière pour demander à Dieu de manifester sa volonté !...

...„A l'heure où l'empereur traversait l'antichambre, il trouve Maria Kummrin étendue sur un canapé. Il s'informe. Mad. de Krudener ne répondant point, Fontaines prend la parole et annonce à l'empereur que c'est une prophétesse de l'Eternel, qui avait à lui parler de la part de Dieu. L'empereur s'assied, prêt à écouter, et Maria Kummrin commence un discours sentencieux, qui aboutissait à une demande de fonds pour la création d'une communauté chrétienne dans les environs de Weinsberg. Mad. de Krudener s'était levée en l'entendant et était sortie avec sa fille. Au bout d'un instant elle revint prier Alexandre de passer au salon. Alexandre la suivit, l'arrêta dans les excuses qu'elle voulait lui faire, en lui disant qu'il connaissait assez les hommes pour ne pas se laisser prendre à la piété de gens si prompts à demander de l'argent, et lui conseilla de s'en débarrasser le plutôt possible.[1]

[1] Ainsi, d'après le texte d'Eynard, Fontaines venait demander de l'argent, non pour le Rappenhof, mais pour une communauté chrétienne dans les environs de Weinsberg. C'est là une escobarderie, dont le lecteur aura immédiatement fait justice, mais qui ne prédispose pas en faveur de la baronne et de son entourage.

M. Sainte-Beuve a écrit quelque part : «.. Il y a chez les systématiques convaincus une heure mauvaise où le charlatanisme se glisse aisément et où l'indifférence sur le choix des moyens commence....»

Juliane n'en était plus à compter les heures de ce genre, vécues au Catharinenplaisir, à Lichtenthal ou à Schluchtern! Depuis sept ans elle était la compagne de la Kummer : est-il admissible qu'en 1815, elle, «la femme du monde, douée d'un tact si fin», ne sût pas encore à quelle créature elle s'était associée ? Le public ne voulut pas croire à une duperie aussi obstinée. «Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es !» murmura-t-il. On parla de complicité... «*Endlich wurde sie (die Baronesse v. Krüdener) von ihm (Alexander) als Betrügerin erkannt...*» (PIERER, *édit. de 1860*, IX, 851.)

«*Betrügerin*» est un bien gros mot et certainement excessif ! Juliane,

„Deux jours après, ajoute l'historien, Fontaines repartait pour le Rappenhof.“ [1]

ou je me trompe fort, n'eut jamais l'intention arrêtée de tromper Alexandre. Liée à la Kummer et à Fontaines par la fausse déclaration qu'ils avaient faite de concert le 15 août 1808, Mad. de Krudener avait exagéré l'éloge de la prophétesse, pensant ainsi se persuader elle-même et acheter la discrétion de la voyante. Mais le doute était venu. Depuis un assez long temps déjà la sibylle avait perdu de son empire. Juliane ayant rencontré à Paris l'un des plus anciens adeptes du magnétisme animal, Nicolas Bergasse, avait conté les prodiges qu'elle croyait avoir vus. Bergasse voulut connaître la merveille de lucidité qu'on lui vantait. Sur ses instances, on finit par faire venir la Kummrin. La baronne, par amour-propre, eût souhaité sans doute que l'auto-somnambule se tirât à son honneur de l'épreuve à laquelle elle allait être soumise devant un juge réputé compétent, mais eut-elle l'intention de se servir *du sujet* au profit de ses intérêts ? La Kummer, devant un auditoire si différent des passés et ne comprenant guère le langage de ceux qui l'entouraient, ne mit probablement pas dans son jeu la perfection accoutumée. Dès les premiers mots de la pythonisse relatifs à une demande de secours, Juliane,

« sur les yeux de César composant son visage »,

disparut, confessant ainsi sa duperie passée, mais désavouant ou essayant de désavouer en même temps toute connivence dans le présent.

Alexandre, dit-on, se montra froissé de cette aventure. Il commença à douter de son amie. Les maladresses de Mad. de Krudener le confirmèrent dans ses soupçons. Elle était alors absolument dénuée d'argent, mais obligée à une certaine représentation en même temps qu'à une extrême discrétion à l'égard de l'empereur. Elle s'avisa d'imiter Gil Blas et de faire parler les oiseaux devant le duc de Lerme. Eynard raconte que, dans un moment de gêne pressante, Mad. de Krudener avait fait une prière. «Vois, avait-elle dit à Dieu, il n'y a rien là ! ..» *Là*, c'était le garde-manger et c'était aussi la cassette. Empeytaz, héroïque, se résignait déjà à ne pas dîner, quand arriva un étranger — le corbeau d'Elie ! .. L'inconnu venait demander à Juliane une partie de son appartement. Tandis qu'il s'explique, il entend un fournisseur impayé qui faisait rage dans une pièce voisine. Aussitôt il offre à la baronne cent-cinquante louis, puis cinq cents, puis mille, puis quatre mille ! ..» Je le racontai le soir à l'empereur, qui me répondit : «Pourquoi ne m'avez-vous rien dit ? ..»

Malgré tout, la liaison avec Alexandre fut loin d'enrichir Juliane. Elle y perdit même l'usufruit de la terre de Mazik, dont elle n'osa faire renouveler la concession.

[1] Staudenmeyer veut que Fontaines ait reçu d'Alexandre un millier d'écus.

Wepfer, quoique le Rappenhof eût été acheté à son nom, n'avait pas suivi les colons dans le Wurtemberg. Il était revenu à Sainte-Marie et dirigeait une filature de laine, établie à Sainte-Croix-aux-Mines par la maison Reber.

Le 12 juillet 1815, tandis que la baronne courait sur la route de Paris, il naquit à Wepfer un fils,

Adeodatus-Alexandre-François-Guillaume.

Le pauvret ne survécut pas l'œuvre sainte à laquelle s'était vouée sa famille et dont il devait être comme la vivante incarnation. Né deux jours avant l'arrivée de Mad. de Krudener à Paris, il mourut le 24 septembre 1816, deux jours avant l'anniversaire de la conclusion de la Sainte-Alliance.

Le public attribuait à Mad. de Krudener une autorité sans limites sur Alexandre. Rien ne se fit en 1815, qu'on ne l'y crut pour quelque chose. Les Parisiens lui attribuèrent la conservation du pont d'Jena, quoiqu'elle fût arrivée à Paris quatre jours après l'affaire de ce pont; les Prussiens lui en voulurent de ce que le traité de paix ne donnait pas l Alsace à l'Allemagne. Elle passa pour avoir contribué à la formation du ministère Richelieu, etc.[1]

[1] On a parlé beaucoup de tentatives faites par Mad. de Krudener en faveur de Labédoyère. « La situation du malheureux de Labédoyère, accusé d'avoir trahi le Roi, donnait de grandes inquiétudes à Alexandre. Ayant appris les sentiments de repentance et de profonds regrets qui remplissaient le cœur de cet officier, il fit tout ce qu'il put pour lui sauver la vie; mais toutes ses démarches furent inutiles : la sentence de mort fut prononcée. Il montra alors tout le chagrin qu'il éprouvait, et combien vivement il sentait la douleur dans laquelle allait être plongée Mad. de Labédoyère. «A quoi servent de telles rigueurs ? disait-il. A quoi en veut-on venir ? » La duchesse d'. . . ., qui était présente à cette conversation, répondit « que la justice demandait de la fermeté, et des mesures propres à imposer.» Alexandre, qu'un tel langage remplissait d'indignation, surtout dans la bouche d'une femme, dit d'un ton sentencieux : « Madame, si la justice a des droits, la charité réclame les siens.» — «La charité, reprit la duchesse, on ne la distingue pas de la faiblesse.» — «Vous vous trompez, Madame, repartit Alexandre, la charité gagne les cœurs, elle les fond. Serait-ce à nous à mettre des modifications à ce précepte par excellence ?..» Là-dessus, il se détourna de cette dame, la laissant à ses propres réflexions. . . » (*Empeytaz*, Notice sur Alexandre, 2e éd., pag. 35).

« *Sendschreiben geprüfter Christen . . an Jung* » donnent une lettre de Mad. de Krudener, du 26 août 1815, adressée à Stilling :

« Très cher et bien-aimé dans le Seigneur,

« ne croyez pas que je vous oublie au milieu du tourbillon des évènements, mais je suis accablée d'affaires et ne puis vous écrire aussi souvent que je le voudrais. . . . . Je vis au milieu de miracles ; hier encore j'en ai vu un !

«Vous connaissez certainement la triste histoire du jeune colonel de La Bédoyère, que l'on fusilla avant-hier. Il fut le premier dans l'armée

En réalité, je crois qu'elle ne se mêla jamais de la politique pure. Alexandre causait avec elle de religion et priait sous sa dictée, mais c'était tout.

Seulement, il lui rendait de grands honneurs. Le 11 septembre, lorsque, dans la plaine des Vertus, le czar remercia le Seigneur

à donner l'exemple de la désertion, lors de ces évènements du mois de mars dernier, dont la France est encore si profondément troublée. Il m'est impossible d'excuser sa conduite, mais comme chrétienne j'avais le devoir de prier pour son âme et je le fis avec beaucoup d'autres personnes, qui plaignaient son sort.

«On me l'avait dépeint sous les plus affreuses couleurs, comme un traître, affilié à un plan général de trahison. En outre, j'avais appris sur son compte des choses abominables. Et cependant un soir, déjà bien tard, je me sentis poussée vivement à prier pour lui. J'appelai mon gendre Berckheim et nous priâmes ensemble.

«Le lendemain, j'eus la visite de sa jeune et très-jolie femme, âgée de vingt-cinq ans. Elle se jeta dans mes bras. Ma situation comme chrétienne, ou plutôt comme disciple du Sauveur, qui ne doit rien prendre en considération en dehors de la sainte cause de l'Evangile, me met bien au-dessus des évènements de ce monde et la Grâce du Seigneur, l'influence qu'il m'a donnée, font que je vais droit mon chemin, sans gêne et sans embarras. Je reçus donc cette dame; je la vis tous les jours; j'envoyai des livres à son mari; à elle-même j'écrivis une lettre, qui dans ma pensée s'adressait à lui. J'entrai ainsi en relations avec ces malheureux, mais j'avais commencé par la prévenir, elle, qu'il m'était impossible de m'occuper de la situation politique de son mari.

«Ah! que j'eus à souffrir! le désespoir de cette femme qui, sans se rebuter, essayait tout ce que lui suggérait l'amour, allait à la prison, puis venait le soir, épuisée, brisée, me trouver moi, ce désespoir me brisait le cœur. Je priai avec elle: cela lui rendit quelque force. Je la conjurai avec instances à préparer son mari à une condamnation qui paraissait devoir être prochaine et de le déterminer à la pénitence, ainsi qu'à l'entier abandon de son âme entre les mains du Christ. Moi-même, dans ce dessein, j'écrivis une lettre qu'elle devait lui lire, car jamais, d'elle-même, elle n'eût eu le courage de lui parler de sa mort. J'appris sur cela que La Bédoyère n'était pas du tout le méchant homme que l'on m'avait dépeint. Il me sembla alors que ma lettre avait été un peu dure. Mais, me dis-je, le Seigneur, peut-être, la voulait ainsi et puis quel être humain n'a jamais affreusement péché! .. Il se montra touché et reconnaissant. Quant à moi, je me jetai aux pieds de mon Sauveur et je le suppliai de me pardonner d'avoir cru trop légèrement à de faux bruits. Certes, l'action de La Bédoyère était criminelle; il s'était montré ingrat envers son Roi! mais, il était à peine âgé de vingt-neuf ans et on l'avait entraîné! pour les autres trahisons, dont je l'avais cru coupable, il en était innocent. Son cœur était plein d'amour et il n'avait pas commis le crime qu'on lui imputait. Vous

des victoires accordées à ses troupes, Mad. de Krudener était auprès de lui. Quand les régiments russes plièrent le genou, elle put croire que ces marques de respect s'adressaient un peu à Dieu, beaucoup à elle.

verrez le reste par la lettre que j'écrivis à quelqu'un *(Alexandre)* et où je rapporte les propres paroles de son confesseur.

«Avant-hier, dans la nuit, alors que mon âme était déjà dans un tel abattement, on frappe vivement à ma porte et la malheureuse femme se précipite vers moi. Elle me dit qu'il serait condamné le lendemain et probablement fusillé aussitôt le jugement rendu. Imaginez ce que j'éprouvai ! Dieu, heureusement, me soutint et me donna courage. Je ne pouvais pas, non je ne pouvais pas entendre aux prières de cette femme ni tenter des démarches que réprouvait ma conscience ! Vers le matin, je m'endormis un instant. Dans mon sommeil je vis clairement l'infortuné La Bédoyère ; il était debout devant moi ; il me prit les deux mains et les serra, comme pour me remercier, puis il me dit : « Ils veulent que ce soit pour aujourd'hui ! » On le fusilla ce même jour.

«Je joins à cette lettre copie de celle que j'avais écrite à sa femme. L'Evangile y est prêché dans sa vérité et sa pureté. Ce langage est entendu d'un grand nombre.

«Et maintenant, chères âmes, je vous embrasse. Mon cœur est souvent avec vous.

«Votre entièrement dévouée
« B. Krudener. »

Quelques jours après la cérémonie de la plaine des Vertus, Alexandre se rendit auprès de Mad. de Krudener. „Je vais, lui dit-il, quitter la France; mais avant mon départ, je veux, par un acte public, rendre à Dieu, le Père, le Fils et le Saint Esprit, l'hommage que nous lui devons pour la protection qu'il nous a accordée, et inviter les peuples à se ranger sous l'obéissance de l'Evangile. Je vous apporte le projet de cet acte, vous priant de l'examiner attentivement, et s'il y a quelque expression que vous n'approuviez pas, vous voudrez bien me la faire connaître. Je désire que l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse s'unissent à moi dans cet acte d'adoration, afin qu'on nous voie, comme les Mages d'Orient, reconnaître la suprême autorité du Dieu Sauveur. Vous vous unirez à moi pour demander à Dieu que mes alliés soient disposés à le signer..."

„Le lendemain, il vint reprendre son projet. Nous fûmes profondément touchés de l'humilité avec laquelle il daigna recevoir les remarques qu'on lui présenta. Le jour suivant, il le porta à signer aux souverains alliés..." [1]

Voici cet acte, connu sous le nom de *Traité de la Sainte-Alliance*.

„Au nom de la très-sainte et indivisible Trinité!

„L. L. M. M. L'Empereur d'Autriche, le roi de Prusse et l'Empereur de Russie, par suite des grands événements qui ont signalé en Europe le cours des trois dernières années, et principalement des bienfaits qu'il a plu à la divine Providence de répandre sur les états dont les gouvernements ont placé leur

[1] *Empeytaz* (*Notice sur l'Empereur Alexandre*, p. 40 etc.). En réalité, l'empereur Alexandre n'avait pas improvisé le traité. Voyez *Mémoires, documents et écrits divers laissés par le prince de Metternich*, vol. Ier, pag. 214.

confiance et leur espoir en Elle seule, ayant acquis la conviction intime qu'il est nécessaire d'asseoir la marche à adopter par les Puissances, dans leurs rapports mutuels, sur les vérités sublimes que nous enseigne l'éternelle religion du Dieu Sauveur; déclarent solennellement que le présent acte n'a pour objet que de manifester, à la face de l'univers, leur détermination inébranlable, de ne prendre pour règle de leur conduite, soit dans l'administration de leurs états respectifs, soit dans leurs relations politiques avec tout autre gouvernement, que les préceptes de cette religion sainte, préceptes de justice, de charité et de paix, qui, loin d'être uniquement applicables à la vie privée, doivent au contraire influer directement sur les résolutions des princes, et guider toutes leurs démarches, comme étant le seul moyen de consolider les institutions humaines, et de remédier à leurs imperfections.

En conséquence L. L. M. M. sont convenues des articles suivants :

Art. 1. Conformément aux paroles des Saintes Ecritures, qui ordonnent à tous les hommes de se regarder comme frères, les trois Monarques contractants demeureront unis par les liens d'une fraternité véritable et indissoluble, et, se considérant comme compatriotes, ils se prêteront en toute occasion et en tout lieu assistance, aide et secours; se regardant envers leurs sujets et leurs armées comme pères de famille, ils les dirigeront dans le même esprit de fraternité dont ils sont animés, pour protéger la religion, la paix et la justice.

Art. 2. En conséquence, le seul principe en vigueur, soit entre les dits gouvernements, soit entre leurs sujets, sera celui de se rendre réciproquement service; de se témoigner, par une bienveillance inaltérable, l'affection mutuelle dont ils doivent être animés; de ne se considérer tous que comme membres d'une même nation chrétienne; les trois princes alliés ne s'envisageant eux-mêmes que comme délégués par la Providence pour gouverner trois branches d'une même famille, savoir: l'Autriche, la Prusse et la Russie; confessant ainsi que la nation chrétienne dont eux et leurs peuples font partie, n'a réellement d'autre Souverain que celui à qui seul appartient en propriété la puissance; parcequ'en lui seul se trouvent tous les trésors de l'amour, de la science et de la sagesse infinies, c'est-à-dire *Dieu*, notre divin Sauveur Jésus-Christ, le *Verbe du Très-Haut, la Parole de vie.*

„L. L. M. M. recommandent en conséquence, avec la plus tendre sollicitude, à leur peuples, comme unique moyen de jouir de cette paix qui naît de la bonne conscience et qui seule est durable, de se fortifier chaque jour davantage dans les principes et l'exercice des devoirs que le divin Sauveur a enseignés aux hommes.

Art. 3. Toutes les Puissances qui voudront solennellement avouer les principes sacrés qui ont dicté le présent acte, et reconnaîtront combien il est important au bonheur des nations trop longtemps agitées, que ces vérités exercent désormais sur les destinées humaines toute l'influence qui leur appartient, seront reçues avec autant d'empressement que d'affection dans cette Sainte-Alliance.

signé : François.
Frédéric-Guillaume.
Alexandre.

Les diplomates demeurèrent d'abord étonnés quand ils eurent reçu communication de cette Apocalypse. Il ne comprenaient rien à ce verbiage. Quelques-uns, les Anglais surtout, manifestèrent une certaine défiance devant ce bloc enfariné, mais dès qu'ils se furent assurés qu'il n'y avait là rien de menaçant pour la paix du monde et que le bon sens seul pouvait s'en trouver compromis, ils apposèrent, en souriant, au bas de l'élucubration d'Alexandre une signature de commisération.

A qui revient l'honneur d'avoir inventé la Sainte-Alliance ? [1]

Interrogée à plusieurs reprises, Mad. de Krudener donna des réponses ou évasives ou contradictoires.

Elle désirait que l'on demeurât persuadé que l'œuvre était sienne, mais elle n'osait le déclarer ouvertement. „Dieu seul a

[1] L'évêque Eylert attribue la première idée de la Sainte-Alliance à Frédéric-Guillaume III, qui, après les batailles de Bautzen et de Lutzen aurait fait promettre à Alexandre de rendre hommage à Dieu seul de leurs victoires, s'ils en remportaient.

Une compilation de 1824 attribue le projet d'une Sainte-Alliance à Frédéric-le-Grand. « On désire, avait écrit ce roi en 1777, qu'un certain nombre de grandes puissances affermissent leur domination au point de posséder des empires ou des royaumes d'une étendue et d'une consistance qui en fassent des masses inébranlables ; il ne sera plus possible aux états de second ordre d'entreprendre aucune guerre ; l'accord des maîtres du monde imposera silence à quiconque voudrait altérer les arrangements une fois décidés ; et l'Europe, surtout si le croissant est relégué en Asie, bien loin d'avoir désormais des secousses violentes, ressentirait à peine les plus légères émotions... »

Frédéric, quand il écrivait ceci pouvait songer à une alliance analogue à celle dite aujourd'hui « des trois empereurs », mais non pas à une *Sainte*-Alliance.

Les *Mémoires de Condorcet* (II, 248) rapportent ce que les auteurs appellent une « anecdote curieuse » :

« L'empereur Alexandre aimait fort à causer avec Mad. de Krudener, qui était déjà mystique, mais ne prêchait pas encore publiquement. Bergasse et l'empereur Alexandre étaient ses adeptes les plus zélés, et ce fut elle qui inventa la Sainte-Alliance. Bergasse en rédigea le projet sur le bureau même de Mad. de Krudener et l'empereur Alexandre le porta à M. de Nesselrode. Mais il faut donner aussi à ce ministre la part qui lui appartient. Mad. de Krudener n'avait imaginé ce traité de la Sainte-Alliance qu'en faveur de la religion. M. de Nesselrode sentit qu'en le rédigeant en termes vagues, on pourrait le rendre politique... »

J'incline, je l'avoue, à croire que les auteurs ont vu juste et dit juste. J'ai quelque soupçon qu'un premier projet a été rédigé effectivement par

tout conduit!... Je n'ai été que son instrument!... dit-elle à Krug, et aussitôt après: „Dieu a voulu que je suggérasse au grand et pieux empereur Alexandre l'idée première de la Sainte-Alliance.

Bergasse, le 4 août 1815 et que le brouillon dont parle Empeytaz n'en était qu'une rédaction améliorée.

Capefigue veut que la baronne ait accolé au mot final «*Alliance*» du texte principal le mot «*Sainte*».

Alphonse Rabbe (hist. d'Alexandre I, Tom. II, 251) raconte, sur la foi d'un pair de France, le duc de d'A...., que le czar remit la minute du traité à M. de Gentz, qui la communiqua à M. de Metternich. Il n'y a rien là qui contredise l'assertion émanée de Bergasse.

Les *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'Etat*, compendium des bruits en vogue parmi les émigrés (XIII, 260) appellent le prétendu traité de la Sainte-Alliance «une niaiserie romanesque» et disent que «cet acte mystique» fut signé le 26 septembre 1815, jour où le ministère français fut changé «à la suite d'un conciliabule entre l'empereur Alexandre, Bergasse et Mad. de Krudener...»

Enfin voici au sujet de la Genèse de la Sainte-Alliance le récit laissé par le prince de Metternich (*Aus Metternich's nachgel. Papieren*, 1880. — 2. I, pag. 214):

... «*Während der Verhandlungen des zweiten Pariser Friedens bat mich der Kaiser Alexander zu sich, um mir zu eröffnen, dass er mit einem grossen Unternehmen beschäftigt sei, worüber er sich* VOR ALLEM *mit Kaiser Franz besprechen müsse. «Es gibt Dinge», fuhr der Kaiser fort, «über welche das* GEFÜHL *entscheiden muss, und Gefühle stehen unter dem Einfluss persönlicher Stellungen und Lagen. Dieselben wirken unabweisbar auf die Individuen ein. Gälte es ein Geschäft, so würde ich Sie zu Rathe ziehen, die Sache jedoch, von der ich spreche, steht auf einem Gebiete, wo nicht die Minister, sondern die Monarchen allein den Ausspruch zu fällen in der Möglichkeit sind. Sagen Sie dem Kaiser Franz, dass ich mit ihm über einen Gegenstand zu sprechen wünsche, über den ich mich nur gegen ihn erklären kann. In seinem Rechte wird es dann liegen, Ihren Rath, lieber Fürst, einzuholen.*»

Nach Verlauf einiger Tage liess mich der Kaiser Franz zu sich rufen und gab mir kund, dass er am frühen Morgen desselben Tages in Folge erhaltener Einladung zu einer persönlichen Besprechung über einen höchst wichtigen Gegenstand den Kaiser Alexander besucht habe. «Den Gegenstand werden Sie», fügte Seine Majestät bei, «aus der Schrift kennen lernen, welche er mir zur eindringlichsten Beachtung übergab. Sie wissen, dass ich mich nicht gern über ein Ding äussere, ohne dessen Werth oder Unwerth geprüft zu haben. Ich habe deshalb den vom Kaiser Alexander eigenhändig geschriebenen Aufsatz angenommen und meine Ansicht darüber auszusprechen mir vorbehalten. Lesen und prüfen Sie denselben, und sagen Sie mir dann Ihre

L'Empereur goûta mon projet. Il dressa un brouillon, qu'il me soumit . . ."

La relation du professeur Krug, écrite et imprimée à la hâte

Meinung über das Aktenstück, das mich keineswegs anspricht, dessen Inhalt vielmehr in mir recht ernste Bedenken erweckt.

Es bedurfte meinerseits keiner strengen Prüfung, um dem Aufsatze den Werth und alleinigen Sinn einer in religiöses Gewand eingekleideten philanthropischen Aspiration beizulegen, welche nicht den Stoff zu einem zwischen den Monarchen abzuschliessenden Vertrage darbot und manche Sätze enthielt, die selbst zu religiösen Missdeutungen Anlass geben könnten.

In solcher Würdigung des Vertragsprojectes begegneten die Ansichten des Kaisers Franz den meinigen, und da Kaiser Alexander dem Kaiser Franz gesagt hatte, dass er das Actenstück auch dem Könige von Preussen mittheilen werde, befahl mir Seine Majestät, mich zu dem Könige zu begeben und dessen Meinung über dasselbe einzuholen. Ich fand auch den König im Einklang mit der Ansicht des Kaisers Franz, nur äusserte jener ernste Bedenken rücksichtlich der gänzlichen Verwerfung der Ideen des russischen Monarchen. Doch verständigten wir uns über die Unmöglichkeit der Ausfertigung des Actes ohne einige absolut nothwendige Veränderungen des Textes. Selbst damit war Kaiser Franz nur halb einverstanden.

Mir wurde in Folge dessen von beiden Monarchen der Auftrag, mich als deren gemeinschaftlicher Bevollmächtigter zum Kaiser Alexander zu begeben. In einer mehrstündigen Unterredung gelang es mir, nicht ohne grosse Mühe, den Verfasser des Projectes für die Nothwendigkeit der Umwandlung mehrerer Sätze und des gänzlichen Weglassens einzelner Stellen zu gewinnen.

Ich gab Seiner Majestät, meinem kaiserlichen Herrn, Rechenschaft von den Einwendungen, welche ich dem Kaiser Alexander gegen das zum mindesten unnütze Unternehmen ohne Hehl vorgetragen hatte, sowie von der Vorhersagung der hämischen Auslegung, welcher dasselbe nicht entgehen werde.

Kaiser Franz erklärte sich damit einverstanden, entschloss sich aber trotz seiner natürlichen Abneigung auch gegen den modifizirten Entwurf, den hiernach punktirten Vertrag zu unterzeichnen, aus Gründen, denen ich meinerseits nichts entgegenzustellen vermochte.

Dies ist die Geschichte der heiligen Allianz, *welche selbst in dem befangenen Sinne ihres Urhebers keinen anderen Zweck hatte als den einer moralischen Manifestation, während sie in den Augen der anderen Aufsteller des Documentes auch dieses Werthes entbehrte, und folglich keine der Auslegungen verdient, die sie durch den Parteigeist in der Folge erfahren hat.*

Den unwiderlegbarsten Beweis der Richtigkeit dieses Thatbestandes dürfte wohl der Umstand bieten, dass in der ganzen Folgezeit niemals

„pour servir d'étrennes aux dévôts et aux indévôts“ (1818) froissa vivement Alexandre.[1]

Le czar avait un peu honte de ce qu'il avait fait en 1815; la brochure du philosophe de Leipzig acheva de l'irriter. Il com-

der Fall eintrat, wo zwischen den Kabineten Erwähnung der «heiligen Allianz» gemacht worden wäre, noch selbst hätte gemacht werden können. Nur die den Monarchen feindlichen Parteien benützten den Act als eine Waffe zur Verläumdung der reinsten Absichten ihrer Gegner.

Die « heilige Allianz » war nicht eine Stiftung zur Niederhaltung der Volksrechte, zur Beförderung des Absolutismus und irgend einer Tyrannei. Sie war lediglich der Ausfluss einer pietistischen Stimmung des Kaisers Alexander und die Anwendung der Grundlagen des Christenthums auf die Politik.

Aus einer Verbindung religiöser und politisch-liberaler Elemente hat sich unter dem Einfluss der Frau v. Krüdener und des Herrn v. Bergasse die Idee der «heiligen Allianz» entwickelt. Niemand ist genauer als ich in der Kenntniss aller auf dieses « lauttönende Nichts » bezüglichen Verhältnisse... »

Le lecteur trouvera dans la *Revue des Deux-Mondes* (art. de M. Ch. de Mazade, 1886, tome 77, page 566) un résumé fort bien fait de ce passage.

Je n'ai rencontré qu'une brochure où l'idée chiliaste qui avait présidé à la Sainte-Alliance fût mise en lumière. Elle est de 1817 et signée à la main par l'auteur, Charles Ley. Dans ces « *Gedachten over het heilig Verbond . . . . als gefondeert in de Heilige Schrift en voornamelijk in de Openbaring van Johannis, onder den Naam en het Zinnebeeld van het Nieuw Jeruzalem. . . .* », l'écrivain établit que la Sainte-Alliance prépare la seconde venue du Seigneur. Le nom de Mad. de Krudener n'est jamais prononcé par lui. Il se sépare nettement d'elle à propos des conséquences que devait avoir la parousie : . . . «*de komst des Heeren niet is om te vernielen, maar om optebouwen....*» (pag. 28 et 29.)

[1] Eynard, qui parle de l'écrit de Krug sans l'avoir jamais lu, en fait une espèce de libelle diffamatoire dirigé contre la baronne. La brochure est, au contraire, extrêmement bienveillante. Krug, du reste, n'était ni un méchant homme ni un folliculaire. Après avoir professé la philosophie à Wittenberg, à Francfort-sur-l'Oder, à Königsberg, il avait été appelé à Leipzig, mais avait interrompu ses leçons en 1813 et 1814 pour s'enrôler dans un escadron de chasseurs et faire campagne pour l'indépendance de son pays. Il jouit jusqu'à la fin de ses jours (13 janvier 1842) de l'estime de ses compatriotes qui, en 1833, le nommèrent leur député. Il était à Königsberg en 1807, au moment où Mad. de Krudener y résidait et fut un des premiers membres du Tugendbund.

Les «*Mémoires tirés des papiers d'un Homme d'Etat*» (XIII) donnent la traduction française de l'écrit du philosophe allemand.

mença, dit-on, une enquête, qui établit que Krug était un honnête homme, incapable d'avoir écrit autre chose que ce qu'on lui avait dit. Mad. de Krudener fut avertie d'avoir à se montrer plus discrète. Aussi, quelques semaines après, répondit-elle aux questions de Brescius et de Spieker de façon à les déconcerter. „Dieu et l'Empereur ont tout fait. Consultée par mon prince, j'ai approuvé ses projets et je me suis vouée au grand œuvre qu'il avait entrepris . . ."

Ce grand œuvre, il avait été pendant des siècles le rêve de quelques fous.

Depuis l'origine du chiliasme protestant, ses partisans avaient songé à trouver un chef politique, disposé à se faire le précurseur du Christ-Roi. Mad. de Krudener, poussée par ses instituteurs, par son cordonnier de Riga, par Adam Muller, par Jung-Stilling, par Marie Kummer, par Wegelin, par Oberlin le père et par Oberlin le fils, endoctrinée surtout par Fontaines, avait su mettre à profit les circonstances. Elle s'était emparée à Heilbronn de l'intelligence troublée d'Alexandre. L'empereur un temps s'était laissé mener. Mais quoiqu'ayant revêtu une forme apparente, la Sainte-Alliance, telle qu'Alexandre et la baronne l'avaient conçue, restait un rêve et ne pouvait être qu'un rêve.

Est-ce à dire que dans le domaine politique, l'acte du 26 septembre ne produisit rien ? . . .

Loin de là ! . . .

Les diplomates surent en tirer parti.

On avait craint, dès la retraite de Russie, qu'Alexandre prît en Europe la place qu'y avait occupée Napoléon. En Prusse, Ancillon, Knesebeck et d'autres s'étaient montrés plus ou moins alarmés du nouveau danger qui paraissait menacer le continent. La campagne de 1812—1814 avait fait du czar l'arbitre de l'Europe ; la guerre de 1815 lui avait suscité des rivaux de gloire, mais ne lui avait enlevé ni sa haute position, ni son prestige. Les armées russes étaient demeurées intactes. Peut-être avait-ce été un double bonheur pour les ennemis de la France que les Anglais et non les Russes furent alors les vainqueurs. Si la bataille de Waterloo avait été gagnée par le czar, au lieu de l'être par Wellington, la puissance d'Alexandre se fût substituée sans secousse et comme naturellement à celle du César vaincu.

Le traité de la Sainte-Alliance fut de la part de la Russie une abdication. Quand Alexandre, à quelques années de là, ayant repris ses sens, voulut agir, le moment psychologique était passé. Il trouva devant lui l'Angleterre matériellement fortifiée et moralement agrandie de tout ce qu'il avait lui-même abandonné. Il le sentit et ne pardonna jamais à son aumônier en jupons de l'avoir compromis et avili.

Entre temps les ministres des diverses puissances avaient réussi à substituer au prétendu traité de la Sainte-Alliance une convention assez vague encore, mais cependant plus pratique. L'Europe vécut un temps comme l'Angleterre, sans constitution écrite ; ce fut un avantage pour tous. Sans s'enchaîner à des textes précis, qui calculés pour le moment donné où on les dresse, peuvent

être une entrave quelques années plus tard, on se soumit à des principes mutuellement consentis et en quelque façon entrés dans les mœurs.

Après Eylau, Hardenberg, se trouvant à Memel, puis à Kydullen, avec le roi et la reine de Prusse, avec l'empereur de Russie et son ministre des affaires étrangères, le général baron André de Budberg, avait préparé une convention, qui fut approuvée par les souverains alliés, le 18 avril, à Schlippenbeil. Cette convention, à laquelle le ministre prussien espérait rallier l'Angleterre, l'Autriche et la Suède, fut signée à Bartenstein, par Alexandre et par Frédéric-Guillaume, le 26 avril 1807.

On y parlait de „*faire disparaître de la politique les défiances avec l'art de tromper* . . . d'*établir une confiance entière et réciproque, de hâter un concert parfait entre les puissances qui veulent le bien, de mettre à la place des lenteurs, des irrésolutions, de l'incohérence dans l'emploi des moyens, la célérité, l'énergie, la persévérance et des plans sagement combinés* . . ."

Les politiques ne devaient plus s'occuper d'intérêts particuliers ou secondaires, ou du moins devaient les subordonner aux intérêts généraux de l'Europe; tout en accordant qu'il fallait que les intérêts particuliers de chaque pays fussent pris en considération, on stipulait que les parties contractantes n'auraient à discuter que des questions plus élevées, c'est-à-dire plus générales. „*Il faut*, avait écrit Hardenberg, *que les quatre puissances s'envisagent comme les tuteurs de l'Europe* . . ."

Sans doute la convention de Schlippenbeil avait un but précis, celui de briser la tyrannie de Napoléon. Il n'en est pas moins vrai que les principes qui l'avaient dictée et qui à l'entrée de la campagne de 1813 servirent encore de règle aux conférences de Trachenberg, après 1815 furent ceux de la *Véritable Sainte-Alliance*, de la Sainte-Alliance pratique; peut-être même ces principes sanctionnés autrefois par la présence à Kydullen de la reine Louise, régissent-ils de nouveau l'Europe?...[1]

[1] ... «*Die Absicht müsse auf die Herstellung eines festen europäischen Zustandes gerichtet sein*...» (L. v. Ranke, XLVIII, 18 et scq.) Les mêmes idées générales précédèrent aux conférences de Tepliz 1813.

Un récent discours du chancelier de l'Empire d'Allemagne invite à l'admettre.

Metternich écrit (*Mémoires etc.*, l. 219) : « *Aus der in Folge der Erreichung ihrer politischen Zwecke aufgelösten Quadrupel-Allianz entstand eine moralische Pentarchie, deren Befugnisse später auf dem Aachener Congress festgestellt, prinzipiell begrenzt und in ihrer Handlungsweise geregelt wurden.*

Die Grundlagen für einen dauernden Frieden waren hiemit für Europa, soweit dies möglich war, gesichert... »

Le Congrès d'Aix-la-Chapelle (1818) acheva de déterminer ce que l'entente conclue à Bartenstein avait ébauché et sembla donner un corps aux rêveries de la Sainte-Alliance.

... „Alexandre quitta Paris le 28 septembre, de grand matin. La veille de ce jour, il vint prendre congé de Mad. de Krudener. Il était plein de joie et d'espérance; tout son cœur était tourné vers ce charitable Sauveur qui lui avait fait goûter ces délices que le monde, dans tous ses travaux et dans tous ses efforts, ne peut recevoir ni donner...

„Tout son désir était, en retournant dans son empire, de consacrer sa vie et ses facultés à l'avancement du règne de Jésus-Christ. Il nous fit promettre (*c'est Empeytaz qui écrit!*) de le rejoindre prochainement, et nous donna à tous rendez-vous à Petersbourg, pour nous employer à cette œuvre qui était devenue l'œuvre et le besoin de son cœur. Mais la Providence de Dieu en décida autrement Un travail immense nous attendait dans la Suisse allemande. Là, nous fûmes employés pendant deux années consécutives à la propagation de l'Evangile et au soulagement des pauvres décimés par la famine qui désolait alors ces contrées...

„Arrivé à Bâle, Alexandre écrivait à une dame de la Cour (*8 octobre 1815*), en parlant des occupations et des soucis de tout genre qui l'avaient obsédé : „Pardonnez-moi d'avoir tardé si longtemps à vous répondre. La vie que j'ai menée y a été un obstacle continuel. Cependant ce fatras de besogne de tant de genres différents ne m'a pas empêché de sentir tout le bien que votre lettre était faite pour produire sur mon âme. Elle a apprécié toutes les vérités que vous me tracez, et se glorifie d'appartenir à cette nation inconnue au monde, mais dont le triomphe avance à grands pas. Mon séjour à Paris, excédant sous tous les autres rapports, a été d'un intérêt immense quant à celui de l'avancement de l'œuvre du Seigneur. Combien je le bénis à chaque instant du jour, de m'avoir mis sur cette voie de vérité et de véritable vie, si différente, si supérieure à cette autre vie misé-

rable, dont on apprend toujours plus à connaître le néant..“ (EMPEYTAZ, *Notice sur Alexandre*, p. 47 et suiv.).

Le czar ne devait plus rester longtemps en de pareilles dispositions, et sous l'influence d'un nouveau directeur spirituel un pire changement allait s'opérer en Madame de Krudener.[1]

[1] .... « *Eine lange Beobachtung der moralischen Eigenschaften dieses Monarchen und seines politischen Ganges hat mich zu der Entdeckung von dem geführt, was ich ... als Periodicität seines Gedankens bezeichnet habe. Diese Periodicität hat beiläufig ein fünfjähriges Metrum befolgt; ich wüsste meine Beobachtung nicht genauer wiederzugeben.*

«*Der Kaiser ergriff eine Idee und folgte gar bald ihrer Richtung. Während des Zeitraumes von beiläufig zwei Jahren war die Idee im Wachsen, so dass sie in seinen Augen den Werth eines Systems erlangte. Im Laufe des dritten Jahres blieb er dem angenommenen System treu, gewann es lieb, hörte mit einer wahren Inbrunst dessen Gönner an und war jeder Berechnung über den Werth dieser Meinung wie über ihre gefährlichen Folgen unzugänglich. In dem vierten Jahre begann der Anblick dieser Folgen ihn zu ernüchtern; das fünfte Jahr zeigte nur mehr eine unförmliche Mischung des dem Erlöschen nahen Systems mit der neuen Idee, die in ihm zu keimen begann. Diese Idee war oft diametral entgegengesetzt derjenigen, die er eben verliess....*

.... « *Das Jahr 1812 brachte eine neue Wandlung in seinen Gesinnungen.... Die alten Ideen von Philanthropie und Freigeisterei hatten nicht nur die Macht über seinen Geist wieder gewonnen, sondern sie entbrannten sogar mit dem Feuer ihrer Zeit. Im Jahre 1814 hatten sie ihren Höhepunkt erreicht. Im Jahre 1815 hatten sie schon dem religiösen Mysticismus Platz gemacht. Im Jahre 1817 erfuhr diese neue Richtung seines Geistes eine grosse Aenderung. Im Jahre 1818 fand ich in Aachen den Kaiser als eifrigen Verfechter der monarchischen und conservativen Principien und als erklärten Feind jeder revolutionären Richtung und bereits auf dem Wege der R"ckkehr zum religiösen Mysticismus. In dieser Richtung blieb er fest bis zum Jahre 1823....*

.... «*Im Jahre 1825 erlag Alexander einer vollständigen Lebensmüdigkeit....*» (*Metternich. Aus M. nachgelassenen Papieren*, I, 318 et suiv.)

Les données chronologiques fournies par le chancelier sont à rectifier en un point. Alexandre avait commencé à être religieux en 1812.

La baronne de Krudener, retardée comme toujours par des embarras financiers, ne put quitter Paris que trois semaines après l'empereur, le 22 octobre 1815.

Alexandre lui avait remis un passe-port écrit de sa main, par lequel il l'autorisait à se rendre en Russie, avec qui elle voudrait et par telle route qu'il lui conviendrait de prendre.

Elle prit la route de Suisse. Rien de plus naturel. Paul venait d'y être nommé ambassadeur. En outre, la baronne avait à régler à Bâle diverses questions relatives aux sociétés de propagande religieuse.

Elle quittait Paris, chiliaste et supra-naturaliste plutôt que mystique dans le sens propre du mot. Les idées familières à Jung et à Fontaines la dominaient encore, idées partagées dans une certaine mesure par Empeytaz. Si quelqu'un dans l'entourage immédiat de Juliane professait alors des idées quiétistes, c'était M. de Berckheim, lecteur passionné de Poiret et même de Saint-Martin.

Après un court séjour dans une communauté morave d'auprès de Neufchâtel, la baronne se rendit à Binningen, dans le canton de Bâle, où les agents de l'*Œuvre Biblique* se trouvaient réunis. Les résultats obtenus par la Société parurent si beaux que l'on créa immédiatement une œuvre parallèle à la première, celle des *Traités religieux*, à laquelle Empeytaz se vit associé.

Ce devait être le dernier triomphe du jeune proposant! Son astre allait décliner! Parmi les fidèles d'élite assemblés à Binningen se trouvait un homme, J. G. Kellner, qui ne devait pas tarder à exercer sur Mad. de Krudener l'influence la plus désastreuse.

Qui était ce personnage?... quel avait été son passé?...

De l'aveu de tous, Kellner, ancien employé des postes du Brunswick, avait été longtemps incrédule. On prétend qu'il s'était occupé de philosophie et qu'il avait même médité d'écrire un ouvrage contre la religion chrétienne. Jeté en prison, Kellner avait rencontré une Bible et s'était converti.

Mais pourquoi avait-il été emprisonné?... Sur ce point l'accord cesse entre les historiens.

Les uns font de lui une victime de Napoléon. Etant directeur des postes, disent-ils, il avait refusé de livrer le secret des lettres confiées à son administration: de là, une captivité assez romanesque.[1]

Les autres, plus nombreux, écartent de cette affaire tout élément politique. „Ce Kellner, écrit M. Xavier Marmier, n'avait pas eu auparavant une vie très-exemplaire. Il était secrétaire de la poste à Brunswick, et un jour les fonds de la caisse venant à manquer, on mit M. le secrétaire de la poste en prison, et il ne regarda pas cette mesure comme une injustice. Mais là, comme il le raconte lui-même, il lui tomba entre les mains une Bible, qu'il se mit à lire à défaut d'autre livre, et cette Bible le convertit. Rendu à la liberté, après avoir satisfait tant bien que mal à ce qu'on exigeait de lui, il rencontra Mad. de Krudener et s'attacha à elle. Il la suivit partout et se montra toujours extrêmement mystique. Un de mes amis, qui l'a connu à Leipzig, le Dr Wagner, me disait qu'il l'avait vu plusieurs fois s'arrêter tout-à-coup au milieu d'une conversation, cacher son visage dans ses mains, se recueillir et prier. Il racontait aussi avec un grand air d'humilité toutes les fautes de sa vie passée..."

[1] Ostertag (Entstehungsgeschichte der Basler Mission), cité par « Frau von Krudener », écrit: ... « *Es mochte gegen Ende des Jahres 1814 sein, dass eines Tages bei Spittler im Fälklein ein älterlicher Mann in's Zimmer trat, der in seiner ganzen Erscheinung etwas auffallendes und ungewöhnliches hatte.*

Seine langen wallenden Haare, der kurze, etwas abgetragene Rock mit deutschthümlichem Schnitt, die hohe freie Stirn, die feurigen, aber unruhigen Augen machten auf Spittler Anfangs den Eindruck, als hätte er so etwas wie einen Vagabunden oder Komödianten vor sich. Ein kurzes Empfehlungsschreiben aber, das derselbe ihm von Gossner in München überreichte, liess ihn doch erkennen, dass er es mit einem beachtenswerthen Menschen zu thun habe. Nach der ersten allgemeinen

Au moment où pour la première fois il vit Juliane, Kellner était depuis environ un an l'employé de Spittler et de la Société des Missions. Ses émoluments n'étaient pas considérables, le vivre et le couvert seulement. L'ex-directeur songea à se rendre la vie plus douce.

Il savait l'allemand qu'ignorait Empeytaz et n'était pas homme à se laisser arrêter par des scrupules. Le jeune théologien, trop honnête pour user des procédés d'un certain charlatanisme, était d'une piété de bonne foi, mais terre à terre. Il ne prêchait guère que ce que lui avait prêché Mérilhat, le pardon des péchés. Kellner eut bientôt fait de supplanter son trop candide rival dans les mobiles affections de la baronne.

Depuis plusieurs années, le nord de la Suisse et les contrées voisines étaient travaillées par une sorte de Carbonarisme religieux. Presque dans chaque village un ou plusieurs individus, en relations avec les frères d'autres villages, et tous habitués au mystère, colportaient sous le manteau des livres pieux, des bro-

Begrüssung hiess ihn Spittler Platz nehmen, und hörte nun von ihm mit steigendem Interesse einen kurzen Umriss seiner bisherigen Lebensführung. Kellner — so hiess der Fremdling — war bis vor wenigen Jahren Oberpostdirektor in Braunschweig gewesen und stand somit in günstigen Verhältnissen. Seiner politischen Gesinnung nach war er ein begeisterter Vaterlandsfreund, der für die Rettung seines unglücklichen deutschen Vaterlandes schwärmte und eben desshalb die französische Zwingherrschaft von Grund des Herzens hasste. Als nun das westphälisch-französische Königreich von Napoleon auf deutschem Boden gegründet wurde, und die fremdländische Regierung, von steter Furcht vor verrätherischen Umtrieben geängstigt, von den Postbeamten die Eröffnung und Entlieferung verdächtiger Briefe verlangte, wies Kellner entschieden die gewissenlose Zumuthung von sich. Die Folge davon war, dass er selbst für politisch verdächtig erklärt und als Gefangener in die Festung nach Kassel abgeführt wurde. Dort in den einsamen Mauren des Gefängnisses nahm er die philosophischen Studien, die er früher mit Eifer getrieben hatte, wieder auf, brütete, aller höheren Erleuchtung entbehrend und von Voltaire'schen und Rousseau'schen Ideen erfüllt, über einem Systeme des Materialismus, bei welchem ihm der Mensch als ein «Sohn der Erde» erschien, und suchte diese Ansicht wissenschaftlich zu begründen und durchzuführen. Da ihm aber alle Schreibmaterialien und Bücher versagt waren — mit Ausnahme eines einzigen Buches, der Bibel — so kam er aus dem chaotischen Gewirre von Gedanken, die sich durch seine Seele bewegten, nicht heraus. Die

chures, des nouvelles, des lettres. La Société Biblique de Bâle, présidée par Spittler, pouvait être considérée comme la Haute Vente qui dirigeait cette organisation.

Kellner avait été le secrétaire de cette Haute Vente; il connaissait les frères et les sœurs sur lesquels on pouvait s'appuyer, dès l'ouverture de la campagne. Il se hâta de leur envoyer des lettres-circulaires. Il réussit ainsi à mettre la baronne en rapports avec les groupes chiliastes disséminés à travers la Suisse; il lui procura comme un Etat-major et un cadre d'officiers, des pasteurs, des vicaires, des curés, depuis plus ou moins longtemps acquis aux doctrines du millénarisme, Gans d'Embrach, les frères Siegrist, le pasteur von Brunn, etc., etc. A ceux-ci, dont quelques-uns suivirent la prophétesse dans ses expéditions, se joignirent les coureurs de conventicules, sergents et caporaux de la bande.

Un moment on se berça de l'espoir de nouer des relations avec les sectaires catholiques de la Bavière, Lindl, Boos, etc. Kellner savait qu'une marchande de Saint-Gall, Anna Schlatter,

Bibel aber zu lesen, schien ihm eines Philosophen ganz und gar unwürdig. Erst als einer seiner Mitgefangenen zum Richtplatz abgeführt und erschossen wurde, ward er ernster, und das Bedürfniss, die unruhigen und verworrenen Gedanken zu fixiren, veranlasste ihn endlich, nach dem Buch der Bücher zu greifen. Mit Erstaunen nahm er wahr, welche Tiefen der Weisheit, welche Schätze höherer Erkenntniss darin verborgen lagen. Je mehr er aber sich hinein las, desto mehr schwanden die Nebel seiner bisherigen philosophischen Weisheit, und indem er Schritt für Schritt den göttlichen Gehalt und die ewige Wahrheit dessen, was das heilige Buch ihm kundthat, tiefer erkannte, ward er auch in seinem innersten Lebensgrunde mehr und mehr umgewandelt. Mit dem Sturz der napoleonischen Herrschaft wurde auch Kellner frei, und er sollte wieder Postdirektor werden; aber er wollte mit einem Berufe, der so erschütternd in seinen Lebensgang eingegriffen hatte, nichts mehr zu schaffen haben; ja das äussere Treiben der Welt, dessen Bitterkeit er so schmerzlich erfahren, selbst die patriotische Erhebung von ganz Deutschland gegen das verhasste Frankreich, widerte ihn überall an. Ob er katholisch werden und in ein Kloster gehen solle, oder wo sonst seine umgetriebene Seele Ruhe und Befriedigung finden konnte, — er wusste es selbst nicht. Von einem unklaren Drang getrieben, geht er nach Erlangen und sucht dort die Männer Gottes Kanne und Schubert auf. Von ihnen wird er weiter an Gossner in München empfohlen, und dieser wiederum, die edle, aber unabgeklärte Kraft des Mannes erkennend, weist ihn weiter an Spittler nach

avait fréquemment servi d'intermédiaire entre Spittler, Gossner, Baumann, Boos et les autres; il écrivit à Anna et lui transmit des lettres de la baronne pour les dissidents bavarois. La boutiquière saint-galloise fit d'abord ce qu'on avait souhaité d'elle, mais bientôt elle jugea que ces missives interminables et étranges étaient de nature à compromettre les destinataires, sans servir la cause de la religion. Sa foi, quoique ardente, n'allait pas jusqu'à admettre qu'Alexandre fût un roi David et la baronne de Krudener la femme-soleil. Elle refusa de voir dans la prétendue prophétesse autre chose qu'une chrétienne, convaincue sans doute et remplie d'excellentes intentions, mais un peu extravagante. Elle réprouvait bon nombre de ses prédications, le signe de la croix, l'adoration de Marie, le dogme absurde d'une Trinité d'un nouveau genre et surtout cet Exode, dont on leurrait quantité de pauvres gens; elle refusa de se joindre au cortège de la sainte mission. En même temps qu'Anna Schlatter, d'autres personnes pieuses, parmi lesquelles il convient de citer la fille de Lavater, se tinrent sur la réserve. Il fut bientôt évident que la baronne ne serait

Basel, ob er vielleicht dort durch die Vermittlung der deutschen Christenthumsgesellschaft irgendwie könnte zweckmässig und nach seinen reichen Gaben verwendet werden. . . . »

Une brochure de 1817 (*Frau von Krüdener in der Schweiz*, pag. 54) s'étend longuement sur le même personnage :

. . . « *Sollten wir die Leute nach ihrer Bedeutsamkeit bei dieser Sache reihen, so müsste wohl Herr Kellner zuerst genannt werden. Er soll unter allen der gewandteste Kopf seyn, und selbst als der Leiter und Führer seiner Meisterin, der «gnädigen Frau», deren Pfarrer er sich nennt, können betrachtet werden. Von Geburt ist er ein Westphale. Bei dem Schaugötterdienst verrichtet gewöhnlich er das Gebet! . . . . Von dem Aeussern des Herrn Kellner machen Leute, welche ihn gesehen haben und die öffentlichen Blätter nicht die einnehmendtste Schilderung. Höchst wahrscheinlich spricht die «Schweizerische Monatschronik» von ihm, wenn sie sagt: « Hingegen trug ein sogenannter Missionnair, ein Mensch von einem völligen Landesstreicher Ansehen, unter vielen Grimacen und Bekreuzigungen ein langes Gebet vor.» — «Das Morgenblatt» entwirft ein gar abschreckendes Bild von ihm: « Seine grässlich verzerrten Gesichtszüge müssen den Maler entzüken, der ein Musterbild des Ausdrucks aller höllischen Leidenschaften zu machen im Falle wäre; auch gesteht der Herr Pfarrer unverholen, dass er vor seiner Bekehrung ein sehr verruchter Mensch gewesen sey; an Geistesbildung und Kenntnissen fehlt es ihm übrigens gar nicht und beide versteht er trefflich geltend zu machen. . . »*

suivie que par la portion la plus turbulente et la moins recommandable de la faction chiliaste. Et la multitude même ne fut gagnée que par la disette, qui s'abattit sur la malheureuse Suisse. Le 23 mai 1817 on paya à Saint-Gall six batz la livre de pain blanc et près de cinq batz la livre de pain noir. Vingt-quatre livres de pommes de terre valurent quarante batz. Le prix des denrées haussa encore dans les semaines suivantes et ne baissa sensiblement que vers la mi-juillet. Kellner voulut voir dans cette famine un signe de l'approche de la fin des temps, et s'insinuant par degrés dans l'esprit de Juliane, lui suscitant des adulations et lui préparant des miracles, il la persuada peu à peu qu'elle était une envoyée du Ciel, le messager prédit par Esaïe... Mad. de Krudener n'accepta peut-être pas tout le système religieux de Kellner; il semble cependant qu'elle n'ait pas su se défendre toujours des insinuations du tentateur!...

A entendre l'ancien directeur des postes, Jéhovah avait fait avec Abraham une première alliance *(der alte Bund)*; Dieu le père en avait fait une seconde avec les disciples de Jésus *(der*

Ostertag reconnaît que Kellner avait de grands défauts: ... «*Auch lag etwas Schwärmerisches, Treiberisches, Stürmisches im Hintergrund seines Wesens, das zunächst nur durch die masshaltende Macht seiner nüchterneren Umgebung im Zaume gehalten ward. Aber bei alle dem wuchs seine Liebe zum Heiland....*» Si Spittler et consorts ne parvenaient qu'avec peine à maîtriser leur acolyte, que poúvait la faible Juliane! . . . Sous l'influence de ce personnage elle tomba dans un état de dégradation intellectuelle et morale qu'on a peine à concevoir, l'émule de Jeminah Wilkinson et de Johannah Southcote ! . .

. . . «*Frau v. Krüdener setzte grosses, fast etwa zu grosses Vertrauen auf diesen Mann, und obwohl er mit seinem Wandel niemals die heilsame Lehre Jesu verunziert hat, so lag doch in seinem ganzen Wesen etwas Ungesundes, Schwärmerisches. Er machte daher auf nüchterne Männer, wie Pfarrer Maurer und J. G. Müller, einen unangenehmen, auf solche die von des Christen inwendigem Leben nichts verstehen, einen verderblichen Eindruck. . . . Mit seinem ungesunden, schwärmerischen Wesen hieng es auch zusammen, dass er sich in seinen Gebeten so weit verirrte, die Jungfrau Maria und die Heiligen um ihre Fürsprache anzurufen. Auch traute er sich einen sehr richtigen Blick in die Zeichen der Zeit zu, während gerade diess ihm mangelte. Naturerscheinungen, die jedes unbefangene Kind Gottes richtig würdigen wird, zog er in Zusammenhang mit prophetischen Stellen der Schrift und erlaubte sich Deutungen, die dem gesunden Sinn des Evangeliums zuwiderliefen. In seiner Sucht nach Ausser-*

neue Bund); présentement que tout allait être renouvelé par l'avènement prochain du Sauveur, une troisième alliance *(der heilige Bund)* devait unir les Israélites de race et les Israélites du cœur au Christ-Roi.

L'Apocalypse (XI, 19) avait parlé du traité du 26 septembre 1815: „*Et le temple de Dieu dans le Ciel s'ouvrit et l'arche de son alliance apparut dans son temple...*"

Le livre saint indiquait qu'immédiatement après cet événement on verrait „*la femme revêtue du soleil, ayant la lune sous les pieds et douze étoiles au front...*" (Apocalypse XII, 1.)

Cette femme naturellement ne pouvait être que la génératrice de la Sainte-Alliance, la nouvelle Marie, Madame la baronne de Krudener...

Juliane, toujours vaniteuse, et à qui ses succès auprès d'Alexandre avaient commencé de tourner la tête, ne sut pas résister aux flatteries d'un directeur, dont l'insanité et l'effronterie étaient supérieures à celles de Fontaines lui-même. Vainement Empeytaz

ordentlichem haschte er nach Nachrichten, die seiner Neigung Stoff zuführen konnten, und unverdaut und unverarbeitet trug er all den Stoff, den er gesammelt hatte, vor, und beglückte mit seinen geistigen Errungenschaften Frau von Krüdener. Sie aber traute ihm einen viel zu tiefen Blick in die Geheimnisse des göttlichen Reichsplans zu, als dass sie seinen Ideen hätte widersprechen mögen. Ihre Lieblingssache war es eben nicht und ihre Deutung prophetischer Stellen wurde vielmehr aus ihren persönlichen Gesprächen als aus ihren Ansprachen an die Menge bekannt. Sie hatte sich allerdings auch ein gewisses System gebildet, dass sie in traulichem Gespräche wahrheitsliebenden Männern mittheilte. So glaubte sie namentlich, dass der Schweiz schwere Gerichte bevorstehen, dass Gott sie berufen habe, noch vor dem Untergange zu retten, was sich retten lasse, dass am Kaukasus die neue Arche Noah sei, in welche die gereinigte Kirche sich zurückziehen müsse. Sie hielt die Zukunft des Herrn sehr nahe, und glaubte den Antichrist in Napoleon I. entdeckt zu haben. Den Protestantismus liebte sie nicht und zum Katholizismus bekannte sie sich nicht; am liebsten hätte sie die Entstehung einer rein katholischen Kirche im tiefsten Sinne des Wortes gesehen... » (Frau von Krüdener. *Bern, 1868.*)

Quelques pasteurs protestants de l'époque, poursuivis par le souvenir du « Geisterseher » de Schiller, ont voulu voir dans Kellner un agent des Jésuites: . . . « *Ihre Begleiter und Apostel, welche den Wahnglauben an ihre übermenschliche Hoheit geflissentlich nähren und verbreiten, besonders ihr Geheimsecretair Kellner und Consorten, sind*

essaya-t-il de s'opposer à d'aussi déplorables folies! La lutte fut vive et surtout elle fut longue, mais elle se termina par la vic-

eigentlich die Betrüger des Volks. Sie sind es, die dadurch nicht allein um sich selbst einen gewissen Glanz verbreiten, sondern auch in dem Umgange und durch die Hülfsmittel dieser Frau sich sehr wohl befinden mögen. Diese, ihre vorgebliche Meisterin, die doch nur ihr Werkzeug und ihre Schülerin ist, wird von allen Seiten bewacht, und in dem magischen Halbdunkel, das um sie her verbreitet ist, erhalten, dass sie blindlings den Plänen ehrgeiziger und herrschsüchtiger Führer folgen muss. Woher nähme auch ein schwaches, eitles, schwärmerisches Gemüth eines überreizbaren Weibes die Kraft, den anlockenden Huldigungen derer, die sie mit Schlangenklugheit umgeben und umstricken, zu widerstehen, und an ihrem innern Beruf zur Prophetin und Volksbildnerin auch nur ein einziges Mal zu zweifeln, wenn sie von allen Seiten « Prophetin, Sonnenfrau, oder gar Frau Hergöttin » gescholten wird? . . . .

Vergleichen wir mit diesen Ansichten die mehrerer Augenzeugen in dem ganzen gebildeten Deutschland und der Schweiz, so werden fast alle insgesammt zu der Vermuthung unwiderstehlich geleitet: Frau von Krüdener sey das Werkzeug mächtiger, unbekannter Obern. . . . Kellner ist unstreitig ein verkappter Jesuit, da er, als der schlaueste und unternehmendste unter ihren Anhängern, ganz seinen eigenen Weg geht, und nur zum Schein die Pläne der Fr. v. K. befolgt; im Gegentheil sie ganz in seinen eignen Banden hält. Ein Mann seines Verstandes und seiner Umgangs- und Weltklugheit KANN DURCHAUS KEIN BETROGENER SEYN! *Er ist offenbar Betrüger der Betrogenen, der* PRAESUL *und* CHORAGUS, *und zwar kein verblendeter Leiter der Blinden, sondern derjenige, äer die Blindlaterne in seiner Hand hält, und den Uebrigen seiner Sekte, nur so viel sehen lässt, als er selbst für gut findet. Woher und wozu sonst die vielen geheimen Verbindungen im Inn- und Auslande? woher die Sonderbarkeit, dass keine Briefe mit der Post an Fr. v. Kr. eingehen, sondern alle durch eigne im Solde stehende Boten? Woher und wozu anders, als: damit nichts offenbar werde, wenn etwa durch Zufall ein Brief an sie, oder von ihr und ihrem Gefolge in unrechte Hände käme!* .. (H. BURDACH, *Frau von Krüdener und der Geist der Zeit*, pag. 29.)

Eynard lui-même: . . . « A l'amertume de cette séparation *(Empeytaz et Berckheim avaient été menés à Rheinfelden par la police badoise)* s'ajoutait pour M. Empeytaz le regret de laisser Mad. de Krudener livrée, sans contre-poids, à l'influence de M. Kellner. . . . Elle avait une tendance marquée à prêter l'oreille aux récits des songes, des visions et aux pressentiments que toutes sortes de personnes venaient lui apporter. Loin de la modérer dans cette recherche, M. Kellner semblait l'y pousser. . . . . M. Kellner avait embrassé les doctrines de Jacob Bœhme et se nourrissait de ces rêveries. Malheureusement il y mêlait une grande admiration pour

toire de Kellner, qui sut se défaire de ses rivaux. Juliane, au bout d'un an ne vit plus que par les yeux de ce drôle.

Mad. de Krudener, et dans ses visions il lui assignait toujours un rôle éminent, l'exposant ainsi, sans le vouloir, à se préoccuper d'elle-même, sous prétexte de porter ses regards dans l'avenir. . . »

W. Ziethen enfin (Juliane v. Krüdener, *Ein Vortrag gehalten . . . . den 29. Februar 1864)* écrit : . . . « *Die Gemeinschaft mit dem schwärmerischen Pfarrer Kellner trieb sie in krankhafte Zustände und gefährliche Richtungen hinein. . . . . .* (pag. 25) : *Wir können nicht läugnen, dass sie manchmal zur Prophetin geworden ist. . . . Desshalb rühmte sie sich gegen Maurer :* « *Der Herr hat mich Ereignisse voraussehen lassen, welche pünktlich eingetroffen sind*», *und fand auch hierin einen Beweis ihrer göttlichen Sendung. Wir verschweigen nicht, dass auch einige ihrer Prophezeiungen nicht eingetroffen sind, wenn sie z. B. den preussischen Soldaten in Beeskow im Jahre 1817 verhiess, dass sie noch mit den Türken Krieg führen würden. Neben den Prophezeiungen glaubte sie auch in den Wundern, welche ihre Wirksamkeit begleiteten, das Siegel ihrer göttlichen Berufung zu erkennen. Sie spricht ausdrücklich von den Wundern, welche Gott verschwenderisch an sie ausgetheilt habe. . . . Frau v. Krüdener sprach es ausdrücklich aus, dass* « *der Dienst am Tempel aufhöre* » *und wollte die* « *inwendige Kirche* », *wie sie dieselbe nannte, anbahnen und vorbereiten. Wir wundern uns über das Wenige, was sie zu dem Bau dieser neuen Kirche geliefert hat.... Dazu gehört der Gruss :* «*Gelobt sei Jesus Christus !*» *den sie gewissermassen zum Bekenntniss der neuen Kirche machte, da sie ihn in fast allen ihren Predigten und Briefen an die Spitze stellte und in einer Hymne singt :* « *Der Gruss : Gelobt sei Jesus Christus, unsere Freude und Wonne, erklinge unter allen Völkern !* » *Dazu gehört das Gebet auf den Knieen. . ., ebenso das Zeichen des Kreuzes. . ., dazu gehört die Anrufung des himmlischen Jerusalems, der Maria und aller Heiligen. . . . Noch bedenklicher ist, dass sie in ihrem Eifer für das Heil aller Creaturen sich sogar hinreissen liess, für die Bekehrung des Teufels zu beten. . .* » *(Meyer, de Francfort, avait déclaré que les diables reprendraient leur rang d'ange à la fin des temps. De là, les prières de Mad. de Krudener.)*

Enfin Anna Schlatter, qui vivait elle-même dans la persuasion qu'en 1819 « *in unseren Gegenden die Hauptgerichtsperiode vorbei sei. . .* » (II, 383), mandait à ses amis (II, 133. 249. 252. 259. 261. 303. 307. 383. 385) qu'elle considérait sans doute Mad. de Krudener comme animée d'excellentes intentions, mais ne pouvait la suivre : « *Es war mir als sähe ich Satans Kralle unter Taubenflügeln. . . Sonnabend* (lettre du 17 août 1817) *kam ein Mann zu mir. . . und bat mich, ihm die Irrthümer zu nennen, die ich tadle. Ich nannte die Anrufung der Maria, den Glauben, sie sei's, welche die Menschen wiedergebäre (die Lehre von der Geisteslehre, nach welcher Alexander die erste, Fr. v. Krü-*

Un incident demeuré assez obscur était venu, fort à propos pour l'ex-directeur des postes, empêcher Mad. de Krudener de

dener die zweite und die neue Kirche die dritte Person sein sollen)...»

Eynard ne souffle mot des opinions grotesques répandues par l'entourage de la baronne, de ses miracles à la douzaine, etc. L'auteur de « *Frau von Krüdener* » est plus sincère : ... « *Eines Tages stellte sich ein junger Mann auf dem Hörnlein ein, der seines Zeichens ein Miniaturmaler war; dieser traf zuerst Herrn Kellner und bemerkte ihm, dass er Auftrag habe, Frau von Krüdener zu portraitiren. Kellner antwortete ihm: Wir sind nicht hier, um uns portraitiren zu lassen, sondern um dem Heiland Seelen zu gewinnen.... Dem ungeachtet blieb er, durch die Erscheinung der Frau v. Krüdener gefesselt, und durch ein Augenübel, das ihm einige Zeit die Ausübung seines Berufes unmöglich machte, genöthigt, auf dem Hörnlein, und übernahm später die Vertheilung der Suppen an die Handwerksburschen, hielt auch Ansprachen an dieselben.... Dieser Mann, der jetzt noch als achtungswerther Greis lebt, behauptet, Frau v. Krüdener habe sich für das Sonnenweib nach* Offenb. Joh. XII, 1. *gehalten, eine Behauptung, die von Andern, die sie kannten, auf das Bestimmteste widerlegt wird.... Nie hören wir in ihren Versammlungen ein Wort darüber, und in ihren veröffentlichten Briefen findet sich keine Spur dieser Anschauung...* »

L'auteur, après avoir essayé de démentir (page 225) un témoin oculaire et auriculaire de l'entourage immédiat de la baronne, est forcé dès la page suivante (226, note) de faire une rectification : «*Nachträglich kommt uns ein Brief an Anna Schlatter zu Gesichte, der freilich Spuren dieser Anschauung trägt.* »

Anna Schlatter est précise : « Pfingstmontag (1817). . . *Du weisst, wie Glinz an meinen Mann schrieb; nach diesem erhielt ich gerade auf Ostern einen Brief von ihr selbst, mit einer Beilage von Köllner, für mich offen zum Lesen, aber an einen bayrischen Freund gerichtet, welcher den Gang ihrer eigenen Bekehrung und ihrer jetzigen Ansichten der bestehenden Formen, wie ihrer Aussichten auf die nahe Zukunft ziemlich weitläufig enthielt. Diese grossen Briefe enthalten für mich einige dunkle, unannehmbare Stellen, und hatten dies auch für meine bayrischen Freunde. Aber dabei überzeugte sie mich von dem Glauben und der Liebe, die in grossem Masse in dem Herzen dieser Frau liegt.... Die dunklen Stellen bezogen sich auf den heiligen Bund, auf einen König David, der jetzt erscheint, auf eine Repräsentantin der Maria, die die neue Kirche gebären soll, u. s. f.; die liess ich liegen ohne Licht, bis ein Circular des Dr. Staub, worin er von seinem Zug mit dem Sonnenweib nach Russland spricht, mich auf einmal wie ein Blitz erleuchtete. Es ward mir dabei blitzschnell klar, dass jene dunkeln Stellen erklärt seien, wenn der Kaiser von Russland, die Frau von*

rentrer en Russie et l'avait forcée à rester en Suisse beaucoup plus longtemps qu'elle n'avait d'abord résolu.

Krüdener und der Auszug nach Russland als handelnde Hauptpersonen zusammen gestellt würden. Ein sehr anmasslich geschriebener Brief von Gl., den ich bald darauf erhielt, bestätigte meine Einsicht. Dazu kam auch ein Brief von Prof. Lachenal, welchen ich zu lesen erhielt, später einer von Köllner. . . . » (II, 252 et sq.) Conf. lettre du 9 mars (II, 383).

L'affection témoignée à la baronne par Alexandre s'était refroidie subitement.

Les diplomates avaient signé le traité de la Sainte-Alliance, par condescendance pour un grand prince, qu'aucun d'eux n'avait intérêt à froisser, mais pas un des contractants ne se souciait d'avouer l'œuvre commune. Metternich craignait avec raison les fausses interprétations des partis ; il avait recommandé le silence.

Le 25 décembre 1815 (style russe), Alexandre lança tout à coup un manifeste, par lequel il déclarait que l'empereur d'Autriche, le roi de Prusse et lui-même, reconnaissant que les principes qui avaient naguère régi l'Europe n'étaient pas conformes aux préceptes divins, venaient de former une Alliance basée sur les enseignements de l'Evangile. Désormais les peuples allaient vivre dans une paix fraternelle ! . . . Le czar terminait en rendant public le traité du 26 septembre. Tous les prêtres russes furent invités à le lire officiellement dans leurs églises, devant les fidèles assemblés.

La Gazette de Francfort, au milieu de janvier 1816, donna le texte jusque-là tenu secret par les chancelleries allemandes.

Aussitôt les commentaires de courir ! . . .

Le parti libéral vit dans la Sainte-Alliance une ligue des souverains contre la révolution. Il ne savait pas qu'Alexandre était alors *plus avancé* que la plupart des anti-bourboniens de France, presque tous bonapartistes.

Mad. de Krudener laissa tomber quelques mots, par lesquels elle semblait revendiquer une part dans l'œuvre des souverains. Ses amis la présentèrent aux piétistes de Bâle comme l'inspiratrice de l'acte qui faisait tant de bruit ! . . .

Cette indiscrétion fut loin de plaire à Alexandre.

Un coup de surprise l'avait lié à Mad. de Krudener, à qui il était resté attaché par habitude et peut-être par amour-propre.

A Paris, il n'avait pas été sans remarquer que ses relations avec la baronne lui avaient fait perdre de sa dignité aux yeux de l'Europe. Quelques demi-sourires échappés ça et là avaient éveillé sa susceptibilité. Et maintenant les gazettes achevaient de le discréditer ! . . .

Qu'était-ce donc que cette Juliane de Vietinghof, qu'il avait rencontrée dans une heure de trouble ? . . . Les échos de Carlsruhe et ceux de Stuttgart se chargèrent de lui répondre.[1]

. . . „Mad. de Krudener, écrit Eynard, passait en ce moment (*janvier 1816*) par une épreuve aussi salutaire que douloureuse. Après avoir quitté Paris, Frédéric Fontaines s'était retiré dans le domaine de Rappenhof. Déçu dans ses espérances de gagner Alexandre, il avait levé le masque et s'était livré, sans retenue, à la grossièreté de ses instincts. Loin de fonder une communauté chrétienne, il aurait été un sujet de scandale, si la police wurtembergeoise, toujours mal disposée pour lui, ne l'eût arrêté à temps; mais il en avait assez fait pour s'attirer de sérieuses difficultés avec le gouvernement, qui, après enquête, prononça son expulsion du pays et la séquestration du domaine de Rappenhof.

„On ne manqua pas d'instruire l'empereur de Russie des déportements du protégé de Mad. de Krudener; on alla même jusqu'à lui reprocher la faveur dont il l'avait couverte. Alexandre ne pouvait la confondre un instant avec un tel misérable, mais Mad. de Krudener, enlacée dans les liens dont Fontaines avait su l'entourer, ne pouvait protester avec toute l'énergie de son indignation contre sa conduite. Peut-être même ne l'aurait-elle pas fait, si elle l'avait pu, afin de ne pas accabler un homme sous le coup de la justice !

„Alexandre poussait la circonspection à l'extrême; il fut blessé de pouvoir être un instant compromis, même indirectement, par l'inconduite d'un homme, dont le nom s'associait, en quelque manière, à celui de Mad. de Krudener. Les rapports envenimés qui lui furent faits avec intention, sans refroidir son cœur, l'obligèrent à renfermer les témoignages de sa confiance. Ce fut

[1] Roxandre ayant demandé à Alexandre à son retour en Russie : «Comment avez-vous laissé Mad. de Krudener ?» . . l'empereur répondit brusquement : «Je crains qu'elle ne soit dans une mauvaise voie ! . .» et tourna les talons.

une nouvelle souffrance, ajoutée à tant d'autres soucis, que lui causait sa responsabilité de souverain et de chrétien.

„Mad. de Krudener vit son domaine de Rappenhof confisqué, pour garantir les dettes de Fontaines. Aux embarras matériels qu'elle en éprouva, se joignit le chagrin de sentir la faveur et l'affection de l'empereur se voiler, mais nous sommes heureux de le dire, sa grande douleur fut la chute de Fontaines et la perte des sentiments d'estime qu'elle n'avait cessé de lui conserver..."[1]

[1] Un premier correspondant m'écrit de Weinsberg qu'aucune pièce officielle ou non officielle, concernant les prétendus scandales du Rappenhof, n'a pu être découverte. On croit pouvoir nier résolument l'existence même de ces scandales. Dillenius, remarque mon correspondant, dans sa *Chronique de Weinsberg*, p. 249, écrit : « *Umtriebe der ber. Frau von Krüdener auf dem benachbarten Rappenhof. Verhältniss derselben zu Kaiser Alexander...* Si une instruction judiciaire avait été entamée, Dillenius l'eût su et en eût parlé. J'ai consulté plusieurs personnes et, après un examen approfondi de l'affaire, nous avons été unanimes à penser que le séjour de la baronne dans notre voisinage avait attiré l'attention de la police, fort ombrageuse à cette époque, et que nos hôtes furent expulsés, probablement en vertu d'un decret antérieur...»

Le lecteur voudra bien remarquer que Weinsberg est une petite ville de 1500 à 1800 habitants. Un événement tel que celui qu'Eynard place au Rappenhof devait avoir fait du bruit... !

Les archives wurtembergeoises m'ont fourni le decret dont l'existence probable m'avait été signalée :

« *Dem Johann Friedrich Fontaine, ehemals Pfarrverweser in Sulzbach, seinem Bruder Ernst Fontaine, seinem Schwager dem Kaufmann Wepfer und der Frau v. Krüdener, welche sich im Jahre 1809 zu Bœnnigheim und zu Catharinenplaisir bey Bœnnigheim aufgehalten haben, gegenwärtig aber theils im Grossherzogthum Baden, theils auf dem linken Rheinufer sich aufhalten, soll vermöge Allerhöchster Entschliessung vom 10. Oct. d. J. weder das Lands Unterthanen Recht ertheilt, noch der Aufenthalt im Königreiche unter irgend einem Vorwande gestattet werden.*

« *Die zur Landesvogtey gehörigen Oberämter sind hievon in Kentniss zu setzen.*

« *Stuttgart, den 15. Octob. 1815.*

« *Königliches Polizey-Ministerium :*

« *Interims Polizey-Minister : gez.* Gr. v. Zeppelin. »

Il n'est pas question de la Kummer dans ce document qui n'est peut-être qu'une réponse à une demande de séjour.

L'histoire du doyen de Badajoz des « *Palmblätter* » revient involontairement à la mémoire, quand on lit les accusations si vaguement esquissées par Eynard. Reposent-elles au moins sur quelque chose ?...

Voilà, ou je me trompe fort, un modèle de ce qu'on a appelé *„le jargon de Canaan!“*. . . Ces insinuations perfides, ces reticences barbelées font honneur à l'imagination, sinon à la sincérité des amis de Mad. de Krudener.

Au mois de juillet 1816, Fontaines redevint ministre à Ruchheim ou Rugheim dans le Palatinat.[1] Est-ce la coutume des gou-

Le mieux est de croire à une erreur de la part de l'écrivain genevois, à une erreur d'Empeytaz qui l'avait renseigné.

Voici comment je pense pouvoir l'expliquer :

Rencontrés au Rappenhof, Fontaines et la Kummer furent arrêtés. La police garda Marie et intima à Fontaines l'ordre de quitter le pays. Rapport fut dressé de l'affaire et envoyé à Alexandre, avec remarques à l'appui, concernant les antécédents judiciaires de la voyante. Naturellement il fut parlé du *scandale de Meimsheim* et des relations fort matérielles que la Kummerin avait eues autrefois avec un pasteur.

Peut-être les correspondants de Mad. de Krudener désignèrent-ils le coupable assez vaguement? Une confusion s'établit, volontaire ou involontaire, entre Hiller et Fontaines.

L'auteur anonyme de «*Frau von Krüdener*» confirme sans le savoir l'hypothèse que j'émets ici. Après avoir donné, page 190, une traduction fort adoucie de la prose mielleuse d'Eynard, il ajoute, page 259 :

. . . «*Eine andere Nachricht traf aber während ihres Aufenthaltes in Lottstetten (Juli 1817) in Schaffhausen ein. Maria Kummrin, welcher der theure Müller irrthümlicherweise die Bekehrung der Frau von Krüdener zuschreibt, hatte einen württembergischen Pfarrer unter der Vorgabe, er müsste einen der beiden apokaliptischen Zeugen zur Welt bringen, zur Unzucht verleitet. Und damit durch diesen faulen Gottseligkeitsritter der Nahme Gottes noch mehr verunehrt werde, erschien eines Tages während der Versammlung in Lottstetten ein Mann unter der Thüre, hohen Wuchses, jugendlichen Angesichts und mit weissen Haaren, die zu seinem sonstigen Anzuge durchaus nicht passen wollten. Er öffnete die Thüre, rief plötzlich mit dröhnender Stimme; «Ah! ah! Das Sonnenweib! seht sie noch einmal recht an, bald wird sie entrückt sein, bald werdet ihr sie nicht mehr sehen!..» Sprach es und verschwand. Es war Fontaines.*»

[1] Le «*Kirchenbuch*» de Ruchheim donne un état de la communauté telle que l'a trouvée le pasteur soussigné (*Fontaines*) au moment de son entrée en fonctions, en juillet 1816. (*Renseignement dû à l'obligeance de M. Lipps, pasteur actuel de Ruchheim.*)

Fontaines garda dans son nouveau poste le catéchisme de Heidelberg comme règle de son enseignement. Le Palatinat accepta l'Union évangélique dès 1817.

Butenschön, l'ancien ami de Schneider, que Fontaines avait nécessairement connu à Strasbourg, jouissait alors d'une grande influence dans

vernements de pourvoir étourdiment aux fonctions ecclésiastiques? et choisissent-ils volontiers les pasteurs parmi les échappés de prison?...

La vérité est que, le 10 octobre 1815, Frédéric avait donné l'ordre d'expulser immédiatement du Wurttemberg, s'ils osaient s'y présenter, „les sieurs Jean Frédéric Fontaines, naguère vicaire à *Sulzbach* (*sic*), Ernest Fontaines, frère du précédent, le négociant Wepfer, son beau-frère, et Mad. de Krudener, individus résidant, les uns dans le grand-duché de Bade, les autres sur la rive gauche du Rhin."

Le motif qui avait porté le roi à interdire l'entrée de ses Etats à la baronne, est que les rapports de police avaient signalé Juliane comme une vulgaire aventurière, faisant commerce d'ordres et de rubans.[1]

le Palatinat protestant. Peut-être Fontaines s'était-il adressé à lui pour obtenir un emploi? Consacré autrefois dans le pays, à Neustadt, rien du côté des formalités ne pouvait empêcher sa nomination, qui paraît avoir été fort prompte.

[1] . . . « *Was ihr* (DER FRAU V. KRÜDENER) *von unserm König Friedrich hauptsächlich übel genommen wurde und ihre Ausweisung aus Württemberg zur Folge hatte, war dass sie Ordensbänder austheilte und verlieh. Es fanden sich viele Rechnungen für seidene Bänder, die sie zu diesem Zwecke in Heilbronn ankaufte. . .* » *(Communication de M. le conseiller Théobald Kerner, de Weinsberg.)* Les comptes relatifs à ces rubans existent encore : on les conserve aux archives de la commune. J'imagine qu'il s'agissait de signes de reconnaissance et de ralliement destinés aux membres et aux dignitaires de la société secrète présidée (?) par la baronne.

La vente du Rappenhof et la mise à l'encan du mobilier dont il était garni n'eurent lieu que plus tard.

M. Bühler écrit : . . . « *Den Rappenhof hatte Fontaines schon 1817 wieder verkauft; bei der Auction giengen viele Krüdenerer Reliquien an Weinsberger über. Im Besitze des Herrn Stadtrath G. Schnitzer befindet sich ein schöner Christenkopf, im schwärmerischen Ausdruck ganz der Krüdener'schen Auffassung entsprechend. Herr Hofrath Kerner, dessen Güte ich verschiedene Notizen verdanke, besitzt ein Portrait, Fr. v. K. in jüngeren Jahren darstellend, mit offenen, ausdrucksvollen und ansprechenden, jedoch nicht classischen Zügen und von schöner Figur. . .* »

Justinus Kerner avait acquis ce portrait à la vente des meubles du Rappenhof. C'est une lithographie, qui représente Juliane âgée d'environ quarante ans et assise dans un fauteuil. . . « *Die Gesichtszüge sind mild und äusserst angenehm, frei von aller Gefallsucht...*» m'écrit M. le conseiller Kerner. Le costume n'a rien d'extraordinaire : il est celui du temps.

Le poëte avait acheté également à la même vente un voile blanc que la baronne avait porté.

Résumons brièvement l'odyssée de la baronne de Krudener à travers la Suisse.

1815. 22 Octobre. — Départ de Paris.

Séjour à Montmirail, dans le canton de Neufchâtel. Les frères de Herrenhut avaient une colonie dans ce village. Encore actuellement ils y ont une maison d'éducation pour filles.

Arrivée à Bâle, en compagnie d'Empeytaz.

Paul de Krudener, nommé ambassadeur en Suisse, rejoint sa mère qui l'accompagne jusqu'à Berne.[1] Mais, sur l'injonction de M. de Metternich, le schultheiss de la ville, von Fischer, prie la baronne de quitter le canton.

Elle se rend à Binningen, où, avec le concours de Spittler, de Blumhardt et d'autres, elle fonde des sociétés de propagande religieuse.

Elle fait la connaissance de Kellner.

M. et Mad. de Berckheim arrivent à Bâle, ainsi que Mad. Armand. La Sainte-Mission, ainsi formée, se loge à l'hôtel du Sauvage.

Décembre. — Quelques réunions moraves existaient déjà à Bâle. Elles étaient tolérées par l'administration civile et encouragées par la plupart des pasteurs. Mad. de Krudener crut néan-

[1] Mad. d'Ochando, après un court séjour dans le pays de Bade (1809), était allée habiter Berne avec son mari.

La biographie bernoise (pag. 61) nous montre Paul en 1803 attaché d'ambassade à Paris et ajoute : . . . «*Einen besonders günstigen Eindruck konnte er von seiner Mutter nicht haben und wer seinen spätern Wandel in Bern kannte, der weiss sehr wohl, dass er sich über die gegen seine Mutter gefassten Vorurtheile nie ganz zu erheben vermochte und es ihr nie vergeben konnte, dass sie des Vaters Sterbebette nicht durch ihre Gegenwart versüsst hatte.*»

moins devoir ouvrir de nouvelles conférences, au *Sauvage*, d'abord dans sa chambre même. Il n'y vint au commencement que des personnes de la ville, déjà connues par leur piété.

Chacun, en arrivant dans cet oratoire, faisait une prière à voix basse, puis Empeytaz en récitait une autre, générale, et prononçait un discours en langue française. Ce sermon, disent les contemporains, fut toujours fort convenable et quelquefois éloquent. Une nouvelle prière, durant laquelle les assistants étaient tenus de s'agenouiller, marquait la fin du culte.

Bientôt il se présenta des curieux, dont le nombre crût au point qu'il fallut transformer en chapelle la salle commune de l'auberge. Indépendamment des exercices publics de religion, il y en eut d'autres, plus intimes, auxquels eurent accès des privilégiés. La baronne ne prenait la parole que dans celles-ci.[1]

Ce ne furent, au début, que paraphrases de textes bibliques sur le péché originel, sur Christ-Homme-Dieu, etc.; peu de prophéties, aucun anathème. Les demoiselles des meilleures familles de Bâle hantèrent l'oratoire de la baronne, à qui elles remirent leurs épargnes et leurs bijoux mêmes, afin qu'elle les distribuât aux pauvres ou en consacrât la valeur en l'employant au profit de la société des missions. On prétend que ce zèle pieux s'éteignit brusquement, quand on sut que l'apôtre préconisait le célibat.[2]

1816. Janvier. — La police s'émeut de ces rassemblements. Plusieurs ecclésiastiques, entre autres le pasteur Faesch, parent de la dame Kornmann, l'ancienne adversaire de Bergasse, crurent

[1] Le bruit avait couru que Mad. de Krudener, à Paris, n'avait reçu les étrangers qu'avec un appareil de nécromancienne. Ce n'était qu'après avoir traversé des corridors plus ou moins sombres et passé par une enfilade de pièces peu ou point éclairées, que l'on parvenait au Saint des Saints, où elle trônait

«par delà tous les cieux le Dieu des cieux réside. . . .,»

entre quatre chaises de paille et autant de chandelles de six. Les mêmes sottises s'étaient débitées à Bâle, dans le premier temps du séjour qu'y fit la baronne.

[2] Eynard ne veut pas que Mad. de Krudener aît prêché *contre* le mariage. Personne, en vérité, ne l'en a accusée. On a dit seulement, et j'estime que ce fut avec raison, que, persuadée de l'imminence de la fin des temps, comme autrefois saint Paul, elle fit comme l'apôtre et engagea ses auditeurs à rester dans le célibat. On pourrait citer des ministres du Réveil qui allèrent plus loin, Neff, par exemple.

devoir prévenir les fidèles contre cette „religion de cabaret“. Ils prêchent sur *Actes* II, 42.

La foule accourt, de plus en plus nombreuse. Dolder, curé de Berne, assiste aux conférences de la baronne et se déclare converti. „J'y étais allé avec un pape, dit-il au retour, je reviens sans pape.“

Dans la salle même où se tenaient les réunions et devant l'hôtel du *Sauvage*, quelques attroupements. Le bruit public accuse la baronne de prêcher une sorte d'égalitarisme. Des caricatures la montrent haranguant les servantes: „un temps viendra où vous porterez robe de soie et où vos bourgeoises iront quérir l'eau à la fontaine.“

Les démonstrations populaires forcent le gouvernement à intervenir. Un inspecteur de police interroge Empeytaz: a-t-il des papiers en règle? à quoi tendent ces prédications?...

Le 17 janvier, Empeytaz est appelé devant le bourgmestre Ehinger. Nous avons de l'entretien du lévite avec le magistrat deux versions différentes. Selon Eynard, Ehinger prononça l'interdiction absolue des assemblées: 1° parce qu'il est inutile de tant prier; 2° parce que toutes ces prédications ne font qu'empêcher les ouvriers de travailler; 3° parce que les jeunes gens qui les suivent ne dansent plus.

D'après l'auteur anonyme de la brochure *Frau von Krüdener in der Schweiz* (1819), Ehinger offrit à Empeytaz de lui céder une église, à la condition qu'il justifierait de sa qualité de ministre. Le bourgmestre acceptait de tolérer les réunions, pourvu qu'elles eussent lieu dans un endroit convenable et non pas dans la salle publique d'une auberge.

Empeytaz cria à l'intolérance et à la persécution. Le soir, la police dispersa les fidèles assemblés au Sauvage. Le lendemain, Mad. de Krudener tenta elle-même une démarche et se rendit chez Ehinger avec Empeytaz. Quoique l'argumentation vive et serrée de l'étudiant eût forcé le bourgmestre „à rester bouche béante“, comme dit Eynard, la décision prise la veille fut maintenue et la Sainte-Mission reçut l'ordre de quitter la ville.

La baronne prétendit n'être pas en mesure d'obéir, faute de fonds. Ehinger, moins accommodant que n'avait été Frédéric Ier en 1809, resta inflexible.

Rentrés au logis, les missionnaires se mettent à prier. Aussitôt

arrive un inconnu qui offre 125 louis, juste la somme réclamée par l'aubergiste.

Où aller?... Nouvelle prière. Aussitôt arrive un autre inconnu. „C'était un pieux chrétien, écrit Mad. Armand, qui, sachant que nous devions quitter Bâle, n'avait eu aucun repos pendant toute une journée, entendant toujours une voix intérieure qui disait: „va offrir ta maison à ces gens!“ Il venait nous chercher. C'est un ange de Dieu et nous sommes bienheureux...“

L'ange était un aubergiste, qui flairait une bonne affaire. Daniel Dietrich de son nom en ce monde, tenait tout près de Bâle, mais sur territoire badois, un cabaret, rendez-vous habituel des contrebandiers et des rôdeurs d'alentour. Contrebande pour contrebande, il avait semblé à Dietrich que la religieuse lui rapporterait plus que l'autre.

Le 24 janvier, la Sainte-Mission s'établit au cabaret du Hörnlein (Grenzacher Horn). Le soir même, elle fut réjouie par la punition infligée à la ville incrédule et accomplit un miracle:

„...Il y eut un incendie à Bâle, qui nous parut comme l'éruption d'un volcan. Nous priâmes beaucoup, et comme si le Seigneur eût exaucé nos supplications, le feu s'éteignit...“

Le Seigneur, pour cette fois, se laissa fléchir. Il avait envoyé la flamme comme un avertissement au pasteur Faesch d'avoir à changer de discours; le feu fut maîtrisé au moment où il allait gagner la demeure de la fille de cet ennemi.

Plus tard, Kellner dira à Krug: „La vengeance divine a incessamment atteint nos persécuteurs“ — ce qu'il prouva par beaucoup d'exemples...“ Et le professeur ajoute: „Lorsque M. Kellner s'aperçut de mon air sérieux et que je secouais la tête, il dit en changeant de ton: „Aussi nous ne l'avons pas désiré; nous avons au contraire prié pour nos persécuteurs, mais Dieu qui autrement exauça toujours nos prières, ne paraissait pas vouloir le faire cette fois.“

Malgré le départ de la baronne, les réunions continuaient à Bâle. Seulement elles ne se tenaient plus à l'auberge, mais dans la maison d'un professeur de philosophie, M. Lachenal,[1]

[1] Le professeur La Chenal était d'une ancienne famille huguenote, réfugiée à Sainte-Marie-aux-Mines vers 1570. En 1634, quelques membres de cette famille Chenal, La Chenaux, La Chenal quittèrent le Val-de-Lièpvre, envahi par les Suédois, et se retirèrent en Suisse. Le père du

et sous la direction du pasteur de l'église St-Léonard, M. von Brunn.

Lachenal devint la providence des gens du Hörnlein. Il quitta sa chaire et se ruina pour eux. Pour commencer, il mit à leur disposition sa maison de campagne d'Unterholz.

Une brochure du temps veut que Mad. de Krudener ait fait à cette époque une excursion au Ban de la Roche. Le fait est au moins improbable, cependant l'anecdote suivante est de nature à le confirmer :

Février. — Saltzmann, lié d'ancienne date avec la baronne et surtout avec Fontaines, craignant peut-être que le voyage de Juliane au Ban de la Roche ne la menât jusqu'à Strasbourg, loua, dans son journal, la conduite tenue par les autorités bâloises. „Les gouvernements, dit-il, ont raison de s'élever contre un scandale contraire à l'ordre public, aussi la prêcheuse de la nouvelle secte a-t-elle dû quitter Bâle, et si elle venait s'établir ici (*à Strasbourg*), on pourrait bien lui adresser la même invitation...“

La baronne s'était-elle entendue avec ses amis d'Alsace pour ouvrir ça et là des conventicules à sa guise? Je ne sais. On remarquera cependant que le fils d'Oberlin, Henri, choisit ce temps pour aller prêcher le midi de la France, malgré les verdets. Eynard dit que Wegelin se vit tracassé par la police, mais n'indique pas les motifs qui avaient déterminé l'administration à agir.

Mad. de Krudener rompit tout commerce avec Saltzmann, qu'elle appela dédaigneusement „franc-maçon“, sans paraître se souvenir que son père, le baron de Vietinghof, avait connu l'acacia.

Les temps devenaient durs. La bande des disciples grossit. Elle s'accrut, vers la fin de février, de Mad. Empeytaz, la mère, et de M. et Mad. de Berckheim.

Amy Bost, l'ancien condisciple d'Empeytaz, voulut aussi revoir cette baronne, dont les prédications, en 1813, avaient fait sur

professeur, Garnier Lachenal, avait été un botaniste de mérite. Un genre de plantes *(Lachenalia)* lui est resté dédié. Le professeur lui-même occupait une chaire de philosophie et s'était montré partisan de Kant. Recteur de l'Université de Bâle, tout le monde l'estimait. Sa femme se laissa attirer par Mad. de Krudener. Gagnée par la prophétesse, elle lui gagna son mari. Dans le public on crut à une exploitation voulue du professeur, dont la fortune sombra en partie dans cette aventure.

lui une si vive impression. Il rend compte de sa visite au Hörnlein, dans ses *Mémoires* (I, 64): „Une autre visite à laquelle me porta encore le besoin de communion religieuse, fut celle que je fis à Mad. de Krudener, alors à Grenzach, près de Bâle... C'était en hiver... Je me hâtai... de me rendre auprès de Mad. de Krudener, but de mon voyage. Mais quel spectacle confus se présentait là à mes yeux! J'y retrouvais, il est vrai, mon ancien ami Empeytaz; mais la maison était dans une espèce de désordre, et portait de toute part l'empreinte de ce mélange de vrai et de faux qui caractérisa de plus en plus cette mission. C'étaient partout des Vierges Marie de toutes les couleurs dans leurs petites niches, partout aussi cette sorte de chaleur factice dont j'ai parlé, et qui devait tenir lieu d'une inspiration supérieure; enfin quelques pauvres affamés qui affluaient de tous côtés, dans cette malheureuse année, attirés par les aumônes de la prophétesse, bien plus sans doute que par sa piété. Mon cœur, avide de vérité, n'était pas pleinement satisfait de cette atmosphère. Mad. de Krudener prédit, il est vrai, que je les suivrais un jour, mais cette prédiction a manqué, comme bien d'autres..."

Mai. — Mad. de Krudener se rend à Aarau (hôtel du Bœuf) en compagnie de deux dames anglaises et du célèbre pédagogue Pestalozzi. Celui-ci, âgé de soixante-douze ans, se montre touché jusqu'aux larmes des prières faites pour sa conversion.

Au jour de l'Ascension, Mad. de Krudener se trouve au château de Liebegg, à deux lieues d'Aarau, chez les dames de Diesbach.

La famille de Diesbach était fort légitimiste; un de ses membres avait été major dans la garde suisse de Louis XVI.

La première femme du baron de Diesbach avait péri en 1806, sous les yeux de son mari et dès le début de son voyage de noces. Elle avait été atteinte par les premiers éboulements du Righi, lors de la catastrophe qui détruisit Goldau.

Le Kummerthal, voisin de Liebegg, était en 1816 peuplé de Moraves ou de sectaires plus ou moins apparentés aux Moraves. Mad. de Krudener réunit sur la pelouse du château un auditoire de quelques milliers de personnes.

Quelques mois après, les châtelaines de Liebegg invitèrent la prophétesse à revenir auprès d'elles. Un pressentiment (?) empêcha la baronne d'accepter l'offre de ses amies. Le jour où elle eût dû arriver à Liebegg, une commotion à peine sensible et qui ne

peut mériter le nom de tremblement de terre (*Frau v. Krudener*, 1868) rendit inhabitable le manoir vermoulu des Diesbach. Juliane se persuada qu'elle avait été miraculeusement sauvée de la mort.

Excursion à *Suhr* et *Grenichen*. Deux sermons par jour, l'un — celui du matin — en langue allemande, prononcé par elle-même, l'autre — celui du soir — débité par Empeytaz en langue française.

Juin. — Retour au Hörnlein.

Novembre. — Empeytaz, qui depuis quelques mois se sent miné sourdement par Kellner, pensant, par un coup d'éclat, se rétablir dans l'esprit de la patronne, écrit des „*Considérations sur la divinité de Jésus-Christ*". La brochure, composée en septembre, paraît en novembre. Bost, dans ses Mémoires, juge très sévèrement ce livre. Il en trouve la publication inopportune et blâme le genre d'arguments employés par son ami. Il paraît que le pauvre Empeytaz, qui attaquait les pasteurs „*sociniens*" de Genève, avait insisté sur les avantages que vaudrait au commerce de cette ville la foi en Christ-Dieu. On verrait plus d'étudiants, partant les propriétaires etc. loueraient mieux leurs chambres garnies, etc., etc. La République avait tout intérêt à ménager l'empereur de Russie, partisan de la divinité du Christ...

Aux accusations de Bost, M. de Goltz ajoute celle de plagiat:

„...Ce qui transporta le combat dans le domaine de la vie publique, ce fut un écrit d'Empeytaz, intitulé: *Considérations sur la divinité de Jésus-Christ, adressées à Messieurs les étudiants en théologie de l'Église de Genève.*

„...La Compagnie des pasteurs était toujours, à ses yeux, sous le coup de cette accusation: qu'elle avait abandonné la foi à la divinité de Jésus-Christ; elle n'y avait point encore répondu d'une façon explicite; aussi se voyait-il amené à examiner attentivement les six questions suivantes:

„1° Le reproche que l'on a fait à la vénérable Compagnie des pasteurs de Genève, de ne plus professer la foi à la divinité de Jésus-Christ, est-il fondé?...

„6° Que devez-vous faire, Messieurs, pour concourir à rétablir l'enseignement de la saine doctrine dans notre Eglise?...

„La première question est celle qui est l'objet de l'examen le plus attentif... Dans la cinquième partie, Empeytaz cherche à faire voir les dangers qu'entraîne la fausse doctrine, soit pour la reli-

gion et la morale, soit pour l'avenir de l'Eglise et même pour la prospérité de la république. La sixième question n'y est pas traitée avec toute l'attention qu'elle mérite. Ce n'est guère qu'une plainte nouvelle sur l'état de chute actuelle de l'Eglise de Genève, jointe à une apologie éloquente de l'orthodoxie, apologie qu'Empeytaz emprunte textuellement à *Massillon*, en oubliant toutefois de citer cet auteur.

„...L'attaque était d'autant plus directe, qu'elle ne se limitait pas au terrain théologique, mais qu'elle allait jusqu'à parler des dangers dont la fausse doctrine menaçait l'avenir économique et politique de Genève elle-même...“ (H. DE GOLTZ, *loc. cit.*, p. 133 et suiv.)

Course à Berne.

La disette augmentant, le Hörnlein devient le refuge d'une nuée de vagabonds badois, suisses, alsaciens et même belges, que Kellner prêche, en allemand, du haut de l'escalier extérieur de l'auberge.

Les prodiges opérés par la parole de Kellner frappent la faible Juliane au point qu'elle se détache de plus en plus d'Empeytaz, théologien relativement instruit, et s'engoue du nouveau venu, docteur de rencontre et intrigant sans scrupules, plus attaché à flatter la pauvre femme qu'à essayer de mettre un peu d'ordre dans le dérèglement de sa foi.

1817. 9 Janvier. — La police de Bâle s'émeut des rassemblements de mendiants établis en permanence dans le voisinage immédiat de la frontière suisse.

Deux pasteurs bâlois, irrités de l'attitude prise par l'autorité cantonale et excités par Kellner, prêchent sur le texte : „Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes!...“ Un autre prend, dit-on, pour sujet de son discours: „Le voici qui vient sur les nuées...“

23. — La police de Bâle invite celle du grand-duché à disperser les gens sans aveu rassemblés au Hörnlein et dont les déprédations ruinent les Suisses de la frontière.

Le gros de la bande est dispersé et chassé vers Lœrrach.

26. — Les rassemblements se reforment plus nombreux. Mad. de Krudener, afin de nourrir tout ce monde, se défait de ses diamants, dont elle tire une somme de trente mille francs.

Février. — Les habitants, voyant la police impuissante, se décident à nettoyer eux-mêmes la place. Une émeute populaire menace Unterholz et le Hörnlein.

6. — Depuis quelque temps, Empeytaz, évincé par Kellner de la faveur particulière de la baronne, était rentré à Bâle, où l'on fermait les yeux sur sa présence. L'agitation causée par les émeutes des jours précédents force l'autorité à agir. Empeytaz est appelé devant un inspecteur de police. L'occasion lui paraît belle de regagner les bonnes grâces de la prophétesse; il rêve le martyre, un martyre anodin et quelque peu intéressé. En conséquence, il prétend ne pouvoir quitter la ville — son poste de combat — sans en avoir reçu l'ordre écrit; il exige de plus que les autorités lui visent son passe-port. Rentré chez lui, il consulte les sorts bibliques et tombe sur le verset suivant: „Je vous exhorte donc, mes frères.... que vous offriez vos corps en sacrifice vivant!...“ Empeytaz, résigné à la mort, reçoit des mains d'un agent de police les papiers qu'il avait réclamés et l'ordre de partir promptement. Grave et digne, il sort de Bâle. Arrivé à la frontière, il secoue la poussière de ses sandales et s'agenouille, afin de prier pour ses „persécuteurs“.

14 Mars. — Lettre de Mad. de Krudener au frère de son gendre, ministre de l'intérieur dans le pays de Bade. C'est un plaidoyer de huit pages contre la barbarie des gouvernements qui veulent l'empêcher de poursuivre sa mission, qui chargent ceux qui sont chargés, etc. Ça et là des broderies chiliastes.

25. — Défense est faite à la troupe de rester plus longtemps dans le canton de Bâle. La baronne se retire d'Unterholz et rentre au Hörnlein.

1er Avril. — Empeytaz et M. de Berckheim sont éloignés du Hörnlein par la police badoise et dirigés sur Rheinfelden.

12. — La Sainte-Mission abandonne définitivement Unterholz.

26. — La Sainte-Mission quitte le Hörnlein.

Mad. de Krudener à Warmbach.

Les habitants de Rheinfelden menacent la prophétesse de la chasser à coups de pierres, si elle se présente chez eux avec son cortège de mendiants.

Kellner supplante décidément Empeytaz absent.

Il publie une „Adresse aux Pauvres“. Ce pamphlet débute par une exhortation à la pénitence, puis viennent des déclamations: „...Leur cruauté vous guette à chaque coin de rue. Vous êtes les enfants chéris du Père... Par le moyen de cette épreuve, le Seigneur veut vous faire sortir de ces pays, sur lesquels ses

châtiments, la faim, la mort, les tremblements de terre, etc., vont s'abattre, où l'affamé ne reçoit point de pain, où ceux qui sont nus restent sans vêtement, où l'on n'héberge point ceux qui sont sans abri. C'est maintenant la onzième, la dernière heure. Vous êtes les invités que le Seigneur convie dans sa vigne ou son royaume..."

5 Mai. — Kellner publie la *Gazette des Pauvres*. Cette gazette se distribuait gratuitement, mais ceux qui la recevaient étaient invités, lecture faite, à la communiquer aux riches, en échange d'aliments. Moyennant ce troc, ils s'engageaient à prier pour les bourgeois curieux de parcourir la feuille.

Il ne parut de cette gazette qu'un seul numéro, celui du 5 mai 1817.

M. Xavier Marmier le décrit: „...Ce numéro, composé d'une petite feuille in-4°, est écrit en allemand... Il porte pour épigraphe ce passage d'Esaïe que Mad. de Krudener s'appliquait à elle-même: „L'Esprit du Seigneur repose sur moi, le Seigneur m'a consacré, il m'a envoyé pour porter à ceux qui souffrent un message de joie, pour raffermir les cœurs chancelants, pour annoncer aux prisonniers la délivrance, aux captifs leur liberté, pour proclamer l'année de clémence de notre Seigneur et le jour vengeur de notre Dieu, pour consoler les affligés, pour que les malheureux reçoivent dans Sion une couronne au lieu de cendre, l'huile de la foi au lieu de larmes, un vêtement d'honneur au lieu de tristesse, et ils deviendront les rochers de la justice et les plantes du Seigneur, au milieu desquels il apparaîtra dans sa gloire..."

Vient ensuite l'appel aux lecteurs: „...Vous que le monde repousse et maîtrise, qui ne voyez autour de vous qu'injustice, qui n'apprenez que de malheureuses nouvelles, chers, bien-aimés pauvres, c'est à vous que ce journal est consacré! Il vous annoncera le Royaume nouveau qui est le refuge des pauvres; là est le Roi qui est le père des indigents, de la veuve, de l'orphelin..."

Faits divers, chronique du jour, si l'on en croit M. Marmier, rien ne manquait à ce Journal. On y trouvait des récits de songes; il était plein de prophéties et enregistrait minutieusement les signes des temps:

„...*Il y aura des tremblements de terre*!..." (Marc XIII.) Le sol a tremblé aux environs du Mont Blanc.

„*Le tonnerre de Dieu retentit!*“ (Psaume XXIV.) Quelques coups de foudre en Wurtemberg, en Suisse, en Brunswick et en France....

Suivent des anecdotes: Un pauvre homme chargé de cinq petits enfants est obligé de mendier pour les nourrir. Il récolte dans sa journée douze batz. Muni de cet argent, il se rend chez un cultivateur, qui a des pommes de terre à vendre, mais le cultivateur ne voulant pas se déranger à moins de vingt-quatre batz, renvoie le pauvre. L'infortuné retourne en son logis et prie le Seigneur d'endormir ses enfants. Les enfants dorment vingt-quatre heures, pendant lesquels le père, toujours mendiant, ramasse encore douze batz. Ayant ainsi parfait la somme exigée par le cultivateur, le père va chercher des pommes de terre. A l'aspect de l'argent, l'avare se décide à aller à sa cave, afin d'y quérir la denrée. Il ne reparaît plus. Le Seigneur l'avait frappé de mort, sur ses pommes de terre!...

M. de Bonald, dans le *Journal des Débats*, attaqua vivement la baronne à propos de ces diverses publications: „...Mad. de Krudener a été jolie; elle a publié un roman, peut-être le sien; il s'appelait, je crois, *Valérie*; il était sentimental et passablement ennuyeux. Aujourd'hui qu'elle s'est jetée dans la dévotion mystique, elle fait des prophéties. C'est encore du roman, mais d'un genre tout opposé. L'amour avait dicté le premier; celui-ci semble n'inspirer que la haine et, si la figure de l'auteur a changé comme son genre, Mad. de Krudener peut avoir des disciples, mais elle n'aura plus de soupirants...“

Benjamin Constant se crut obligé de répondre à M. de Bonald. Il s'acquittait ainsi par articles de journaux d'une dette de reconnaissance qu'il avait contractée en 1815, voici à quelle occasion. Je cite les souvenirs de M. le duc de Broglie, gendre de Mad. de Staël:

Après avoir dit que, vers la fin de l'Empire et devant Benjamin, Mad. de Krudener, alors célèbre, avait essayé de racheter les fautes de sa jeunesse et le roman de son âge mûr en prêchant à Lausanne un groupe de Sociniens fort spirituels et de gens plus dévots à Mad. de Guyon qu'à Calvin, M. de Broglie ajoute:

„...Benjamin Constant retrouvant à Paris Mad. de Krudener en grand crédit auprès de l'empereur Alexandre, sa directrice de conscience et presque son confesseur, il renoua avec elle et sans entrer dans la familiarité de l'autorité, sans tremper en rien dans

cette rêverie de la Sainte-Alliance qui se préparait à petit bruit, il ne demeura pas entièrement étranger aux jongleries du moment. Ainsi, par exemple, il lui arrivait de passer, lui et maints autres néophytes, des nuits entières dans le salon de Mad. de Krudener, tantôt à genoux et en prière, tantôt étendu sur le tapis et en extase; le tout sans fruit, car ce qu'il demandait à Dieu, c'est ce que Dieu souffre parfois dans sa colère, mais qu'il tient en juste détestation. Epris de Mad. Récamier, belle encore à cette époque, bien que déjà sur le retour, ce que Benjamin Constant demandait à Dieu, c'étaient les bonnes grâces de cette dame, et, Dieu faisant la sourde oreille, il ne tarda pas à s'adresser au diable, ce qui était plus conséquent..."

Le pauvre Benjamin, dans son désespoir, supplia celle que le Prince de Ligne avait nommée „la sœur grise des cœurs" de lui venir en aide. Il lui conta, et lui-même le croyait, que la vie lui était devenue insupportable et qu'il allait se faire mourir. Elle prit au sérieux les rodomontades du personnage et mit une véritable tendresse dans ses conseils et dans ses exhortations. Elle alla même plus loin et se fit auprès de Mad. Récamier l'entremetteuse de Constant, — dans le dessein d'obtenir l'union — mystique — de leurs cœurs.

„...Mad. de Krudener a été adorable de compassion pour l'amour qui me tourmente, et m'a promis son secours pour établir entre Juliette *(Récamier)* et moi un lien d'âme..." — „...Mad. de Krudener triomphe et désire arriver à nous unir spirituellement. J'ai prié avec Juliette *(Récamier)*..."

Constant finit par se calmer: il ne parla plus de ses prétendus projets de suicide. Mad. de Krudener resta convaincue qu'elle l'avait sauvé et lui-même, par vanité, affecta dans ses rapports avec elle de s'en montrer persuadé.

La Sainte-Mission à Möhlin.

18. — La police renvoie les missionnaires de Mumpf. Tandis que les gendarmes chassent la foule, Empeytaz, appuyé contre un tronc d'arbre, compose *une hymne*, imitation, dit Guers, du *Te Deum* d'Ambroise, et des autres doxologies composées sur ce même type :

«Grand Dieu, nous te bénissons,
Nous célébrons tes louanges;
Eternel, nous t'exaltons,
De concert avec les anges,

Et prosternés devant toi,
Nous t'adorons, ô grand Roi !

Les Saints et les Bienheureux,
Les Trônes et les Puissances,
Toutes les vertus des cieux
Disent tes magnificences,
Proclamant dans leurs concerts
Le grand Dieu de l'univers...

...Gloire soit au saint Esprit !
Gloire soit à Dieu le Père !
Gloire soit à Jésus-Christ,
Notre époux et notre frère !
Son immense charité
Dure à perpétuité...»

L'auteur souhaite :

«...Que sur la terre et sur l'onde,
Tous genoux soient abattus
Au nom du Seigneur Jésus !...»

Cela se chante, dit M. Eynard.

Ce chef-d'œuvre était pour répondre à une poésie de Kellner :

«O dass bald dein Feuer brennte,
Du unaussprechlich liebender !
Es bald die ganze Welt erkennte,
Dass du bist König, Gott und Herr !...»

De Mumpf on se transporte à Lauffenburg, puis à Dentspüren.

Le canton d'Argovie avait interdit les réunions du genre de celles que tenait Mad. de Krudener. Défense fut faite à la prophétesse de paraître dans le canton. Repoussée de Lauffenburg, elle essaya de gagner Dentspüren, de nuit. Le pasteur du village était de ses adhérents. Elle trouva le presbytère gardé et le pasteur, un nommé Steinegger, surveillé et empêché de la recevoir.

La baronne se rend à Erlesbach, dans le canton de Soleure.

Un bruit se répand que l'empereur Alexandre ouvre la Crimée aux Suisses disposés à émigrer.

Berne.

La baronne loue à Horb une maison de campagne, près du lac. Elle est renvoyée.

Lucerne. Discours aux élèves du séminaire catholique. Ce discours, tout plein de brillantes antithèses, a été imprimé à la suite

de la brochure anonyme (due à Kellner) intitulée : „*Der lebendige Glaube des Evangeliums.*“

Miracle de la multiplication des pains.

Comme Eynard a mis un soin extrême à supprimer les miracles de Mad. de Krudener, je suis obligé d'entrer dans quelques détails :

Brescius et Spieker (p. 47) rapportent que la prophétesse leur dit : „J'ai nourri un jour treize cents personnes avec neuf pains.“

Burdach (p. 13) est plus modeste. Il rapporte le discours que voici : „Christ a accordé à ceux qui ont la foi le don des miracles ; je le vis bien à Lucerne, un jour que trois mille fidèles se pressaient autour de moi ; je rassasiai neuf cents d'entre eux avec dix neuf pains et un peu de gruau.“

L'auteur de *Frau von Krüdener in der Schweiz* donne une relation encore différente : „...A Lucerne, on vit un prodigieux concours de pauvres, de mendiants, de vagabonds. Chaque affamé recevait une portion de soupe ; à qui voulait rester, on offrait un abri, quelques bottes de paille dans une grange. Toute la canaille d'alentour accourut. Mad. de Krudener, et surtout les personnes de son entourage ont raconté en d'autres endroits qu'elle rassasia à Lucerne plusieurs centaines de personnes avec dix-huit pains. Il est constant qu'elle achetait chaque jour de cent à cent cinquante miches. Il était, du reste, on ne peut plus facile à ses adhérents les plus intimes de la duper, comme ils avaient tenté de le faire à Bâle.“

Cette dernière phrase fait allusion à une anecdote précédemment racontée par l'auteur : Un jeune homme allemand de bonne famille, mais brouillé avec les siens, vivait à Bâle dans la misère. Kellner (?) lui fit dire de feindre d'avoir vu en rêve la baronne payant ses dettes, d'aller trouver Mad. de Krudener, de pousser un cri à son aspect : „C'est elle !... c'est ma bienfaitrice !...“ Le jeune homme refusa de se prêter à cette comédie.

Je constate que le miracle des pains occupa fort les contemporains. Brescius et Spieker nous apprennent qu'un recueil sérieux (*Woehlers theol. Nachrichten*, Déc. 1817, p. 305 à 374) avait donné du fait une explication naturelle.

L'idée dominante de la baronne, qu'elle exprima en mainte occasion et par exemple dans son discours aux élèves du séminaire de Lucerne, était que quiconque a la foi, possède le don

de faire miracles. Il était aisé, puisqu'elle prétendait avoir la foi, de lui présenter comme autant de prodiges exécutés par elle, une foule d'accidents où le hasard avait une grande part, un hasard quelquefois arrangé par Kellner. Le premier venu, pourvu qu'il prît la peine de la traiter de princesse, de femme-soleil, de femme miraculeuse, de femme bon Dieu, était assuré de la mener à sa guise. Toute sa vie elle avait été dépendante de quelqu'un : en Suisse, elle le fut de tout le monde, et comme ceux qui l'approchaient ne lui arrivaient que stylés par Kellner, au moins depuis les derniers temps du séjour au Hörnlein, l'ex-directeur des postes, devenu son directeur, fit d'elle tout ce qu'il voulut.

„... Christ est le maître de son cœur, écrivait-il ; elle en use avec lui comme jadis Abraham ou comme un enfant à l'égard de son père ; elle ne fait rien sans lui en avoir demandé permission et il lui répond par une voix intérieure. C'est par cette foi enfantine, à laquelle rien ne paraît impossible, que sont produits tous ses miracles. A-t-elle besoin pour les pauvres d'argent, d'aliments ou d'habits, elle les demande naïvement à son Sauveur et Il accorde tout. Elle ne va pas d'un lieu à un autre, sans s'être assurée au préalable que telle est la volonté de Dieu.

„Elle élève dans les mêmes idées ceux qui l'entourent. Une jeune convertie d'Appenzell, qui est chargée de préparer la nourriture des pauvres, un jour lui dit qu'elle n'avait plus rien. „Ne sais-tu pas, lui répondit-elle, à qui tu as à t'adresser ?“ La même servante déjà, dans un moment où l'on manquait de tout, s'était mise en prière, et voici, le lendemain elle avait trouvé des provisions dans le cellier...“ (*Der lebendige Glaube des Evangeliums*, p. 14-16.)

Au cours de l'entretien qu'elle eut avec le professeur Spieker et avec le conseiller consistorial Brescius à Francfort-sur-l'Oder, en 1818, Mad. de Krudener insista avec force sur ses miracles. „Tout autant qu'il se présentait de pauvres, tout autant j'en rassasiais. J'exhortais les mères à prier Jésus avec ferveur, aussitôt leurs enfants tombaient dans un profond sommeil, qui durait deux et même trois jours, jusqu'à ce que le Seigneur leur eût envoyé du pain ! Ah oui ! le Seigneur a fait de grands prodiges par moi !“ ... Comme elle ne cessait de débiter de pareilles histoires de miracles avec une complaisance marquée, je pris, ajoute l'auteur, la liberté de lui représenter que le Christ ne se prévalait

nullement des prodiges qu'il accomplissait! loin de là, lorsqu'il avait guéri un malade il se retirait à l'écart de la foule. Elle trouva juste ce que je venais de dire, mais, fit-elle, le Christ n'avait aucun besoin d'attester par des preuves la divinité de sa mission! Moi, au contraire, je suis une faible créature, une femme! Pour être crue, j'ai besoin d'une lettre de crédit. Le Seigneur m'en a donné une en me conférant le pouvoir de faire des miracles..."

Déjà la lettre du 14 mars au ministre badois de Berckheim avait signalé les prodiges opérés par Mad. de Krudener comme une preuve de la divinité de sa mission. Au pasteur Maurer la baronne déclara avec une sincérité évidente: „J'ai été appelée par le Seigneur; je dois lui obéir. Ma vocation est de lui et c'est pour que les plus incrédules n'en puissent douter, qu'il me donne des révélations et qu'il permet que je fasse des miracles."

Vainement des pasteurs, argumentant de l'Epître de Paul à Timothée, lui rappelèrent-ils qu'il est défendu aux femmes de prendre la parole dans les assemblées de l'Eglise; elle répliquait que Dieu, dans les moments critiques de la vie de son peuple, avait toujours suscité des femmes pour le sauver. Kellner, dans des écrits publics, parla de Deborah, de Judith, etc.[1]

Malgré le miracle de la multiplication des pains, la population essentiellement catholique de Lucerne ne s'émut que médiocrement des discours de la prophétesse. L'autorité jugea nécessaire

[1] ... « *Gott konnte für die jetzige Zeit der Noth und Trübsal, da die Erde ihre Fruchtbarkeit versagt, die Gewerbe darnieder liegen, und das menschliche Elend einen so hohen Grad erreicht hat, den Menschen kein besseres Rettungsmittel schicken, als dass Er die bisher in Formen verschlossene Religion gleichsam personifizirt auftreten liess...* » (Der lebendige Glaube, pag. 17.)

... « *Das Auftreten dieser Frau selbst, ist nicht anders, als nach der Bibel zu erklären, und wenn wir darinn mehrere Fälle finden, dass Gott, wenn er sein Volk aus einer Gefahr retten wollte, sich mehrmal der Weiber bediente, wie Debora, Esther, Judith; so könnte er da auch diese Frau zu einem Werkzeug für grosse Zwecke ausersehen haben...* » (pag. 18—19.)

... « *Wie sehr wäre zu wünschen, dass Regierungen und Staatsmänner, denen die Erscheinung dieser Frau mehr lehrt als alle Staatskünstler und Gesetzgeber, von Solon bis auf — ich weiss nicht, welchen ich als den letzten nennen soll, da ihre Zahl im gegenwärtigen Augenblick Legion ist — dass sie beherzigen möchten, was das locke Staatsschiff in dem schon ausgebrochenen Sturme der Zeiten, noch auf einige*

cependant de faire cesser les rassemblements. Comme Mad. de Krudener usait de mille prétextes pour différer son départ, la police recourut à la force et la fit conduire à Kronau.

Certains écrivains d'aujourd'hui se sont indignés des persécutions subies par la prêcheuse. „Traquée comme un perdreau, de montagne en montagne!...“ écrit l'anonyme de l'almanach de Kaiserswerth. C'est fort bien, mais il oublie que la baronne était étrangère, qu'elle était sans papiers autres qu'un passe-port pour la Russie, que la Suisse venait d'être agitée par vingt ans de guerres et de révolutions, que la disette avait préparé les vagabonds qui entouraient la femme-soleil à l'émeute, à la révolte peut-être, que la présence même de ces vagabonds aux abords d'une ville ou d'un village était pour les habitants une véritable calamité; ils oublient que les sermons de la Mission-sainte sortaient du cadre ordinaire de ces sortes de discours, qu'ils attaquaient les riches, les gouvernements et les Eglises reconnues; ils oublient encore qu'ils furent pour beaucoup de Suisses une cause lamentable de ruine. Anna Schlatter, piétiste et chiliaste, écrivait le 3 septembre 1817: „...*Gestern entbrannte ich über das irrige ihrer Lehren und das überverstandene ihrer Gerichtsankündigungen und Auswanderungsermunterungen... als ein armer gottesfürchtiger Mann in seinem Elend bei uns war, der sich an*

Zeit über Wasser halten kann. Es ist nichts anders, als wozu der heilige Bund, den sie angenommen haben, sie verpflichtet: alle Staats- und bürgerlichen Verhältnisse auf das Evangelium von Jesu Christo zu gründen, den Götzen des Zeitalters, den schrecklichen Egoïsmus umzustürzen, wie uns Gott der Herr schon zweimal gezeigt hat an der Person des Menschen dieser Sünde, den die Hand des Herrn gebannt hält, um uns noch einmal eine Frist zur Bekehrung zu schenken.....

Wir haben eine Bundesversammlung, die aber nicht im Geist des heiligen Bundes zusammen zu seyn scheint, und mehr für den Zeitgeist, als ihm entgegen arbeitet. Man beschäftigt sich dabei mit dem was vorgehen wird, mit dem kleinsten Interesse Einzelner, ohne das Bedürfniss des grossen Ganzen, das hohe geistige Interesse der Staaten und Völker mit tiefem weitem Blick, mit Gemüth zu umfassen, und im Lichte des Evangeliums zu erkennen, was zum ewigen Heil und Frieden der Menschen dient.... Darum ist sehr zu besorgen, wie es schon bei dem Kongress in Wien geschah, dass noch einmal ein Dazwischentreten geschehen werde, nach allen Vorzeichen ein furchtbares, ein endendes...» (pag. 22—25.)

Dr. Staub anschloss und mit seiner Familie bis nach Ulm kam, von da aber aus Mangel an Reisegeld und Coloniepass mit ungefähr achtzig Menschen nach der Heimath zurückzukehren gezwungen war, in welcher sie alles verkauft, verschenkt, verlassen hatten, in Hoffnung, durch Frau von Krüdener unterwegs erhalten zu werden und dort ein Solyma zu finden. O, die blinden Leiter der Blinden stürzen sich in die Grube zeitlichen Elends; und Gott gebe aus Gnaden, dass nicht manche in die Verzweiflung versinken! Der arme Mann, der gestern bei uns war, wurde von den Auswanderern mit noch einem nach Frau von Krüdener gesandt, ihr ihre Noth und Verzweiflung vorzustellen, aber sie hielt sie einige Tage auf und konnte nicht helfen, musste sie trostlos zurückweisen..." (II, p. 307.)

Le lecteur jugera peut-être que si ces émigrants avaient vendu leurs propriétés, ils en avaient touché le prix. Cela paraît certain, mais la prophétesse dépensait beaucoup. On ne nourrit pas une soixantaine de commensaux sans qu'il en coûte et les centaines de pauvres qui venaient par surcroît dévorer les soupes économiques de la Sainte-Mission ne vivaient pas de miracles seuls.

„On a calculé, écrit l'auteur de „*Frau von Krüdener in der Schweiz*", que depuis son arrivée dans le canton de Schaffhouse jusqu'au jour de son entrée à Constance, c'est-à-dire en trois semaines et quelques jours, la baronne avait dépensé dix-mille gulden. On ne taxera pas ce chiffre d'exagération, si l'on considère qu'à Lottstetten et à Businger seuls, la prophétesse gaspilla des sommes folles. Un aubergiste de Businger reçut d'elle trois mille gulden (près de sept mille francs)."

Deux ans auparavant, Mad. de Krudener, encore en possession de tous ses diamants, n'avait pu subvenir aux dépenses nécessitées par l'acquisition ou par l'exploitation d'un domaine que le prince de Hohenlohe-Bartenstein a acquis en 1859 au prix de trente-six mille florins, c'est-à-dire à un prix triple de celui auquel la baronne l'avait obtenu!

D'où lui vint le regain de fortune qu'elle étala en Suisse? En grande partie de collectes, faites en Russie ou en Suisse même. „Bien des gens lui ont apporté tout leur avoir et se sont mis par là sous sa dépendance, car elle ne peut leur rendre leur argent. Une Bernoise lui a donné dix mille gulden. Beaucoup de nos compatriotes ont vendu tout ce qu'ils possédaient, dans l'in-

tention de la suivre et d'échapper par la fuite aux châtiments qu'elle annonce à notre pays..." (*Frau v. K. in der Schweiz*, p. 109.)

3 Juillet. — De Lucerne les missionnaires se rendent à Zurich. A l'entrée de la ville, la bâche de la voiture est heurtée, précipitée à terre, et la porcelaine de la baronne se brise sur le pavé. Les plaisants voulurent voir dans cet accident un pronostic et un emblême malencontreux.

La baronne prêcha à Zurich un discours conservé par *Frau von Krüdener in der Schweiz* (p. 112), d'après *Schweizerische Monatschronik.*

Elle est renvoyée de la ville, malgré les efforts tentés en sa faveur par l'artiste Hess.

L'accueil fait à Mad. de Krudener par les habitants de Zurich ne paraît pas l'avoir satisfaite. On prétend généralement, mais Eynard le nie, qu'elle déclara que les enfants même avaient dans ce misérable endroit une „face d'Holopherne".

Louise Lavater s'était déclarée contre la prophétesse, à qui elle reprochait d'être une mauvaise chrétienne, incapable de pardonner à ses ennemis et pétrie d'orgueil. La baronne avait raconté à son auditoire un rêve qu'elle avait fait. Elle avait vu l'un de ses adversaires, le pasteur Veith, tomber à l'eau et se noyer par punition divine.

6. — La Sainte-Mission se retire sur territoire badois, à Lottstetten.

La police empêche la foule de s'amasser.

Pendant le séjour de la baronne à Lottstetten, Empeytaz résidait à Schaffhouse, dans une auberge, et sans se mêler de prédications.

Une partie de la suite de la prophétesse s'étant établie à Businger (Bade), défense lui fut faite par l'autorité de prêcher, même à portes closes. Le chant des cantiques, permis dans la semaine, lui fut interdit le dimanche.

Le vicaire Gans d'Embrach se joint à la Sainte-Mission. Il était depuis quelque temps suspect au clergé orthodoxe. Une nouvelle Marie Kummer, Mlle Maurer, se mêle au cortège de la prophétesse, qu'elle réjouit de ses nombreuses visions.

12. — La police renvoie Mad. de Krudener qui, malgré la défense qui lui en avait été faite, se rend à Schaffhouse, où elle avait loué une maison de campagne.

En cotoyant une rivière, sa voiture verse, toutefois sans accident de personne.

La police de Schaffhouse interdit tout attroupement et ne laisse pénétrer auprès de la baronne que des personnes „distinguées“.

Mad. de Krudener avait obtenu de rester trois jours *dans la ville* de Schaffhouse. Les trois jours écoulés, elle essaya de prolonger son séjour, mais on la força de partir. Elle tenta alors de s'installer en Thurgovie, dans un couvent de femmes, „*le Paradis*“. On l'expulsa.

28. — Elle est ramenée à Diesenhofen et logée dans une auberge, hors de la ville. Toute visite du dehors est interdite. Mad. de Krudener ayant tenté de rester à Diesenhofen au-delà du terme convenu, on la fait partir. Elle visite Randeck, Zell, où elle prêche les Juifs badois, et arrive à Petershausen près Constance.

Les agissements de la police avaient obligé la baronne à une certaine retenue. Le concours des fidèles devenait moindre. Les autorités avaient fini par prévoir en quel lieu Mad. de Krudener avait dessein de se rendre, quoiqu'elle affectât toujours de n'être instruite elle-même qu'au dernier moment de la volonté de Dieu à ce sujet. Il est probable qu'elle était de bonne foi dans cette ignorance, mais son impresario, Kellner, savait la décider selon ses vues et il usait habilement de l'art de préparer la mise en scène. Des émissaires étaient dépêchés à l'avance dans les localités où l'on comptait se rendre; ils étaient porteurs de lettres pour les affiliés et répandaient eux-mêmes les nouvelles les plus propres à piquer la curiosité des badauds, avec des éloges sans fin de „la femme merveilleuse“. Mad. la comtesse, disait-on — et elle le croyait — guérissait les malades, nourissait les affamés, devinait le passé et prédisait l'avenir. Dans tel village elle avait démasqué un criminel, dans tel autre elle avait converti des brigands déguisés en femmes qui projetaient de s'introduire chez elle et de la voler. A ces récits, la crédulité populaire mêlait ses commérages: les pieds de la comtesse étaient des pieds de chèvre!.. Quelque magister, un peu au courant de certaines légendes de la Livonie, racontait que la comtesse avait prêté de l'argent à un paysan, mais contre un reçu signé du sang du débiteur. La femme de celui-ci, épouvantée, avait rapporté à Mad. de Krudener ses écus et réclamé le reçu infernal. Pour toute réponse, la

comtesse avait d'un coup de pistolet enlevé de son livre de comptes la page ensanglantée!..

Pour dérouter les autorités, on ne se mettait en chemin qu'au dernier moment; personne ne savait où l'on allait. Afin de guider ses partisans, la Sainte-Mission répandait sur la route des branches en croix, des fétus de paille entrelacés en forme de crucifix. On s'arrangeait de façon à n'arriver à destination que fort tard et presqu'à la nuit close. Quel agent de police pouvait se montrer assez barbare pour renvoyer de nuit des voyageurs fatigués!... on obtenait naturellement la faveur d'une couchée, et le lendemain on traînait sous mille prétextes ici et là, on retardait comme on pouvait le départ.

A la longue, ces stratagèmes s'éventèrent: les magistrats se montrèrent inexorables et répondirent aux petites finesses de l'armée du salut par un „Non possumus" plus décidé.[1]

La moisson, du reste, s'annonçait bien et la crainte que l'on avait conçue des mendiants s'effaçait peu à peu.

3 Août. — Hub. La suite de la prophétesse diminue sensiblement. On ne voit plus guère autour d'elle que de simples curieux. Cependant le bruit commençant à se répandre d'une expulsion prochaine de la bande, le 10 août, à Arbon, la baronne voit encore une fois deux mille personnes à ses réunions.

Mannebach, Lümmerschwyl (St-Gall). La prophétesse, renvoyée

[1] Les écrivains protestants de l'époque, bien différents de ceux d'aujourd'hui, attaquèrent vivement les rites introduits à défaut de doctrines dans l'Eglise Krudenerienne. Voyez entre autres: « WINKE DER WAHRHEITSLIEBE, DIE FRAU V. KRÜDENER BETREFFEND » (Schaffhouse 1817, pag. 26) et Burdach: «FRAU V. KRUDENER UND DER GEIST DER ZEIT.»

M. Lacroix (bibliophile Jacob) a prétendu que la baronne, à cette époque, était devenue catholique. C'est une erreur. Elle écrivait au curé Dolder: ... « Grâce à Dieu, je n'ai jamais été protestante... » Dans un entretien avec le pasteur Maurer, qui la vit à Schaffhouse, Mad. de Krudener dit: ... « *Ich gehöre ganz und gar zu der* URSPRÜNGLICHEN *katholischen Kirche, das ist die wahre Kirche. Der Herr hat sie gegründet, und die Pforten der Hölle werden sie nicht überwältigen. Glauben Sie, dass ich Protestantin bin? O nein! Ich protestire gegen den Protestantismus, welcher nur ein Betrug des Satans ist. Die katholische Religion ist allein die wahre Religion... Sie begreifen, dass ich von der alten, ursprünglichen katholischen Religion rede, und nicht von der römisch-katholischen...* »

partout où elle se présente, arrive le 17 à Ste-Marguerite. Aussitôt un agent autrichien vient lui intimer défense de mettre les pieds sur territoire de l'empire.

Sous escorte de police, Mad. de Krudener traverse Arbon, Constance, Diesenhofen, Eschenz, Feuerthalen, Marthalen, Rheinau, et arrive le 25 août à Neuhausen.

Le lendemain, Kellner, sous la dictée de l'ex-prophétesse, écrivit quelques lignes mélancoliques dans le livre de l'hôtel :

„Le 26 août, tandis qu'elle déplorait le déclin de la religion de Jésus et qu'elle annonçait aux hommes l'approche des chatiments qui les menacent, mais en même temps la grâce par Christ, Mad. de Krudener, persécutée en Suisse pour ses prédications, contempla la chute du Rhin et y implora la miséricorde du Seigneur en faveur des mortels aveuglés.

J. B. Kellner.“ [1]

La baronne dut quitter la Suisse. Lentement, à petites journées, elle traversa l'Allemagne et regagna la Livonie. Quelques rares fidèles lui firent escorte jusqu'au bout : Kellner, un ancien soldat manchot nommé Klotz, devenu manouvrier-distillateur et qu'elle avait converti, Mlle Maurer... Quand Brescius et Spieker, à Francfort sur l'Oder, virent ce qui restait de la Sainte-Mission, elle ne se composait plus que de six personnes.[2] Trois voitures,

[1] M. Lacroix veut que la baronne ait écrit à la chute du Rhin quelques lignes de blâme concernant Alexandre. Le texte réel de ce qu'elle dicta à Kellner ne contient rien de semblable : « *Den 26ten August besah Frau v. Krüdener, als sie den Verfall der Religion Jesu betrauerte, die Strafgerichte und die Gnade Jesu Christi verkündete und deshalb in der Schweiz verfolgt wurde, den Rheinfall, und erflehte das Erbarmen Gottes unseres Heilandes für die verblendeten Menschen.*

« J. G. Kellner. »

[2] Les contemporains ont jugé fort sévèrement l'entourage immédiat de Mad. de Krudener : . . . « *Eine arme Frau, die anderthalb Tage auch unter dem Haufen sich befand, . . . bekannte : wenn* das *die neue Religion seyn solle, so wolle Gott alle Menschen vor so einer Religion bewahren. . .* » *(Fr. v. K. in der Schweiz*, pag. 61.)

. . . « *Eine Dirne, zum Gefolge der Frau von Krüdener gehörig, soll zu Zollikon, im Kanton Zürich, die Frechheit so weit getrieben haben, dass sie während einem Zustand angeblicher Verzuckung, Briefe zum Himmel gesandt und von dorther wieder Briefe mit irdischer Dinte geschrieben aus einem Nebengemach als Antworten sich habe bringen lassen. . .* » (ibid. pag. 120).

grandes, solides, bien aménagées et parfaitement closes, trois vraies voitures de saltimbanques, transportaient ces prophètes forains.

Eynard fait quelque part l'éloge d'un nommé Jæger, du Ban-de-la-Roche, chassé de la Lorraine, dit-il, pour avoir essayé d'y prêcher l'Evangile, et qui s'était joint à la prophétesse. J'ai eu entre les mains un exemplaire du livre de l'hagiographe genevois appartenant à un cercle de théologiens protestants de Strasbourg. En marge de l'éloge de Jæger, un lecteur — quelque pasteur sans doute! — avait écrit : « *Unverschämte Lüge!* ».

En dépouillant l'auréole de femme-soleil, la baronne de Krudener avait perdu quelques-uns de ses amis et tout d'abord Empeytaz. „Par une coïncidence remarquable, écrit Eynard, à peu près dans le moment où Mad. de Krudener quittait la Suisse, elle recevait une lettre de M. E. Guers, qui la suppliait de ne pas retenir plus longtemps M. Empeytaz loin de l'Eglise de Genève, qui réclamait ses services. Trois fois on lui avait offert la place de pasteur à Saverdun en France, sans qu'il pût se résoudre à l'accepter; celle de Saint-Petersbourg lui avait aussi été proposée de la part de l'empereur Alexandre. Mais le climat de la Russie d'une part, de l'autre l'appel de la congrégation de Genève, firent pencher la balance en faveur de cette ville, où Mad. Armand et Mad. Empeytaz l'accompagnèrent..." [1]

[1] A quel moment Empeytaz quitta-t-il Mad. de Krudener? Eynard semble indiquer que ce fut au mois d'août 1817, quand la baronne se vit renvoyée de Suisse. Le récit de Guers (*Notice sur Henri Louis Empeytaz*, p. 10) est plus précis. « Le 1er octobre 1817, écrit-il, Mad. de Krudener et sa suite étaient revenus sur le territoire français et se trouvaient en Alsace, dans les environs de Neuf-Brisach. De là, les gendarmes les dirigèrent sur Colmar d'abord, puis sur Fribourg en Brisgau. Les gouvernements suisses et allemands venaient de prendre à l'égard de Mad. de Krudener une importante décision. Le grand-duc de Bade, qui en était l'exécuteur, la sépara de ses compagnons, dont deux ou trois seulement furent autorisés à la suivre en Russie, tandis que les autres étaient renvoyés dans leurs pays respectifs.

«Par une coïncidence remarquable, au moment où les mesures des gouvernements allaient s'accomplir, Empeytaz recevait de l'auteur de cet article une lettre où celui-ci l'engageait fortement à revenir à Genève. Le Seigneur venait d'opérer de grandes choses dans cette ville. Un nouveau réveil s'y était manifesté à la suite du passage d'un homme profondément versé dans les saintes lettres, autour duquel s'étaient régulièrement rassemblés, durant les premiers mois de 1817, de nombreux élèves de l'auditoire de théologie..... Une petite église indépendante s'était formée

M. Guers, qui rappela Empeytaz, écrivit probablement à Mad. de Krudener ce que M. et Mad. Empeytaz avaient désiré qu'il écrivît, car l'aumônier de la baronne n'avait que faire à Genève ou du moins Genève n'avait que faire de lui.

Le 3 mai 1817, un Edit avait paru dans la „Rome protes-

à Genève, après le départ du vénérable Haldane (août 1817) et le rédacteur de cette Notice, persuadé qu'Empeytaz apporterait à l'Eglise naissante son riche contingent de bénédictions, avait sollicité son retour (octobre)... »

La lettre de Genève arriva probablement à Empeytaz, soit à Colmar, soit à Fribourg. Elle avait été provoquée par le jeune proposant ou par sa mère, qui ne se souciait pas du tout d'aller en Livonie, mais qui désirait se retirer, sous un prétexte honnête, de la Sainte-Mission aux abois. Il n'est pas exact de prétendre, comme le fait Guers, que le grand-duc de Bade ne permit qu'à deux ou trois amis de la baronne de la suivre en Russie. Ceux qui se séparèrent d'elle le firent volontairement.

Il n'est pas plus exact de dire que l'Eglise nouvelle avait besoin des services d'Empeytaz. Guers lui-même nous apprend que son ami revint à Genève au mois de novembre 1817 et qu'il hésita d'abord à se rallier à l'Eglise indépendante... «Il avait ouï raconter sur nous des choses si étranges qu'il jugea prudent de se tenir un certain temps à l'écart et d'observer. Il ne pouvait d'ailleurs accepter pleinement notre doctrine et ne comprenait pas notre dissidence. D'autre part, quelques-uns de nos amis, craignant qu'il n'eût adopté certaines idées particulières à Mad. de Krudener, désiraient le voir marcher quelque temps à côté de nous avant de serrer avec lui des nœuds plus étroits. Cette attitude de mutuelle observation ne nuisait cependant pas à la fraternité. Empeytaz prenait part à nos exercices religieux et prêchait même au milieu de nous, aussi souvent que le permettait l'état de sa santé, assez gravement compromise à la suite de tant de voyages, de tant de privations et de fatigues de tous genres. Au bout de cinq ou six mois, partageant nos vues sur les vérités fondamentales de l'Evangile (à l'exception toutefois de l'élection de grâce qu'il n'admit que cinq ans plus tard), il se décida à s'unir plus intimement à la petite Eglise, dont il ne tarda pas à devenir pasteur, heureux d'associer son ministère à celui de J. G. Gonthier, qui avait reçu du Seigneur de si beaux dons pour l'enseignement et la direction du troupeau. Celui qui trace ces lignes était leur collaborateur... »

Ou, pour mieux dire, il le devint. Au moment où Empeytaz revenait dans sa ville natale, Gonthier, Pyt, et un Français, nommé Méjanel, étaient les pasteurs provisoires de la nouvelle Eglise, constituée au mois d'août 1817. Les prédications de Méjanel, Empeytaz une fois arrivé, ne plurent plus aux fidèles. On convint que le nouveau-venu remplacerait son collègue, mais seulement au bout d'un an et après qu'il aurait donné des explications satisfaisantes sur sa doctrine. Au

tante", qui défendait de prêcher sur la façon dont la nature divine et la nature humaine sont unies en Jésus-Christ, — sur le péché originel, — sur la manière d'opérer de la Grâce ou des Grâces, — sur la Grâce élective, etc. On avait espéré de la sorte rétablir la paix dans l'Eglise. Vers la fin de la même année,

mois de janvier 1818, le gouvernement cantonal renvoya Méjanel, qui était étranger et ne pouvait séjourner à Genève que sous le bon plaisir de l'autorité.

Je crains bien, qu'en y regardant de près, on ne découvre au fond de tout ceci une intrigue plus ou moins avouable. Il semble qu'on ait agité en faveur d'Empeytaz l'ancienne petite Eglise Krudenerienne, dont il avait été autrefois le directeur.

On lit dans la *Vie de Pyt*, par E. Guers : « *Jeudi, 18 décembre 1817*. Aujourd'hui, pour la première fois qu'il a plu au Seigneur de se choisir à Genève une petite Eglise, Gonthier, Méjanel et Pyt, qui en sont les pasteurs provisoires, se sont réunis chez Méjanel avec leurs frères Empeytaz (alors de retour d'Allemagne) et Guers, pour conférer sur les intérêts de l'Eglise, sur ce qu'il y a à faire et sur la manière dont il faut se conduire en ces circonstances importantes, où le Seigneur opère de si nombreux réveils. Après une fervente prière, où nous avons demandé au Seigneur de nous conduire par sa sagesse et son Esprit, nous avons commencé par règler l'ordre des présidents pour l'Eglise de la ville et pour la petite société de Saint-Gervais (résidu de celle qui avait été établie par Mad. de Krudener), laquelle a témoigné le désir que l'un de nous la présidât les dimanches, jeudis et vendredis....»

Méjanel renvoyé et Pyt évincé — on le fit partir pour Saverdun, près Toulouse, poste primitivement offert à Empeytaz, — la nouvelle communauté eut pour chefs, Guers, son beau-frère Gonthier et l'ancien disciple de Mad. de Krudener.

Trois ministres! .. L'Eglise était donc bien importante? .. Hélas, non: ....Elle prit d'abord, disent ses historiens, un accroissement assez rapide, mais bientôt elle demeura stationnaire, au nombre d'environ trois cents membres, dont la plupart, quoique sincèrement pieux, étaient des gens sans éducation et naturellement bornés. Quelques-uns même des fidèles furent soupçonnés de s'être ralliés à la petite secte par intérêt. (De Goltz, *Genève religieuse au dix-neuvième siècle*, trad. franç. de C. Malan fils, pag. 299—544 etc.)

Si petite qu'elle fût, l'Eglise nouvelle se montra d'une intolérance extrême. Elle se laissa aller un moment à déclarer que, dans une même ville, il ne pouvait y avoir qu'une seule Eglise chrétienne, et reniant ainsi son origine, elle excommunia la congrégation fondée à côté d'elle par César Malan. Il n'y a pas lieu de s'étonner d'une pareille étroitesse d'esprit. Les jeunes gens qui dirigeaient les *Trois cents* réinventaient le christianisme. Rien ne valait de ce qui s'était fait avant eux, de ce qui se faisait à côté d'eux. Ils se croyaient très sincèrement les successeurs des

quelques anciens condisciples d'Empeytaz avaient fondé l'Eglise libre du Bourg-du-Four, la congrégation dont parle Eynard. Les besoins du culte étaient assurés dans le nouveau temple et l'on ne voit pas bien pourquoi Empeytaz, qui à cette époque était à demi catholique, put paraître indispensable dans une communauté réformée.

Ce qui est hors de doute, c'est que depuis plus d'un an le premier disciple de la prophétesse essayait en vain de lutter contre l'influence dominante de Kellner. A plusieurs reprises, il s'était

apôtres et pensaient fermement qu'à force de tapage dans leur étroite basse-cour ils allaient *réveiller* le monde.

Pas un d'eux n'était alors régulièrement pasteur. Empeytaz, dit M. de Goltz, s'était fait consacrer pendant ses voyages. Par qui ? . . je l'ignore. Quant à Gonthier et à Guers, ils jugèrent prudent, à quelques années de là, de passer en Angleterre, où ils se firent octroyer l'imposition des mains — pour échapper au service militaire.

Les fidèles de l'Eglise nouvelle reçurent de leurs compatriotes le nom de *Môniers*. La *Revue Genevoise*, favorable à la compagnie des Pasteurs officiels, écrivait au mois de septembre 1819 : . . « Il paraît que nos puritains enchérissent sur les méthodistes de la Grande - Bretagne, en donnant beaucoup plus qu'eux à l'imagination et aux sens. Quelques-uns d'entre eux font usage du magnétisme. . . . D'autres ne dédaignent pas d'appeler à leur aide les pratiques de la fantasmagorie. . . . Une lampe qui s'éteint inopinément au moment où l'orateur parle de la fin du monde ou qui s'éteint par degrés pour représenter l'agonie du pécheur, un tuyau d'orgue qui mugit pour figurer les angoisses des damnés, sont des artifices familiers aux entrepreneurs de ces lugubres momeries. . . »

Il y avait là sans doute une certaine exagération, mais il faut reconnaître que les prédicateurs du Réveil usèrent parfois de charlatanisme. Empeytaz avait été à bonne école. Je constate, du reste, que jamais société d'admiration mutuelle n'a mieux fonctionné que la leur.

Pour plus de détails, je renvoie le lecteur à l'excellent ouvrage de M. H. de Goltz, ouvrage favorable aux doctrines du Réveil.

Je dirai seulement que lorsque l'Eglise évangélique nouvelle fut fondée, Empeytaz y obtint une charge d'*ancien*. Il mourut le 23 avril 1853, d'un ramollissement du cerveau.

Celui qui, en 1814, avait trouvé scandaleux que Fontaines songeât à marier mystiquement ou non mystiquement son frère Ernest à Juliette de Krudener, se maria lui-même en 1827 et point mystiquement. Il épousa une fille d'aristocratique maison et riche, « *eine Verbindung*, *die seiner Zeit viel Aufsehen gemacht hat*. . . » (*Frau v. Krud.*, pag. 285.)

L'Eglise libre dut à Empeytaz deux Recueils de chants et des Réflexions édifiantes sur le Cantique des cantiques.

sinon séparé absolument — son indigence l'en empêchait — mais écarté de la Sainte-Mission.

Présentement l'on parlait d'aller vivre à Kosse. M. Empeytaz le fils, Mad. Empeytaz la mère et Mad. Armand, l'ex-gouvernante, désertèrent l'armée du salut.[1]

[1] Mad. Armand se refit institutrice. Elle ouvrit à Genève un petit pensionnat et se retira plus tard dans une maisonnette occupée en partie par le ministre Moulinié. L'auteur de *Frau von Krüdener* (Berne) dit qu'elle y mourut peu après la baronne.

Quand Brescius et Spieker virent la prophétesse, elle retournait en Livonie et passait quelques jours à Francfort sur l'Oder. Elle se présenta à eux, vêtue d'une robe bleue, couleur de la science et de la perfection, selon Oberlin, d'un châle rouge, couleur de l'amour et de la foi, et d'un voile blanc, symbole de la pureté. Quoi que prétende Eynard, ces divers objets lui venaient de cadeaux. La robe avait été donnée par un officier prussien, le voile blanc par la reine Hortense.[1] Depuis longtemps la baronne avait adopté ce costume, non sans motifs : „Où l'on m'empêche de parler au peuple, dit-elle à ses auditeurs, je n'ai qu'à me montrer ainsi vêtue ; les pauvres me reconnaissent de loin et se sentent aussitôt soulagés et consolés...“ [2]

[1] Une remarque à propos de ce voile ! Eynard veut que la baronne ait refusé tous les cadeaux qui lui étaient offerts ou les ait vendus pour en distribuer le prix aux pauvres. Il a eu le tort de parler entre autres présents ainsi repoussés de ce voile donné par la reine de Hollande, Hortense de Beauharnais. Brescius et Spieker disent expressément que Mad. de Krudener, à Francfort-sur-l'Oder, portait une robe de soie bleue, cadeau d'un officier prussien, et un voile, cadeau de la reine Hortense et qu'elle devait le reste de son costume à une « autre âme pieuse ».

... « *Darum trage ich auch stets dies blauseidene Kleid, das mir ein preussischer Offizier geschenkt hat, diesen Schleier, ein theures Andenken von der Königin von Holland, und dieses Tuch, ebenfalls das Almosen einer frommen Seele. . .* » (*Brescius u. Spieker*, p. 74.)

[2] Depuis fort longtemps la baronne avait adopté ce costume parce que il lui allait bien. Ce n'est que plus tard qu'elle imagina de lui trouver une raison d'être.

Comparez aussi Exode XXVIII, l'habillement du grand-prêtre, robe d'azur, tunique de lin blanc et ornements cramoisis.

On allait en foule au « culte » public de la sainte mission. Les personnes de l'entourage immédiat de Mad. de Krudener chantaient d'abord quelques strophes d'un cantique, puis tous les assistants se jetaient à genoux, chacun aux pieds de sa chaise, contre le dossier de laquelle il s'appuyait la tête voilée d'un mouchoir. Kellner lisait ensuite un chapitre du Nou-

Du reste, malgré son apostolat, il lui était resté un instinct de coquetterie. Avant d'entrer au parloir, elle ne manquait pas de draper son voile sur le modèle de celui d'une madone célèbre.

Un peintre de Francfort, nommé Geissler, ayant sollicité de faire son portrait, Mad. de Krudener lui fit observer que déjà plusieurs artistes avaient essayé de rendre son image, mais qu'aucun d'eux n'avait pleinement réussi. Préoccupés de représenter la figure, ils avaient, dit-elle, négligé le *divin*, caché sous l'enveloppe terrestre. Elle consentit cependant à ce que Geissler tentât une nouvelle épreuve, non qu'elle fût mue à cela par un sentiment de vanité, mais pour la plus grande gloire du Christ. Aussitôt elle ajusta ses vêtements avec un soin infini; elle mit de l'art dans l'arrangement du moindre pli de sa robe, de la moindre boucle de ses cheveux, puis, levant les yeux au ciel, elle se donna un air d'extatique recueillement. Le visage de la baronne portait déjà quelques marques de l'âge, ainsi des plis au coin des paupières et dans le voisinage de la bouche. Elle ne voulut jamais souffrir que le peintre les reproduisît et lorsque le portrait fut terminé, elle prononça qu'on l'avait vieillie. Tous, remarquent Brescius et Spieker, étaient d'avis qu'on l'avait au contraire rajeunie.

Plus diserte que réellement éloquente, Mad. de Krudener parlait avec abondance, parfois avec feu, toujours en termes choisis, mais elle parlait trop. Ses auditeurs suisses avaient déjà fait la même remarque. Les interminables discours de la baronne étaient d'une prolixité écœurante. Le 29 janvier 1818, elle parla, presque sans relâche, depuis neuf heures du matin jusque vers onze heures du soir, devant un auditoire assez nombreux, qui se renouvelait incessamment. La priait-on de se reposer, elle en appelait au Seigneur: „Je suis son instrument; il me donnera la force de continuer!“ Du reste, point d'idée nette, point de doctrine arrêtée; les paroles se pressaient, passablement décousues. C'étaient des sentimentalités et des digressions à n'en point finir, à propos de tout, à propos de rien. L'incident le plus futile, quelque nom prononcé par hasard, amenaient un flux de paroles. Parfois on avait peine à comprendre par quelle singulière asso-

veau-Testament et d'un ton anxieux et contrit récitait une prière, Mad. de Krudener paraissait et prononçait une sorte de sermon. (Brescius et Spieker, p. 39).

ciation d'idées la discoureuse avait passé brusquement, comme d'un bond, d'un sujet à un autre fort éloigné. La fatigue de la prophétesse allait quelquefois jusqu'à l'épuisement. Elle debitait alors un véritable torrent de lieux communs. Dans l'instant où l'on se sentait touché par quelque grande et généreuse pensée, venait un flot d'insanités. Les auditeurs les mieux disposés à l'égard de la baronne ont signalé son parlage perpétuel. „Selon la coutume des femmes, écrit Krug, elle était trop verbeuse et se répétait trop souvent...“ — „Ce déluge de mots m'ennuya plus d'une fois,“ avoue le piétiste Georges Müller.[1]

„Elle était vraiment touchante, disent Brescius et Spieker, quand elle traitait de l'amour que les hommes doivent à Jésus-Christ, leur Sauveur, quand elle cherchait à convaincre ses auditeurs de la nécessité de faire pénitence de leurs fautes, quand elle déplorait les tourments d'une âme qui ne connaît point le Seigneur ou qui se perd au milieu des vanités du monde. Elle paraissait alors comme transfigurée; on ne se lassait pas d'admirer la noblesse de son attitude, le choix de ses expressions, la splendeur de sa pensée. C'était la raison même et souvent une grande finesse d'esprit. Il en était de même quand elle parlait des pauvres et dépeignait la misère des populations de la Suisse. Mais aussi quelle subite et pénible désillusion, alors qu'arrivait une interminable énumération des visions qu'elle avait eues, des miracles qu'elle avait faits, des persécutions qu'elle avait endurées...“

Elle citait fréquemment les Ecritures, mais non sans faire quelquefois violence au texte. Ainsi, quand il était question de son

[1] Konversations-Lexikon von A. F. Macklot *(Stuttgart 1818)*, après une courte notice biographique, écrit: ... « *Hier* (Grenzacker Horn) *ermahnte die vorgeblich von Gott gesandte Prophetin mit Gebet zur Busse und Verleugnung der Welt, prophezeite ganz Europa grossen Jammer und predigte sonst fanatischen Unsinn. . . (Sie) lebt nun auf ihren Gütern in Liefland. Dass sie sich selbst täusche, und an das innere Licht ihrer geheimen göttlichen Offenbarungen glaube, ist nicht zu bezweifeln. Auch lässt man ihrem Charakter und Edelmut Gerechtigkeit widerfahren. Dabei aber hat sie kein eigenthümliches System. Neben den geistreichen Ideen und hoher Andacht liegt zuweilen eine Fülle unbegreiflichen Unsinns in ihren Vorträgen; aber auch, wenn das tiefbewegte Gemüth sich rührend und ergreifend ausgesprochen hat, tritt nicht selten der Verstand mit dem feinsten Witze hervor. . .* »

apostolat: elle voulait que les prophètes l'eussent annoncée, et surtout Esaïe en son chapitre 61 (2 à 4).

Si le Seigneur l'inspirait, l'Enfer la redoutait. Satan, pour la forcer à se taire, avait mis en campagne le ban et l'arrière-ban des diables. En dehors des réunions publiques, elle confiait à ses visiteurs qu'elle trouvait des démons partout, ici déguisés en gendarmes, là-bas travestis en agents de police. Elle en avait reconnus qui s'étaient cru bien fins parce qu'ils avaient pris un habit de douanier.

L'agitation délirante de la prophétesse ne se bornait pas à cela. Mad. de Krudener à tout venant lançait des prédictions. „Napoléon venait de quitter Sainte-Hélène, comme autrefois il avait quitté l'île d'Elbe!... En France, il s'est formé une société secrète de quatre cent mille conjurés, prêts à se ruer sur l'Allemagne!... Les Turcs vont être battus par Alexandre et par les souverains demeurés fidèles à la Sainte-Alliance!... Sous peu, l'on verra l'Evangile partout victorieux, un seul troupeau, un seul berger, une seule foi!..."

Si quelqu'un faisait mine de douter de ces nouvelles, dans lesquelles l'Apocalypse se mêlait étrangement aux propos du jour, au rappel du général Gourgaud, par exemple, ou à la conspiration dite de l'épingle noire, alors elle invoquait le Ciel, qui avertissait assez de la fin prochaine des temps!... Et Kellner d'intervenir, car ce sujet de conversation semblait lui être particulièrement réservé: „Cela est certain, au moins! déjà apparaissent les signes annoncés par l'apôtre, famine en Suisse, peste à Venise et tremblements de terre un peu partout. Ne savez-vous pas que la mer Caspienne a reculé de cent pas?... Ignorez-vous qu'un lac de sang vient de se former en Prusse?... Est-ce que vous ne lisez pas les gazettes? Les dernières nous parlaient d'une tache que le conrector Stark d'Augsbourg a découverte dans le soleil. Elle a la forme d'un croissant, Monsieur, hé! d'une faucille!... Cela ne vous dit-il rien?... Allez, allez, la moisson est prête, Monsieur, et le divin ouvrier va mettre *sa faucille* dans le genre humain!..."

Les membres de la Sainte-Mission se reconnaissaient à un mot de passe: „Loué soit Jésus-Christ, maintenant et à jamais!..." Ils se le disaient à l'abordée, ils le répétaient en se quittant; l'entête de leurs lettres le portait. Ce mot, c'était quasi toute leur doctrine.

Les théologiens de l'époque, croyant avoir à combattre une secte nouvelle, recherchèrent avec angoisse les croyances particulières à la coterie Krudenerienne. Il n'y en avait aucune.

Les cultes établis allaient disparaître, confondus en un seul que la prophétesse avait charge d'instituer. Déjà les Rois-Mages avaient paru, s'avançant de compagnie à la rencontre du Christ-Souverain. L'union de trois puissants monarques, l'un catholique grec, l'autre catholique romain, le troisième protestant, présageait l'union prochaine de toutes les sectes chrétiennes. Jung l'avait dit et Juliane le répétait.

Elle avait emprunté l'amour du Christ aux frères de Herrenhut; elle leur prit aussi, en l'exagérant, en lui joignant, ce me semble, quelque chose de la thèse soutenue par les Micheliens, leur doctrine de la rédemption.

Après Stilling, la Kummer et surtout Fontaines lui avaient enseigné le chiliasme. Séparée de Fontaines, la baronne était restée sous la direction de l'inspiré de Carlsruhe.

Comme lui, elle prophétisa la fin des temps et de même que lui, mais plus ouvertement, elle prêcha l'exode vers la Russie. Quantité de pauvres gens de la Suisse, du pays de Bade, du Wurtemberg et de la Bavière vendirent le peu qu'ils possédaient et s'acheminèrent vers la Crimée ou vers Odessa, où elle avait projeté d'établir un vaste Catharinenplaisir, un Rappenhof colossal, capable de loger des millions de fidèles.

Mad. de Guyon avait cru être la femme-soleil; Mad. de Krudener lui emprunta cette fantaisie.

Langallerie honorait la Vierge d'une espèce de culte, que la baronne poussa jusqu'à une façon d'adoration...

Les pasteurs protestants attaquèrent vivement la pauvre Juliane. Ils lui reprochèrent de parler dans l'église, de mettre en pratique les préceptes du sermon sur la Montagne, que l'on est tacitement convenu de prêcher, mais de ne suivre point; ils découvrirent un jour qu'elle ne recevait point de lettres par la poste et que par conséquent elle était un agent des Jésuites...[1]

[1] Gervinus (*Geschichte des 19. Jahrh.* II, 712, II, 718-721) me paraît avoir saisi mieux que personne cette figure un peu vague et flottante :

. . . « *Die Frau v. Krüdener war von Jugend auf in den Eitelkeiten der grossen Welt, der Bälle und Liebhabertheater zerstreut gewesen. Der geistlichen und sinnlichen Reizungen einmal bedürftig, hatte sie*

Quelques-uns depuis sont allés plus loin, Hagenbach entre autres, qui dans ses conférences sur l'histoire de l'Eglise donne

sich in einem Durste nach Erregungen frühe über die Vorurtheile der Anstand und die Zweifel der Sittlichkeit hinweggesetzt. Wie dann ihre Jugendreize nicht mehr fesselten, hatte sich ihre Gefallsucht auf gezwungene Künste geworfen, auf phantastische Trachten, auf Schawltänze, auf schriftstellerischen Ruhm. Als ihre VALERIE *(1804) erschien, hatten aber die plumpsten Kunststücke der Eitelkeit, mit denen die Verfasserin das öffentliche Urtheil zu fälschen und die Tracht ihrer Heldin (wie Werther's) zu einer Mode zu machen suchte, dem Romane keinen grossen Beifall gewinnen können. Unbefriedigt von ihrem Ruhme auf diesem Felde, war sie dann von dem geistigen auf das geistliche Gebiet übergegangen, hatte im 41. Jahre (1805) in ihrer Geburtsstadt Riga ihren Tag von Damascus erlebt und lernte nun ihre blasirte Einbildungskraft neu zu elektrisiren, auf einem Boden, wo auch mit Armuth des Geistes zu glänzen und mit der Demuth selbst die Eitelkeit zu befriedigen war. . . . Sie suchte sich ihre Stelle gerne in der Nähe fürstlicher Grössen, bald in Königsberg bei der Königin Luise (1806), bald in Karlsruhe (1814) bei der Kaiserin Elisabeth. . .*

. . . Dieser Moment stürzte den Kaiser (ALEXANDER) *tiefer als zuvor in seine religiösen Schwärmereien zurück. Er war in dieser Lage, als er der Frau von Krüdener und ihren frommen Verbindungen, den Stilling, Bergasse, der Frau von Lezay-Marnesia u. a. in die Hände fiel. Zu keiner anderen Zeit, in keiner anderen Stimmung, würde der Kaiser eine so leichte Beute dieser zudringlichen Coterie geworden sein, deren Führerin am wenigsten geeignet war, auf seine elastische Natur einen dauernden Eindruck zu machen. . . .»*

La brochure de Brescius et Spieker, composée pour rectifier quelques assertions de Krug (*Gespräch unter vier Augen...*) est certainement la meilleure de l'époque. Les auteurs semblent s'être efforcés de ne rien dire que de parfaitement exact. Ils représentent Juliane comme coquette et avide de renommée et néanmoins ils admirent comme Krug son enthousiasme et sa sincérité ; seulement ils n'ont pas exactement compris ses paroles. Non-seulement ils se trompent quelquefois matériellement et lui prêtent des phrases qu'elle ne peut avoir dites, mais encore, malgré tout ce qu'elle leur en apprit, ils ne saisirent pas le sens réel du traîté de la Sainte-Alliance.

Krug (pag. 6 à 12) avait écrit : . . . « *Da ich mir vorgenommen, weniger selbst zu reden, als zu hören und zu beobachten, so lenckte ich . . . zuerst auf den Heiligen Bund, als dessen eigentliche Stifterin man sie . . . nenne. Sie gab diess nur halb zu, indem sie sagte : « Der Heilige Bund ist ein unmittelbares Werk Gottes. Dieser hat mich zu seinem Rüstzeuge auserkohren. Durch ihn allein hab ich das grosse Werk vollbracht. »*

Sie gab mir darauf ihre Zufriedenheit mit meiner Schrift über den Heiligen Bund zu erkennen, meinte jedoch, dass ich das ganze Wesen

d'elle une biographie des plus étranges. Ils ont été jusqu'à la rendre responsable d'un événement arrivé à Wildenspach

desselben noch nicht begriffen. Auf meine Bitte, mir darüber das Verständniss zu öffnen, antwortete sie : « Die Mission des Heiligen Bundes ist an alle Menschen gerichtet. Sie sollen dadurch lernen, dass Jesus Christus allein der Herr ist, dem alle Gewalt im Himmel und auf Erden gegeben. Sie sollen dadurch gerettet werden vom Verderben, in das sie versunken, damit die Strafgerichte Gottes, deren Zeichen schon da sind, sie nicht ergreifen. . . »

(Ich) *lenkte das Gespräch auf den Heiligen Bund zurück und bat, mir doch über die erste Gestaltung desselben etwas Bestimmteres zu sagen.*

Hierauf sagte Sie, Gott habe den Gedanken des Heiligen Bundes durch sie zuerst iu dem grossen und frommen Kaiser Alexander erweckt. Dieser habe ihr einen darauf bezüglichen Brouillon gebracht, welchen sie durchgesehen. Hieraus sei die bekannte Urkunde entstanden. . . »

. . . « Als ich weiter fragte, wie sie selbst auf diese Idee gekommen und ob sie dieselbe nicht schon früher gehabt, antwortete sie : « Gott hat mich durch mein ganzes Leben darauf geführt. Er, der Gott der Liebe, hat mich aus der Welt heraus geliebt, damit ich Schwache ein starkes Werkzeug seiner Gnade würde. » Und nun erzählte sie mir mit vieler Ausführlichkeit, wie sie in der grossen Welt geboren, aber doch immer eine geheime Sehnsucht nach etwas Höherem gefühlt habe, indem ihr Herz durch jene nicht befriedigt worden. Die Leiden der Menschheit . . . hätten sie schon früh gerührt. Sie hätte, wie eine Jeanne d'Arc, *das Schwerdt in der Hand nehmen und die kleinen und grossen Tyrannen bekämpfen mögen. In Italien unter den Ruinen der alten heidnischen Welt, an den Altären und in den Klöstern der neuen christlichen Welt sei ihr zuerst ein höheres Licht aufgegangen, habe ihr Herz zuerst sich mehr zu Gott geneigt. Aber sie sei noch nicht ganz von ihm und seiner Liebe ergriffen und durchdrungen gewesen. Erst später, als sie auch Frankreich und dessen Gräuel gesehen, habe sie sich ganz dem Glauben an seine Verheissungen und dem Gebote der göttlichen Liebe ergeben, um auch Andre desselben Weges zu führen. « Ich bedarf nichts mehr, rief sie lebhaft aus, ich verlange nichts von der Welt. Ach, ich bin jetzt schon so seelig, so seelig, dass ich selbst im Himmel nicht seeliger sein könnte. Aber ich möchte so gern alle Menschen an dieser Seeligkeit Theil nehmen lassen ! . . . »*

Il est évident que le philosophe de Leipzig n'a saisi de cette conversation que les parties concernant l'origine matérielle de la Sainte-Alliance. Le sens intime de l'acte, malgré la peine que semble avoir prise Mad. de Krudener de l'expliquer, il ne le comprit point. La Sainte-Alliance pour lui était un semblant de réalisation de ce qu'avait rêvé vers 1799 le jeune Hardenberg (Novalis), dans son livre «*Christenheit oder Europa*» le retour aux splendeurs du Moyen-âge, où un seul et commun intérêt, celui

en 1823, le crucifiement de Marguerite Peter (*Hagenbach* VII, 471).

de la religion, préoccupait l'Europe entière, «*ein Oberhaupt die politischen Kräfte vereinigte, wo die Geistlichen nichts als Liebe predigten zu der heiligen, wunderschönen Frau der Christenheit, die, mit göttlichen Kräften versehen, jeden Gläubigen aus den schrecklichsten Gefahren zu retten bereit war...*»

Brescius et Spieker, à quelque temps de là, quand la brochure de Krug avait déjà paru, interrogèrent Mad. de Krudener et ne la comprirent guère davantage. Peu familiers avec les propos de conventicules, ils laissèrent passer les aveux de la prophétesse sans les entendre. Je lis (*Beiträge zu einer Charakteristik der Fr. Baronesse von Krüdener*, p. 14 et suiv.) :

... « *Aus diesem auffallenden Mangel an eigentlicher, schöpferischer und freier Phantasie, statt welcher überhaupt die Natur dem Weibe nur Empfänglichkeit für fremde Einwirkungen gegeben zu haben scheint, lässt sich vielleicht die noch unentschiedene Frage lösen : ob die Frau von Krüdener die erste Idee zu dem* Heiligen Bunde *gegeben habe! Sie muss um so mehr verneinet werden, da die Kr. hier in Frankfurth zu mehren Malen erklärt hat : der erste Gedanke dazu sey kein menschlicher Einfall ; ihn habe Gott dem grossen Kaiser in den Augenblicken, als er sich von aller menschlichen Macht verlassen, Christo allein in die Arme geworfen, unmittelbar ins Herz gegeben. Um hiebei von Missverständniss gesichert zu seyn, habe ich mehrere von denen, welche mit mir die Frau von Krüdener besuchten, um ihr berichtigendes Urtheil gebeten, allein sie stimmen sämmtlich darin überein, dass ich richtig vernommen habe, und da die vorstehende Aeusserung der Frau von Krüdener demjenigen gänzlich widerspricht, was Herr Professor Krug in seinem Gespräche mit ihr unter vier Augen darüber gehört haben will, so darf angenommen werden, dass die K. ihr Verdienst um den heiligen Bund gegen Herrn Krug zu gross angegeben und dass der edle, zu offner Mittheilung so geneigte Monarch über den Gedanken zu jenem Bunde diese Frau bloss zu Rathe gezogen habe, da sie ihrem Range und ihrem Verdienste nach einer solchen Auszeichnung vor andern würdig war. Das Gewisseste ist, dass sie von dieser Zeit an, in die Idee des heiligen Bundes ganz versenkt, in ihm den Centralpunkt gefunden hat, um welchen sich alle ihre religiösen Anschauungen gestalten, wofür sie allein noch zu leben, zu wirken, und soll es seyn, freudig zu dulden entschlossen ist. Von dem Prunke des Reichthums und der irdischen Hoheit längst schon übersättigt und dennoch nicht befriedigt, eine Zeugin ihrer Nichtigkeit bei den Leiden eines Fürstinnenpaares, von dem sie als Freundin sich geliebt sah, tief bewegt durch die überirdische Stärke, mit welcher besonders die verklärte Königin Luise den schweren Lebenskampf vollendet hatte, und in dankvoller Erinnerung, wie mächtig die Religion ihr selbst den schrecklichen Verlust zweier Söhne ertragen half, die im Zweikampf geblieben waren, misstrauisch endlich gegen den Werth*

C'est aller un peu loin! De pareils événements ne sont pas rares dans l'histoire des exaltés!..

menschlicher Wissenschaft, die ihr redliches Forschen vielleicht nur mit Zweifeln lohnte und die Sehnsucht nach höherem Lichte unbefriedigt liess, war die Frau von Krüdener schon längst den Eitelkeiten des Lebens entrückt, und fand in den blutigen Jahren, von 1807 an, nur Genuss für ihr mit Liebe erfülltes Herz in der Sorge für kranke, verwundete Krieger und in ähnlichen Werken frommer Erbarmung, wozu ihre Glücksgüter die Mittel darboten. Nach den schwersten Leiden und Anstrengungen der Völker sieht sie endlich das Idol der Zeit niederstürzen, durch welches das antichristliche Princip sich ihr in seiner ganzen Schrecklichkeit und Verworfenheit ausgesprochen hatte, und Russlands mächtiger Beherrscher, der auch der ihrige ist, wird der Stifter eines Bundes, in welchem sich ihr die aufgeklärteste Toleranz mit der innigsten religiösen Wärme und Verehrung des Heiligsten vereinigt zeigt, und sie selbst sieht sich so hoch geehrt, über diese grosse Angelegenheit zu Rath und Beistand aufgefordert zu werden. Hier war es, wo die eigentliche Sonne ihres Lebens aufging, wozu alle frühern Zustände desselben nur als Vorbereitungen erschienen, und wodurch sie allein Bedeutung erhielten, wo ihr unruhiges Sehnen, ihr planloses Wirken, endlich noch volle Bestimmtheit in dem Entschlusse fand, EINE MISSION DES HEILIGEN BUNDES ALS VORSTEHERIN ZU LEITEN, *und dem herzlosen Zeitalter zu zeigen, was eine hochbegnadigte Frau zu seiner Erweckung vermöge...»*

La baronne, une fois qu'elle laissait le champ libre à sa faconde, surtout dans l'intérêt de son propre panégyrique, ne savait plus se dominer et faisait de son existence passée le récit fantaisiste que Fontaines faisait de la sienne, néanmoins il serait étrange qu'elle ait inventé des faits tels que celui de la mort en duel de deux de ses fils. Il faut croire qu'elle voulut parler au figuré, peut-être d'Ernest Fontaines et d'Empeytaz. Jamais elle n'avait perdu de fils selon la chair. Deux duels seulement me sont connus dans sa famille, l'un où périt son frère Othon, l'autre dans lequel Paul eut le malheur de tuer son adversaire, un jeune Moursina.

Il est évident que la pythonisse, quand elle parlait de la sorte, ce qui lui arriva souvent, tant en Suisse qu'en Allemagne, n'était point responsable de ses dires; elle était sous l'empire d'une sorte de hallucination, et parlait, parlait, parlait, sans trop se rendre compte de ce qu'elle débitait.

Les débris de l'armée du salut, après s'être refaits à Jungfernhof, chez le frère de Juliane, gagnèrent Kosse.[1]

M. de Berckheim et Juliette y rejoignirent leur mère, mais ils la quittèrent bientôt pour aller régler à Saint-Petersbourg les détails de la colonisation en Crimée. Cette province avait été ouverte depuis quelques mois par Alexandre aux pélerins chiliastes de la Suisse et de l'Allemagne.

Le vieux Jung était mort dans la semaine sainte de 1817. Fontaines vivait encore, mais complétement brouillé avec son ancienne élève. Oberlin et Wegelin ne se souciaient guère d'entretenir de lointaines correspondances. Bref, de tous ses compagnons d'autrefois il ne restait à Mad. de Krudener que Kellner, mais Kellner écrasé par le destin, désenchanté et prêt à douter maintenant du règne millenaire qu'il avait cru si proche. Vainement s'efforçait-il, ainsi que la baronne, de se faire de nouvelles espérances et cherchait-il de nouveaux arguments pour se persuader que l'an 1819 verrait la fin des temps; une longue attente et la solitude de Kosse calmèrent bientôt cet enthousiasme un peu factice.

En lui comme en Juliane la fermentation avait été turbulente; à cette heure, son effervescence se calmait lentement, posément. Un moment vint où les idées des deux ex-prophètes prirent quelque sérénité.

De même qu'en 1812, quand eut pris fin l'agitation causée en elle par les extases et par les révélations de la Kummer, Mad. de Krudener songea à rentrer dans le calme du mysticisme quiétiste.

Pendant le séjour que M. et Mad. de Berckheim avaient fait en Suisse, afin de préparer le départ de leurs colons, ils s'étaient

[1] Quand Mad. de Krudener rentra en Russie, des agents trop zêlés refusèrent passage aux membres de la sainte mission qui l'accompagnaient. Un ordre de l'empereur rendit immédiatement à la prophétesse tous ses compagnons.

mis en rapport avec le marquis de Langallerie.[1] Celui-ci, que Benjamin Constant, son cousin, appelait l'homme le plus spirituel qu'il eût jamais connu, eut bientôt pris de l'influence sur des personnes enchantées de se retrouver enfin dans une société polie.

Je ne pense pas que Berckheim et que Juliette aient adopté tout le système de Langallerie, qui était celui de Jean-Philippe Dutoit, autrement dit celui de Mad. de Guyon, amendé par M. de Fischbein et par M. de Klinkowstroëm, orné d'Elohim, émanations „du Verbe un, infini, d'après les modèles que sa suprême intelligence a vus en soi et les portraits ou premières et supérieures idées des êtres qui y sont peints...“

J'imagine que cette métaphysique compliquée n'intéressa guère Juliette et que M. de Berckheim passa allégrement pardessus tout ce gnosticisme, mais il est un point de la doctrine lausannoise qui leur plut, je veux parler de la *foi du Fils* opposée à la *foi au Fils.*

[1] Langallerie descendait du célèbre Legentils de Lajonchampt, marquis de Langallerie, lieutenant général sous Louis XIV, qui avait quitté le service de France pour celui de l'Empire, et s'était converti au protestantisme après avoir fait discuter en sa présence quelques ministres contre quelques prêtres catholiques. La famille était des meilleures de France. Le marquis de Langallerie, devenu feld-maréchal autrichien, a laissé des mémoires. Ses descendants ont repris la qualité de Français en 1830.

Après avoir été l'un des hôtes assidus de Voltaire et l'un des acteurs applaudis de son théâtre, ce Langallerie de Mad. de Krudener était devenu subitement religieux. Jean Philippe Dutoit, dit Dutoit-Membrini, ancien ministre de Lausanne persécuté par les autres ministres et lui-même dénonciateur de Voltaire avait opéré la conversion de la famille.

Ce Dutoit (27 septembre 1721 — 22 janvier 1793) avait écrit un tas de volumes. Mad. de Guyon, dont les ouvrages semblent «écrits par le Verbe lui-même», avait été sa principale inspiratrice. Il révérait fort Antoinette Bourignon et rendait de grands honneurs à la Vierge.

La Guyon lui apparut et le diable aussi, celui-ci, sous forme de crocodile. Appelé à suivre en Angleterre une famille Drogheda, Dutoit avait refusé. Le Seigneur ne lui ayant pas fait connaître son assentiment à ce projet. Les Drogheda se noyèrent et Dutoit se crut miraculeusement sauvé.

Il n'aimait pas les Moraves.

Pétillet, le libraire, dont j'ai eu occasion de parler, avait été son ami et son éditeur.

Angélique de Langallerie, mère du marquis, était, si je ne me trompe, la sœur de David Louis Constant de Rebecque, le bel Orosmane du théâtre de Voltaire.

„...*Dutoit*, dit M. Jules Chavannes (*Jean-Philippe Dutoit*, Lausanne 1865, p. 278), distingue nettement entre ce que saint Jean appelle *croire au Fils*... et ce que saint Paul appelle „*la foi du Fils de Dieu*...“, en particulier dans ce passage: „Je suis crucifié avec Christ et je vis, mais ce n'est plus moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi; et ce que je vis encore en cette chair, je le vis en la foi du Fils de Dieu qui m'a aimé, et qui s'est donné lui-même pour moi“ (*Galat.* II, 20). La *foi au Fils* est le germe, le commencement de la régénération ou de la nouvelle naissance; la *foi du Fils* en est la consommation, le terme et la fin. La première va de progrès en progrès et est élevée de *foi en foi;* la dernière est *la révélation de Jésus-Christ même* (Apoc. I, 1). La foi au Fils et la foi du Fils sont toutes deux une véritable foi, et en un sens, sont de même nature, elles ont la même origine, ce qu'il est essentiel de bien faire remarquer, pour ne pas confondre la foi au Fils avec la croyance à l'Evangile; mais elles n'ont pas une perfection semblable, ni la même consommation et plénitude. Toutes deux ont pour origine le Saint-Esprit, mais dans l'une on n'a que le don, dans l'autre on a le donateur lui-même. Le plus haut point de la première et son plus heureux effet est de produire, en celui qui l'a, une vie *conforme* à la vie de Jésus-Christ; la foi *du Fils* amène une vie *uniforme* avec la sienne. La première n'emporte pas que le chrétien soit absolument mort à lui-même; mais la foi du Fils, plus pure et plus parfaite, ne peut avoir lieu que quand l'être propre a cédé la place et que le fidèle est mort au péché, au monde et à lui-même. Lorsque ce chrétien est véritablement mort de la mort mystique, alors son fond purifié est comme une vierge, un vide de tout être propre, et le Saint-Esprit qui, par le principe de sa fécondité infinie et de son amour, ne manque jamais de remplir les vides où il les trouve, écoule, émane sur cet être, non plus le rayon ou le don qui faisait la foi au Fils, mais le Fils lui-même et l'être de Jésus-Christ, lequel naît ainsi invisiblement, mystiquement et très-réellement dans le chrétien, préparé par tous les degrés précursifs de la foi, et par la mort à soi-même, à le recevoir.

„C'est parce que saint Paul avait cette foi du Fils qu'il a pu dire: „Je suis crucifié avec Christ.“ Jésus n'était plus sur la terre; cette expression *avec Christ*, emportait donc une union

interne, et même une unité proportionnelle, selon ce que cet adorable Sauveur disait lui-même: „Qu'ils soient un avec moi, comme toi et moi, ô mon Père, nous sommes un.“ Paul portait alors les *états* de Jésus-Christ, il portait, selon le degré et la mesure de sa vocation, la crucifixion de Jésus-Christ, ainsi qu'il le disait ailleurs: „J'achève de souffrir en ma chair le reste des afflictions du Christ pour son corps, qui est l'Eglise“ (*Col.* I, 24). „Ce n'est plus moi, disait le saint apôtre, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. Ma propre vie, cette vie infectée et propriétaire que j'ai reçue d'Adam pécheur, a été chassée, et la vie de Jésus-Christ s'est établie sur les ruines de ma vie propre, que j'ai laissé vider, expulser par l'opération crucifiante de la Grâce.“ Et c'est ici le mystère de ces infiniment belles paroles: „Celui qui voudra sauver ou retenir sa vie, la perdra; mais celui qui la perdra pour l'amour de moi, c'est-à-dire qui aimera mieux ma vie que la sienne, celui-là y gagnera son âme ou sa vie, parce que la mienne lui deviendra propre.“ Tel est, selon saint Paul, ce mystère caché dans les temps anciens, mais maintenant manifesté aux saints, c'est que „Christ est *en nous*“ (Col. I, 27).

„De cette foi du Fils, qui est en quelque sorte ici-bas la rivale de la vue ou de la vision béatifique, sort, comme de la sève la plus divinement féconde, l'amour de Dieu tout pur, et au-dessus de tout, victorieux dans les combats et dans les épreuves, et avec cet amour, et dans cet amour, toutes les vertus, fruits de l'arbre de vie. L'homme de foi possède Dieu sans le voir, „participant dès ce monde à la nature divine, déjà fait une même plante avec Christ,“ il est, selon le roi-prophète, „tel qu'un arbre planté près des ruisseaux d'eau, qui rend son fruit dans sa saison et dont le feuillage ne se flétrit point...“

Mad. de Krudener, lasse d'attendre la parousie infiniment retardée, se voua au Langallerisme. Au fond, n'y eut-il pas dans cette résolution une sorte de désaveu intime du carneval prophétique de 1816-1817?

Le 6 mai 1820, M. de Berckheim put écrire:... „Ma belle-mère avait senti depuis longtemps qu'il lui restait encore dans sa mission à faire la confession publique des fautes de sa vie. Elle la fit en priant avec les Lettes. Mûe par l'Esprit de Dieu, elle confessa ses fautes et reçut les confessions de ce peuple... Les

confessions sont générales et publiques lorsque la marche providentielle l'indique, elles sont individuelles et particulières lorsque les circonstances l'exigent. Le confessionnal vivant s'établit dans les jardins de Kosse... Il n'y a pas de jour où la partie du sol où les Lettes se rassemblent ne soit mouillée de larmes. Brebis fidèle, ma belle-mère se trouve la plus grande partie du jour au milieu des agneaux que la Providence lui amène.

„Dans les premiers temps elle passait huit et neuf heures à genoux, priant, suppliant, intercédant, recevant des confessions et en faisant, demandant au pontife de la nouvelle et éternelle alliance l'absolution pour ses péchés et pour ceux d'un peuple pénitent...“

Une nouvelle évolution s'était produite dans les idées de Juliane. Les théories du salut autrefois prêchées par le cordonnier de Herrenhut et par Empeytaz, elle les abandonnait!

Peu à peu les visions devinrent rares. Seule, sans autre société que celle de Kellner malade, la baronne se livra un temps à des accès de dévotion théâtrale et déclamatoire. Puis, une sorte de mélancolie s'empara d'elle. Elle pria seule, chanta les cantiques de Tersteegen, essaya d'en composer elle-même et jeta l'esquisse de quelques stances à la lune „Rêveuse reine de l espace...“

...« Et pourtant, quoique déplorable,
Le prisonnier de ces bas lieux
Sait qu'il était invulnérable
Et qu'il a marché dans les cieux!

On le voit citer les étoiles
Sur les degrés de sa prison,
Hardiment soulever les voiles
Qui cachent l'antique horizon!

Demande aux astres leurs messages
Et aux univers leur emploi,
Et s'asseyant sur les nuages
Rêve encor qu'il a été Roi!...»

„L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux!...“ écrivait vers le même temps Lamartine.

Herrenhut définitivement reprit le dessus.

Au mois de novembre 1820, Mad. de Krudener ayant vu, comme en rêve, son gendre convalescent d'une grave maladie, demanda et obtint la permission de se rendre à Saint-Petersbourg, auprès de M. de Berckheim.

Elle le trouva, le 2 février suivant, en voie de guérison. Quelques jours après, Berckheim pria sa belle-mère de lui accorder quelques heures. ... „Ils en passèrent plusieurs, porte une lettre de Juliette, tant en prière qu'en conversation et confession. Mon mari avait désiré se confesser à ma mère, comme nous y exhorte l'apôtre: „Confessez-vous les uns aux autres!..."

Les Grecs commençaient à faire parler d'eux. La prophétesse aussitôt se réveilla. „La Guerre contre les Turcs!..." avait-elle prêché un peu partout et même aux soldats prussiens de Beeskow. L'heure de la lutte suprême entre Mahomet et le Christ lui parut venue. Elle annonça une croisade des souverains demeurés fidèles à la Sainte-Alliance et parla de l'affranchissement des chrétiens de l'Orient.

Malheureusement pour elle, Alexandre n'était plus dans la disposition d'esprit où elle l'avait connu à Heilbronn. Voulait-il réellement le maintien de la paix ou feignait-il de se désintéresser des affaires de la Grèce, sauf à s'en mêler plus tard, à son heure, sous prétexte de sauver l'ordre et la religion?... Il semble qu'il fût de bonne foi.

Depuis 1818 il était devenu anti-libéral,[1] réformait son armée par mesure d'économie, et ne songeait qu'à empêcher la propagande révolutionnaire en Russie comme au dehors. Dégoûté de la vie et persuadé que sa fin était proche, il prévoyait avec horreur l'avenir réservé à son pays et s'accusait d'avoir semé le vent qui à cette heure se déchaînait en tempête. Il savait que

[1] Mémoires de Metternich. I, 329 et suiv.

l'on conspirait contre lui et que ses amis, qu'il avait lui-même autrefois voulu libéraux, préparaient un changement dans la constitution de l'empire. Tout en regrettant de les avoir poussés dans une voie que maintenant il estimait funeste, il craignait de les punir et craignait plus encore de leur conserver quelque autorité.

Quelques paysans valaques venaient de se soulever, conduits par un ancien officier russe, Wladimiresko. Capo d'Istria, qui, en 1814, avait fondé l'Hétairie, avec l'assentiment d'Alexandre, réclamait l'intervention de la Russie en faveur de ses compatriotes. Ypsilanti devenait l'un des chefs de l'insurrection, et vers le même moment, Mad. de Krudener, toujours étourdie, rentrait bruyamment en scène!...

Le czar était alors au congrès de Laybach. A son retour, il apprit ce qui se passait. Aussitôt il coupa court à de nouvelles aventures. Capo d'Istria, disgrâcié, quitta la Russie et se rendit à Genève auprès d'Eynard;[1] Alexandre Ypsilanti, désavoué, fut rayé des cadres de l'armée russe. Alexandre Ivanowitsch Tourguenief fut envoyé à la baronne de Krudener avec une lettre de huit pages, de la main de l'empereur. Tourguenief dut lire lui-même ce papier à la destinataire, puis le rapporter.

C'était, paraît-il, un ordre poli, mais sévèrement motivé, de quitter immédiatement Saint-Petersbourg.

Mad. de Krudener écouta en silence la lecture qui lui fut faite, baisa le message impérial et partit.[2]

[1] Eynard, banquier genevois, qui écrivit plusieurs biographies et entre autres celle de Mad. de Krudener, se distingua dès 1822 par son philhellénisme.

[2] En 1822, Alexandre, quoique toujours mystique, supprima la Société biblique et la Société des missions qu'il avait lui-même autrefois contribué à fonder. Les conventicules religieux furent interdits. On craignait que ces différentes institutions ne devinssent des centres démagogiques. Les biographes de Mad. de Krudener se montrent la plupart fort irrités de ces mesures, mais j'estime qu'on ne peut les juger au point de vue purement religieux et qu'il convient de prendre en considération l'état général de la Russie à cette époque. Une conspiration, qui éclata à l'avènement de Nicolas, unissait contre l'empereur des étudiants et des princes. Alexandre savait son trône miné; sa vie même était en péril.

Son rôle était fini. Il lui fallut cesser d'être une chrétienne de marque ! . . .

Tourguenief lui-même (1784-1845) était loin d'être l'ennemi de la Bible. Il avait fait traduire les Saintes-Ecritures dans tous les dialectes slaves. Ses terres furent les premières affranchies du servage. Ivanowitsch est mort en 1845, laissant une grande réputation d'historien. Je ne crois pas qu'il aît jamais été l'aide-de-camp d'Alexandre, comme le prétend Eynard, mais son sous-secrétaire d'Etat à l'instruction publique et aux cultes.

Kellner mourut en 1823.

Sa perte accabla Juliane, qui le regardait comme un saint. On prétend qu'elle laissa passer plusieurs semaines sans permettre qu'on l'enterrât. Enfin, le prétendu témoin apocalyptique ne ressuscitant point, force fut de l'inhumer.[1]

La santé de la prophétesse déclinait. Un cancer s'était déclaré; des bronchites incessantes achevaient de miner la pauvre femme.

La princesse Galitzin l'engagea à se rendre avec elle en Crimée, où elle avait réuni une colonie de Suisses.

On descendit la Volga. Arrivée au terme de ce long voyage, Juliane devint de plus en plus malade. Tout concourut à l'abattre. Les colonies chiliastes, qu'elle avait fondées, périssaient aussi misérablement que celle du Rappenhof et sa correspondance ne lui arrivait plus que par lambeaux.

La désillusion cette fois fut complète.

La baronne renonça-t-elle à ses rêves?... Je ne saurais l'affirmer, mais ses croyances achevèrent de s'épurer. Au mois de décembre 1824, elle écrivit une dernière lettre à son fils: „... Ce que j'ai fait de bien restera; ce que j'ai fait de mal (car combien de

[1] « *Im Volksmunde lebt das Gerücht, Frau von Krüdener habe lange nicht glauben wollen, dass Kellner wirklich gestorben sei, indem sie ihn für einen der beiden apokalyptischen Zeugen gehalten habe. Sie habe daher sechs Wochen lang den Leichnam im Hause behalten...* » (*Fr. v. Krüdener*, pag. 273). L'Apocalypse (XI, 11) dit que les témoins reprendront vie après trois jours et demi de mort. Il y a donc évidemment de l'exagération dans le récit populaire et peut-être des jours transformés en semaines. Mad. de Krudener considérait-elle véritablement Kellner comme l'un des témoins de l'Apocalypse ou attendait-elle pour lui « la première résurrection » de l'Epître aux Thessaloniciens?... Divers chiliastes avaient cru à l'immortalité de leurs adhérents, Asgill entre autres (1698), le camisard Elie Marion et Catherine Theot...

fois n'ai-je pas pris pour la voix de Dieu ce qui n'était que le fruit de mon imagination et de mon orgueil), la miséricorde de Dieu l'effacera. Je n'ai plus à offrir à Dieu et aux hommes que mes nombreuses iniquités, mais le sang de Jésus-Christ me purifie de tout péché..."

Elle sollicita encore une fois de Sophie d'Ochando le pardon de ses médisances de 1809, puis elle mourut à Karasu Bazar, le 25 décembre 1824.[1]

Depuis longtemps l'Europe l'avait oubliée.

[1] Après avoir célébré en famille l'anniversaire de sa naissance, Mad. de Krudener demanda à son gendre ce que les médecins pensaient de son état. Sur la réponse de M. de Berckheim qu'ils la jugeaient gravement malade, mais que rien n'est impossible à Dieu, elle se prépara à la mort, qui ne l'effrayait point. Les cantiques de Tersteegen devinrent plus que jamais sa lecture favorite ; on l'entendit souvent répéter cette strophe :

... « *Liebet, Liebet! Gott der giebet*
Sich den Liebenden umsonst;
Da verschwinden alle Sünden,
Wie ein Strohhalm in der Brunst... »

Le 24 décembre, sa voix pouvait à peine être entendue. M. et Mad. de Berckheim prièrent avec elle. Sentant sa faiblesse, elle demanda aux assistants de faire sur elle le signe de la croix chaque fois qu'ils prononceraient le nom de la Trinité. A minuit, on l'avertit que Noël commençait ; elle sembla se ranimer, mais ne tarda pas à s'affaisser de nouveau, pour expirer bientôt. (*Ziethe*, 61.)

... « *Ihre sterbliche Hülle ward zwar in Karassu-Bazar dem Schoosse der Erde übergeben, später aber, als die griechisch-katholische Kirche in Theodosia erbaut ward, dahin gebracht...* » (Frau v. Krüdener, 282.)

Alexandre suivit de près Mad. de Krudener. Il mourut à Taganrog, le 19 novembre 1825 ; l'impératrice Elisabeth environ 6 mois après, à Bilef, le 4 mai 1826.

Fontaines avait quitté le Rappenhof.

En juillet 1816, il fut nommé pasteur à Ruchheim ou Rugheim dans le Palatinat.

Il resta dans ce village jusqu'en 1825, époque à laquelle, je ne sais pour quel motif, il passa à Ebertsheim, petite commune de six cents habitants, dans le voisinage de Grünstadt.

Dans cette nouvelle paroisse il vécut encore de longues années, sans qu'on parlât jamais de lui.

On savait vaguement qu'il avait été mêlé à de romanesques événements; mais lui, impassible et taciturne, ne se permettait jamais la moindre allusion au passé. Quelquefois, mais rarement, une voiture s'arrêtait à sa porte, amenant un étranger. Du reste, il remplissait avec zèle les devoirs de sa charge et cultivait avec passion les maigres champs du presbytère. Toujours besogneux, il resta toute sa vie en discussion avec les courtiers, ses créanciers.

L'opinion publique à Ebertsheim lui est restée favorable. Quelques anecdotes, cependant, ont couru sur ses vicaires, qu'il forçait à veiller de nuit dans son jardin, en costume de revenant, afin d'écarter les maraudeurs.[1]

Dans les dernières années de sa vie, Fontaines était devenu obèse au point de ne pouvoir marcher.

Sa mort fut étrange, comme l'avait été sa vie. Au moment d'expirer, il fit jurer à Mad. Fontaines qu'elle ne permettrait pas qu'il fût inhumé avant huit jours. On essaya de satisfaire à ce désir, sans y réussir complétement.

[1] *Pfälzische Memorabile* I.

Que devint Marie Kummer?

Arrêtée au Rappenhof par la police, elle passa quelque temps dans un dépôt de mendicité, d'où „*la sucrée*“ [1] réussit à se tirer pour se faire ramener à Cleebronn.

Misérable, elle fût morte de faim, sans la charité de quelques vieilles filles. Elle n'eut plus dans son village ni extase, ni aventure et mourut ignorée le 24 février 1828.

Sut-elle seulement, la traîne-guenilles, avant de passer de ce monde dans celui qu'elle avait décrit si souvent dans la jolie maison de Meimsheim, où nichent encore les cigognes, ou là-bas, là-bas, au pied du Juliettenthal, dans le vieux presbytère sombre, sut-elle que son élève, la petite baronne blonde, l'avait devancée et qu'elle avait cessé de s'agiter et de souffrir, bien loin, au fond de la Crimée?...

Et M. Hargott de Friedenfels, redevenu le bonhomme Fontaines, pasteur-cultivateur au hameau d'Ebertsheim, donna-t-il une larme à la mémoire de sa Kummerin, quand il apprit — s'il l'apprit jamais! — que la voyante n'était plus?...

Etrange destinée! juste retour! Voici qu'il était revenu, vieux et impotent, habiter ces mêmes vallons qu'il avait prêchés avant ses rêves d'orgueil, ces vallons qu'il avait parcourus à cheval, commissaire de la République, au milieu de la poussière soulevée par les guides de Custine et de Hoche. Combien de fois, tandis qu'à pas lents il regagnait sa demeure, entendit-il, comme un écho railleur, les trompettes lui sonner le *Ça ira!* et combien de fois vit-il Schneider, le révolutionnaire, pencher vers lui sa face couturée en ricanant son vieux refrain:

„ ...*In der Welt ist alles Tändeley,*
Orgelum, Orgelum, Orgeley...!“

[1] Jeu de mots populaire « *Die Verzukerin* ».

M. François Charles de Berckheim, frère d'un ministre d'Etat badois, devint conseiller d'Etat russe, après avoir été commissaire de police français. En 1820, il reçut un emploi à la direction des cultes et de l'instruction publique de Saint-Petersbourg.

Ses fonctions le retenaient dans la capitale. Juliette habitait en Crimée une propriété voisine de Koreiss, Saint-Daniel, qu'elle avait acheté de compte à demi avec la princesse Anna Galitzin.

Berckheim, de temps à autre allait à Saint-Daniel. Il mourut en 1833. Sa femme le soigna dans sa dernière maladie.

Après la mort de la princesse Galitzin, Juliette continua un temps à habiter Saint-Daniel. Lors de la guerre de Crimée, elle se réfugia dans le voisinage de Saint-Petersbourg, où elle ne se plut point.

Inquiète, ennuyée, elle alla de ci de là, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, jusqu'à ce qu'elle eut trouvé dans le gouvernement d'Orel, auprès d'une famille Matzlof, une retraite à son goût.

C'est là qu'elle mourut vers la fin de l'année 1865.

Un soir, à l'heure du thé, elle se sentit incommodée. On la fit coucher. Elle expira au matin, sans avoir voulu recevoir le pope du voisinage.

Son frère Paul, resté ambassadeur en Suisse, l'avait devancée de cinq à six ans dans la mort.

Pièces justificatives et Additions.

I. Page 105.

Ce n'étaient pas seulement des motifs religieux qui poussaient Marie Kummer à des prédications anti-bonapartistes.

Schmidhuber et sa belle-sœur abhorraient les Français, dont les invasions répétées avaient ruiné le Wurtemberg.

1795. Disette. Epizootie. Variole. Un nouveau fléau, semblable à l'une des sept plaies d'Egypte, s'abat sur le pays, je veux parler d'un rat (*mus decumanus*) venu à la suite des soldats hongrois.

1796. Moreau pénètre en Souabe. Le Wurtemberg achète un armistice au prix de 4,000,000 de francs en espèces, 4200 chevaux, 50,000 quintaux métriques de céréales, 50,000 sacs d'avoine, 50,000 quintaux de fourrage et 50,000 paires de souliers.

1797. «*Der Schaden, den das Land nur in diesen 2 Jahren 1796 und 1797 erlitten, wurde als nicht weniger als 18 Millionen Gulden berechnet.*» (*Dillenius*, pag. 196.)

1799. Nouvelle invasion française. Ney réquisitionne à outrance. Il est battu à Bönnigheim, c'est-à-dire dans le voisinage immédiat de Meimsheim.

1800. Invasion de Moreau. Pillage et réquisitions en nature. Le Wurtemberg est en outre obligé de fournir 6,000,000 de francs en espèces....

Ces exactions, jointes à la profanation de quantité d'églises, excitèrent naturellement la haine des habitants et aussi leur fanatisme religieux.

II. Page 119.

« *Eigene Aufzeichnung des Pf. Fontaines im Pfarrbuch der Pfarrei Ebertsheim, gefertigt von Joh. Friedrich Fontaines, Pfarrer, im Jahr 1837* :

— « *Joh. Friedrich Fontaines, geboren den 28. März 1769, zu Carlsruhe, woselbst der Vater Kammer-Officiant bei dem verlebten Grossherzog Karl Friedrich war. Die Ursache warum ich meinen Familien Namen änderte, hat folgenden Grund : mein Grossvater nannte sich le Comte de la Fontaine, wurde von dem längst verewigten Carl,*

Markgrafen von Baden, eines solchen Vertrauens gewürdigt, mit demselben in dessen Schloss 18 Jahre lang zu wohnen und war mit im Werkzeug die Stadt Carlsruhe anzulegen, wie solches der Archiv der Familie ausgewiesen hat. Als nun in der Schreckenszeit in Frankreich alles dem Tode geopfert wurde, was an die CY-DEVANT *erinnerte, oder erinnern konnte, so riethen mir meine Freunde, meinen Namen zu ändern und von dieser Zeit an schrieb ich mich Fontaines, bis Zeit und Umstände sich darbieten wird, meinen ersten Namen wieder zu führen. — Meine Vorbildung erhielt ich im Gymnasium zu Carlsruh bis 1785, anno 1786 zu Zürich unter Leitung von Hess und Lavater. Im Jahr 1787 und 1788 auf der Universität zu Strassburg. Im Jahr 1789 verwaltete ich eine Hauslehrerstelle im Bœsswillwald'schen Hause zu Illkirch. Ich wurde examinirt und ordinirt im Jahre 1794 zu Neustadt a./Hdt, half darauf meinem nachherigen Schwiegervater, dem protestantischen Pfarrer Busch in Gerstheim in seinem Amte aus, und wurde mit ihm und mehreren anderen Geistlichen, die die Wahrheit von Christo Jesu nicht abschwören wollten, ins Gefängniss geworfen und nach meiner Befreiung nach Oberseebach berufen. Im Jahr 1796 wurde ich Pfarrer in Ilbesheim, 1800 in Neuhofen, 1805 in Sainte-Marie-aux-Mines, im Jahr 1811 in Sultzfeld, 1815 in Ruchheim und 1825 in Ebertsheim.*

Meine Verehelichung geschah im Jahr 1794 und ich habe 5 Kinder noch lebend.» (Communication de M. le pasteur C. Orth, d'Ebertsheim.)

Je crois qu'au moment où Fontaines écrivait, il n'avait plus que quatre enfants. Deux étaient morts :

1° Charles Frédéric, né à Oberseebach, le 18 juin 1795, mort le 22 juillet suivant.

2° Dorothée Frédérique Salomé, née à Oberseebach, le 26 mai 1796, morte institutrice à Carlsruhe, le 30 novembre 1830.

Quatre vivaient encore :

1° Catherine Pauline Sophie, née à Ilbesheim le 29 juin 1798.

2° Jean Auguste *Emmanuel Elie*, né à Ilbesheim le 3 mars 1801. *(On remarquera les prénoms prophétiques de celui-ci).* Ancien professeur au Gymnase de Carlsruhe, sous le nom de La Fontaines; il vit encore retiré chez son fils, pharmacien dans le pays de Bade.

3° Charles *Emmanuel*, né en 1802 à Neuhofen, mort à Grünstadt, après son père. Relieur. Il était faible d'esprit.

4° Anne Marie Jacobina, née à Neuhofen en 1805, morte à Carlsruhe, le 28 avril 1862. Faible d'esprit, elle fut quelque temps à la charge du bureau de charité d'Ebertsheim.

Madame Fontaines mourut à Carlsruhe le 26 mars 1846.

Marie Catherine Schlotterbeck, la mère du ministre, était morte dans cette même ville, le 23 juin 1812.

Son mari décéda le 10 février 1822, également à Carlsruhe.

Georges Frédéric Busch, le vieux pasteur de Gerstheim, est mort en 1801.

Né à Strasbourg le 26 novembre 1727, il avait été consacré en 1760, et nommé en 1761 vicaire de Schiltigheim et Lampertheim. Quelques semaines après, il devint aumônier du régiment d'Alsace, alors commandé par Wurmser, Strasbourgeois comme lui, et plus tard feldmaréchal autrichien.

En 1765, Busch devint pasteur à Gerstheim.

De Jeanne Philippine Dorothée, fille du pasteur Stauber de Sundhausen, Busch eut plusieurs enfants. Quatre d'entre eux vivaient encore en 1793 ; une fille, mariée au médecin Becker de Sundhausen, dont le père avait exercé quelque temps son art à Sainte-Marie-aux-Mines, Frédérique, qui devint Mad. Fontaines, et deux fils. L'aîné de ceux-ci avait abandonné ses études théologiques pour entrer dans l'armée : il y remplissait les fonctions d'aide-de-camp d'un autre ex-étudiant en théologie, le général Frühinsholz, devenu militaire, à la suite, si je ne me trompe, d'une aventure qui lui était arrivée dans le pays de Bade, où il avait été emprisonné par la Légion de Mirabeau. L'officier Busch mourut à Gerstheim, le 24 juin 1795, d'une maladie contractée à l'armée. Son frère, Chrétien Théodore, alors encore fort jeune, devint par la suite menuisier dans sa commune natale ; il a laissé des enfants.

Pfarrbeschreibung Leinsweiler.

. . . « *J. Fr. Fontaines wurde den 28. März 1769 in Karlsruhe geboren, 1794 Pfarrer von Ober Seebach, 1796—1800 Pfarrer in Ilbesheim. Nach dieser Zeit war er abwechselnd in Neuhofen, Sainte-Marie-aux-Mines, Sulzfeld, Rugheim, u. ist 1845 in Ebertsheim gestorben. Er begleitete, ausser diesen geistlichen Aemtern, zur Zeit der Jakobinerherrschaft die Stelle eines Commissärs u. dann die eines Bauerngenerals im Elsass. Gewiss ist, dass er mit der Frau v. Krüdener jahrelang im Badischen, in der Schweiz, u. s. w. umherzog. Er war ein Freund von Aloys Schneider u. soll mit diesem blutige Tollheiten getrieben haben. Fontaines sollte erschossen werden mit Andern, wurde von den Kugeln aber nur an den Füssen getroffen und hinkte desshalb. Was seinen Aufenthalt in Ilbesheim angeht, so zeichnet sich derselbe dadurch aus, dass unter ihm das Kirchenvermögen von 1200 fl. auf 150 fl. heruntergebracht u. dass die Frömmelei daselbst einheimisch wurde. Ohne andere Vocation als die des Agenten u. seiner Anhänger scheint er die Pfarrei angetreten u. auch sich ohne anderweitige Vocation entfernt zu haben, u. Ilbesheim wieder dem ordentlich berufenen Pfarrer . . . in Leinsweiler überlassen zu haben. Dieser Fontaines hat den zu seiner Zeit in Ilbesheim herrschenden Aberglauben, der im Landvolk nur zu leicht Wurzel schlägt, nicht allein nicht auszurotten gesucht, wie es seine Pflicht gewesen wäre, sondern denselben genährt und erweitert. Er war Hexen-, Diebs- u. Teufelsbanner bei seinen Anhängern. Man erzählt sich in dieser Beziehung heute noch eigenthümliche Geschichten. Hatte eine Kuh die Milch verloren oder gab sie dieselbe roth, wie das oft vorkommt, wenn Kühe erhitzt sind, so galt sie als verhext. Fontaines wurde gerufen, die*

Hexe dadurch gebannt, die Kuh geheilt. So auch bei erkrankten Menschen. Was Fontaines hierin leistete, mag folgende mir gemachte Erzählung darthun. Ein Bauersmann hatte Wein verkauft. Der geladene Wagen musste über Nacht auf der Strasse stehen bleiben. Damit nun kein Dieb des Nachts von dem Weine stahl, sprach Fontaines über Wagen u. Fässer seine Sprüche. Der andere Morgen war der Dieb gefangen. Die eine Hand am sogenannten Schlauchzapfen. die andere an der Stütze, konnte er nicht von dem Platze. Solche Thorheiten werden heute noch in einigen Familien erzählt — u. auch geglaubt.» (Rédigé par le pasteur Mühlhausser, communiqué par le pasteur Bruch, de Leinsweiler.)

Fontaines le «Bauerngeneral» eut-il un commandement dans les bataillons agricoles créés en 1793 ou dans l'armée révolutionnaire de 2000 hommes levés le 24 Vendémiaire de la même année par les représentants du peuple et qui, suspecte aux ennemis du Schneider, fut dénoncée par Austett, quand éclata la conspiration ourdie par Monet, Saint-Just et consorts contre l'accusateur public ? . . .

III. Page 223.

Eynard n'a rien négligé de ce qui pouvait donner à l'entrevue de Heilbronn un air de merveilleux. Commandement de Dieu d'aller à Schluchtern; arrivée imprévue de l'empereur Alexandre à Heilbronn; Mad. de Krudener forçant en quelque sorte la porte du czar, qui se convertit à sa voix. . . ! tout ici tient du prodige ! . .

J'ai dit pourquoi la baronne était allée à Schluchtern. L'acquisition du Rappenhof s'explique par des circonstances politiques spéciales au Wurttemberg, où Frédéric Ier semblait vouloir inaugurer un changement complet de régime.

Quant à l'arrivée d'Alexandre aux bords du Neckar, elle était attendue depuis plusieurs semaines.

. . . «*In den jüngsten zweihundert Jahren haben sich bei wenigen Städten Deutschlands mehr Heere gesammelt als in Heilbronn. . . .*» (Beschreib. des Oberamts Heilbronn, p. 239.)

— «*1814. . . . Am 13. Juli hielt sich Kaiser Alexander in Heilbronn auf, 1815, als Napoleon wieder von Frankreich Besitz genommen hatte, zogen vom 13. April bis 8. Mai die Bayern unter dem Marschall Fürsten von Wrede über Heilbronn an den Rhein. In Wien war beschlossen worden, unter dem Fürsten v. Schwarzenberg eine grosse östreichische Armee in und bei Heilbronn zu sammeln. . . . . .*

«*Bei dem am 1. Juni 1815 beim Schiesshause abgehaltenen Marie-Theresien-Ordensfest paradirten 10,000 Mann Oestreicher.*

«*Im Juni hatten die Kaiser Franz und Alexander eine Zusammenkunft in Heilbronn und auch die Kaiserinnen. . . .*» (*Ibid.*, p. 237.)

De qui Juliane avait-elle obtenu la lettre d'introduction dont Eynard ne parle point ? . . L'impératrice de Russie, présente ou non à Heilbronn,

l'avait-elle délivrée ou fait délivrer ? . . Mad. de Krudener, avant de pénétrer auprès du czar, avait-elle été reçue par un intermédiaire resté inconnu ? . . Autant de questions que la publication de pièces authentiques, telles que les journaux de Juliane ou de Juliette, pourrait seule résoudre ! . . .

IV. Page 255.

M. de Garden (*Hist. gén. des traités de paix*, X, 197) dit que Pitt (*Note du 19 Janvier 1805*) avait le premier émis les idées résumées par la convention de Bartenstein-Schlippenbeil.

Celle-ci porte, article 2 : «Rendre à l'humanité les bienfaits d'une paix générale et solide, établie sur la base d'un état de possession enfin assuré à chaque puissance et mis sous la garantie de toutes, voilà le but de la guerre. Parfaitement désintéressés, les hauts contractants n'en ont pas d'autre. Ils ne combattent ni pour l'abaissement de la France, ni pour s'immiscer dans ce qui regarde son gouvernement ou ses affaires intérieures; mais ils ne peuvent voir d'un œil tranquille l'agrandissement toujours progressif d'une puissance aux dépens des autres dont elle menace la ruine... Ce ne sont pas des conquêtes que L. L. M. M. ont en vue, mais c'est le bien général, le repos et la sûreté de tous les Etats. Ces résultats ne peuvent être dûs qu'à des relations enfin bien déterminées par l'équité, la justice et la modération. . . .» (*Garden*, X, 405.)

Déjà le manifeste prussien du 9 octobre 1806, rédigé lors de l'ouverture des hostilités par Haugwitz, Guill. Lombard et Gentz, renfermait une phrase presque textuellement reproduite par le Traité de la Sainte-Alliance : . . «Au surplus, l'expérience (*a*) suffisamment démontré la sagesse du principe qui, *regardant tous les souverains de l'Europe comme membres d'une seule famille*, les appelle tous à leur défense réciproque. . . .»

En 1814-1815 ce n'étaient plus les diplomates seuls qui rêvaient la paix perpétuelle. De simples écrivains exprimaient des pensées du même genre.

Je lis dans un écrit anonyme répandu sous le titre : «WAS DARF VON SEINEN FÜRSTEN UND VÖLKERN DEUTSCHLAND JETZT HOFFEN, EUROPA ERWARTEN ? (*Deutschland 1814*), à la page 116 : . . «*Ist für Europa die Idee eines Föderativ-Systems denkbar, vermöge welchem alle christlichen Mächte in eine Verbindung treten, um sich ihre allgemeinen und besondern Rechte gegenseitig zu verbürgen — vermöge welchem sie* (FÜR EINE BESTIMMTE ZEIT *einmal*) *der Befugniss entsagten, sich selbst Recht zu sprechen oder Gerechtigkeit zu verschaffen, diese Befugniss dagegen einem, aus ihren Repräsentanten bestehenden, Staaten-Senat übertrügen, welcher über alle streitige, durchaus öffentlich und gemeinsam zu verhandelnde Fälle (wenn zuerst gütliche* VERMITTELUNG *versucht worden), nach einem einfachen und bestimmten* STAATEN-GESETZBUCH *— und, wo dieses nicht zureichte, nach dem allgemeinen und hinlänglich deutlichen Recht der Vernunft und Menschlichkeit —* SCHIEDSRICHTERLICH *zu entscheiden hätte ? . .*»

La péroraison de l'auteur invoque en faveur de son projet tout politique le patronage, non du Christ, mais de Marc-Aurèle.

Page 131 : «*Gross ist die Mühe, schwer die Arbeit, die bevorsteht. Aber nachdrücklich sind wir auch sammt und sonders dazu aufgefordert. Und wer legte nicht frisch Hand ans Werk, wo jene frohe Aussichten lachen? Ja, lasse diese grosse Zeit nicht kleine Menschen finden! Jeder Bessere wälze seinen Stein herbey zu dem neuen Wunder-Bau des europäischen Concordien-Tempels, und verkünde mit Wort und That, dass sie nimmer verloren gehen, die theuer erkauften Lehren, und wiederhole sich täglich vom Grössten bis zum Kleinsten, vom Weisesten bis zum Ungelehrtesten, jene goldenen Worte, die einer der grössten Kaiser uns hinterlassen hat*: «*Wenn du in der Welt etwas Besseres findest als Gerechtigkeit, Wahrheit, Mässigkeit und Geisteskraft, so gehe hin, und hänge ihm nach mit ganzer Seele. — Vor Allem verehre die Götter, erhalte die Menschen. Kurz ist das Leben; und es giebt nur* EINE *Frucht des irdischen Daseyns: ein heiliges Gemüth und zum Wohl der Gesellschaft dienende Werke.*» . . . .»

Les peuples, «saignés à blanc», n'aspiraient qu'à la paix et s'ingéniaient à trouver le moyen de la rendre éternelle.

V. Page 271.

Confirmant le bon témoignage donné à Fontaines, pasteur d'Ebertsheim, par le bourgmestre de ce village, M. le pasteur Orth a l'obligeance de m'écrire :

. . . «*Die mündliche Tradition in hiesigem Dorfe kennt den Pf. F. eigentlich nur als einen rechten Bauernpfarrer, der sich fast ausschliesslich um sein Pfarrfeld und seinen Viehstand gekümmert hat, aber doch ganz überschuldet gestorben sey, so dass die Juden das Vieh u. dergl. geholt hätten. Er sey ein übermässig korpulenter, schwerfälliger Mann gewesen, der über seine Vergangenheit sorgfältig Stillschweigen bewahrt habe, so dass trotz der umgehenden geheimnissvollen Gerüchte aus ihm nichts herauszubekommen gewesen sey. Selten sey vornehmer Besuch bei ihm vorgefahren. In früheren Jahren (das heisst lange vor seiner hiesigen Zeit) habe er seine Frau mit neun Kindern im Stiche gelassen und sey mit einer russischen Gräfin in die Welt gezogen; die Stadt Karlsruhe habe damals Schritte getan, seine Rückführung zu veranlassen; er sey dann wieder bei seiner Frau geblieben, und habe in ruhiger, aber nicht glücklicher Ehe mit ihr gelebt. In der Gemeinde habe er ohne Anstoss gewirkt, auch hie und da mit Energie Ordnung und christliche Sitte hergestellt. Sein Standpunkt war, wie ich aus seinen theol. u. kirchl. Aufzeichnungen ersehen kann, der supranaturalistische, aber ohne eigentliche mystische Beimischung. Er war* REFORMIRT, *lehrte und amtirte nach dem Heidelbergischen Katechismus, was in der Pfalz, wo seit 1817 die* UNION *eingeführt ist, keinen Anstand hatte, trotzdem die Gemeinde Eberts-*

heim vorher allerdings lutherisch gewesen war. Auch ein Zeichen, dass er verstand, die Gemüter sich untertänig zu machen.

Familienglück scheint er nicht gehabt zu haben. Als er starb (1841) hinterliess er seine Frau in ganz dürftigen Verhältnissen, mit noch zwei nicht versorgten Kindern. Die übrigen waren, wie es scheint, schon früher wohl bei Verwandten u. ähnl. untergebracht. . .

Charakteristisch ist noch, was man sich hier über den Tod des Pf. Fontaines erzählt. Obgleich schon alt und höchst gebrechlich, so dass er in den letzten zwei Jahren sich immer musste führen lassen, habe er sich vor dem Sterben und Begraben werden entsetzlich gefürchtet. Er habe deswegen seiner Frau das Versprechen abgenommen, seine Leiche wenigstens acht Tage unbeerdigt liegen zu lassen, bis an seinem wirklichen Tode nicht mehr zu zweifeln sey. Frau F. hat auch wirklich den Sterbefall geheim gehalten und erst nach zwei Tagen sein Hinscheiden bekannt werden lassen, und sey auf diese Weise die Leiche fast fünf Tage gelegen ehe man sie unter merkbarer Beschwerden zu Grabe gebracht habe. Sein Grab ist auf dem hiesigen Gottesacker. . .»

Les journaux de Strasbourg et particulièrement la Feuille d'annonces avaient en 1789 et 1792 vivement discuté la question des inhumations précipitées, néanmoins je pense que le public d'Ebertsheim a eu tort d'attribuer le dernier vœu de Fontaines à la crainte d'être enterré vif. Il convient de voir dans l'exigence du pasteur une idée superstitieuse, analogue à celle qui dirigea Mad. de Krudener au moment de la mort de Kellner, et inspirée surtout par l'Epitre aux Thessaloniciens. Notez que si Fontaines se crut l'un des deux témoins de l'Apocalypse — rien n'est impossible à un homme comme lui en démence — cinq jours devaient suffire amplement à sa résurrection.

Pour en finir, disons qu'une Revue *(Pfälzische Memorabile)*, du pasteur Schiller (1re année, 1873, pag. 81) a consacré un article à Fontaines. Après le récit de quelques faits empruntés au livre d'Eynard, l'auteur ajoute : . . . « *Später zog sie* (Frau v. Krüdener) *sich von Fontaines zurück, aber was sie geworden ist, ist sie nur durch ihn geworden. . . Wohl die wenigsten Pfälzer wissen, welche ausserordentliche Celebrität sie in den Jahren 1825 bis 1841 an dem Pfarrer von Ebertsheim besassen. Schreiber weilte drei Jahre lang (1835—1837) in der nächsten Nähe von Ebertsheim, ohne sich entschliessen zu können, zu Fontaines in Verhältniss zu treten, obgleich dieser den ausdrücklichen Wunsch darnach ausspräche. In Kerzenheim, wo Schreiber sich damals befand, ging das Gerücht, Pfarrer Fontaines lasse Nachts seine Vicare als Geister im Pfarrgarten vigiliren, um die Diebe abzuwehren.*

Ein einziges Mal, und zwar dismal nur auf besondere Veranlassung eines Freundes, machte Schreiber mit diesem ein Besuch in Ebertsheim. Pfarrer Fontaines empfieng uns überaus artig und zuvorkommend, brachte eine Flasche Wein, füllte die Gläser, reichte einem jeden eins und stiess an auf die heilige Dreieinigkeit! . . . Damit hatte Schreiber genug! . . . »

VI. Page 309.

... «*Einen ernsten warnenden Eindruck gegen das masslose Waltenlassen einer dumpfen religiösen Begeisterung machte die im Jahr 1823 im zürcherischen Dörflein Wildenspach, ohnweit Schaffhausen, vorgefallene Kreuzigungsgeschichte der Margaretha Peter und ihrer Geschwister, die allerdings in der Krüdener'schen Umgebung ihre Schwärmerei sich angeeignet und zum äussersten fortgebildet hatten.*

Die jüngste Tochter des Hauses, Margaretha, geb. 1794, verrieth schon in der Jugend ausgezeichnete Geistesgaben und war der Liebling der Familie. Nervös aufgeregt, war sie zu Visionen geneigt. Im Sommer des Jahrs 1817 erschien ihr an einem schönen Nachmittag, in dem Weingarten ihres Vaters, ein freundlicher Engel in glänzendem Gewand und wies sie auf ein Kräutlein an dem bezeichneten Orte. (Sie trank davon und genas.) Derselbe Engel erschien ihr noch zweimal in der Wohnstube ihres Vaters, und zwar mit einem Schwert, das auf schwere, noch der Welt bevorstehende Gerichte hindeutete. Margaretha fand sich von dieser Zeit an zur Busspredigerin berufen. In den pietistischen Conventikeln, namentlich in Oerlingen, hielt sie begeisterte Ansprachen an die Versammelten, die in ihr eine Prophetin erkannten. Aber nicht nur mit Engeln verkehrte sie, auch mit dem Teufel und höllischen Geistern hatte sie zu kämpfen. Im Spätjahr wurde sie mit Frau von Krüdener bekannt, die in dem badischen Dorfe Lotstetten eine Zeit lang ihr Wesen trieb. Da lernte sie auch den schwärmerischen Vicar Ganz kennen, aus Embrach (Kanton Zürich), früher ein Schneider von Beruf..... Nun fanden auch Versammlungen im Peters'schen Hause zu Wildenspach statt. Seit dem Jahr 1820 fühlte sich aber Margaretha, die fortwährend himmlische Visionen hatte und die sich in Folge derselben für ein Wesen hielt, in dem der Sohn Gottes auf ganz besondere Weise Wohnung genommen, berufen, als Reisepredigerin herumzuziehen. Eine gewisse Ursula Kündig und ein Schuhmacher Morf, ein ausgemachter Melancholiker, schlossen sich ihr an. Zu dem letzteren trat sie in ein sehr bedenkliches Verhältniss. Sie wohnte längere Zeit bei ihm in Illenau, vier Stunden von Wildenspach entfernt. Ein Engel hatte ihr offenbart, Gott werde sie und ihn bei lebendigem Leib von der Erde zum Himmel nehmen, wie er dem Henoch und Elia gethan. Allein das Fleisch überwog. Margaretha gebar ein Mädchen..... Man suchte den Skandal dadurch zu verheimlichen, dass die Ehefrau Morfs die Wöchnerin spielen musste. Die Gefallene haderte nun mit Gott, dass er ihr diese Schande angethan und schob die Schuld dem Teufel zu, der sie verführte. Die Ihrigen empfingen sie bei ihrer Rückkehr in das elterliche Haus als eine Heilige und nun ging der Kampf mit dem Teufel erst recht los. Es wurde recht eigentlich auf ihn losgestürmt mit sinnlosem Geschrei: « Du Schelm, du Seelenmörder! ... » Mit Hammer und Axt wurden Schläge auf den Tisch, die Wand, den Fussboden geführt. Von Morgen 8 bis Abends 9 Uhr dauerte der Lärm fort, zum grossen Aerger der Nachbarn. Als der Unfug nicht aufhören

wollte, schritt die Polizei ein. Die Hausthüre wurde gesprengt und die Rasenden, die sich untereinander selbst mit Fäusten schlugen, um sich gegenseitig den Teufel auszutreiben, wurden mit Gewalt auseinander gerissen. Aber das alles war nur das Vorspiel zu noch Aergerem, Grauenhafterem. Der Kampf gegen den Widersacher forderte BLUT, *und zwar das* BLUT CHRISTI. *Da nun Christus, der Sohn Gottes, wesenhaft in Margaretha lebte, so musste der Christus in ihr geopfert werden, und* IHR *Blut musste vergossen werden als Christi Blut zur Vergebung der Sünden. Nachdem schon zuvor in gegenseitigen Verwundungen, welche die Rasenden durch Käulenschläge sich beibrachten, Blut geflossen, nachdem die eine der Schwestern, Elisabeth, als Opfer dieses Fanatismus durch die Hand Margarethens gefallen, sollte der Hauptschlag geschehen. Margaretha machte förmliche Anstalten zu ihrer Kreuzigung. Sie liess Nägel holen, legte sich auf's Bett, liess sich die Nägel durch Hände und Füsse treiben, auch durch Ellenbogen und Brust. Mit der grössten Standhaftigkeit und unter der Versicherung, dass sie keinen Schmerz empfinde, duldete sie alle die Qualen des Märtyrerthums. Ein ihr in den Kopf geschlagenes Messer machte ihrem Leben ein Ende. Die Dulderin hatte geweissagt, dass sie am dritten Tage auferstehen werde. Es gelang bis dahin die Sache geheim zu halten. Als die Auferstehung nicht erfolgte, machte Vater Peter dem Ortsgeistlichen die Todesanzeige. Nun erst wurde das Verbrechen ruchbar. Die Theilnehmer an demselben wurden verhaftet und nach Zürich geführt. Das Malefizgericht verurtheilte die Betheiligten zu einer Zuchthausstrafe von 6 Monaten. . . . . Das Haus in Wildenspach, worin die Unthat geschehen, wurde dem Boden eben gemacht. . . . .»*

(HAGENBACH, *Kirchl. Gesch.*, VII, 471 et seq.)

LIBRARY.
DEPARTMENT
OF STATE.

Achevé d'imprimer

LE TRENTE OCTOBRE MIL HUIT CENT QUATRE-VINGT-SEPT

PAR

HEITZ & MÜNDEL

de Strasbourg.

147

E. MUHLENBECK.

ÉTUDE

SUR LES ORIGINES

DE LA

SAINTE-ALLIANCE.

Avec un portrait de Mad. de Krudener d'après
ANGELICA KAUFFMANN.

PARIS
F. VIEWEG, Libraire-Editeur
E. BOUILLON & E. VIEWEG, Succ.
67, Rue de Richelieu

STRASBOURG
J. H. Ed. HEITZ, Libraire-Editeur
HEITZ & MÜNDEL, Successeurs
5, Rue de l'Outre

United States
Department of State
Library

LIBRARY OF CONGRESS
0 015 910 500 3